

FRÉDÉRIC MARS

black moon Thriller

LE MANUEL DU SERIAL KILLER



FRÉDÉRIC MARS

**LE MANUEL
DU SERIAL KILLER**

Black Moon – Thriller

Photos de couverture : © ipstock / Getty images.

Conception : Julie Simoens

© Hachette Livre, 2013, pour la présente édition.

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-2-01-202819-7

OceanofPDF.com

Le présent document est consigné ordinairement dans les archives du Centre médical fédéral de Devens (Massachusetts), sous la cote POM-HARR – ADA58 – 2012.

Il est classifié comme confidentiel, et couvert par le secret médical.

Il est strictement prohibé de le divulguer hors du cadre de l'instruction ou des consultations psychiatriques de l'établissement.

OceanofPDF.com

Dans deux ou trois heures tout au plus, ce garçon sera mort.

Raide comme une batte. Vidé ou presque de son sang, écrasé comme un insecte sur le carrelage immaculé de la cuisine familiale. Petit cafard renvoyé au paradis des parasites. Sa mère glapira de détresse. Le chien aboiera son effroi. On appellera le médecin, les voisins, et bientôt les flics. Mais tout ce beau monde sera aussi impuissant que vous et moi. Un enfant de dix ans aura quitté ce monde. D'un coup de vent sec. Pfut.

Regardez-le, pourtant, sortir du stade, le sourire aux lèvres, bras dessus bras dessous avec son grand frère. C'est ce dernier qui lui a offert sa boisson multivitaminée, celle qu'on ne boit que les jours de match. Celle qu'ils achètent au petit stand ambulant qui stationne toujours à la porte B, pile en face de la grande statue de bronze qui glorifie les héros de Fenway Park. « Team Mates », dit la plaque. Les copains de l'équipe. Il lui a confié la monnaie nécessaire et l'a laissé s'approcher seul de la buvette, comme un grand.

Aussi loin qu'ils s'en souviennent tous les deux, et leur père et leur grand-père avant eux, cette roulotte a été là. Fidèle au rendez-vous. Déjà le jour du sacre historique de 2004, après quatre-vingt-six ans de disette, quand le petit n'était encore qu'un bébé hissé sur les épaules de son papa. Les jours de triomphe comme ceux, hélas plus nombreux, des cuisantes défaites.

Le gamin aux reflets roux sirote son jus frais et acidulé, ballotté par la foule qui se rue hors de l'arène. Ça lui fait tant de bien. L'automne a pris un peu de retard, cette année. Il faisait si chaud dans l'enceinte bourrée à craquer.

— T'en veux ?

Il tend l’emballage cartonné à son aîné.

— Non, merci... Après, j’aurai trop envie de pisser dans le métro.

De Fenway jusqu’à South Boston, ils en ont pour une petite heure de transport, compressés entre des brochettes de supporters, dans les vieux wagons surélevés de la ligne D. Pas les plus confortables du réseau, loin de là, mais dont le bringuebatement familier leur est si doux, promesse des joies à venir dans un sens, souvenir des émotions passées dans l’autre.

Quand ils passent les portillons de la station, entièrement habillée aux couleurs des Red Sox, le petit est pris d’une sorte de hoquet. Comme un haut-le-cœur soudain.

— Ça va pas ? s’inquiète le plus grand.

— Si... Je crois juste que j’avale trop vite. Ça me gonfle le ventre.

— Vas-y mollo.

— Oui, mais j’ai tellement soif !

Alors il continue de boire. Il tire sur la paille avec avidité, jusqu’à produire ce drôle de petit gargouillis au fond de la boîte qui signale qu’il est arrivé à la dernière goutte. À mesure que le métro progresse, ce bruit et les autres – crissements sur les rails, claquements des portes automatiques, beuglements des passagers enivrés par la victoire – se fondent dans un même bourdonnement continu. Un grondement qui emplît peu à peu tout l’espace.

— J’entends plus rien, se plaint le petit.

— Quoi ?

— Mes oreilles...

Il les désigne d’un geste affolé.

Le grand le tire par la manche et l’extrait de la rame. De toute façon, ils sont à Park Street. C’est là qu’ils doivent changer. Le rouquin aux traits si réguliers chancelle dans les couloirs de correspondance, arrimé au bras fraternel comme un navire en perdition à son remorqueur. Lorsqu’ils parviennent à la station Broadway, leur destination, il ne s’agit plus de le soutenir mais bel et bien de le porter, poupée flasque dont les jambes survolent l’asphalte. Sur l’avenue, les passants se retournent sur ce duo qui

tangue d'une étrange manière. À deux ou trois reprises, le grand lâche sa prise, et son cadet tombe à genoux. D'abord quelques gouttes écarlates font floc-floc sur le trottoir, puis son nez n'arrête plus de pisser un sang presque surnaturel tant le rouge est vif. Il sème ainsi ses flaques de vie jusqu'à leur bicoque, aussi modeste que l'est tout le quartier.

Je vous raconte la suite ? Les cris de la mère qui découvre son petit déjà quasi exsangue. Les hululements de douleur du même qui se tient le ventre à deux mains. Ses convulsions sur le sol de la cuisine. Le sang qui n'arrête plus de s'écouler hors de lui et de s'épandre comme un métal précieux, lourd, lent, aspiré par le moindre interstice entre les carreaux ébréchés. L'impuissance de tous, la souffrance de lui seul.

— Qu'est-ce qu'il a, nom de Dieu ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Mais j'en sais rien ! hurle son frère. D'un coup, il s'est senti mal dans le métro...

La mère se rue sur le téléphone et compose le numéro d'urgence. Un opérateur répond presque aussitôt. Il a une voix qui inspire confiance. Il faut croire qu'ils sont recrutés en priorité sur ce critère.

— 911, que puis-je pour vous ?

— C'est mon fils... Il n'arrête pas de saigner !

— Il saigne d'où, madame ? Est-ce que vous arrivez à localiser sa blessure ?

— Du nez, il saigne du nez...

— Si c'est un saignement de nez, ça ne peut pas être très grave.

— Mais ça n'arrête pas !

— Calmez-vous, madame... Ça peut être très impressionnant, mais généralement il suffit...

— Putain, mais vous écoutez ce que je vous dis ! Il se roule par terre. Il se tient le ventre... et il n'arrête pas de saigner !

— Vous dites qu'il a aussi des maux de ventre ?

— Oui, et il gigote tout le temps !

— Il convulse, c'est bien ça, madame ?

— Oui, oui, c'est ça, il convulse sans arrêt. Et il saigne... Oh, mon Dieu, j'ai jamais vu quelqu'un qui saignait comme ça...

— D'accord, madame, je comprends. On va vous envoyer des secours tout de suite. Donnez-moi votre adresse.

Elle halète.

— 312...

— 312 de quelle rue, madame ?

— ... East Broadway.

— 312 East Broadway, c'est bien ça ?

— C'est ça, oui...

Un silence étreint la ligne.

— Oh non ! gémit la mère.

— Madame ? Madame, qu'est-ce qui se passe ?

— Non, non, non !

— Madame, décrivez-moi ce qui se passe... Sinon, je ne peux pas vous aider.

— Il ne bouge plus.

— Est-ce qu'il respire encore ?

— Je ne sais pas.

— Penchez-vous sur lui. Placez le dos de votre main sous son nez...

— Voilà... s'étrangle-t-elle.

— Bien. Est-ce que vous sentez quelque chose ?

Un grésillement plus tard.

— Non...

— Vous êtes sûre ?

— Je ne sens rien...

— Parlez-lui. Couvrez-le avec un vêtement chaud ou un plaid, et n'arrêtez surtout pas de lui parler. On est d'accord ?

— D'accord, lui répond-elle d'une voix blanche.

Mais aucun autre mot ne sort de sa bouche, après ça. Elle n'y arrive plus. Elle n'y arrivera plus, des jours durant.

Et voilà. Maintenant, il en est là. Petit cafard écrasé. Petit ange réduit à rien. Ses yeux ont cessé de papillonner. Le coma ne va pas tarder à l'emporter. Même avec la meilleure volonté du monde, le médecin ne sera pas sur place avant plusieurs minutes. Et, sans soins immédiats, il va...

Alors, je vous la raconte ou pas, cette suite ?

Non. Je vais plutôt vous parler de moi. C'est ça, de moi seul.

OceanofPDF.com

I – La Révélation

OceanofPDF.com

1 – Vendredi 30 septembre 2011

La mort est en moi.

Là, dans ma tête. Elle y a toujours été comme chez elle ou, plutôt, comme dans une résidence de vacances où elle aurait séjourné de temps à autre. Je suis sa villégiature. Son club *all inclusive*. Son meilleur terrain de jeu. Un petit coin d'humanité où elle s'épanouit semble-t-il plus qu'ailleurs. Alors elle revient. Elle m'est fidèle. Je crois que, à sa manière, elle m'aime bien.

Depuis le décès de mes parents, il y a dix ans, il faut dire que je l'accueille régulièrement. Il y a des gens comme ça, comme moi, qui ont le don de faire tomber les autres autour d'eux comme des mouches : Jonah, mon unique oncle, qui aurait pu m'accueillir à l'époque, mais qui a préféré mourir quelques semaines après son frère, d'après ce qu'on m'a toujours dit. Mais aussi certains de mes camarades de l'Italian Home, le foyer où j'ai vécu jusqu'à mon arrivée ici. Un prof ou deux, si mes souvenirs sont bons. Et tout un paquet d'animaux, chiens, chats, oiseaux, poissons rouges, etc. qui n'ont pas survécu à mon contact. Tous canés. Juste parce que la mort est venue me rendre visite. Là. Dans ma tête.

J'y pense, et puis les autres s'évanouissent.

Ils trépassent.

Moi, je suis toujours en vie. Je résiste. Je m'accroche comme un drôle d'insecte postatomique. Thomas Harris. Vingt et un ans. Étudiant en quatrième année de lettres, avec une spécialité en droit. À Harvard, excusez du peu. Sans ma qualité d'orphelin, jamais la plus prestigieuse université du

monde ne m'aurait ouvert ses portes. Jamais elle n'aurait financé l'intégralité de ma scolarité. Vous pensez ! Un *Southie* comme moi, un pur produit de la pire crasse qu'on peut trouver à South Boston, admis parmi les fils de courtiers et les filles de sénateurs.

J'écris bien ? Je suis plus doué que la moyenne dès qu'il s'agit d'aligner trois mots ou de tourner une phrase avec assez de style ? La belle affaire. Tout ça aurait dû se terminer à l'état civil d'une quelconque annexe de mairie, à enregistrer des lignes de saisie pour le restant de mes jours, pause déjeuner de trente minutes et assurance maladie incluses.

Eh bien non. J'ai intégré la grande H. Je me suis installé à Cambridge, Massachusetts, là où les élites se reproduisent plus vite que les rats de mon enfance. Où le fric ruisselle de partout, même quand c'est la crise. Harvard, noyau brûlant de la planète Intelligence, foyer du feu sacré académique, ultime garantie d'un destin supposé tout tracé.

Alors, à moi le charme des étudiantes fraîches et blondes. À moi le prestige oligarchique de notre couleur emblématique, le cramoisi, dont j'ai toujours trouvé, à titre personnel, qu'il ressemblait surtout à du sang séché. À moi...

À moi rien du tout ! Vous plaisantez ou quoi ? Vous m'avez bien regardé ? Oh, s'il n'y avait eu cet œil, je ne serais pas dénué de charme, j'imagine. Le front large, les pommettes hautes, les lèvres ourlées, promesse d'interminables baisers de cinéma... Pas la catégorie beau gosse à nez grec et à crinière blonde, plutôt le genre beauté sombre, déstructurée, bancal juste ce qu'il faut, perturbante à souhait. Mais il est là, comme une tache sur la gauche de mon visage. Cet œil, oui, cet œil recouvert depuis toujours d'une taie blanche. Par lui, avec lui et en lui, je suis un monstre, les amis. Amen, la messe est dite. Une erreur de mère Nature, et tout ce que je pouvais espérer a foutu le camp. Une anomalie si pénible à accepter qu'on préfère généralement détourner le regard plutôt que de me fixer face à face.

Pour moi, c'est plutôt régime promenades en solitaire le long de Memorial Drive et de la rivière Charles. Je ne me plains pas. J'aime ça. Ce calme. Ces vents maritimes qui remontent jusqu'à moi et sèchent les plaies les plus récentes.

Tiens, sans doute est-ce le froid, étrangement piquant pour la saison, je me suis mis à m'épancher par le nez. Cela dit, ça m'arrive tout le temps. Depuis toujours. À chaque changement de température ou à chaque émotion, je me répands. Ma vie est une saignée.

Je les sens vibrer dans mes pieds avant de les apercevoir qui déboulent, lancés à ma rencontre, horde compacte et imprécise dans la lumière déclinante. Trépidation lourde des coureurs qui remontent la grève à toute allure, et fondent maintenant sur moi.

— Allez, allez, allez, les gars ! On se défonce !

Lequel d'entre eux a braillé ça ? Est-ce ce grand blond au profil de rameur, sans doute un membre de l'équipe d'aviron, aussi carré que je suis malingre ? A-t-il dit « On se défonce » ou « On *le* défonce » ? Je vais pas lui poser la question. Déjà, la nuit qui nous sépare n'est plus qu'une étoffe fine, si fine que je peux sentir leur souffle animal au travers.

Comme tous les ans, la River Run réunit tous les étudiants des douze maisons du campus qui veulent confronter leur vitesse en cavalant sur les deux berges de la Charles, tout autour de Cambridge. Le parcours total s'étire sur un peu moins de dix kilomètres. Soit bien plus que je ne suis capable d'en avaler sans cracher mes poumons dans le cours d'eau aux reflets brunâtres. D'ailleurs, jamais je n'aurais eu l'idée stupide de participer.

En tête, et qui me dépassent maintenant sans m'accorder un regard, je reconnais les meilleurs sportifs de l'université à leur sweat frappé des initiales du département d'athlétisme : dHa. Les filles qui apprécient les garçons bien bâtis les appellent d'ailleurs les « dHa's » et se refilent le tuyau dès que l'un d'entre eux est à nouveau disponible sur le marché de la baise facile. Les dHa's sont toujours partants, elles le savent. Leurs biceps parfaits, leurs abdos en béton, le moindre détail de leur plastique sculptée au gymnase Hemenway, plaident en faveur de leur réputation de meilleurs coups de tout Boston.

— Hey, Frankenstein, c'est pas Halloween ! Vire ton masque !

Le quolibet est venu d'un traînard, que sa cadence moins soutenue autorise à laisser errer son regard alentour. Je ne réponds pas, je suis coutumier du fait. À notre âge, on a le droit d'être beau ou alors

franchement laid. Il faut choisir son camp. On ne peut décemment être tiraillé entre ces deux pôles adverses. Comme moi : laid et beau à la fois.

Une seconde remarque fuse aussitôt après. L'inconfort que mon apparence suscite ne s'exprime jamais en une seule salve. Il faut bien plusieurs insultes pour l'expurger :

— Dis donc, ton père a plutôt mal visé !

Quelques rires gras, puis le gros du peloton m'a définitivement laissé derrière lui. Les derniers concurrents, un chapelet de grassouillets à lunettes, sont trop essoufflés pour se moquer de moi. Alors que le troupeau disparaît dans la pénombre, où des lambeaux de brume s'accrochent aux bâtiments en briques séculaires, le disputant aux immenses coulées de lierre, je décide de rebrousser chemin.

Direction le Quad.

Je prends soin d'emprunter les petites rues, où la lumière bleutée des bornes d'urgence dispense un halo plus inquiétant que rassurant. Surtout ne pas passer par Harvard Square, où la terrasse du *Bon Pain* déborde à cette heure-ci de tout ce que l'université compte de têtes auxquelles la mienne ne revient pas.

Le Quad a longtemps été le quartier des exclus. Ou, pour être plus juste, des tolérés. Les trois résidences qui le composent – Cabot, Currier et Pforzheimer – ont été presque exclusivement occupées, jusque dans les années 1970, par deux types de minorité : les Noirs et les femmes. Aujourd'hui encore, c'est là que l'on trouve le Bangladeshi fraîchement débarqué de son avion low-cost ou la fille inscrite en psychologie qui porte à longueur d'année un bonnet péruvien ou un appareil dentaire. Le bref quart d'heure de marche qui nous sépare du Yard, le cœur historique de Harvard, suffit à marquer ce gouffre socio-économique entre les étudiants issus de l'aristocratie wasp, biens nés, riches et promis aux plus hautes fonctions, et tous les autres.

Nous.

Pourtant, même au sein de ce ghetto implicite, un système de castes persiste, quoique moins violent, plus insidieux. Pour faire simple, une démarcation se dessine naturellement entre les studieux, clan dépourvu de nom ou de chef, auquel j'appartiens évidemment, et les fêtards. Dans mon

malheur, j'ai eu cette chance : mon double statut d'orphelin et de boursier m'a permis de décrocher, dès l'an dernier, ce qu'un élève désargenté n'obtient en principe jamais. Une chambre individuelle. À peine plus grande qu'un placard à balais, certes – ce que je la soupçonne d'avoir été pour de bon, dans une autre vie.

Cabot est la plus belle des trois résidences du Quad. Chaque fois que j'entre dans le hall de Bertram, l'un des deux bâtiments qui la composent, et que je jette un œil sur ma gauche au petit salon de musique avec son piano à queue laqué, je suis saisi d'un petit frisson d'aise, alors même que je n'ai jamais su en jouer. Puis je me dépêche de regagner mon chez-moi si exigü, au premier étage, angle nord-ouest. Un vrai poste de vigie sur les allées et venues alentour, d'où je peux entendre tous les retours de beuverie, au milieu de la nuit, et pronostiquer lesquels de ces couples qui s'enlacent sous mon unique fenêtre se déferont dès le matin suivant.

Au passage, comme une fois par jour au moins, j'attrape un exemplaire du *Harvard Crimson* dans le gros présentoir en plastique orange, à droite de la porte. Le *Crimson* est le seul quotidien du campus, écrit et réalisé pour l'essentiel par les étudiants du cru. Une institution. Pour les aspirants journalistes, une voie royale vers les grands médias nationaux. Parmi ses anciens contributeurs, on compte des noms aussi prestigieux que les présidents Franklin D. Roosevelt et John F. Kennedy. De quoi amplifier les complexes d'un potentiel candidat tel que moi. Voilà trois ans que je songe à postuler, et trois ans que je renonce à la comp', le parcours d'intégration officiel des étudiants journalistes, qui suppose de produire un minimum de dix articles et que tous soient dûment acceptés par la rédaction en chef. Pour qu'on refuse mes papiers ? Pour qu'on me distille une fois de plus quelque aumône sous la forme d'entrefilets de cinq lignes ? Pour devenir quoi, à la fin ? La coqueluche, la bizarrerie à la mode, la caution sociale de ces messieurs dames ?

Comme je monte l'escalier, mon pas se ralentit. L'un des gros titres vient d'attraper mon regard. Sans que je sache pourquoi, mon cœur bat un peu plus vite. Il s'emballe presque autant que celui des coureurs, tout à l'heure, au bord de la rivière.

Deux morts d'enfant suspectes à Boston

Les corps sans vie de deux garçons de dix et onze ans ont été retrouvés à leurs domiciles familiaux respectifs, morts tous deux par hémorragie interne, des suites d'un apparent empoisonnement. Enquête et analyse en cours.

OceanofPDF.com

2 – Vendredi 30 septembre 2011

— Asseyez-vous, Tom... Je vous en prie.

En trois années d'assiduité aux cours et de résultats exemplaires à tous les examens, c'est la deuxième fois seulement que Lucy French, la patronne du département de littérature, me reçoit dans son bureau au troisième étage du Boylston Hall. La première n'avait pour but que d'étancher sa curiosité envers cet étudiant bizarre, « laid, et pourtant presque beau » selon la rumeur, et auquel l'un de ses collègues avait décerné plus de A⁺ au cours du précédent semestre qu'à quiconque avant lui.

Qu'une femme au physique aussi ingrat puisse occuper un tel poste – je la verrais plutôt débiter des quartiers de bœuf dans un abattoir de Charlestown – devrait m'inspirer espoir et confiance. Son nez est une patate rouge et grêlée de comédons. Ses cheveux, quoique blonds, s'apparentent aux balais à franges que les agents d'entretien passent une fois par jour sur le sol poisseux des réfectoires. Ses yeux d'un bleu délavé n'expriment rien d'autre qu'une constante lassitude.

Le type qui sourit à ses côtés, une fesse négligemment posée à même le bureau de merisier, respire au contraire le contentement de soi. Brun, grand, avec cette élégance négligée que seuls les profs d'université de la côte est affichent. J'ai inventé un mot pour ça, la « négligance ».

Je ne le connais pas, mais il me dévisage comme si nous étions appelés à partager beaucoup, lui et moi. Comme si je n'étais pas ce que je suis. Je devine ses efforts pour ne pas fixer mon œil de marbre. Pour se comporter

avec moi en faisant au mieux abstraction de ma difformité. Sans décoller son postérieur gainé d'un costume de velours noir, celui-ci me tend une main assurée :

— Gene Devroe. Je suis le rédacteur en chef du *Crimson*.

Mes doigts effleurent les siens avec une rare mollesse. Lucy devine mon incrédulité et s'empresse de préciser :

— J'ai demandé à Gene de se joindre à nous.

En arrivant à ma chambre, une demi-heure plus tôt, une note était collée sur ma porte. J'ai d'abord cru à une mauvaise blague de mes camarades de Cabot. Même si, ces derniers mois, les vexations ont en grande partie cessé et que je me contente de vivre en marge, toléré par mes pairs tant que je me confine dans cette discrétion de cloporte.

J'ai failli la jeter sans la lire. Mais le tampon officiel de l'université, et son emblème VE-RI-TAS, figurant en tête du papillon repositionnable, j'ai jugé opportun de le parcourir jusqu'au bout. Puis de me rendre à ce rendez-vous aussi tardif qu'inattendu.

Devroe se lance :

— Lucy m'a exposé votre bilan des deux dernières années. J'ai aussi lu l'une de vos nouvelles. Plutôt impressionnant, tout ça...

Il y aura un « mais », bien sûr. Avec moi, il y a toujours un « mais ».

— En revanche, poursuit-il, je suis un peu surpris que vous n'ayez jamais envisagé de passer la comp' chez nous. Je devrais dire que j'en suis même un peu vexé. Habituellement, les meilleurs éléments de ce département viennent à nous spontanément, nous ne sommes pas obligés de les « chasser ».

Je bredouille mon mot d'excuse :

— Je sais...

— Vous ne lisez jamais le *Crim'* ?

« Le *Crim'* », je répète à voix basse, comme pour mieux faire mien son jargon. C'est à ses abréviations ou ses acronymes qu'on reconnaît une élite.

— Si... Si, presque tous les jours.

Je ne mens qu'à moitié.

— Alors, vous avez dû voir ça ? poursuit-il.

Il brandit la une du jour, dont je reconnais aussitôt l'accroche principale :
« Deux morts d'enfant suspectes à Boston. »

— Oui.

— Et ça vous inspire quoi ?

Que veut-il me faire dire, au juste ? Je sens mon regard flotter dans la pièce, comme s'il cherchait à s'en échapper.

Je me ressaisis.

— Hum... Eh bien, généralement le *Crim'* ne traite que de la vie à Harvard. Il est plutôt rare que vous consacriez des colonnes aux faits divers, qui plus est s'ils se sont déroulés à Boston.

Le centre de la capitale du Massachusetts n'est qu'à cinq stations de métro de Harvard Square et pourtant, vu d'ici, c'est une autre planète. Certains étudiants se targuent de ne pas avoir mis le pied en ville une seule fois de tout leur cursus.

— Bien vu... Mais vous, ça vous dirait de plancher sur ce genre de sujet ?

Je ne feins qu'à moitié mon incrédulité.

— Pour vous ?

Lucy-face-de-bouchère et Gene-la-frime échangent un regard entendu. Le rictus léger sur la figure de ma prof doit être un signe de connivence, je suppose.

— Tom, intervient-elle, vous n'êtes pas sans savoir que vous devrez remettre un mémoire en fin d'année...

— Oui, évidemment.

— Bien. Comme vous avez manifesté un net penchant pour la littérature policière dans les écrits que j'ai été amenée à corriger jusqu'à présent, j'ai pensé qu'une chronique judiciaire dans le *Crimson* pourrait vous intéresser.

Ma mâchoire s'affaisse d'un cran.

— Quel rapport avec mon mémoire ?

— Au vu de vos résultats à ce jour... mais aussi de votre statut un peu particulier, je suis prête à valider la somme des articles que vous ferez dans cette chronique comme document de fin d'année.

Comme je reste sans voix, Devroe s'interpose :

— Je ne sais pas si vous réalisez, mais c'est une offre très généreuse que vous fait là le Pr French.

Déterminer s'il se tape ou non Lucy French est la question qui m'occupe alors totalement l'esprit. Non, impossible. Dans un genre normal, je veux dire dans un registre non tératologique, Lucy est vraiment un gros boudin. Et, de son côté, avec sa mèche richardgeresque et son titre ronflant, Gene *Crimson* Devroe doit pouvoir s'offrir tous les petits minois fraîchement débarqués sur le Yard.

— En outre, continue-t-il, elle vous dispense de passer par la comp'. Si vous acceptez cette proposition, vous serez immédiatement intégré à la rédaction du *Crimson*. Et, de mémoire, cela n'a pas dû arriver plus d'une fois ou deux au cours du dernier siècle !

La scène me paraît irréaliste. Vous savez, je suis comme ces gamins maltraités. Le moindre cadeau me paraît suspect. J'ai presque envie de mordre la main qui me le tend. Personne ne veut de bien à Tom Harris. Personne de désintéressé, s'entend.

L'écoulement de mon nez est prêt à reprendre. Je porte un pouce à ma narine, disposé à m'en servir comme d'un bouchon. Manquerait plus que ça.

— Alors, Tom... Qu'est-ce que vous en dites ?

Je ne sais pas quoi leur répondre. Ce soudain élan de générosité ne peut pas être vrai. Il y aura forcément une contrepartie. Les gens tels que moi n'obtiennent rien gratuitement. Et le prix à payer est toujours plus lourd que le bénéfice escompté. Toujours.

Je m'entends donc murmurer, presque à mon corps défendant :

— Oui... Je suppose que oui.

— À la bonne heure ! se réjouit Devroe. J'ai déjà parlé de vous à Richard Reily. Il est chroniqueur judiciaire pour le *Globe* depuis au moins quinze

ans. C'est un vieil ami. Il vous parrainera un moment, si ça vous tente. Il vous ouvrira quelques portes... Au début, ça peut servir.

Le *Boston Globe*, le principal quotidien de tout le Massachusetts.

Je demeure coi. Cette opportunité inespérée est-elle seulement celle que j'attendais ? Suis-je en position de jouer les ingrats et de dire non ?

Le remerciement d'usage reste prisonnier de ma gorge. Aucun son n'en sort. Je n'ai qu'une envie, à cet instant : sortir au plus vite de ce bureau. Comme je m'apprête déjà à prendre congé, il plonge une main dans la poche de sa veste et me hèle :

— Attendez... J'allais oublier. Tenez.

Il me tend une sorte de bracelet en plastique noir, peut-être bien une montre. Comme j'hésite, il insiste, son sourire flirtant alors avec un rictus agacé.

— Allez-y, ça ne va pas vous brûler !

Lucy French m'encourage d'un hochement de tête approbateur. Je me saisis de la chose avec une moue incrédule. Je ne suis pas vraiment habitué aux gratifications, même modestes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un bracelet énergétique. On en donne un à tous les nouveaux entrants au *Crim'*.

La pastille sur le dessus de l'objet porte le logotype du journal : l'emblème de Harvard, bordé d'une part par un rameau d'olivier et de l'autre par un encrier et sa plume.

Comme je reste ébahi, il ajoute :

— Portez-le... Vous verrez, vous en aurez besoin.

À son poignet gauche, je remarque une grosse montre en or, et j'enfile son présent. Le bracelet est si serré qu'il m'arrache quelques poils au passage, ainsi qu'une légère grimace.

À l'extérieur, sur le Yard, étouffée par le double vitrage, la cloche sonne 20 heures. Des gouttes zèbrent l'obscurité au ralenti. De la neige ? Fin septembre ? Je dois délirer. Ce ne serait pas la première fois, d'ailleurs (le délire, pas la neige en septembre).

Septième coup. Huitième coup : 20 heures. Un vendredi.

Adamson !

— Excusez-moi ! Mais j'ai mon rendez-vous de...

Lucy French valide d'un clignement d'œil. En qualité de professeur principal, elle sait nécessairement à quelles conditions mon admission en ces lieux a été soumise. Deux fois par semaine, je suis astreint à une séance avec le Dr Adamson, psychiatre et professeur au département de psychologie. Le mardi soir et le vendredi soir. Non pas que je représente un quelconque danger pour mes camarades. Mais le comité a estimé que mon passé pour le moins pesant, ainsi que mes quelque dix années passées en orphelinat, constituaient des facteurs de fragilité qui méritaient qu'on les surveille de près. Les 40 000 dollars que coûte ma seule scolarité à la collectivité, auxquels il convient d'ajouter pas loin de 20 000 dollars pour les frais d'hébergement et de bouche, valent bien ce petit sacrifice bihebdomadaire.

Lucy French m'autorise à partir et je m'éclipse par la porte. Quand sa voix me fige dans l'embrasement :

— Oh ! Au fait, Tom...

Décidément, ils aiment me réserver des surprises, ces deux-là.

— Je vous ai adjoint un binôme, dans cette histoire. Ça m'a semblé... plus sûr.

Je me disais, aussi : comment peuvent-ils m'accorder une telle confiance ?

— Un binôme ?

— Sophie, Sophie Harris, en deuxième année. Elle est excellente. Et en prime elle porte le même nom que vous. C'est amusant, non ?

Tordant.

Compte rendu de la séance du 30 septembre

À mesure que l'échéance approche, le sujet exprime une agitation jusque-là peu coutumière. Ses propos sont moins cohérents, son débit est plus désordonné, voire chaotique. Au début de la séance, il va même jusqu'à manifester un rejet de la thérapie et de son utilité. Il s'agit moins de peur que d'une appréhension, somme toute assez légitime, quant aux conditions exactes de l'événement. On ne redoute que ce que l'on ne connaît pas, et il ne peut déjà avoir expérimenté cela. Par définition, c'est le genre de choses qu'on ne vit qu'une seule fois.

Comme nous parlons de choses et d'autres, il finit néanmoins par se détendre un peu, et par convenir avec moi que, d'ici là, il n'est pas absurde de tenter une ultime exploration de son passé et des circonstances qui l'ont conduit jusque-là. Jusqu'à moi. La mort de ses parents, leur noyade dans la Charles l'année de ses dix ans, ce sentiment de rejet violent qu'il a toujours ressenti, et imputé pour l'essentiel à son physique hors normes.

Je dois confesser ici que, si peu protocolaire que soit cette note, j'ai éprouvé moi-même certaines difficultés à fixer son œil blanc dans les premiers temps de notre relation de patient à praticien – une malformation dont l'origine demeure par ailleurs douteuse. Son dossier médical, transmis par l'Italian Home for Children, mentionne un accident de pêche lorsqu'il avait huit ou neuf ans, un hameçon planté dans la cornée. Un autre de mes confrères évoque plusieurs autres éventualités : une infection bactérienne de l'œil qui, par la faute d'une hygiène familiale déplorable, n'aurait pas été traitée à temps ; les effets d'une injection vaccinale pratiquée au contraire de manière trop rapprochée, faute d'un suivi rigoureux en la matière ; les suites d'une cataracte survenue dès après la naissance, fait rare et que son très jeune âge n'aurait pas permis de diagnostiquer. Pour ma part, je pencherais

plus volontiers pour un facteur héréditaire, même si les éléments en notre possession sur les parents du sujet ne nous permettent pas de l'établir avec certitude. Il semblerait en effet que ni son père ni sa mère n'aient été affectés d'un tel œil albinos. Et nous ne disposons d'aucun cliché de ses grands-parents ou autres ascendants.

Toujours est-il qu'il demeure convaincu que cette difformité est la source de toutes les vexations qu'il prétend subir depuis son plus jeune âge. La pensée magique qu'il développe à ce propos résiste à toute approche rationnelle. S'il est un « monstre », comme il l'énonce lui-même sans détour, la faute en revient selon lui à cet œil maudit, et à lui seul. C'est lui qui dicterait ses actes, les bons comme les mauvais, et qui serait responsable de sa désocialisation. Paradoxalement, il apparaît que le sujet aurait refusé de manière catégorique la proposition qui lui a été faite, à seize ans puis de nouveau à dix-huit ans, de corriger ce défaut par une chirurgie réparatrice, certes non dénuée de risques mais dont le taux de réussite avoisine cependant selon mes sources quatre-vingt-cinq pour cent.

Au chapitre des autres pathologies présentées par le sujet, je remarque aussi que la fréquence de ses saignements de nez a augmenté ces dernières semaines. La présente séance sera d'ailleurs marquée par deux épisodes de ce type, dont le second nous obligera à écourter nos échanges tant l'écoulement sera abondant, nécessitant des soins immédiats, en dehors des compétences et de l'équipement de mon cabinet. Là encore, il semblerait que le sujet ait repoussé les offres de cautérisation des varices responsables de cette épistaxis chronique, intervention pourtant on ne peut plus bénigne.

De fait, cet incident m'a empêché de proposer au sujet une thérapie alternative au cours ordinaire de nos échanges : l'hypnose, dont je suppose qu'elle pourrait venir chez lui à bout de certaines résistances.

Un autre rendez-vous a été pris. Et je ne désespère pas de progresser avec lui, non pas sur le chemin de la guérison mais au moins sur celui d'une juste compréhension de son passé, et ce avant qu'il ne soit trop tard.

OceanofPDF.com

3 – Samedi 1^{er} octobre 2011

Début octobre, à Harvard, la plupart des cours n'ont pas encore repris. Le week-end, autour des diverses résidences et dans les rues avoisinantes, on assiste plutôt au ballet des voitures de livraison et de déménagement qu'à celui des étudiants qui se presseront bientôt vers les innombrables amphithéâtres et bibliothèques que compte le campus. Le sifflement suraigu des aspirateurs couvre pour l'heure celui des rires, des jeux vidéo et des joutes verbales jusqu'à pas d'heure.

Quand on sonne à ma porte autour de 10 heures, mon premier sentiment est qu'il s'agit forcément d'une erreur. Sans doute un nouvel entrant dans la maison que l'on aura mal orienté. Je n'ouvre pas. Mais l'égaré insiste et insiste encore.

— Bonjour...

La fille regarde ses pieds. J'ai l'habitude qu'on me dévisage quelques secondes, puis que le regard pique brusquement vers le sol. Mais elle procède à l'exact inverse : elle scrute le paillason, puis elle lève peu à peu les yeux sur moi, sans gêne apparente.

— Bonjour ?

Elle ressemble à un petit rongeur perdu, comme il en vient parfois jusqu'ici depuis les rives de la Charles. Ses cheveux d'un blond cendré disparaissent sous un bonnet en laine maronnasse qui allonge encore son visage. Aux pieds, elle porte des bottes en caoutchouc vert décorées chacune d'une grenouille en relief. Le type de croquenots que les fillettes de

moins de dix ans réclament à leur mère. Aucun doute, elle a tout pour résider au Quad.

Elle arbore aussi ce genre de timidité contagieuse qui parvient à inhiber les plus délurés. Alors moi, vous pensez... C'est pour ça que les garçons d'ici évitent ce genre de filles. Ils redoutent qu'elles leur refilent leur manque de confiance en elles ; la pire chose qui puisse leur arriver s'ils prétendent sérieusement décrocher un jour leur diplôme.

Elle me tend une main si frêle que j'hésite à la saisir.

— Sophie... Harris. Comme toi, il paraît.

— Comme moi, je lui réponds en écho, pile en même temps qu'elle.

Ça nous fait sourire un bref instant. Je lui découvre des yeux d'un bleu tropical, quoique un peu trop ronds pour être réellement jolis.

Je me souviens alors de cet adage que mes compagnons de dortoir, en première année, la pire de toute ma vie, répétaient à l'envi à propos des filles de Harvard : « Saine d'esprit, sexy et célibataire, aucune fille de Harvard ne peut être les trois à la fois. » Amen.

— Je t'en prie, entre.

J'entrouvre la porte de mon gourbi. Comme je n'avais pas réellement prévu de visite – après tout, je n'en ai jamais –, mon foutoir est à l'avenant de l'odeur fétide qui s'en dégage. Ça non plus, ça ne semble pas la déranger. Elle entre à pas menus, et contemple ma piaule comme s'il s'agissait d'une cathédrale.

— T'as de la chance...

Je comprends où elle veut en venir, mais je ne trouve rien de judicieux ou de vaguement drôle à répondre.

— ... d'avoir une chambre à toi, je veux dire, précise-t-elle.

Comment lui expliquer que ce qu'elle croit être un privilège n'est que le signe sans appel de mon exclusion ?

— Harris... De South Boston ? je l'interroge.

— Non, de Cambridge.

Elle produit une petite grimace pour s'excuser. En même temps, si nous avions été parents, même éloignés, nous n'aurions pas attendu le cours de

nos études supérieures pour raccrocher nos wagons généalogiques. Il y aurait bien eu une quelconque occasion avant. Peut-être même aurais-je passé la seconde moitié de mon enfance chez elle, avec elle, plutôt qu'avec les orphelins latinos de Centre Street.

— C'est le Pr French qui t'envoie, c'est ça ?

Je pose la question pour la forme.

— Oui. On doit travailler ensemble sur tes papiers pour le *Crimson*...

Le rictus qu'elle m'offre en guise de sourire expose un peu plus ses dents mal alignées. Sophie me paraît plus inoffensive que la plupart de mes congénères. Mais si elle se contente d'énoncer à voix haute ce que je sais déjà, on ne va pas aller bien loin tous les deux.

— Et toi, je demande par pure politesse, tu envisages de passer leur comp' ?

— Je l'ai déjà passée, en fait... L'an dernier, répond-elle en grimaçant un semblant de fierté.

— Ils ont publié beaucoup de tes articles ?

— Tous, en fait...

« En fait. » Elle n'a pas d'autre expression à son actif, mademoiselle le génie précoce des gros titres ? Je saisis mieux l'objet de sa présence à mes côtés. Ce n'est pas Lucy French qui a souhaité que cette fille me soit adjointe. C'est de toute évidence une exigence de Devroe. Sous ses airs de sauterelle effarouchée, Sophie Harris doit être l'une de ses meilleures recrues récentes. Elle n'est pas là pour se mettre à mon service ; elle est là pour s'assurer que Harris-le-monstre ne partira pas en vrille. Elle est là pour me fliquer.

Elle doit sentir mes soudaines réserves, car elle ouvre alors la musette qu'elle porte sur le côté et en sort une liasse de feuilles imprimées. Pas besoin d'avoir le nez dessus pour reconnaître le gris passé des caractères typique des imprimantes à bout de toner du département de littérature. Voilà qui prouve au moins qu'elle ne ment pas sur son cursus.

— Si c'est OK pour toi, j'ai déjà fait quelques recherches, annonce-t-elle.

Elle me tend le paquet lié par un élastique turquoise au bord de la rupture.

— Des recherches sur quoi ?

— Tous les cas de mort non accidentelle d'enfants de moins de douze ans dans l'État du Massachusetts. En tout cas, tous ceux répertoriés par la presse locale.

— Tu es remontée jusqu'à quand ?

Je saisis les pages, et l'élastique rompt dans un claquement de fouet qui griffe le dessus de ma main.

— Une grosse dizaine d'années. Jusqu'en janvier 2000... en fait.

En fait, Sophie Harris produit sur moi un effet étrange. Cette manière qu'elle a de me traiter avec une indifférence rêveuse, sans répulsion et sans crainte, m'est inédite. Presque agréable. Alors, comment justifier cette envie irréprensible de la secouer ? Peut-être même de la baffer ?

Je me reprends pour lui demander :

— Et alors ?

— Pas grand-chose... Si ce n'est que les cas de mort par empoisonnement sont plutôt rares.

— Parce que tu es sûre que les deux cas qui nous occupent sont des empoisonnements ?

— C'est ce que disent les autorités pour l'instant. Mais le résultat des autopsies et des analyses toxicologiques n'a pas encore été rendu public.

C'est fou ce que cette fille gagne en assurance dès qu'elle parle de choses sérieuses. Elle maîtrise. Elle emploie même des mots comme « autorités » à la place de « flics ». Je poursuis :

— Tu as dit *rares*... Ça veut dire qu'il n'y a eu aucun autre cas avant ça ?

— Si. Il y a dix ans tout juste. En septembre et octobre 2001.

— Combien ?

— Une bonne dizaine. Onze pour être exacte.

— Onze ! Sur une période de deux mois ? C'est énorme.

J'ai oublié qu'on ne se connaissait pas il y a dix minutes. Je suis suspendu aux informations qu'elle distille goutte à goutte. Miracle du fait

divers, excitation de l'enquête : on forme déjà une sorte de paire, tous les deux.

— C'est ça. Mais, dans ce cas précis, c'est un peu particulier...

— Pourquoi *particulier* ?

— Parce que cette série-là n'est pas restée inexpliquée.

— Contamination alimentaire ?

— Non...

Elle me regarde dans les yeux, plus fixement et plus longuement que, de mémoire, personne ne l'a jamais fait. Plus surprenant encore, je n'en conçois presque aucune gêne.

Je jurerais qu'un sourire affleure sur ses lèvres à cet instant. Tout cela l'émoustille, je le vois bien.

— Tueur en série, conclut-elle.

4 – Samedi 1^{er} octobre 2011

— Ici Richard Reily... T'es bien Tom Harris, c'est ça ?

— Richard qui ?

— Reily, gamin ! C'est Gene qui m'a demandé de t'appeler. Gene Devroe. Ça te dit quelque chose, au moins ?

Son appel a interrompu mon charmant tête-à-tête avec Sophie. Pile au moment où les choses devenaient intéressantes.

Il parle à toute allure, comme s'il allait raccrocher le combiné d'une seconde à l'autre. Une mitraillette semblable à celle de ces films de gangsters des années 1930, ceux avec James Cagney. Il ne cause pas, il crépite.

— Ramène-toi à l'hôpital pour enfants sur Longwood, ordonne-t-il.

— Pour quoi faire, monsieur ?

— Oublie les « monsieur » et arrive fissa si tu veux décrocher ton premier papier : 300 Longwood. C'est juste au sud de Back Bay. Ah oui, au fait... Est-ce que tu as déjà déjeuné ?

— Euh, non...

— Alors, ne le fais surtout pas. Je t'attends à la réception de l'hôpital. Prends une brosse à dents et du dentifrice avec toi, si tu peux.

Il n'y était pas, bien sûr, déjà reparti ailleurs. J'ai dû demander mon chemin à une demi-douzaine d'employés et d'infirmières, avant de déboucher enfin sur la salle d'autopsie du pavillon mortuaire.

J'arrive à l'instant même où le premier coup de scalpel incise le petit corps allongé sous la lumière blanche. C'est un garçon. À le voir ainsi exposé sur la table d'examen, j'ai du mal à lui donner un âge. Je dirais autour de la dizaine.

Une main fine se pose sur mon épaule.

— Encore un vrai chérubin, hein ?

Reily. Il ne ressemble pas à la caricature que j'avais échafaudée sur la seule base de sa voix. C'est un petit homme maigre, au cheveu noir et gominé, portant lunettes d'écaille et costume trois pièces cintré à la taille. Je le verrais mieux énième assistant d'un créateur de mode. Il me paraît plutôt jeune aussi, trente-cinq ans, peut-être quarante. Loin de la cinquantaine avachie que j'anticipais.

— Non, mais t'as vu ce kiki d'angelot ? glousse-t-il à mon oreille. Je me demande ce qu'ils en font après...

Il l'a dit comme s'il envisageait de faire une offre au légiste qui s'affaire à quelques mètres de nous. *Combien pour le kiki ?*

— Fous-lui la paix !

Un timbre sourd a grogné dans la pénombre. La trogne bouffie d'un autre homme s'avance à la verticale d'un néon, déformée par l'éclairage zénithal. Il se plante devant nous, dos à la scène de boucherie, et se présente à moi :

— Capitaine Joe Kennedy, département de police de Boston. Tu es l'étudiant envoyé par Gene Devroe ?

Il s'adresse à moi sans ce paternalisme équivoque que le chroniqueur du *Globe* se plaît à prodiguer. Tout comme Sophie, mon physique particulier ne paraît pas l'incommoder. Comme si une âme charitable l'avait prévenu.

— Joe est le meilleur flic de toute la ville, flagorne Reily.

— Tu parles... je suis surtout le seul à t'autoriser l'accès à ce genre de réjouissances.

Il désigne le cadavre derrière lui d'un coup de pouce par-dessus son épaule. Je me demande jusqu'où va la complicité entre ces deux-là. Ce qu'ils se disent, et ce qu'ils ne se disent pas.

Le praticien nous rappelle tous à l'ordre :

— Messieurs, si vous voulez bien faire silence... Je vais commencer l'enregistrement de mon compte rendu d'autopsie.

Ce disant, il appuie sur le bouton rouge d'un antique magnétophone à cassettes. À ce genre de détail, on se dit que rien n'a changé ici depuis les enfants morts en 2001, ceux dont Sophie a tenté de me parler un peu plus tôt. Sophie qui n'a pas été autorisée à pénétrer dans la salle d'examen. Elle m'attend à la cafétéria de l'hôpital, sans doute occupée à éplucher les articles collectés.

— La victime, poursuit le médecin légiste, est un enfant de dix ans de sexe masculin. Ronald Sean Donovan. Selon les témoins et les secouristes, l'heure du décès a été fixée au jeudi 29 septembre 2011 à 17 h 43. Son apparence générale ne révèle aucune trace de lutte, de coups ou de mauvais traitements. Aucune malformation, ulcération ou cicatrice remarquable, si ce n'est cette petite tache de naissance de la taille et de la forme d'un haricot, sous le sein gauche.

C'est la première fois que je contemple un corps sans vie. Celui d'un être humain, en tout cas. La vision de mes parents, gonflés comme le sont habituellement les noyés, m'a été épargnée. Voilà au moins un choc que je n'ai pas eu à subir. Je crois que c'est Jonah, mon oncle encore vivant au moment de l'accident, qu'on a chargé de les identifier tous deux.

— Hormis plusieurs ecchymoses légères sur les jambes, les bras, et à la base du cou, ainsi qu'une éruption cutanée légère sur le thorax, l'examen extérieur ne révèle pas d'autre trace de traumatisme, poursuit le légiste.

D'où je suis, je ne peux pas réellement confirmer ce qu'il décrit avec tant de professionnalisme.

— Avant de passer à l'examen interne, je tiens à préciser que ces quelques éléments nous incitent à demander une analyse hématologique la plus complète possible. Ce que justifie également un épisode violent d'épistaxis *ante mortem*, comme nous l'indiquent les traces laissées par un écoulement sanguin très abondant à la base et à l'intérieur des cavités nasales, ainsi que sur la lèvre supérieure. Étant donné le gonflement anormal des poumons, je suspecte notamment une acidose respiratoire, qui aurait conduit la victime à une hyperventilation. Reste donc à déterminer la nature du toxique qui a pu entraîner cette modification brusque du pH

sanguin. En l'état, les hypothèses toxicologiques sont trop nombreuses pour qu'on puisse se prononcer. Mais il convient de préciser qu'aucun antécédent hémophile n'était apparemment connu chez cet enfant.

Je n'ai pas tout compris, loin de là. Mais j'en conclus provisoirement, et pour mon propre chef, que c'est son sang qui a tué ce jeune garçon. Ses yeux sont fermés. Ses cheveux d'un roux cuivré. Ce genre de couleur qu'on ne trouve que chez les Irlandais de souche. De ma place, je devine plus que je ne vois réellement les taches de rousseur qui constellent son visage. Je jurerais qu'il vient du même quartier que moi. Des mômes comme lui, ça court les rues à South Boston.

— Bien, je crois qu'il est temps de passer à l'exploration interne, annonce le légiste.

Il se saisit alors d'un outil tranchant plus long et massif que le simple scalpel déjà utilisé au niveau des poumons et le plonge d'une main ferme dans l'abdomen de l'enfant, qu'il ouvre en deux comme un vulgaire quartier de viande. Partant du pubis, il remonte ainsi jusque sous les pectoraux, bifurque sur la gauche, puis reprend sa découpe au niveau de l'embranchement pour dessiner un Y dans la chair en putréfaction. Une odeur abjecte envahit aussitôt la pièce.

Mon voisin de droite, le flic Kennedy, a à peine cillé. Quant à Reily, à ma gauche, prévoyant, il a placé sous son nez un petit mouchoir en tissu que je suppose parfumé à l'eucalyptus. Le légiste ne semble pas incommodé et enchaîne :

— L'apparence fonctionnelle de ses organes vitaux prouve un état de santé général satisfaisant, avant l'accident qui lui a été fatal. Cependant, étant donné les soupçons d'empoisonnement médicamenteux, je vais procéder à un prélèvement direct dans l'estomac de la victime, qui sera soumis à une analyse comparée à son sang en laboratoire. Ce sera aussi l'occasion de constater une éventuelle perforation de la poche gastrique.

Comme il attaque ce qui doit être l'estomac du petit, le mien se vide brusquement, devant moi, sur le lino vert bouteille, dans une série de spasmes effroyables qui me plient en deux. Je tombe à genoux, une main plongée dans un mélange de bile et de pizza de la veille.

Reily ne parvient pas à retenir un rire qui relève plus du caquètement hystérique. Le bras puissant qui me relève, telle une poupée désarticulée, n'est pas le sien. C'est celui de Joe Kennedy.

Dix minutes et un passage aux toilettes plus tard, nous avons rejoint Sophie au self proche du hall d'entrée. De là, on peut voir entrer les nouveaux patients, mais aussi des familles entières, inquiètes ou déjà en pleurs, venues voir leur frère, leur sœur ou leur progéniture. J'ai la tête encore trempée de cette douche forcée que mon bienfaiteur m'a fait prendre sous le robinet.

Est-ce un effet de sa maladive timidité, mon binôme salue l'agent Kennedy d'un hochement tout juste courtois, auquel il répond d'un sobre « Mademoiselle ». Cela dit, je me fiche pas mal des civilités. Je veux juste en savoir plus. Kennedy insiste pour nous donner à chacun une carte de visite et nous invite à le contacter à tout moment. Puis, en quelques mots, il nous résume la déposition du frère aîné de l'enfant :

— Donc ce Ronald Donovan sort du stade, il prend le métro, il se sent mal... et, à peine arrivé chez lui, il meurt en pissant le sang !

— Ça n'a pas de sens... je réplique en le fixant de mon œil blanc.

— Les morts violentes n'en ont jamais vraiment, si tu veux mon sentiment.

— Vous ne trouvez pas que ça a comme un air de famille avec l'affaire Pomeroy ?

Sophie vient de prononcer ses premières paroles. Tout juste murmurées, et pourtant tellement pesées. L'agent Kennedy la scrute sans un mot. Il paraît un peu contrarié. Il ne se démonte pas pour autant. Il en faut plus qu'une gamine de Harvard, petite souris sous anxiolytiques, pour le déstabiliser.

— Pomeroy ?

Je lève un sourcil interrogateur, dont je balaie mes deux vis-à-vis.

— Jason Pomeroy, finit par approuver le flic. En 2001, il a été convaincu du meurtre de onze jeunes garçons dans la région. Tous âgés de huit à onze ans. La plupart issus des quartiers populaires de la ville : South Boston, Charlestown, Washington Street, Roxbury, etc.

Je me tourne aussitôt vers Sophie. C'était donc lui le serial killer qu'elle voulait évoquer tout à l'heure. Onze enfants morts dans des circonstances similaires. D'un geste machinal, je joue avec le bracelet qui comprime mon poignet gauche. Une trace rouge est visible sous la lanière de plastique noir.

— Tous empoisonnés, précise-t-elle.

— Et aussi bien vidés de leur sang que des poulets de batterie, ajoute Kennedy. Comme ce pauvre petit gars, en bas...

Je tente d'assimiler ces diverses informations. Sophie me semble bien plus douée que moi, à ce petit jeu-là. N'en déplaise au Pr French et à Gene Devroe, je ne suis vraiment pas sûr d'être leur futur Richard Reily... Et, vu l'animal, je m'en féliciterais presque. Je regarde Kennedy :

— Les garçons en question, ils avaient un lien spécifique entre eux ?

— À part être pauvres, non, aucun. Tous de familles différentes. Pas deux dans la même école ou la même bande, répond-il.

Je force ma nature d'enquêteur. J'essaie de me remémorer ces questions que j'ai mille fois entendues à la télé, ou lues dans des polars.

— Mais comment s'y est-il pris, alors ? Il a quand même bien fallu qu'il les croise, tous ces garçons, pour les droguer !

Kennedy hoche la tête :

— C'est tout le problème. Pomeroy a avoué tous les crimes qu'il avait commis. Mais il n'a jamais voulu dire comment il avait opéré.

— Dans ce cas, intervient Sophie, je ne comprends pas... Comment a-t-il été confondu ?

— Il s'est livré...

— Ça ne prouve rien ! je m'exclame.

— ... dix minutes avant que sa dernière victime ne succombe, ajoute Kennedy. Il nous a donné son nom et une description physique on ne peut plus précise.

Je n'ai pas rêvé. Kennedy a bien dit *nous*... C'est donc qu'il était présent lui aussi, ce jour-là, dans le poste où Pomeroy s'était rendu à la police. Peut-être même est-ce lui qui a tenté de lui arracher des aveux complets et qui a

dû se contenter des bribes consenties par le tueur. Il poursuit, confirmant mon intuition :

— Dix minutes avant que le gamin ne clamse pour de bon, Pomeroy était avec nous, en salle d'interrogatoire, et il savait que ce même était en train de mourir. Vous comprenez ce que ça veut dire ? Qui à votre avis pouvait être au courant ?

Mon binôme comprend, et n'en croit pas ses oreilles.

— Son meurtrier. Seul son meurtrier pouvait le savoir.

Je relance Kennedy :

— Il n'a rien dit d'autre ?

— Si. En prime, histoire de lever tous les doutes, il a indiqué le dosage exact de la substance qu'il lui avait fait ingérer. Confirmé par le légiste et par notre labo.

— Et personne n'a réussi à établir quand ni comment Pomeroy avait pu entrer en contact avec ces garçons ?

— Non. Officiellement, il était au chômage. Il vivait seul dans un petit appart de Charlestown. Il ne bougeait quasiment pas de chez lui.

— Et à son domicile, justement, vous n'avez rien retrouvé ? Aucune trace du toxique utilisé ?

— Non. Rien du tout.

Nous restons muets quelques instants. Puis Sophie sort la première de notre stupeur :

— Il a été reconnu coupable ?

— Oui, bien sûr.

— Et la sentence ?

— La peine de mort, par injection.

— La peine de mort ! Je croyais qu'elle était inapplicable dans le Massachusetts...

— Tu as raison. Comme dans l'État de New York. Mais elle n'a pas été abolie pour autant.

Je me secoue à mon tour.

— Et donc ?

Kennedy nous regarde :

— Onze enfants, bon Dieu... Ce type a tué onze enfants ! Le jury et l'opinion publique n'ont même pas laissé le choix à la cour. Soit la justice s'en chargeait, soit ils seraient allés chercher Pomeroy dans sa cellule et l'auraient lynché eux-mêmes ! Rien n'aurait arrêté les familles des victimes.

OceanofPDF.com

5 – Samedi 1^{er} octobre 2011

Les matchs du samedi soir ont toujours une saveur particulière, à Fenway Park. On a beau y retrouver les mêmes supporters, les mêmes familles au complet, les mêmes bandes de potes chargés de bière plusieurs heures avant le premier coup de sifflet, il souffle autour du stade un vent de ferveur qui ne fouette joueurs et spectateurs qu'en ces circonstances. Les casquettes frappées des deux fameuses chaussettes rouges sont plus nombreuses dans les rues alentour. Les fanions portés plus hauts. L'équipe ne réédite peut-être plus ses exploits de 2004 et de 2007, ses deux dernières années de sacre, mais tout le monde fait semblant d'y croire, le samedi soir.

Mes souvenirs d'*avant* sont réduits à peu de chose. Le Dr Adamson prétend que c'est normal. C'est un syndrome classique, selon lui, lorsqu'on perd ses deux parents d'un coup. Il dit que le traumatisme effectue une sorte de tri naturel, dans la mémoire, entre les éléments que la conscience est capable d'assimiler et ceux qui lui paraîtront trop douloureux, dans certains cas parce qu'ils sont justement trop doux. Moi, je les appelle mes souvenirs « doux-loureux », ceux qui ne reviendront jamais à la surface.

Mon premier match à Fenway avec mon père n'y figure pas. Je m'en rappelle avec une acuité surprenante. Pourtant, je devais avoir quelque chose comme cinq ou six ans, guère plus. Il faut dire que je ne suis jamais venu ici en simple touriste. Dès la toute première fois, j'ai eu la sensation de faire partie de la fête. D'en être un acteur, et non pas une tête égarée dans la masse du public. Que mon père travaille une partie de la semaine aux abords du stade, même si ce n'était pas sur le terrain ni dans l'entourage

immédiat des Sox, lui conférait une aura incomparable. Et donc à moi aussi, par ce lien filial qui m'unissait alors à lui. Fenway Park n'était pas qu'un lieu et qu'un temps de loisir, pour nous deux, c'était notre deuxième maison, là où tout le monde nous aimait, là où les gamins comme leurs paternels s'empressaient autour de nous comme des mouches.

— Hey, Billy ! Comment va Martha ? Une petite Sam', comme d'habitude ?

— Tu m'en mettras plutôt deux, s'il te plaît. Il fait super soif, ce soir !

— Tu sais ce qu'on dit ? Super soif, super match !

C'est il y a trois ans seulement, à ma sortie de l'Italian Home, que le notaire chargé de la succession m'a remis ces deux sésames : la patente m'autorisant à placer ma carriole à boissons à la porte B de Fenway Park chaque jour de match, un droit acquis et transmissible de père en fils, et les clés de la maison d'Emmet Street. Celle de mes parents. Celle que personne n'occupe depuis plus de dix ans, maintenant.

Comme mon héritage ne comprenait aucunes liquidités, je n'ai eu d'autre choix que de la livrer à elle-même, la laisser se décrépiter année après année. Autant dire qu'aujourd'hui elle ne ressemble plus à rien. Ce n'était déjà qu'une grosse cabane de briques et de bois, usée par les vents maritimes qui s'engouffrent là par les docks si proches. C'est maintenant un tas informe, dont une peinture écaillée constitue la quasi-totalité de la fragile carapace. Tortue échouée sur le rivage le plus misérable de South Boston, dans une ruelle étroite encombrée de bouts de tôles et de poubelles, tout juste un boyau.

Le bout de jardin qui jouxte la bicoque est à l'abandon, lui aussi. C'est là que repose encore le canot qui leur a été fatal, repêché aussitôt après l'accident, posé depuis sur sa remorque d'origine. Si l'on s'en approche d'un peu plus près – ce que je n'ai plus eu le cœur de faire depuis des lustres –, on peut remarquer cette brèche étroite par laquelle l'eau s'est engouffrée. Un trou que j'ai toujours trouvé suspect, pour ma part. Trop grand pour être le fruit d'une lente érosion, d'un effritement progressif des fibres du bois. Trop net pour avoir été percé par un tronc d'arbre ou un rocher.

Au moins, depuis que j'ai choisi de reprendre le petit commerce paternel, durant mon année d'intégration à Harvard, je visite la maison d'Emmet Street une ou deux fois par semaine. Ma vieille roulotte m'y attend, garée sous l'abri du parking. Elle, j'ai pris la peine de la repeindre. Oh, elle n'a rien de flambant, croyez-moi. Mais son grand âge, ses antiques roues à rayons, la patine de ses boiseries côté comptoir, tout cela lui confère un petit charme vintage que ma clientèle semble apprécier.

Dans la maison, où pas un meuble n'a bougé depuis le jour du drame, j'entrepose mes packs de cannettes – bières diverses, Dr Pepper, sodas en tous genres – et ces boissons vitaminées sous emballage cartonné qu'affectionnent les plus jeunes. Deux heures avant le début du match, je viens faire le plein. Puis je mets en route le compresseur qui maintiendra la marchandise au frais et j'accroche mon stand itinérant à l'arrière de ma vieille Corolla beige, constellée de rouille et de fientes incrustées. Un autre legs de grande valeur, ma voiture !

Ainsi harnaché, je roule maintenant sur Atlantic Avenue, aussi lentement qu'il m'est possible de le faire sans déclencher un concert de klaxons courroucés. Une fois, j'ai voulu aller plus vite et ma carriole s'est détachée en franchissant un dos-d'âne : une partie du chargement a versé sur la chaussée et quelques cannettes ont explosé sur l'asphalte dans un nuage mousseux. Depuis cet épisode malheureux, je prends mon temps. De toute façon, le trajet par ces voies rapides qui bordent la baie n'est pas très long. Je profite des lumières du jour déclinant. Je me sens plus chez moi ici que dans n'importe quel recoin de Cambridge. Fait rare, quasi unique, je m'y sens presque bien.

Alors pourquoi ai-je les voix de Sophie et de Joe Kennedy en tête, comme s'ils poursuivaient leurs échanges dans le petit salon privé de mon crâne ?

— En fait... de quoi ils sont morts, tous ? demande-t-elle.

— Je viens de vous le dire, d'un empoisonnement, lui répond-il.

— Oui, j'ai bien compris. Mais la substance qui les a tués, c'était quoi ?

Même virtuelle, même en mode Sims dans le flux incertain de mes pensées, Sophie pose les bonnes questions. S'il y a une information essentielle, c'est bien celle-là. Si un élément peut permettre de rapprocher

les deux morts de ces derniers jours aux événements de 2001, il se niche bien dans ce détail... Alors pourquoi une telle omission ?

D'autres paroles me reviennent. Celles du légiste, au cours de son compte rendu : « Cependant, étant donné les soupçons d'empoisonnement médicamenteux... » Je ne les ai pas inventés, ceux-là ! Il a bien parlé d'un médicament. Quelle molécule est assez puissante pour tuer un gamin de dix ans en moins de deux heures ?

Sur Yawkey Way, les abords du stade grouillent déjà de monde. Fenway Park, « le stade préféré de l'Amérique », clame fièrement le panneau géant dressé à l'angle. Je bifurque à droite sur Van Ness et longe le flanc sud de l'enceinte au pas, laissant derrière moi le gigantesque parking public qui déborde déjà de voitures. Quelques habitués me reconnaissent et me font signe au passage. C'est bien le seul endroit du monde où l'on m'espère à chaque fois avec impatience. Le seul où ma physionomie ne joue pas en ma défaveur. Je roule si lentement que j'ai le temps de lire le nom des gloires passées du club sur les grandes bannières verticales rouges et bleues qui lèchent la façade : Rick Ferrell, Harry Hooper, Tris Speaker... jusqu'à la préhistoire du club, Cy Young, lanceur des Sox de 1901 à 1908.

Pour une fois, aucun marchand sauvage n'a squatté mon emplacement. Je peux tranquillement effectuer ma marche arrière et déposer ma roulotte sur ma place attitrée, pile en face de la statue de Ted Williams coiffant la tête d'un petit cancéreux de sa casquette. En voilà un qui n'aurait jamais fait de mal à un enfant...

Les premiers clients affluent dès que je suis installé. Ils n'ont pas encore crié que leur gosier réclame déjà le liquide frais qui l'apaisera.

— Une Sam', s'il vous plaît. Et un jus de pomme pour le petit.

Samuel Adams. *La* bière de Boston. Quasiment la seule qu'on me demande à ce kiosque, ainsi qu'à mes voisins et concurrents. Je plonge la main dans le compartiment réservé aux boissons alcoolisées. Puis dans celle des boissons pour les enfants.

L'assoiffé suivant est un môme de huit ou neuf ans à peine. Seul. Il me tend ses deux billets verts avant même de me passer sa commande. Il me touche. Ma trombine doit un peu l'effrayer.

Je me penche vers lui :

— Tu veux quoi, mon bonhomme ?

— Un jus multivitaminé... m'sieur.

— Va pour un jus multivitaminé. Voilà !

Je lui tends la petite brique aux couleurs criardes, qu'il hésite à attraper par-dessous le rebord verni. Je me penche un peu plus. Il fixe mon œil mal fichu, sans un mot, devient statue à son tour. J'insiste :

— Eh bien, vas-y, n'aie pas peur...

Je ne dois pas être très convaincant, car il recule d'un pas.

— Fais pas l'idiot, j'ai déjà encaissé tes deux dollars... Tu t'appelles comment ?

— Jimmy, murmure-t-il sur un ton presque plaintif.

— Jimmy comment ?

— Jimmy Gray.

— Ils sont où, tes parents ?

— Mon papa est déjà installé dedans.

— Eh bien, ton père ne va pas être content si tu reviens à ta place sans ta boisson. Tu ne crois pas ?

Il arrache la brique cartonnée de ma main et repart en courant vers l'entrée la plus proche, déjà avalé par les grappes de supporters qui s'engouffrent dans l'arène. Je ne suis pas près de revoir Jimmy Gray à mon stand.

Ni ailleurs.

Compte rendu de la séance du 1^{er} octobre

Les crises d'angoisse du sujet sont de plus en plus rapprochées, il a souhaité avancer notre prochaine séance, et me revoir dès aujourd'hui. Les anxiolytiques que je lui ai prescrits peinent à les juguler. De fait, je constate un état de nervosité au moins comparable à celui qui l'animait lors de notre précédente séance.

On ne peut pas dire que les conditions sont idéales, mais je décide malgré tout de lui soumettre mon projet d'hypnothérapie. Son œil blanc me fixe un long moment, avant qu'il ne décoche ce qui doit être un sourire et ne me dise :

— Ça ne vous suffit pas que je vous raconte toute ma vie, hein, toubib ? Vous avez vraiment besoin d'aller fouiller encore un peu plus profond là-dedans...

Un bref échange finit malgré tout par le convaincre. Je ne dirais pas que la perspective l'excite, mais il semble très curieux de la chose, et même un peu fier que j'emploie avec lui un traitement spécifique que je ne pratique avec aucun autre de mes patients, surtout dans les cas tels que le sien où une réelle rémission est impossible. Ce qu'il considère comme une sorte de faveur le narcissise, et gomme en partie le fait qu'il ne vient pas me consulter de son plein gré.

Pour moi, cette thérapie, peu orthodoxe par rapport à mes protocoles habituels, est en quelque sorte une opération de la dernière chance. D'autant plus que, je ne suis pas sans le savoir, l'hypnose est généralement déconseillée dans le traitement des sujets psychotiques.

Mais le patient ne constitue pas un cas comme les autres. La conjonction, chez lui, d'amnésies rétrograde et antérograde, le tout accompagné d'une tendance à l'affabulation et à la création spontanée de faux souvenirs, l'apparente à un syndrome de Korsakoff. Or, dans son

dossier, aucun élément toxicologique ne vient accréditer l'hypothèse d'une alcoolisation chronique, laquelle est la cause la plus fréquente de cette forme très singulière de psychose.

Après avoir énoncé à mi-voix les termes d'usage – une induction de type classique, non ericksonienne, je le précise ici à l'attention de mes confrères –, j'obtiens de lui cet état de conscience modifié caractéristique. Ses yeux sont clos, son souffle est lent et régulier, il ne parle plus sans que je ne l'aie invité à le faire. Il est totalement là, avec moi, et pourtant coupé sensoriellement de ce qui l'entoure, en l'occurrence le décor de mon cabinet.

« Parlez-moi de ce canot dans le jardin de vos parents...

— C'est le canot de mon père. Il part souvent à la pêche dessus, sur la Charles.

— Et vous, il vous arrive d'embarquer dessus ?

— Oui, ça m'arrive. Oui, je pêche aussi. Souvent je pêche avec lui.

— Et votre mère, elle part à la pêche avec votre père ?

— Non, jamais.

— Pourtant, elle a coulé avec lui ce jour-là. Elle était avec lui sur ce canot lorsque votre père s'est noyé, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas.

— Vous êtes sûr... ou vous ne croyez pas ?

— Je ne crois pas.

— Et vous, étiez-vous sur ce bateau avec lui ?

— Je ne sais pas... Je suis souvent sur le bateau avec lui. Je pêche avec lui.

— Ce jour-là aussi ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

— Vous avez un oncle, le frère cadet de votre père ?

— Oui...

— Il était sur le bateau le jour de l'accident ?

— Non, pas lui.

— Pourquoi n'était-il pas présent sur le bateau ?

— Il ne vient jamais.

— Pour quelle raison ?

— Il ne vient pas. Il boit trop. C'est dangereux de monter sur le bateau avec lui. Il peut tomber à l'eau. »

À ce moment de notre dialogue, le sujet fait état d'un stress aigu, qui se manifeste par des secousses et un tressautement rapide des paupières. Je décide de le sortir aussitôt de l'état hypnotique.

J'interromps alors la séance. J'insiste pour prendre un autre rendez-vous, mais le sujet se montre réticent. J'ai beau lui rappeler que cette consultation lui a été imposée sur décision administrative, il refuse de prendre date. « Quelle date, hein, quelle date ? » hurle-t-il quand je me montre plus pressant.

Certaines défenses subsistent toujours, et ma première tentative pour les contourner par l'hypnose, en dépit d'un résultat plutôt satisfaisant (voir remarques ci-dessus), semble avoir eu pour contrecoup de les réactiver dans son état de conscience ordinaire.

Je note néanmoins les points suivants, dont certains corroborent ce que nous savions déjà du passé du sujet et d'autres viennent au contraire infirmer ce que celui-ci avait soutenu jusqu'ici :

— Sa mère n'avait bien sûr aucune raison d'être présente le jour de l'accident sur le canot familial, sur lequel elle ne montait jamais.

— Lui en revanche embarquait souvent avec son père. Il aurait été plus logique qu'il soit présent aux côtés de ce dernier ce jour-là.

— Son oncle, Jonah, était un alcoolique reconnu comme tel, raison pour laquelle il n'a pas été en mesure de prendre en charge le sujet à la mort de ses parents.

6 – Dimanche 2 octobre 2011

Je ne fais quasiment rien de tout le dimanche. Je reste au lit une bonne partie de la journée, aspiré par la molle chaleur de ma couette. Dehors, un gris banalement automnal signale à tous que la rentrée approche à grands pas, et avec elle la « shopping week », cette semaine où chaque étudiant butine d'un cours à un autre pour déterminer lesquels il suivra de manière assidue. Peut-être la semaine la plus studieuse de toute l'année, avec celle qui précède les examens.

Je prends quelques notes éparses pour mes futurs articles du *Crimson*, histoire d'honorer ma part du contrat implicite qui me lie désormais à French et Devroe. Mais le cœur n'y est pas vraiment. La tête encore moins. J'ai beau me repasser en boucle la scène d'autopsie, je me sens incapable d'écrire sur le sujet. Avoir des facilités d'écriture, si remarquables soient-elles, ne suffit pas. Un bon sujet non plus. Contre toute attente, vivre ces choses au premier rang m'inhibe. Je suis sans doute plus doué pour la fiction que pour le reportage.

Sophie glisse un mot sous ma porte, sans même frapper. Quelques instants plus tard, par mon unique fenêtre, je devine sa silhouette gracile qui s'éloigne, pressant le pas vers le réfectoire du Quad. Dans ces termes concis qui la caractérisent, sa note me prouve que la jeune femme qu'elle est réellement et celle qui occupe désormais certaines de mes rêveries ne font bien qu'une seule et même personne : « Quel poison ? JK n'a pas dit... »

J'en déduis aussi que cette affaire n'obsède pas que moi. Nous formons bien un binôme, tous les deux. Je ne pourrai pas me retirer aussi facilement

que je l'aurais peut-être voulu. Désormais, c'est Sophie et Tom. Tom et Sophie Harris. Deux parias qui font la paire.

Quand mon téléphone sonne, je le considère une seconde comme un intrus. Toute irruption du monde extérieur m'agresse. Raison numéro 1 : personne ne m'appelle jamais sur mon portable. Raison numéro 2 : je n'ai pas de portable. Non, je plaisante. La vérité, c'est que le réseau de téléphonie est notoirement défaillant dans cette partie du campus. On y capte si mal le signal que bien des étudiants ont repris l'habitude de s'appeler sur leur ligne fixe. Or je n'ai pas de ligne fixe. Et je ne me souviens pas d'avoir donné mon numéro à quiconque, ces derniers temps...

— Bonjour Tom, c'est Joe Kennedy.

— Bonjour...

— J'ai pensé que ça t'intéresserait de savoir : on a trouvé le corps d'un autre gamin. Mêmes symptômes que les deux précédents.

— Où ça ?

— Kenmore. À deux pas de la Charles. Tu notes l'adresse ?

Croisement de Bay State et de Granby. Un environnement beaucoup plus chic que celui des deux autres victimes.

Et, s'il me donne rendez-vous, c'est que non seulement ma présence ne l'incommode pas, mais qu'il la souhaite. Mais pourquoi donc un flic de sa trempe s'encombrerait-il d'un apprenti scribouillard comme moi ? N'a-t-il pas assez d'un Richard Reily pour lui compliquer la vie ?

Lui aurais-je inspiré comme une forme de compassion, de pitié ?

Depuis toujours je fais ça : je me pose à moi les questions que je devrais adresser aux autres. Je les note sur de petits papillons repositionnables que j'entasse dans une vieille boîte à chaussures. Parfois, j'ouvre celle-ci et je les lis à la suite, comme si ces interrogations sans queue ni tête filaient une histoire continue. Mon histoire.

Sa voix s'inquiète à l'autre bout :

— Tom... Tom, tu es là ?

J'hésite un instant, puis je récupère la Corolla stationnée derrière Cabot et prends la direction du sud-est, par New Harvard Bridge. À cette heure-là un

dimanche, il ne me faut guère plus d'un petit quart d'heure pour rallier la rive sud, à proximité de l'Esplanade et de ses espaces verts où les Bostoniens aiment à traîner en famille.

Je reconnais instantanément le quartier. C'est celui de l'Université de Boston. La plupart des bâtiments alentour appartiennent à cette institution. L'immeuble devant lequel plusieurs voitures de police et une ambulance sont garées est une résidence universitaire au moins aussi cossue que celles du Yard. Un chapelet de policiers en uniforme ceint le périmètre, lui-même décoré du fameux ruban jaune « scène de crime », que je n'avais jamais vu jusqu'alors qu'au cinéma ou à la télévision. Ce qui m'attend à l'intérieur est bien un crime. Pas un bête accident domestique.

— Alors, on vient faire son petit pâté dans les plates-bandes de la concurrence ?

Richard Reily surgit dans mon dos et me conduit à travers le cordon de sécurité.

— Oh, c'est vrai, j'oubliais... Vous, les harvardiens, ne voyez pas les autres campus comme des concurrents. Vous êtes bien au-dessus de tout ça, n'est-il pas ?

Le ton employé se veut résolument aristocratique. Et ne fait rire que lui. S'il y a un étudiant de Harvard qui échappe à ce type de clichés, c'est bien moi.

La désinvolture avec laquelle il entre dans la maison d'un enfant mort justifierait à elle seule un retour de nausée. Il trouve le moyen de sourire aux parents décomposés, mais étonnamment dignes au vu du drame qui les accable. Pas de pleurs. Pas de gémissements. J'imagine qu'il s'agit d'un couple de profs qui bénéficie d'un logement de fonction au sein de la résidence.

Ils se contentent d'écouter les commentaires d'un Joe Kennedy affairé, et de répondre à ses diverses questions par des hochements de tête silencieux.

L'odeur de mort qui plane ici est différente de la puanteur qui envahissait la salle d'autopsie. Plus douceuse. C'est un parfum de peur plus que de chairs en décomposition.

— Bizarres, les bourgeois, hein ? me susurre Reily à l'oreille. Presque trop calmes pour des gens qui viennent de perdre leur lardon, tu trouves pas ?

— Peut-être, j'ai pas vraiment l'habitude, je lui réponds un peu sèchement.

— Tu sais que, dans au moins soixante-dix pour cent des cas, ce sont les parents qui ont fait le coup... Si tu voyais le nombre de dingos qui tabassent et violent leurs mômes !

Sauf que celui-ci, pas plus que les deux autres, n'a reçu le moindre coup. Ni subi la moindre agression sexuelle, comme a pu le constater le médecin arrivé un peu plus tôt. Encore un gamin qui rentre chez lui patraque et disparaît d'un coup de la surface de la Terre. Pfut. Rideau.

— Cette fois, ils n'ont rien remarqué tout de suite, m'explique Joe Kennedy lorsqu'il me rejoint enfin.

— Comment est-ce possible ?

— Apparemment, le petit Leonard se plaignait souvent d'avoir mal au ventre, histoire de sauter le repas du soir. Le genre de gamin un peu difficile sur la nourriture, tu vois le topo. Ils ont cru qu'il faisait une comédie de plus, alors ils l'ont envoyé directement au lit. Il semblerait même qu'il se soit fait copieusement engueuler, avant de s'enfermer dans sa chambre.

— Il était puni.

— Exact. Parce qu'il avait simulé une fois de trop.

— Et ensuite ?

— Comme sa mère était encore fâchée, elle s'est contentée de passer la tête dans sa chambre un peu plus tard, sans entrer pour lui faire son bisou du soir. Le petit lui tournait le dos et ne bougeait pas. Dans la pénombre, elle a simplement cru qu'il s'était endormi.

— Ce n'était pas le cas...

— Non. Et, quand sa mère est entrée dans sa chambre ce matin pour le réveiller, elle a trouvé suspect de n'entendre aucun bruit de respiration.

— Il était déjà mort, je conclus à sa place.

— C'est ça... Depuis longtemps, même. Le sang dans son nez et sur ses draps était déjà complètement sec.

Kennedy m'invite à sa suite dans la chambre du garçon, non sans m'avoir tendu une paire de surchaussures en plastique bleu. Une piaule d'enfant comme tant d'autres, aux murs tapissés de posters de mangas, au sol jonché de briques multicolores, de toupies et de voitures télécommandées. Un même gâté, sans doute aimé, cela saute aux yeux. Rien à voir, en apparence, avec le tableau abject dressé par Reily.

À deux mètres du lit environ, Joe Kennedy me fait signe de m'arrêter. Seuls les techniciens de la police scientifique ont le droit d'approcher. Je suis assez près néanmoins pour considérer le corps de la victime dans son ensemble. Le haut de son pyjama est auréolé d'une gigantesque fleur rouge. Personne n'y a touché. Le gosse repose encore sur le flanc, en chien de fusil.

J'imagine ses deux yeux grands ouverts cherchant le salut dans les rayonnages de livres et de boîtes de jeu qui lui font face. Pourtant, personne n'est venu. Il a souffert seul. Il est mort seul.

Il est froid, figé dans cette rigidité cadavérique qui témoigne d'un décès remontant à plusieurs heures. Mais je pourrais presque sentir la chaleur qui émanait il y a peu de son corps recroquevillé, cette onde odorante, fragrance de petit animal enveloppé dans ses draps comme n'en produisent que les enfants avant la puberté.

Je me sens flotter, tanguer, m'éloigner de la scène et du brouhaha léger qui m'entoure. Lorsque je réalise que je vais partir, il est déjà trop tard. Une fois encore, mon bracelet énergétique ne m'aura préservé de rien, pas même du ridicule.

« Hey, petit ! Reste avec nous ! » sont les derniers mots que j'entends de la bouche de Kennedy.

Puis plus rien.

7 – Dimanche 2 octobre 2011

Je reprends conscience dans ma chambrette, à Cabot. La pièce est plongée dans une semi-obscurité d'un gris couleur béton. On a pris la peine de me mettre au lit et de retirer mes vêtements. Ce flic fait vraiment une drôle de nounou !

Je sursaute quand je remarque Sophie assise dans l'unique fauteuil, assoupie à mon chevet. Dans son sommeil, sans doute léger, elle perçoit mes mouvements et sort à son tour de sa torpeur. Je rosis à l'idée que ça puisse être elle, l'ange gardien qui m'a déshabillé.

— Comment tu te sens ?

— Ça peut aller... Mais, dans le genre enquêteur de choc, je repasserais.

— Kennedy prétend que ça arrive à tout le monde, au début. Il dit que ça finit par passer.

Me concernant, j'en doute.

— Tu l'as vu ?

— Oui, c'est lui qui m'a appelée.

Deux malaises, mais aussi deux personnes pour se soucier et s'occuper de moi... Je n'ai pas connu une telle sollicitude depuis...

— Il t'a rien dit d'autre...

Les mots restent étranglés au fond de ma gorge.

— ... sur le gamin de Bay State Road ? termine-t-elle à ma place. Rien sur lui en particulier. Par contre, il m'a lâché le fin mot de l'histoire sur

Pomeroy.

Je me redresse d'un coup. Cette fille est vraiment plus douée que moi. Je suis persuadé qu'elle fera une excellente journaliste d'investigation. Avec ses yeux de cocker et son petit air maladif, elle inspire une forme spontanée d'empathie. On a immédiatement envie de se confier à elle.

— Mais encore ?

— Tu ne devineras jamais avec quoi il tuait tous ces mômes.

J'énumère ce qui me passe par la tête.

— Cyanure ? Arsenic ? Mort-aux-rats ?

— Rien de tout ça. Tu vas halluciner. La molécule la plus banale de la Terre : de l'aspirine, m'assène-t-elle.

— De l'aspirine ! M'enfin, comment on peut tuer avec un...

Les mots du légiste, à nouveau : « étant donné les soupçons d'empoisonnement médicamenteux ».

Elle m'explique :

— Tout médicament administré en grande quantité peut tuer. Apparemment, on appelle ça la DL-50, la dose létale d'une substance donnée. Pour l'aspirine, d'après Kennedy, ça représente une trentaine de comprimés... Enfin, dans le cas d'un enfant de dix ans. Pour un adulte, bien sûr, ce serait près du double.

Je reste interdit. Comment faire ingérer trente comprimés d'aspirine à un enfant sans qu'il rechigne, sans qu'il s'en rende même compte ? Voilà une question que je pourrais énoncer sans crainte à haute voix.

— Et, quand on y repense, les trois cas présents correspondent parfaitement aux symptômes d'une overdose d'acide acétylsalicylique, observe-t-elle.

La dénomination non commerciale du plus courant des antalgiques. Sophie brandit sa tablette numérique, jusque-là sagement posée sur ses genoux, et se met à réciter la litanie de ses effets délétères :

— D'abord nausées, vomissements, douleurs gastriques, acouphènes... Et puis dans un deuxième temps éruption cutanée, apparition spontanée d'ecchymoses, tremblements, saignement de nez impossible à arrêter...

jusqu'à la paralysie respiratoire. D'après ce site, le sujet finit par mourir brusquement étouffé, dans un délai maximum de vingt-quatre heures après l'absorption.

« Acidose respiratoire », donc. Je lui demande :

— Et pourquoi aucun des articles de l'époque n'en a parlé ?

— C'est lui qui a donné la consigne d'embargo aux reporters qui couvraient l'affaire.

— Kennedy ?

— Oui. Son boss a estimé que, si la presse se mettait à divulguer une recette aussi facile à mettre en œuvre, tous les apprentis meurtriers du pays s'en empareraient... et que ce serait une vraie hécatombe dans les familles.

— Sauf qu'on ne sait toujours pas comment Pomeroy a réussi à leur faire avaler une telle quantité à leur insu...

— Non. Si tant est que ce soit à leur insu.

— Tu penses quand même pas que les garçons... ont voulu se suicider ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais je trouve comme toi plutôt étrange qu'un enfant de dix ans accepte d'avaler une telle quantité de médocs sans broncher. Je sais pas toi, mais, quand j'étais gamine, mes parents galéraient pour me faire avaler la moitié d'un comprimé. Alors trente !

Un nouveau point pour elle.

— En tout cas, maintenant, y a une chose de sûre... poursuit-elle.

— Quoi donc ?

— On a bien affaire à des meurtres. Kennedy écarte définitivement la thèse de l'intoxication accidentelle.

— Pourquoi ? Il est certain que nos trois macchabées ont gobé la même chose que les victimes de Pomeroy ? Il a les résultats de l'analyse toxicologique ?

— Pas que je sache... Mais je ne pense pas qu'on sera les premiers avertis quand l'info tombera. Ce flic a beau nous apprécier, il y a des limites à la divulgation de ses éléments d'enquête.

Elle met là le doigt sur un autre élément ô combien trouble de cette histoire : pourquoi un représentant de l'ordre nous chaperonne-t-il de la

sorte ? Est-ce un autre « bon ami » de la responsable du département de littérature ? Une relation de Gene Devroe ? Je griffonnerai ça sur un carré de papier jaune dès que je serai seul.

Lucy French. Il faut que je la voie. Vite. Je ne peux pas continuer comme ça. Je ne suis pas fait pour être un nouvel ange de la mort appelé auprès de tous ces enfants. Je ne suis pas blindé comme Kennedy ou le légiste, cynique comme Reily, passionné comme Sophie. Je ne supporterai pas le spectacle d'un corps sans vie une fois de plus. Encore moins cette puanteur épouvantable. J'ai déjà bien assez de cette mort qui trotte dans ma tête. Je ne veux pas de la leur. Je n'aspire qu'à un peu de vie, même planqué, même coupé de tous.

Il est encore temps de tout arrêter.

OceanofPDF.com

8 – Lundi 3 octobre 2011

Lundi matin cligne des yeux sur Harvard. Dès l'aube, la résidence résonne de cavalcades dans les escaliers, signe que cette fois la reprise est bien là. Les épais tapis d'un marron orangé ne suffisent pas à étouffer l'impatience d'en découdre des nouveaux arrivants. Après tout, les divers panneaux qui invitent les habitants à respecter le calme du lieu indiquent pour seule borne temporelle la tombée de la nuit. De jour, chacun peut bien faire le bruit qu'il veut !

Généralement, j'évite de prendre mon petit déjeuner au grand réfectoire qui, de l'autre côté du terre-plein central du Quad, regarde notre bâtiment. La nourriture y est bonne, fraîche, abondante, et la lumière qui entre par les larges baies vitrées dans la vaste salle en rotonde est un réveille-matin plus efficace encore qu'une longue douche. Mais me confronter aux regards de mes camarades est une épreuve que je repousse d'ordinaire le plus tard possible dans la journée.

Pas ce matin. Aujourd'hui, j'assume ma tête, j'assume mon œil, j'assume même ces quelques gouttes de sang qui s'écoulent de mon nez et viennent frapper la table en bois blond.

— Ne renonce pas maintenant...

Sophie vient de poser son plateau contre le mien. Cette fille a vraiment le don d'apparaître aussi soudainement qu'un spectre. Son assiette, œufs brouillés et haricots, dispense un fumet rassurant et sucré.

— C'est trop tard. J'ai déjà pris rendez-vous avec French. Elle me reçoit dans moins d'une heure.

— Tu trouves pas qu'on forme une bonne équipe, tous les deux ?

— Si... Enfin non. *Tu* formes une bonne équipe à toi toute seule. Tu te débrouilles parfaitement sans moi. Tu n'as qu'à continuer.

Non, non, non, elle peut toujours faire tomber ses yeux sur les côtés, façon Droopie, ça ne marchera pas avec moi. Si pitoyable soit-elle, Sophie Harris sera toujours plus vaillante que moi. Elle s'en sortira très bien.

Ma résolution est prise.

J'attends mon tour dans l'antichambre du bureau de Lucy French. Troisième étage du Boylston Hall, entre le panneau annonçant le programme de la saison théâtrale sur le campus et les boîtes aux lettres des différents professeurs du département. Je finirais presque par y avoir mes habitudes, moi qui traîne habituellement si peu dans les espaces publics de Boylston.

Par la porte entrouverte, je capte les échos d'une conversation en sourdine. La voix de mon professeur et une autre, également féminine mais plus juvénile... Sophie ! C'est elle, j'en suis sûr. Grâce à la navette QX, qu'elle a sans doute prise au pied de Pforzheimer après m'avoir quitté, elle m'a donc devancé, moi qui ne circule qu'à pied sur le campus.

Je n'en reviens pas d'un tel coup tordu. Je m'apprête à faire irruption quand la dernière sortie de mon binôme m'arrête net, à quelques pas seulement de la pièce :

— Ça ne va pas le faire...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lucy tutoie Sophie ? Depuis quand ? D'où vient cette familiarité entre elles ? Sophie m'a dit qu'elle était originaire de Cambridge. Appartiendrait-elle à l'une de ces familles influentes qui entretiennent avec les profs de véritables relations amicales en vue de favoriser le cursus de leur progéniture ?

— Il ne supporte pas le moment de la confrontation. Physiquement, je veux dire. Kennedy m'a raconté qu'il avait complètement perdu les pédales chez le deuxième gamin.

— Hum, je sais... Il va falloir trouver un plan B, approuve son aînée.

Un plan B ? De quoi parle-t-elle au juste ? De mon mémoire ? De cette satanée validation de mon cursus ? Et pourquoi Sophie, que je pensais décidée à me faire poursuivre l'expérience pour le *Crimson*, est-elle en train de me débîner ?

Je pousse la porte et me présente à l'entrée du bureau. Les deux femmes se retournent brusquement, comme si j'avais surpris je ne sais quelle coupable association. Sophie est écarlate.

L'enseignante lui intime sèchement, avec un retour aussi subit que suspect au vousoiement, de se retirer. Traduction : elles ne veulent pas que je les devine si proches.

Pourquoi ? !

Sophie s'éclipse docilement, sans un regard pour moi.

D'un geste indiquant qu'elle a retrouvé toute sa superbe, Lucy French me fait signe de prendre place dans le fauteuil opposé au sien.

— Vous vouliez me voir, Tom ?

En quelques mots choisis, je lui résume dans quelle inconfortable situation je me trouve : devoir renoncer à cet ascenseur académique dont elle m'a elle-même ouvert les portes. Ingrat que je suis, en plus d'être si laid. Je n'arrive pas à déterminer lequel de ces motifs me rendra le plus minable à ses yeux, et aux miens : le fait de repousser l'opportunité unique qui m'avait été donnée de faire mon trou dans les médias locaux et peut-être, à terme, nationaux ; ou celui de laisser tomber cette enquête au moment même où les contours d'une piste se dessinaient. En un sens, abandonner à leur sort les victimes, les trois garçons déjà morts et tous ceux à venir.

Loin de s'emporter, elle opine calmement du chef et me rassure :

— Je comprends... Et j'ai peut-être une solution de secours pour vous.

Est-ce là le « plan B » évoqué quelques minutes plus tôt ? Pourquoi Lucy French s'évertue-t-elle à prendre soin de moi ? Pourquoi s'acharne-t-elle à favoriser ma progression au sein de son département ? Que voit-elle en moi ? Une version masculine de celle qu'elle fut en son temps ?

Elle quitte son siège de cuir et va se planter face à la large double fenêtre qui domine le Yard depuis le sommet du Boylston Hall. Dos à moi. La vue sur la bibliothèque Widener, gigantesque mastodonte de pierre et de savoir, est imprenable. Quinze millions de volumes en accès direct.

— En revanche, ce que je vais vous proposer là ne vous permettra pas d'échapper à la rédaction de votre mémoire. La « combine »...

Elle mime les guillemets, un geste qui détonne dans son bureau si protocolaire.

— ... qui était envisageable avec le *Crimson* ne l'est pas dans ce nouveau contexte. Cependant, quelque chose me dit que vous y serez plus dans votre élément.

— De quoi s'agit-il ?

Elle fait volte-face et me parle à présent les yeux dans les yeux, pour autant qu'on le puisse avec moi :

— Vous êtes amateur de romans policiers, je ne me trompe pas ?

— Oui, c'est vrai. J'en lis pas mal.

— Dans ce cas, le nom de Killin Publishing doit vous dire quelque chose ?

— Oui. Ils publient de bons thrillers. J'en ai lu quelques-uns.

— Je ne vous surprendrai pas en vous disant que ce n'est pas vraiment ma tasse de thé. Mais il se trouve que George Killin, son créateur, est un vieil ami. Il est issu lui aussi de ce département.

Tiens donc. Plus elle lève le voile sur le cercle de ses connaissances, et plus je découvre en Lucy French une femme d'influence. Bien plus que cette prof rondouillarde et mal dans sa peau dont j'avais figé dans mon esprit le portrait peu flatteur.

— Chacun défend la littérature comme il peut, ajoute-t-elle avec un sourire condescendant. Bref, je lui ai touché un mot de vous, et il est prêt à vous recevoir pour un entretien. Si vous lui convenez, il propose de vous prendre chez lui les six prochains mois. Ça tombe bien, le garçon qui s'occupait de son service des manuscrits vient de lui faire faux bond.

Une fois encore, comme par magie, tous les obstacles s'effacent grâce à son intervention. Presque trop facile. Trop providentiel.

Elle me toise, un sourcil levé, dans l'attente de ma réaction.

— Alors, alors, qu'en pensez-vous ?

— Je serais là-bas à temps plein ?

— Non, bien sûr que non. Dans un premier temps, vous iriez là-bas en alternance avec vos cours, quelque chose comme deux jours par semaine. De toute manière, George va pouvoir vous expliquer tout ça en personne. J'ai pris la liberté de vous bloquer un rendez-vous avec lui. J'ai bien fait, non ?

La surprise me fait balbutier :

— Ou-oui... Quand ça ?

— Demain. À 10 heures.

Un éclair zèbre le ciel qui s'est chargé d'un épais manteau gris. Le premier coup de tonnerre approuve à ma place.

— Tâchez d'être ponctuel. George est un homme très occupé... Il n'aura sans doute que quelques minutes à vous consacrer. Ce serait dommage de les manquer, non ?

9 – Mercredi 5 octobre 2011

« Voilà notre fameux spécimen, monsieur Harris ! Bienvenue chez Killin ! »

C'est dans ces termes pour moi inhabituels – on me donne rarement du monsieur – que George Killin m'a accueilli hier matin, le lendemain de mon entretien avec Lucy French, un large sourire fendant son faciès de vieux beau bronzé.

Comme j'étais en avance d'une bonne demi-heure, j'en avais profité pour marcher le long du parc du Boston Common, sur Beacon Street. Le genre d'endroit où un petit *Southie* comme moi évite généralement de se promener, de peur qu'une patrouille de flic ne l'éconduise à la demande des riverains.

Habillé de mon unique veste de costume, sans doute trop peu vêtu pour la saison, je ne sentais pourtant pas la fraîcheur qui était tombée sur le centre-ville et appréciais pleinement la vue dominante sur son poumon vert et, par-delà, sur les hautes tours du quartier financier. Vue de New York ou de Los Angeles, Boston n'est certainement qu'une grosse ville de province. Mais, pour un gars de la banlieue tel que moi, passé des faubourgs ouvriers à la lointaine périphérie résidentielle où se niche l'Italian Home, elle a les attraits légèrement menaçants d'une mégapole. Un endroit où le monstre Tom Harris a autant de chances de passer inaperçu, noyé dans l'anonymat, que de se faire lyncher au premier pas de travers.

— Entrez, mon garçon, entrez !

La familiarité bienveillante de Killin me déroutait. À l'inverse de la plupart des gens que je croise, il ne m'a pas lâché des yeux un seul instant. Selon toute vraisemblance, ma gueule cassée le fascinait. Il semblait même se repaître de mon étrangeté sans détour, loin de ces regards obliques dont je suis habituellement l'objet.

À peine m'étais-je assis qu'il s'est lancé dans un descriptif du poste qu'il me proposait, à grand renfort de superlatifs. Je finissais presque par me demander si je ne m'étais pas trompé d'étage – le premier niveau du 25 Beacon Street est occupé par l'Association des congrégations unitariennes. Son ton enflammé évoquait plus celui d'un prêcheur cathodique que celui d'un éditeur tel que je me le représente. Sérieux, distingué, appliqué.

— Vous voyez, a-t-il conclu, c'est assez coton, comme job : vous dégrossissez les manuscrits, vous nous détectez quelques pépites dans le tas de bouses que nous recevons chaque jour... et le comité de lecture fait le reste. Du vrai gâteau, pour un garçon comme vous.

— Vous... vous ne voulez pas jeter un œil à ce que j'écris, quand même ? je m'étonne.

— Ouh là, non, surtout pas ! Gardez vos nouvelles pour notre amie Lucy et vos petits camarades de Harvard. Eux sauront les apprécier à leur juste valeur.

— Mais si vous ne lisez aucun de mes écrits, comment pouvez-vous savoir si je suis assez qualifié pour lire les textes qu'on vous adresse ?

— Je suis sûr que, si le Pr French vous a envoyé à moi, c'est que vos compétences sont au niveau. En tout cas bien supérieures à la moyenne de celles des ânes que je me coltine dans cette maison. Et puis ici, voyez-vous, on ne fait pas de la littérature, on publie des livres pour les vendre, c'est très différent. Mais je ne vais pas vous faire peur avant même que vous ne commenciez, ce ne serait pas très fair-play !

Avec un rire de gorge un peu gras, il a dégainé une nouvelle version de son sourire, tendance « Je vous prouve que j'ai les moyens de me payer un dentiste et des prothèses dignes de ce nom », puis il a ajouté, comme pour s'en convaincre lui-même, une main presque paternelle sur mon épaule, juste un peu trop lourde pour être tout à fait sincère :

— Tout va bien se passer.

J'ai donc pris ma nouvelle fonction sur-le-champ dans un climat étonnamment détendu. Le patron avait dû briefer son monde par avance car, d'un bureau à un autre, on m'a reçu comme le nouveau-messie-du-service-manuscrit et non pas avec cette curiosité malsaine dont je suis coutumier. Sandy, son assistante, a tout de suite fait preuve d'une gentillesse et d'une prévenance qui ne me semblaient pas feintes. Ou alors, c'est que son poste lui est si précieux qu'elle joue admirablement la comédie.

Une heure après mon arrivée, elle m'a annoncé ma première bonne nouvelle de la journée : dans le cadre de mon stage chez Killin, je me verrai gratifié d'une petite indemnité mensuelle. Oh, pas grand-chose, à peine 300 dollars. Mais j'ai accueilli cette surprise comme un signe favorable, et promis de lui rapporter mes coordonnées bancaires dès le lendemain pour qu'elle puisse programmer mon virement en fin de mois. J'en étais encore à me réjouir de cette perspective quand cette bavarde invétérée m'en a révélé une autre, beaucoup moins reluisante :

— Killin Publishing se porte mal. Les ventes sont en constante dégringolade, et ça depuis plusieurs années. Si la maison ne se dégotte pas un best-seller de calibre national dans les mois à venir, elle ne survivra pas au-delà du prochain semestre.

Je ne suis parmi eux que depuis quelques heures à peine, et je me sens déjà comme chez moi dans cet univers protégé, feutré, coupé de la frénésie extérieure. Les crimes de papier me vont mieux au teint que les vrais.

Par l'unique fenêtre du bureau que l'on m'a attribué, sur le flanc est de l'immeuble, j'aperçois la coupole en or de la Massachusetts State House. Fraîchement restaurée. Éclatante sous le moindre rayon. Au premier plan, la statue de John Hancock, le premier signataire de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, me tourne le dos. J'essaie surtout de ne pas y voir un signe.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je me sens surtout proche d'une forme de sérénité. J'en oublierais presque Sophie, Joe Kennedy et les corps exsangues des enfants empoisonnés.

Pourtant, les textes que je parcours à longueur de journée ne sont pas que champs de roses et baisers à la mariée. L'un des premiers me plaît bien. Il y est question d'un tueur en série qui écume notre bonne ville de Boston selon

une logique meurtrière pour le moins originale : il émaille en effet la ligne rouge du Freedom Trail, ce circuit touristique inscrit dans le pavé d'un sillon écarlate que chacun ici connaît, d'autant de cadavres que le parcours compte d'étapes. Chaque fois, le corps est retrouvé en pleine rue, devant la stèle commémorative ou le monument correspondants. Je suis d'autant plus captivé par ce récit que son principal protagoniste est affecté tout comme moi de violents accès d'épistaxis, et pisse lui-même le sang le long de son chemin meurtrier.

— Oh mon Dieu, Tom... Vous allez bien ?

La voix douce de Sandy m'arrache à ma lecture. Sur le manuscrit, trois ballons rouges se sont écrasés à même le papier. Je saigne du nez à mon tour. Mais je minimise mon état :

— C'est rien... Vous inquiétez pas pour moi, ça m'arrive souvent.

— Faut pas rester comme ça ! Allongez-vous.

Elle fait mine d'actionner la manette de bascule sous l'assise de mon fauteuil.

— Non, je vous assure, j'ai l'habitude. Il faut que je reste la tête en avant, au contraire.

— Vous êtes sûr ?

Le vermillon est monté aux joues si blanches de Sandy. Sa peau d'albâtre ressort d'autant mieux qu'elle est coiffée d'un chignon noir et que ses yeux bleus percent son visage de deux perles lumineuses. Si je ne me surveillais pas, je pourrais tomber affreusement amoureux d'une telle fille.

Comme si elle devinait le cours tortueux de mes pensées, elle met une distance raisonnable entre nous et s'éloigne sur la pointe de ses talons aiguilles, en murmurant :

— Je vais vous chercher plus de mouchoirs. D'accord ?

Qu'elle y aille donc, pense la goutte rouge qui frappe la page déjà mouchetée. Qu'elle y aille donc.

10 – Jeudi 6 octobre 2011

Survoler des manuscrits sans arrêt est vite abrutissant. Je vous mets au défi de ne pas vous assoupir au bout d'une matinée d'un tel régime. Mais j'apprécie cet état. J'aime cette immersion juste sous la surface des mots, en apnée littéraire. C'est encore plus jouissif quand je ne suis pas tenu d'établir une note de lecture. Je peux me laisser porter par le courant et la verve (supposée) de l'écrivain.

Il faut bien positiver mon job car, à dire vrai, après cette première lecture, laquelle s'étend selon les cas de quelques lignes à quelques pages, il consiste pour l'essentiel en un travail d'archiviste : scanner l'enveloppe pour garder une trace de l'envoi en cas de litige avec l'auteur ou son agent ; numéroter le manuscrit et reporter celui-ci dans un tableur ; classer le manuscrit en question dans l'une des quatre panières disposées à portée de main, juste sous la fenêtre : « À jeter », « À retourner », « À étudier », « À publier ». La dernière, vous l'aurez compris, est celle de mes coups de cœur. Et, pour l'heure, c'est la seule à être encore vide. Comme Sandy me l'a expliqué, le classement direct dans cette catégorie doit demeurer un fait exceptionnel. C'est justement pour ma capacité à discerner le mauvais du passable que l'on m'a embauché et, une fois tous les jamais, détecter le texte qui sortira véritablement du lot. Si je commence à m'enflammer à la moindre formule correctement troussée, le comité de lecture sera contraint de trier à nouveau après moi et je n'aurai donc servi à rien.

Qu'ils se rassurent, ce qui m'est jusqu'ici tombé entre les mains est dans l'ensemble tout bonnement exécration. Dès la première phrase, parfois

même dès la page de titre, je peux généralement repérer le professionnel, journaliste ou auteur confirmé, et à l'inverse me dispenser d'aller plus loin dans la syntaxe poussive des amateurs pur jus. Non pas que les non-professionnels de la plume écrivent tous comme des cochons, mais il est rare d'avoir affaire à un talent spontané. Plus rare encore que cette compétence soit mise au service d'un récit vraiment palpitant.

— Tout va bien ? Pas d'incident aujourd'hui ?

Sandy a passé une tête maternelle par l'embrasure de ma porte. Je lui réponds par le plus avenant de mes sourires. Je crois que cette fille m'a pris en pitié. Elle doit être du genre à défendre les bébés phoques, et mon faciès lui évoque sans doute je ne sais quelle espèce menacée.

— Ça va, je vous remercie.

— Tu as pensé à m'apporter ton relevé d'identité bancaire, ce coup-ci ?

Je sors de mon portefeuille le petit rectangle imprimé oublié la veille, et le lui tends d'une main presque tremblante.

Le plus affligeant, quand on traite les manuscrits, ce sont les lettres qui les accompagnent. Plus le texte est mauvais, plus son auteur se sent tenu de le défendre au moyen d'un argumentaire aussi vibrant que maladroit. C'est là qu'on trouve les formules les plus ampoulées, l'expression la plus incertaine, l'orgueil le plus mal placé : « Je suis certain de tenir là une histoire unique », « C'est ma vie que je dépose ici entre vos mains ». D'autres n'hésitent pas à recourir à la flatterie, à la corruption – « Si vous acceptez de me publier, j'inviterai tous vos collaborateurs dans mon établissement pendant un mois. » –, voire à la menace.

Un autre grand classique, l'évocation des avis de proches : « Toute ma famille a lu mon roman et s'accorde à dire qu'il est génial ! Et ce sont tous de gros lecteurs, vous pouvez me croire. » Et de gros menteurs, qui achètent la paix du ménage avec leurs viles flatteries.

Cette enveloppe-ci n'a rien de particulier, si ce n'est que le tampon de la poste est à moitié mangé. Impossible de dire d'où elle a été envoyée. La première surprise, c'est qu'elle n'est assortie d'aucune missive. Sous le rabat autocollant ne se cache que le texte brut. Pur.

Le Manuel du serial killer. Tel est son titre. L'impression approximative – on la jurerait sortie des machines du Boylston Hall – fait vibrer les caractères.

« Vous verrez, m'a expliqué George Killin au cours de notre premier entretien, certaines fois il vous suffira de lire le titre du manuscrit pour comprendre que vous tenez quelque chose de spécial entre les mains. »

Je ne saurais dire si ce qui m'anime maintenant relève de l'excitation ou de l'effroi. J'hésite à tourner la première page, puis me lance enfin. Dès le début, qui se présente comme un sommaire, ce qui est une pratique fort peu ordinaire dans une œuvre de fiction, je me sens glacé. Saisi par la main froide de l'auteur. Étreint dans sa poigne d'acier comme un petit animal. À sa merci.

LE MANUEL DU SERIAL KILLER

Avant propos. Le meurtre est l'avenir de l'homme

- 1. L'enfance du serial killer*
- 2. La pathologie*
- 3. Le projet*
- 4. Techniques et méthodes*
- 5. Déjouer les enquêteurs*
- 6. Quelques modèles célèbres*
- 7. Comment être un serial killer original : la signature*
- 8a. Le quotidien du serial killer : les traces et la traque*
- 8b. Les risques du métier*

9. *La chute*

10. *La postérité*

L'introduction est un salmigondis de thèses faisandées, maintes fois reprises et recrachées par divers courants extrémistes, sur la nécessité de limiter ce que l'auteur appelle la « dangereuse prolifération de l'homme ». En un sens, les tueurs en série et autres tueurs de masse sont pour lui les régulateurs indispensables de notre espèce. Des agents au service des grands équilibres naturels, qu'une démographie galopante, favorisée notamment par les prétendus progrès techniques et sociaux, aura fait basculer depuis deux siècles dans un chaos d'entassement, de frustration et de misère. Selon lui, tous ceux qui contribuent à ce juste mouvement de balancier sont des bienfaiteurs de notre planète. Ils œuvrent pour le long terme, là où chaque individu tend à ne pas voir plus loin que le bout de sa lamentable petite existence.

Aucun nom. Aucune signature. Rien qui permettrait d'identifier celui qui se cache derrière cette abominable centaine de pages dactylographiées.

Gagné malgré moi par la fascination, je feuillette la suite, chaque page développant un nouvel aspect de sa monstrueuse démonstration. L'auteur y abandonne sa folle dialectique pour entrer dans des considérations plus pratiques. Car c'est bien de ça qu'il s'agit : apporter à chacun une véritable méthode pour devenir un tueur efficace. Le titre, destiné à enrober une fiction dans le glaçage déroutant de la pédagogie, n'est pas qu'une fallacieuse promesse. Non, ce livre qui ne paraîtra évidemment jamais a pour but avoué, assumé même, de délivrer un enseignement concret, supposé permettre sa mise en œuvre immédiate par tout lecteur.

Je referme le manuscrit d'un geste sec.

Pourquoi a-t-il fallu que ce *truc* tombe sur moi ? Une semaine plus tôt, et c'est mon prédécesseur qui aurait eu l'odieux privilège de sa primeur.

Tiens, mon nez saigne à nouveau. Plop. Plop. Deux grosses gouttes, lourdes, généreuses, aussitôt bues par le papier recyclé de piètre qualité. Ce dernier agit comme un buvard, dessinant deux formes aux ramifications tentaculaires qui s'étirent à vue d'œil.

De toute manière, vu la destination évidente de ce torchon, peu importe sa propreté. Personne n'y posera plus jamais son regard effaré. Tant mieux, que ce texte aille s'abîmer dans l'enfer de ce dément, emporté par le prochain service d'étage, balancé avec la prochaine poubelle.

Je le remballe avec fébrilité dans l'enveloppe qui nous l'a envoyé puis, le regard absent, déjà accroché par le pli suivant, je balance celle-ci dans la poubelle du bout, celle des candidats recalés. « À jeter. » Adieu.

LE MANUEL DU SERIAL KILLER

Extrait n°1

Chapitre 1 : L'enfance du serial killer

Personne ne choisit son enfance. Personne ne maîtrise ce qui lui arrive durant les premières années de sa vie sur Terre. L'autodétermination vient plus tard. C'est un fait indiscutable. Si elle vient jamais, d'ailleurs.

À titre personnel, je n'ai pas choisi d'être ce garçon laid, différent, cible des moqueries les plus humiliantes, objet de mauvais traitements presque constants, enfant pauvre et en résumé doté de si peu d'atouts pour réussir.

La plupart des psychiatres criminalistes, en particulier les trois ténors américains de l'étude des serial killers, Samenow, Lunde et Markman, semblent s'entendre sur ce point : il n'y a pas de tueur en série sans traumatisme lourd ET répété au cours de l'enfance, voire de la petite enfance. Tous n'ont pas nécessairement été victimes d'abus. Certains d'entre eux admettent même avoir connu ce qu'il est convenu d'appeler une enfance plutôt heureuse. Il n'en demeure pas moins que des lacunes affectives patentes et profondes sont observées. Ainsi, dans près de la moitié des cas, les futurs serial killers ont connu une disparition de la figure paternelle avant l'âge de douze ans.

Mais je ne suis pas là pour vous proposer un énième ouvrage de commentaires pseudo-scientifiques sur le sujet. Je suis là pour vous remettre en contact avec vous même. Pour rétablir un lien entre cet adulte mal dans sa peau, floué, méprisé, que vous êtes probablement, et l'enfant

que vous étiez. Car non, messieurs les spécialistes, il n'est pas nécessaire d'avoir connu les souffrances d'hier pour être le meurtrier d'aujourd'hui. Il suffit de renouer avec cette part de cruauté que vous avez en vous depuis votre plus jeune âge, et que les impératifs familiaux, sociaux et parfois même moraux ont indûment étouffée sous leur règle, leurs consignes et leurs vaines injonctions : « Arrête de pincer ta soeur ! », « Pourquoi tu as tué cette araignée ? Elle ne t'a rien fait ! »

Non, elle ne m'a rien fait. En tout cas, pas encore. Mais dois-je attendre que l'araignée me morde pour l'écraser ? Dois-je être celui que sa soeur ou son frère martyrise avec plus de ruse ou de discrétion avant de lui montrer qui je suis ? Pour survivre dans notre monde, dois-je être la victime ou au contraire celui qui sait tenir les menaces à distance par l'expression naturelle et préventive de sa force et/ou de son intelligence supérieures ? Quelle sorte d'être humain serais-je si je prêtais servilement le flanc à toutes les agressions dont nous sommes chaque jour les cibles ? L'instinct de conservation primal qui s'exprime chez l'enfant n'est pas le fruit d'une quelconque perversion. Et, s'il prend l'apparence de la cruauté, c'est en vertu de ce principe universel et que chacun d'entre nous entrevoit dès le plus jeune âge : la meilleure défense, c'est l'attaque. Et la première attaque se doit d'être forte, puissante, si elle veut couper court à toute riposte.

Ce que je vous invite donc à faire dans ce chapitre inaugural, c'est de vous prêter à une série d'exercices qui viseront à ressentir cette énergie première. Brute. Enivrante. Ce sens si spontané chez l'enfant, et qui se dissipe hélas avec les années, de sa propre et nécessaire préservation.

Si je dis « enivrante », c'est à dessein, car nous verrons aussi ensemble comment, en libérante cette énergie élémentaire, vous ressentirez ce sentiment grisant que vous tenez à nouveau les rênes de votre existence entre vos mains. Que votre vie n'est pas qu'une résistance plus ou moins active, plus ou moins efficace, face aux aléas et aux agressions subies, mais bien une histoire dont vous devenez vous même l'auteur.

Contrairement à ce que prétendent nos amis les psychiatres, le tueur en série ne transforme pas l'impuissance et les avanies d'hier en une toute-puissance morbide d'aujourd'hui. Il ne fait que réaliser la force potentielle, extraordinaire, qui existait en lui dès l'origine. Tuer ne vient pas venger ou

compenser un état antérieur de victime. Tuer est l'acte fondateur dans lequel chacun révèle à lui même son propre pouvoir.

Oui, tout enfant est un tueur qui sommeille. De même que tout tueur est un enfant rendu à sa vraie nature. Il est temps de laisser la vôtre jaillir à l'extérieur de vous, cet être social et trop policé que vous êtes devenu, et de la laisser s'ébattre de par le vaste monde. Il est temps d'être l'enfant tueur que, sans en avoir nécessairement conscience, vous avez toujours été.

OceanofPDF.com

11 – Vendredi 7 octobre 2011

— Alors gamin, on a déjà jeté l'éponge ?

Richard Reily... Je ne sais pas pourquoi j'ai décroché. À l'autre bout du fil, neuf fois sur dix, un agent d'assurance ou le service commercial de mon opérateur de téléphonie.

Reily appartient à ce genre d'interlocuteurs qui vous balancent des choses sans attendre de réponse, juste pour se débarrasser de ce qui leur traverse la tête.

— Ça se passe bien chez Killin ?

Comment sait-il ça, lui ? Je n'en ai pas parlé à Joe Kennedy. Pas plus qu'à Sophie, dont je néglige les appels depuis deux jours.

— Ça peut aller...

Je suis encore un peu retourné par ma lecture de ce texte, le *Manuel*... Même partielle, elle m'a laissé dans la bouche le petit goût âcre de la folie. Mais quel intérêt d'aller lui raconter ça ? En quoi mon nouveau job peut-il le concerner ?

— Tu déjeunes, le midi, ou ce bon vieux George t'exploite jusqu'au trognon ?

J'en déduis que ces deux-là se connaissent. Je me demande bien dans quelle vie ils se sont croisés. Richard Reily aurait-il signé l'un de ces polars bon marché, généralement publiés sous un pseudo, dont Killin s'était fait un temps le spécialiste ? Je n'ai aucune envie de retomber entre ses pattes

collantes, et pourtant l'aiguillon de la curiosité me titille. Et puis, un peu d'air ne me fera pas de mal.

Une heure plus tard, devant la petite bâtisse de pur style bostonien, trois étages à peine, Reily m'attrape le bras sans un bonjour.

— Viens, je vais te montrer quelque chose...

Il m'entraîne sur la pente douce de Beacon Street. Les maisons cossues que nous dépassons clament toute l'opulence aristocratique de ce quartier. Je suis un peu surpris qu'il ose s'afficher seul avec moi dans ces parages où il doit être connu, à quelques enjambées du palais de justice. Ce monde est le sien, pas le mien.

Nous longeons le parc du Boston Common, en partie déplumé par les premiers frimas et où, en vertu de la fraîcheur hivernale qui s'est abattue précocement sur la ville, la petite patinoire a déjà ouvert ses portes. Quelques jeunes femmes s'empressent de chausser leurs patins et redécouvrent le plaisir de la glace à petits pas malaisés – charmant ballet.

— Pourquoi tu as laissé tomber ces mômes ? me demande-t-il soudain. Ce n'est pas juste à cause de tes petits vertiges ?

Il en parle comme si les trois garçons empoisonnés étaient encore vivants. Comme si j'avais été investi à leur égard de la moindre responsabilité.

— Si, je réplique, un peu piqué au vif. Pourquoi ?

— Parce que c'est une sacrée bonne affaire que nous avons là, toi et moi.

Il débite cela avec un sérieux et une implication que je lui découvre. Richard Reily ne se moque-t-il donc pas de tout, moi compris ?

— Ne le prenez pas mal... Mais je crois que je ne suis pas fait pour ce métier.

— Ça j'avais compris, merci, réplique-t-il en retrouvant de son mordant. Mais j'ai lu certaines de tes nouvelles...

Lucy French ? C'est elle qui les lui a remises ? De quel droit ? Ma surprise agacée ne lui échappe pas, et il embraye aussi sec :

— ... et c'est salement bien torché. Si tu veux mon avis, c'est meilleur que la plupart des merdes que pond ton nouveau boss.

J'approuve en scrutant les irrégularités du trottoir et il poursuit :

— Réfléchis deux secondes : tu écris bien, tu travailles chez le seul éditeur spécialisé dans les polars de cette ville... et tu tiens une enquête criminelle aux petits oignons. Ne me dis pas que tu ne vois pas quelle mayonnaise faire de tout ça ? Un garçon aussi doué que toi... Franchement !

Alors que nous atteignons enfin Charles Street, la longue perpendiculaire commerçante qui remonte vers le nord depuis le parc, Reily s'arrête d'autorité au guichet d'une pizzeria *Upper Crust*, où il commande deux parts de double pepperoni sans prendre la peine de m'interroger sur mes goûts. Il m'en tend une et, avec une mine de vieux chat affamé, croque dans l'autre, luisante d'huile pimentée.

Ça ne vaut pas les pizzas d'Otto, le fournisseur quasi officiel de Harvard Square, où je m'arrête plus souvent qu'à mon tour, mais ça se laisse avaler.

— Vous voulez que j'en fasse un livre ?

Je joue le candide. Il abonde en secouant entre ses dents le support cartonné sur lequel sa pizza tangué dangereusement.

— Kennedy t'a raconté les dernières nouvelles ?

— Non, j'admets dans un mâchouillement.

— L'analyse du toxique qui a eu raison des gamins est tombée.

— Alors ?

Je me montre plus intéressé, tout à coup.

— Le labo a passé au Raflar les prélèvements gastriques et sanguins effectués sur les trois garçons.

— Au Raflar ?

— C'est un spectrophotomètre très polyvalent, mais quasi ce qui se fait de mieux, en toxicologie, quand on ne sait pas réellement ce qu'on recherche.

Je suis un peu largué dans ses références en matière de police scientifique – je n'ai jamais été un grand fan des *Experts* –, mais je lui fais confiance, il semble savoir de quoi il parle.

Je le presse d'en venir au fait :

— Conclusion ?

— Conclusion... les trois enfants sont morts d'une overdose d'aspirine.

Pourquoi ne suis-je pas surpris ?

Et pourquoi Reily n'est-il pas étonné que je ne le sois pas ?

— Je sais ce que tu te dis : même procédé que dans l'affaire Pomeroy. D'ailleurs il y a encore mieux : dans les trois cas, la molécule provient du même stock...

— Vraiment ?

— Oui... Et, accroche-toi bien, ce stock est périmé depuis au moins dix ans.

Cette dernière information me laisse interdit. Pourquoi utiliser un médicament périmé depuis aussi longtemps... si ce n'est pour éviter de laisser des traces avec un achat récent ? Mais alors, où le possible meurtrier a-t-il bien pu dégotter ces comprimés frelatés ?

Comme s'il lisait une fois de plus dans mes pensées, le chroniqueur du *Boston Globe* complète dans la foulée :

— Il y a dix ans, les outils d'analyse ne permettaient pas encore de déterminer avec certitude à quel lot appartenait un médicament donné. Mais ce coup-ci, grâce au Raflar et à quelques autres tests complémentaires, les gars du labo du FBI ont réussi à remonter quasiment jusqu'aux cartons qui contenaient les comprimés utilisés, à leur sortie d'usine.

— Ils viennent d'où ?

— Comme quatre-vingt-cinq pour cent de la production mondiale, l'acide acétylsalicylique qui a shooté à mort ces gamins vient d'Espagne. De Langreo. C'est là que Bayer fabrique l'essentiel de sa came.

— Et ensuite ?

— Ensuite, les boîtes sont envoyées dans les pharmacies du monde entier via des grossistes. Visiblement, c'est sur le quai de déchargement d'un importateur de médicaments pour tout le Massachusetts que nos fameux comprimés ont été volés.

— Quand ça ?

— Il y a tout juste onze ans. Environ six mois avant que ne tombent les premières victimes de Pomeroy. À l'époque, les flics de Boston n'ont pas poussé l'enquête très loin. Tu penses, un vol d'aspirine au cul d'un cargo... qui ça intéresse ?

Je sais qu'il pense la même chose que moi. Je le sais !

— Hélas, il y a dix ans, on ne conservait pas les échantillons comme aujourd'hui, reprend-il. Et puis, Pomeroy a été jugé, condamné et finalement exécuté. Donc il n'y avait pas d'utilité, je suppose, à conserver l'intégralité des prélèvements bruts qui avaient été réalisés sur les victimes. En clair, il est impossible d'établir formellement si l'on a affaire au même lot d'aspirine qu'à l'époque. Mais je suis d'accord avec toi, c'est assez tentant de l'envisager.

À son petit sourire, je sens qu'il croit m'avoir appâté. Il doit être persuadé que je partage son excitation, celle des chasseurs d'informations, alors que je ne suis que nausée. La double pepperoni ne passe pas, et je profite d'une promeneuse de chiens en jogging qui se rue vers nous, traînée par une dizaine de toutous joueurs et jappeurs, pour faire choir négligemment mon reste de pizza sur le sol.

Nous prenons la première sur notre gauche, Chesnut Street, une rue moins peuplée que Charles où s'alignent de petites maisons bourgeoises très pimpantes, ne comportant jamais plus de deux ou trois étages. Sur le trottoir opposé, Reily me désigne l'une d'entre elles, entretenue avec soin, au numéro 67. À mi-hauteur, une étonnante tête de cheval en bronze, un cheval hennissant, jaillit d'entre les briques rouges. La chaussée en sens unique est étroite et, à cette distance, je peux distinguer l'enseigne qui frappe la façade, juste au-dessus d'une double baie vitrée encadrée de bois blanc : *Sotheby's*. La célèbre société d'enchères publiques. Quel rapport avec le cours actuel de notre conversation ?

— Tu vois les deux étages supérieurs ?

— Oui...

— C'est la maison de Killin. Il l'a achetée avec le premier best-seller de sa boîte. Pas mal, hein ? Le chemin qu'on vient de faire à pied, il le parcourt tous les jours, matin et soir. Tu reconnaîtras qu'il y a plus désagréable, dans la vie.

Où veut-il en venir, au juste ? Il ajoute :

— Fais-nous un beau roman de cette affaire, Tom. Et je ne te donne pas deux ans pour t'acheter la même. Adieu South Boston ! À toi la vie de rupin du Yard !

— Vous savez que Killin Publishing est au bord du dépôt du bilan ? je réplique du tac au tac.

— Pff, ne crois pas tout ce que te disent ses employés. Ce sont des trouillards. De toute façon, George a déjà une demi-douzaine d'offres de reprise, plus indécentes les unes que les autres, au cas où les choses tourneraient vraiment au vinaigre.

Je refuse de me laisser aveugler par les promesses de Reily. Un gars tel que moi n'aura jamais droit à *ça*. N'appartiendra jamais à ce quartier, à cette caste.

Je reviens à nos moutons en forme de comprimés blancs.

— Au labo, ils ont réussi à comprendre comment les garçons avaient pu avaler trente ou quarante aspirines sans broncher ?

— Hum, oui... Il semblerait que *notre homme* ait dilué tout ça dans un jus de fruits.

— Quel genre de jus ?

Le vendeur de boissons se réveille en moi. Je visualise de tête toutes celles que je vends habituellement à mon stand.

— Oh, tu sais... Ce genre de jus multivitaminés, avec cinq ou six parfums mélangés. Le gars est un malin, parce que l'arôme est manifestement assez fort pour couvrir à peu près n'importe quelle concentration de médicaments. Au goût, les gamins n'ont rien dû sentir.

Je me revois tendre sa brique multicolore à ce gamin timoré, l'autre jour à Fenway Park : « Eh bien vas-y, n'aie pas peur... » Comment s'appelait-il déjà ? Jimmy... Jimmy Gray, quelque chose comme ça.

La tête me tourne soudain. Je pressens le flot qui enfle dans ma narine et ne tardera pas à jaillir, petit torrent écarlate. Cette crise sera violente, je le perçois déjà. Comme si tout le flux vital qui circule d'ordinaire dans ma tête allait s'échapper d'un seul coup.

Jimmy Gray. Aspirine. Jus multivitaminé. Les trois seules idées qui tournent désormais en boucle dans mon esprit qui se purge.

« Arrête de psychoter, Tom ! » me souffle une voix inconnue. Aucun des trois garçons empoisonnés ne s'appelait Jimmy Gray. Aucun. Tu n'as rien à voir avec ça. *Je* n'ai rien à voir avec ça.

Et je tombe dans le noir et les bras fluets de Richard Reily.

Off. Complètement débranché.

OceanofPDF.com

12 – Vendredi 7 octobre 2011

C'est la deuxième fois en quelques jours qu'on me ramène chez moi dans les vapes. Pauvre petite chose sanguinolente. Les monstres de la littérature sont toujours dotés de pouvoirs qui viennent compenser leur apparence, la peur qu'ils suscitent ou leur faiblesse morale. Ils inspirent le respect et l'effroi non seulement par leur difformité, mais aussi par ces dons que la nature, peu rancunière, a bien voulu leur conférer. Pas moi. Je suis un *freak* sans aucun chic. Une pure anomalie, parfaitement inutile.

— Allô, Sandy ? C'est Tom Harris...

Je ne sais pas comment je trouve la force et le courage de prévenir de mon absence chez Killin Publishing. Après m'avoir vu pisser le sang sur les tapuscrits dans mon bureau, Sandy ne s'étonne même pas de cette brutale rechute et promet de m'excuser auprès du grand manitou. J'hésite à lui révéler ce que m'a confié Reily sur les petits calculs de son patron, mais je renonce. Après tout, ce n'est pas mon affaire. Je ne fais que passer chez Killin. Je n'ai fait qu'y passer. Je n'y retournerai plus. À quoi bon ? Contrairement à ce que prétend mon mentor du jour, je n'écirai jamais le grand roman des garçons empoisonnés de Boston. Je ne suis pas Capote. Ni Elroy. Je ne suis que ce drôle de garçon de Cabot, la curiosité de Harvard. Je ne suis même pas un serial killer, cet enfant roi qui déchaîne ses pulsions primales. Je n'ai pas plus tué Jimmy Gray qu'aucun autre garçon de Boston.

À défaut de pointer chez Killin, je suis censé fréquenter à nouveau les salles de cours. Mais la moindre heure me pèse autant que les leçons d'Histoire 97, ce module obligatoire et ô combien barbant qu'on nous

imposait en première année. Le « temps de Harvard », cette coutume locale qui veut que les cours ne commencent traditionnellement qu'avec sept bonnes minutes de retard sur l'heure dite, se transforment pour moi... en heures entières. Je deviens l'étudiant invisible.

Enfermé dans mon réduit, je me contente d'écouter vivre Cabot tout au long de la journée. Les portes qui claquent. Les gloussements de nuit. Les éclats de voix d'un hurluberlu qui traverse le Quad totalement nu, sans doute le bizut d'un *final club* qui débute son parcours d'initiation.

Un soir, des bribes de piano me parviennent depuis le petit salon au rez-de-chaussée – je me demande bien qui peut en jouer ainsi, je n'ai jamais vu personne derrière le clavier. Y aurait-il un fantôme dans notre maison ?

Livré à ma peine, livré à mes peurs, j'en viens à produire d'étranges associations d'idées. Comme le fait que le nom de l'actuelle présidente de Harvard, Drew Gilpin Faust, j'ai bien dit Faust, ne peut être un hasard.

« Salut Tom, c'est Joe Kennedy... De la police de Boston. Je me faisais un peu de souci depuis ton petit pépin de l'autre jour. Rappelle-moi si tu veux. Tu dois toujours avoir ma carte. »

À mesure que passent les jours, les messages s'empilent dans la messagerie vocale de mon portable. Puis disparaissent d'eux-mêmes, engloutis par le serveur de mon opérateur, qui procède à un ménage automatique tous les six ou sept jours.

« C'est Sophie... en fait. Rappelle-moi, s'il te plaît. »

Sophie... Je ne l'ai plus croisée depuis que j'ai surpris son dialogue ambigu avec le Pr French. Sa voix est beaucoup moins ferme que lorsqu'elle s'amuse à jouer les Sherlock Holmes. Son message si succinct, si désespéré, me met plus la pression que les longues suppliques. Comme celles de Lucy French, justement :

« Bonjour Tom. Ici le Pr French. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement chez Killin, mais je crains que vous ne vous soyez pas fait un nouvel ami. Vous ne pouvez pas abandonner votre poste aussi vite, ni sans raison. J'espère que vous me comprenez : si vous ne vous ressaisissez pas très vite, je ne pourrai pas vous soutenir indéfiniment. Je vous rappelle que votre bourse et votre présence en nos murs ne sont envisagées que sous cette triple condition : assiduité, résultats... et soins !

Le Dr Adamson me dit que vous ne vous rendez plus à vos séances avec lui. Il est encore temps de reprendre la barre, Tom. Je compte sur vous. C'était Lucy French. Et j'espère vous voir dès demain en cours de littérature comparée. »

J'avais presque oublié l'existence de William Adamson, mon thérapeute attitré. L'homme qui doit me purger de mes traumatismes infantiles. Pour ce que ces séances me servent...

La deuxième semaine de mon isolement, comme j'ai épuisé les maigres réserves de mon minuscule garde-manger – essentiellement des conserves de poisson à l'huile ou au citron et des paquets de Cheetos aux goûts variés –, je suis contraint de sortir de ma tanière.

L'indigence de mon alimentation n'a pas vraiment contribué à reconstituer mes forces, et les accès d'épistaxis se sont faits de plus en plus fréquents, véritable cercle vicieux. Je suis désormais très faible, et amaigri d'au moins quatre kilos. Je tiens tout juste debout.

Je ne pratique mes incursions hors de Cabot, jusqu'au réfectoire de l'autre côté de la grande pelouse du Quad, qu'aux heures les plus creuses. Je vais jusqu'à utiliser mes jumelles pour scruter le réfectoire illuminé et dénombrer les étudiants qui s'y restaurent. À plus de dix occupants, je renonce. À moins, je m'y aventure, non sans d'innombrables précautions. Habillé du même sweat et du même jogging gris depuis au moins dix jours, je ne dois pas sentir la rose. Mais rassurez-vous, je prends soin de me planquer dans un coin reculé de la cantine, où personne ne peut me voir de face ni me sentir.

« Bonjour, Tom. Je suis Rony Albrecht, du HoCo de Cabot. On ne se connaît pas personnellement, et je suis assez gêné que notre premier contact se fasse dans ces conditions. Apparemment, il est question de te retirer le bénéfice de ton logement dans notre maison. Hum... Écoute, rappelle-moi au numéro qui a dû s'afficher sur ton écran. Je suis certain qu'on peut trouver une solution. Je te dis à très vite. »

Le HoCo gère l'occupation des appartements, ainsi que les mouvements de population, d'une maison donnée. Chacune possède le sien, où siège un conseil d'étudiants élus en début d'année.

J'efface son message et rentre chez moi, la poche avant de mon sweat chargée de petits pains aux lardons, de pommes et de bananes. De l'extérieur, je vérifie que le hall de Cabot est vide avant d'entrer. Je suis prêt à le traverser en pressant le pas, histoire de ne risquer aucune rencontre, quand la une du *Crimson* accroche mon regard :

Nouveau cas d'empoisonnement d'un garçon de dix ans.

OceanofPDF.com

13 – Lundi 24 octobre 2011

Cette fois, le froid est tombé pour de bon sur Boston et ses environs. Lentement, avec une douceur presque bienveillante. Les flocons qui jouent à cache-cache derrière ma fenêtre ne sont plus le fruit de mon cerveau insuffisamment irrigué. De la neige fin octobre, ce n'est pas banal, même pour une région aussi septentrionale que la nôtre. D'ordinaire, les premières chutes n'interviennent pas avant Thanksgiving. Cet hiver-là a un bon mois d'avance. Il a décidé de tout glacer plus tôt que d'habitude.

À commencer par ma vie.

J'ai tout fait pour me vider la tête – séries télé, lecture de deux romans récupérés lors de mon stage chez Killin, CD de relaxation – et pourtant j'ai passé les derniers jours à ressasser l'article du *Crimson* sur l'affaire et les éléments fournis par Reily juste avant ma grosse défaillance. Ce que le chroniqueur n'avait pas eu le temps de me divulguer, c'étaient les conclusions logiques auxquelles les diverses analyses avaient conduit les autorités. C'est-à-dire, en l'espèce, Joe Kennedy.

Le seul fait que l'aspirine meurtrière provienne du même lot disculpait presque de fait les parents des trois – maintenant quatre – victimes. « Parents hors de cause, dit la police », s'avancait imprudemment le *Crimson*. Cela dit, comment imaginer en effet que huit parents qui ne se connaissaient pas avant les drames aient pu se rendre complices du meurtre de leurs enfants respectifs ? Une telle hypothèse défiait toute probabilité forensique.

À bien y réfléchir, si cette concordance scientifique blanchissait les proches de manière quasi indiscutable, elle remettait en revanche sur le devant de la scène une autre hypothèse, trop vite écartée à mon goût : celle de l'intoxication accidentelle. Pourquoi ne pas imaginer que des boîtes d'aspirine périmées se soient retrouvées par mégarde entre les mains de ces enfants, lesquels en auraient ingéré le contenu de manière tout à fait fortuite, comme le font ces gosses qui piochent en catimini dans la pharmacie de papa-maman ?

Mais d'autres zones d'ombre et d'autres incohérences surgissaient alors sur ce chemin-là. Où les petits se seraient-ils fournis ? Auprès de qui ? Il était assez peu probable qu'un enfant de cet âge puisse gober volontairement autant de comprimés, même pour défier ses parents. Et quand bien même : était-il plausible que quatre gamins sans lien apparent aient conçu le même projet saugrenu, et fatal, presque en même temps ? La similitude de leurs profils – tous des garçons, tous âgés de huit à onze ans – ne constituait-elle pas une coïncidence un peu énorme, s'agissant d'un accident ? Surtout après ce précédent mémorable qu'était l'affaire Pomeroy ?

Cette première série de questions en appelait naturellement une autre. Les flics avaient-ils perquisitionné les domiciles des quatre familles à la recherche de ces fameuses boîtes ? Si oui, qu'y avaient-ils découvert ?

Je crois que Sophie est passée une fois ou deux. Elle a toqué à ma porte puis, après une minute d'attente silencieuse, elle est repartie. Le triple coup qui m'arrache à l'instant de ma rêverie n'est suivi d'aucun appel à voix haute. Elle ne me hèle pas à travers le panneau d'aggloméré en nid-d'abeilles. Elle se contente de glisser un papier sous ma porte, comme elle l'a déjà fait. Une façon d'être d'un autre âge.

Va voir à la librairie.

Tout de suite.

Je reconnais son écriture. Au même moment, ou presque, le vibreur de mon portable m'annonce l'arrivée d'un SMS de Lucy French.

Petit cachottier ! Je sors à l'instant de la librairie.

On ne voit que ça. C'est formidable. Passez quand vous le voulez à mon bureau.

Je vous attends.

Dans le jargon de Harvard, quand l'un d'entre nous parle de « la librairie », il s'agit invariablement du *Harvard Book Store*, cette grande boutique à la devanture laquée noire à l'angle de Massachusetts Avenue et de Plympton Street, à cent mètres à peine du *Crimson*.

Qu'elles m'enjoignent toutes les deux de me rendre sur place, qui plus est au même moment, me paraît plutôt suspect.

Est-ce une sorte de piège qu'elles me tendent là ?

Vont-elles me séquestrer ? Me renvoyer de force en cours ? Ou peut-être chez Killin ? Je ne sais toujours pas quel lien les unit, toutes les deux, mais je ne peux m'empêcher de prendre cette nouvelle coïncidence pour de la connivence.

J'ai la curiosité de jeter un œil au site Web officiel de la librairie, mais la page d'accueil n'a pas été mise à jour depuis quelque temps. Aucun des ouvrages exposés dans la vitrine virtuelle, parfait fac-similé numérique de la devanture vitrée, n'évoque en moi quelque chose de spécifique. Pas plus que ceux qui se trouvent dans les présentoirs de part et d'autre de la porte d'entrée.

Je ne comprends vraiment pas ce qui motive leur excitation ni une quelconque urgence, mais elles ont réussi à inoculer en moi le virus de l'intérêt. Je n'aurai aucun repos tant que je ne saurai pas ce qui se trame là-bas.

Dehors, un dehors qui m'apparaît avec un étrange relief, faute de l'avoir fréquenté ces temps derniers, des flocons fins et humides tombent dru. Si bien que le sweat à capuche que j'ai enfilé à la hâte est bientôt détrempé. Je ne prends pourtant pas le temps d'attendre la navette pour le Yard. Après tout, ce n'est qu'une marche d'une grosse dizaine de minutes quand on presse le pas.

Sur Harvard Square, je ne note rien de particulier. Si ce n'est une activité normalement frénétique autour du kiosque central et de la bouche de métro, qui vomit ses lots d'étudiants à intervalles réguliers. Le coucou sonore des passages piétons, signalant la fin du temps autorisé, résonne à son habitude, entêtant. Intempérie oblige, la terrasse du *Bon Pain* est déserte. Pas une seule partie d'échecs en cours sur les plateaux de jeu en ciment. En

revanche, je devine déjà une sorte d'attroupement un peu plus loin sur Mass Avenue, au-delà du Porcelian, le plus élitiste et fermé des *final clubs*.

— C'est lui ! Je te dis que c'est lui !

— T'es sûre ?

— Oui, ma sœur est en littérature comparée avec lui.

Des chuchotements me parviennent à mesure que j'approche de la librairie et que je fends le premier rideau de badauds, me dégageant une vue plus large sur la façade.

Ces messes basses ne peuvent pas me concerner. Pourquoi parleraient-ils tous de moi ?

Hein, pourquoi ? Parce que ça, là, dans la vitrine de droite, celle des nouveautés, des exclusivités, des sorties incontournables. Bizarrement, j'identifie d'abord l'élément le moins présent sur la couverture, le plus petit en taille, le logo de Killin, un K majuscule entouré de crochets, remisé au pied de la mise en page : [K]. Puis c'est évidemment le titre qui me frappe, me gifle, aller-retour percutant qui me met aussitôt KO. Car toute la composition repose sur lui, et le travail typographique destiné à lui donner l'emphase qu'il mérite :

Le Manuel Du Serial Killer

L'emploi d'une police aussi vieillotte, comme échappée d'une antique Underwood, contribue au parfum d'authenticité qui se dégage de l'ensemble. On jurerait qu'il est question d'un manuscrit retrouvé dans un grenier et publié en l'état. Mais moi je sais que ce texte n'est pas qu'un coup marketing, un titre accrocheur pour emballer une fiction quelconque. Moi je sais que l'auteur dudit manuel est aussi fou que sincère. Car ce livre, j'ai été le premier à le lire.

À le lire, Tom, vraiment ?

Tout en haut de la couverture, en lettres fines, presque discrètes, détachées sur un fond blanc, le nom de l'auteur clame cette vérité absurde, irréaliste, qui ouvre soudain sous mes pieds le gouffre qui va m'engloutir bientôt, je le sens : Thomas Harris. *Je suis l'auteur de ce livre. Je. Moi.*

J'échappe de justesse au précipice qui s'est ouvert dans mes entrailles, ce vortex qui aspire mes viscères et me coupe le souffle, et je me précipite à

l'intérieur. Le *Harvard Book Store* est une librairie à l'ancienne, où l'essentiel du fonds est présenté sur de hautes étagères en bois verni auxquelles sont accrochés de petits escabeaux qui permettent d'accéder aux rayonnages supérieurs. Les tables, dévolues aux meilleures ventes et autres titres promis a priori au succès, se dressent en nombre limité, face à l'entrée, entre les caisses et l'escalier qui descend au sous-sol. Je me rue sur la première. Bingo ! Il est là, en piles régulières, occupant un tiers de la surface disponible.

J'en saisis un exemplaire d'une main tremblante et le retourne aussitôt, comme le ferait n'importe quel acheteur potentiel. Plus des deux tiers des lecteurs se décident après avoir parcouru la quatrième de couverture ; c'est Killin qui m'a appris ça. Il n'y a désormais plus de doute. Je retrouve les éléments clés du sommaire, résumé dans des termes putassiers, assorti d'un bref commentaire outrageusement vendeur : « *Le Manuel du serial killer*, déguisé sous la forme d'un vrai-faux ouvrage pratique, est une plongée sans équivalent dans les zones les plus noires de l'âme humaine. »

En haut à droite, de la taille d'une grosse vignette, je reconnais à peine ma tête. Ils ont pris ma photo d'intégration à Harvard. Elle date déjà. J'y suis plus frais, presque souriant. Je remarque surtout que, pour ne pas faire fuir le chaland, mon œil blanc a été dûment photoshopé. Le résultat de cette retouche me stupéfie : c'est que je serais presque mignon ! C'est bien moi, l'effet Frankenstein en moins.

Tel un zombie, je me dirige vers le guichet le plus proche. Mon nez dégoulineur, si expansif ces dernières semaines, reste étonnamment muet. Pas la moindre petite goutte pour troubler l'instant. La fille derrière le comptoir me susurre un bonjour emprunté. Elle a déjà dû feuilleter le livre. Ou bien a-t-elle perçu ces regards insistants dont je suis l'objet depuis mon entrée en ces lieux. Elle m'annonce le prix à mi-voix, et se contente d'encaisser machinalement mon billet de 20 dollars, sur lequel elle me rend deux washingtons fripés, un peu gras.

Je viens d'acheter un exemplaire de mon livre, mon premier livre. Un livre absolument abject. Un livre qui me donne l'irrépressible envie de me vider l'estomac à même la moquette élimée.

Et que je n'ai pas écrit.

OceanofPDF.com

14 – Lundi 24 octobre 2011

Quand votre vie vous échappe, la plupart des témoignages que j'ai lus à ce propos sont formels, il n'y a pas cinquante façons de réagir. Soit vous vous laissez guider sans résistance par le courant qui vous emporte, et priez pour qu'il finisse par vous redéposer sur un pan de terre ferme par un effet heureux du hasard ; soit vous vous débattiez comme un damné à la porte de l'enfer, précipitant votre noyade tant il est vain de lutter contre une force aussi puissante.

Évidemment, comme quatre-vingt-dix-neuf pour cent des personnes confrontées à une telle situation, je me jette sans réfléchir dans la seconde option. Je m'agite. Je cherche à joindre Sophie, sans succès. Puis Killin, *mon* éditeur désormais.

— Tom ! Quelle joie de t'entendre ! On désespérait de te parler en direct.

Sandy a ce ton qu'on n'adopte que dans les circonstances un peu folles : mariage, catastrophe retransmise en direct à la télé, finale d'un championnat quelconque... Je ne trouve rien à lui répondre. Je n'ai pas été conçu pour être un tel point de mire, l'objet de toute cette attention. Ma tête est une Cocotte-Minute sans eau à l'intérieur. Aucune soupape ne parviendra à l'apaiser. Elle est condamnée à l'explosion. Reste à savoir quand.

— Tu sais que c'est le délire ici... George n'a plus raccroché son téléphone depuis que les services de presse ont été mis sous enveloppe. Absolument tout le monde veut te rencontrer ! On doit avoir au moins une dizaine de demandes d'interview, et encore, rien que pour la télé.

— C'est génial, Sandy. Mais... Comment vous l'avez trouvé ?

— Trouvé quoi ?

— Le manuscrit.

Elle fait celle qui ne comprend pas :

— Le manuscrit ? Je l'ai trouvé super, Tom !

— Non, non, je veux dire : où est-ce que vous l'avez déniché ? Je l'avais pourtant mis...

— ... dans la panière « À publier », je sais. Entre toi et moi, c'était sacrément gonflé. Et signer la page de garde avec ton sang, plutôt gore je dois dire. Mais au moins, dans le genre original et spectaculaire, on n'avait jamais vu ça.

Les trois taches, d'accord. Mais la panière... M'étais-je donc trompé à ce point ? Avais-je visé la mauvaise extrémité ? La mauvaise pile ?

— Pour ne rien te cacher, enchaîne-t-elle, reprenant à peine son souffle, cette manière de faire le forcing pour ton propre texte puis de disparaître comme un voleur... Dans un premier temps, tout ce cinoche a bien agacé Killin.

— Désolé...

— Mais dès qu'il l'a lu, alors là !

La machine à détecter le « coup » juteux s'était mise en branle. Et peu importe que l'auteur supposé ait été aux abonnés absents. Qu'est-ce qu'un auteur, après tout, si ce n'est ce petit artisan placé au début de la chaîne, dont la présence constitue plus un poids qu'un atout ?

Un détail ne cesse pourtant de me chagriner. Car, si limitées que soient mes connaissances du monde de l'édition, je suis bien conscient qu'aucun livre ne peut paraître sans l'accord signé de celui qui l'a écrit. Sans un...

— ... contrat ? s'étonne Sandy. Tu plaisantes ou quoi ? Ton contrat, tu nous l'as renvoyé signé il y a une bonne semaine.

Première nouvelle. Mais, si elle l'a reçu, c'est bien que quelqu'un l'a émargé à ma place et le leur a retourné... Qui ? Quand ? Et, plus que tout, *comment* ? Quelqu'un doit détourner mon courrier, l'ouvrir et exploiter à sa

guise ce qui l'intéresse ou l'amuse. C'est la seule explication. Quelqu'un m'observe et joue avec moi.

Et qui d'autre que l'auteur de ce maudit *Manuel*... ?

— D'ailleurs, j'ai une bonne nouvelle pour toi : le virement de ton avance est parti ce matin vers ton compte. Cool, non ?

C'est vrai. Je lui ai donné mon RIB avant de disparaître.

— Hum, hum, l'avance... Génial... Tu peux juste me rappeler à combien elle s'élève ?

— Non mais, t'as signé ton contrat les yeux fermés, ou quoi ?

— C'est pour être sûr !

— 20 000 dollars, comme prévu. Enfin, 19 000 et quelques, si tu enlèves les charges diverses.

— 20 000... dollars ?

Le montant me paraît surréaliste. Jamais je n'ai eu une telle somme en ma possession. Alors que je rallie enfin Cabot, je réalise que c'est quasi la moitié d'une année de scolarité ici. Je me demande bien ce que je vais pouvoir faire avec autant d'argent d'un coup. Va-t-on me retirer ma bourse ? Il ne manquerait plus que ça. J'imagine déjà Rony-Albrecht-que-je-ne-connaiss-pas, le type du HoCo, venir récupérer la clé de mon studio avec un air réprobateur, comme si j'avais indûment profité de la générosité du système.

Deux ou trois têtes que je n'ai jamais croisées se retournent sur mon passage. L'info selon laquelle une célébrité en puissance réside parmi eux semble être parvenue ici plus vite que moi. Bientôt, je le sens, l'air y sera irrespirable.

— Quand George y croit, là je peux te dire que, tout à coup, il ne compte plus ses sous. Et franchement, c'est pas pour te faire de la lèche, hein... Mais je suis vraiment contente que ça soit tombé sur toi, Tom.

— Merci.

— *Saaaandy, nom de Dieu !*

J'entends une sorte de hurlement exténué derrière elle. Visiblement, un certain patron s'irrite de trouver sa ligne occupée et semble avoir perdu en

partie sa voix, à force de vendre sa dernière trouvaille à la Terre entière.

— Je vais devoir te laisser...

— Sandy, est-ce que tu peux lui passer un message ?

— Vas-y. En ce moment, c'est un peu au péril de ma vie, mais je peux toujours essayer...

— Dis-lui que j'ai besoin de le voir.

— Aujourd'hui ?

— Pas aujourd'hui. Tout de suite.

— Tu plaisantes, là ?

Je trouve une assurance que je m'ignorais, fouillant ma mémoire si fragile à la recherche du meilleur lieu de rendez-vous possible.

— Non. Dis-lui... Dis-lui à la patinoire du Boston Common. Dans deux heures.

Je raccroche puis je m'affale sur mon lit, le livre entre les mains. Incapable de toute action.

Pourtant, il va bien falloir que j'avale ce bouquin intégralement. Que je m'approprie un minimum ces mots qu'on m'attribue. Puisque c'est *moi* qui les ai écrits.

Paraît-il.

15 – Lundi 24 octobre 2011

J'aperçois George Killin depuis l'entrée du parc, signe qu'il est arrivé sur place avant moi. Avec sa crinière grise, son manteau en cachemire couleur camel, son teint à l'avenant, il n'est pas difficile à repérer, même d'aussi loin. Un homme tel que lui n'est jamais en avance, même s'il n'a que Beacon Street à traverser, comme dans le cas présent. Il doit vraiment tenir à son auteur, à moi, et Killin Publishing doit vraiment être dans la panade pour qu'il me manifeste tant d'égards.

Il ne m'a fallu qu'une grosse heure pour achever ma lecture. Ou dois-je dire mon haut-le-cœur ? Je n'ai pas pu écrire ça. Non.

Je n'ai pas pu écrire ça !

Ce livre n'est qu'un tas d'immondices. En particulier les chapitres 4 et 7, que je me suis forcé à relire plusieurs fois pour être bien sûr que je n'hallucinais pas.

Le premier des deux, sobrement intitulé « Techniques et méthodes », se résume à une apologie de la discrétion s'agissant du choix et de l'usage de l'arme du crime. Comprenez : le meilleur moyen de tuer sans laisser de traces, et donc sans se faire prendre. Et quel est-il, à votre avis, d'après le brillant cerveau qui a pondu cette horreur ? Le poison, bien sûr. Efficace, implacable, théoriquement indétectable pour peu qu'on choisisse la bonne molécule. C'est là que le chapitre 7, « Comment être un serial killer original : la signature », intervient dans la démonstration. Il revient plus en détail sur le choix du poison. Exit les substances trop classiques, trop

connues des services de police, trop faciles à analyser. L’auteur y livre un plaidoyer en faveur des toxiques méconnus, ces produits chimiques que nous possédons tous dans notre pharmacie ou nos placards à balais et dont nous n’imaginons même pas que, sous leur air anodin, ingérés en quantité suffisante, ils ont le pouvoir de tuer.

Je vous le donne en mille – mais vous l’aviez déjà compris, n’est-ce pas ? –, la molécule qui obtient la faveur suprême de notre gentil prof ès meurtres est l’aspirine. Littéralement à portée de main, et considérée par la majorité d’entre nous comme parfaitement inoffensive. L’arme parfaite. Celle dont on ne se méfie pas.

Killin est en train de siroter son macchiato, accoudé à la rambarde qui ceint la piste verglacée. Il est encore tôt, et seule une petite dizaine de patineurs évoluent en cercle, ronde continue, hypnotique.

— Tu ne pouvais pas mieux choisir, me lance-t-il sans un salut. J’adore venir les regarder tourner. C’est incroyablement reposant, tu ne trouves pas ?

— Peut-être... Je ne sais pas.

— Sandy m’a dit que tu flippais.

Il me fait face, enfin.

— C’est vrai, Tom, tu flippes ? C’est normal au premier...

Je le coupe, contenant ma rage avec peine :

— Vous saviez, n’est-ce pas ?

— Je savais quoi ?

— Pour l’aspirine. Quelqu’un vous en a parlé. Kennedy ou Reily. Devroie peut-être ? Vous le connaissez, lui aussi ?

— De quoi tu me parles, là ?

Il se redresse de toute sa hauteur, et je mesure soudain l’abîme que sa prestance naturelle creuse entre nous. Cinquante années ou presque à se sentir un élu d’un côté ; vingt ans tout juste à se voir comme le plus galeux des parias de l’autre.

— Putain, l’aspirine, George ! Vous avez conscience que vous avez publié un livre qui détaille par le menu le mode opératoire du tueur de

garçons ? Et que, ce livre, il est signé de *mon* nom ?

Si George Killin est un comédien dans l'âme, alors il tient là un sacré don. Car la surprise que je lis dans ses yeux n'apparaît pas feinte.

Soudain, les guirlandes électriques accrochées aux arbres alentour s'illuminent. En plein jour. Un patineur malhabile, à la limite de la perte de contrôle, frôle la barrière de sécurité, provoquant chez nous un brusque mouvement de recul.

Comme mon interlocuteur demeure muet, je comprends que je n'ai d'autre choix que de lui en dire plus :

— Vous vous souvenez de l'affaire Pomeroy, il y a dix ans ?

— Vaguement, admet-il.

— Le type qui empoisonne les gamins en ce moment procède exactement comme lui à l'époque : overdose d'aspirine.

— Et alors, en quoi ça me concerne ? réplique-t-il, sur la défensive.

— Dans les deux cas, en 2001 comme aujourd'hui, la police a donné une consigne très stricte d'embargo sur cette information. À tout le monde : avocats, familles des victimes, journalistes, etc. Une consigne que vous venez sciemment de violer, George.

— Nom d'un chien, ce bouquin, c'est quand même bien toi qui nous l'a mis entre les pattes ! Je ne l'invente pas ? Ne viens pas me faire la leçon, pas *maintenant* !

— Justement... je glapis.

— Justement quoi ? hurle presque Killin. Tu savais très bien ce que tu faisais, avec ta petite mise en scène !

— ... ce n'est pas moi qui ai écrit ce livre.

Il se décompose. Les crissements des lames en acier sur la glace agacent nos nerfs déjà à vif. Un groupe d'écoliers vient de débouler sur la piste, ajoutant à ce bruit de fond un brouhaha surexcité.

Il me dévisage un instant, sondant mes yeux à la recherche d'une faille, jaugeant ma sincérité.

— Pardon ?

— Je ne l’ai pas écrit... Il est arrivé par le courrier, comme tous les autres.

Lui qui n’avait aucun mal à soutenir mon regard lors de notre premier entretien, il le fuit maintenant. Sa tête argentée retombe lourdement sur sa poitrine. Il semble chercher une inspiration qui lui échappe.

— Tu es en train de me dire que, ce qui est contenu dans ce livre, seuls les flics, trois journalistes et toi pouviez le savoir ?

— Et l’auteur de ces meurtres, j’ajoute à voix basse.

— J’avais bien compris cette partie-là. Qu’est-ce que tu attends de moi, au juste ? reprend-il après un silence traversé de cris d’enfants.

— Que vous retiriez cette saloperie de la vente.

— Et tu ne veux pas ma place, non plus ?

Ma balade au pied de chez lui, avec Richard Reily, me revient en mémoire. J’insiste :

— Alors faites au moins un démenti.

— Un démenti sur quoi ?

— Sur l’identité de l’auteur. Adressez un correctif aux critiques, aux télévisions, à tout le monde...

— Pour nous ridiculiser à vie ? « Vous allez rire, les gars, mais on s’est trompé d’auteur au moment d’imprimer le livre ! »

— Je suis sûr que vous trouverez un moyen de tourner ça comme il faut.

— J’aime beaucoup ton humour, mais c’est non. Je ne corrigerai rien du tout. D’après les prévisions de notre distributeur, *ton* roman devrait être entré directement en tête des ventes. Je ne vais pas saborder un numéro 1 pour quelques états d’âme bien tardifs.

— Et si je vous collais un procès ?

— Un procès ?

Son sourire redevient carnassier, biffant son bronzage. Celui du chasseur en eaux troubles qu’il a toujours été. Il me toise un moment, et égrène les mots qui suivent avec une évidente délectation :

— Dois-je te rappeler que j’ai un contrat signé de ta main.

— C'est un faux ! Je n'ai jamais signé ce contrat. Je ne l'ai même jamais reçu.

— Ce n'est pas ce que tu as dit à Sandy, elle pourra en témoigner, y compris devant un tribunal.

Sandy. Ma seule alliée dans cette affaire hésitera-t-elle une seule seconde au moment de sauver son job ? Entre le stagiaire bizarroïde et son patron, le choix ne s'imposera-t-il pas de lui-même ?

— On peut toujours faire expertiser la signature par un graphologue, je rétorque avec aplomb.

— Je l'attends de pied ferme, ton expert. Et je te signale aussi que nous t'avons déjà versé 20 000 dollars au titre de ton à-valoir. À ce que je sache, tu n'as pas refusé cet argent. Un peu étrange pour un auteur qui renie son texte, tu ne trouves pas ?

À ces mots, il balance son gobelet en carton dans la poubelle la plus proche, d'un geste parfait. Sans doute un fan des Celtics qui s'entraîne à longueur de journée sur sa corbeille à papiers. Son panier réussi, il me gratifie d'un hochement de tête qui signifie sans doute, à ses yeux, que le débat est clos. D'un pas décidé, il repart en direction du 25 Beacon Street.

Débouter George Killin sera impossible, je le vois bien. Les enjeux financiers sont pour lui trop importants. Telles que les choses sont engagées, mon brûlot va sauver sa maison de la faillite. Et il ne laissera personne s'interposer entre cette possibilité-là et lui. Pas même son auteur supposé.

16 – Mardi 25 octobre 2011

« Délicieusement abominable » – *The Boston Globe*

« Entre effroi, fascination et dégoût » – *Phoenix*

« Moi qui ne savais pas comment faire pour décimer mon voisinage, me voilà servi ! » – *Time out NY*

« *Le Manuel du serial killer* relance avec une urgence et une acuité nouvelles le vieux débat sur la responsabilité des éditeurs. Peut-on décemment publier de telles ignominies sans aucune modération, sans aucun contrôle de la part des pouvoirs publics ? » – *Fox News*

« Mince, et moi qui n'ai même pas été battu ou violé dans mon enfance... Comment vais-je réussir à appliquer la méthode Harris ? » – *Village Voice*

Voilà pour les réactions du premier jour suivant la sortie. Et tout semble indiquer que le buzz ne va faire que gonfler, article après article, chronique après chronique. Il y a de tout : ceux qui prennent ça comme une vaste blague ; ceux qui avouent le trouble que ce texte a fait naître en eux ; ceux qui se bornent à juger ses qualités littéraires, étant entendu que le fond, lui, est abject ; ceux enfin qui s'insurgent qu'un tel ouvrage puisse, sous couvert d'œuvre romanesque, délivrer ainsi ce qui leur apparaît comme une incitation très explicite et très directe au crime.

L'article le plus cocasse, tout au moins de mon point de vue, est celui paru dans le *Crimson*. Parce qu'il a nettement vu se profiler la déferlante, Gene Devroe s'est fendu d'un papier de sa plume. Enfin, revendiqué

comme tel, même si une petite main telle que Sophie s'est probablement cogné le travail. Il s'y enorgueillit d'avoir « détecté dans ce jeune étudiant le ferment d'un immense talent littéraire ». Raison pour laquelle, toujours selon lui, j'aurais été depuis peu intégré à sa rédaction. Et ce ne sont que les premiers d'un long chapelet de mensonges et autres contre-vérités flagrantes.

Je pourrais jouir de tout ça. Je pourrais me dire que mon heure est arrivée. Que la vie, fidèle à cette grinçante ironie qui la caractérise, a décidé de m'offrir un petit dédommagement, en forme de célébrité express, pour tout ce que j'ai pu essuyer avant.

Mais plus je zappe sur toutes les chaînes, terré chez moi, plus je constate que je ne suis pas le seul à avoir rapproché mes soi-disant écrits des faits divers qui affligent notre ville. Toujours tenus par leur devoir de réserve, les journalistes se contentent de relever, adoptant ces formules préformatées dont ils ont le secret, « des points de concordance plus que troublants entre le *roman* de Thomas Harris et la véritable hécatombe qui frappe actuellement les jeunes garçons de Boston ».

Suit le coup de gueule du père de l'un des enfants, le deuxième retrouvé, qui apostrophe les autorités en ces termes : « Oui ou non, le texte de M. Harris décrit-il le mode opératoire employé par le tueur de nos enfants ? La question est simple ! Si c'est oui, alors nous pensons que ce jeune homme ne devrait pas se soustraire aux investigations de la police ni à la justice. Nous exigeons en outre le retrait immédiat de son ouvrage des librairies... par respect pour la mémoire de nos fils. »

Du label « culture », j'ai sauté en quelques heures à la case « actualité » puis à la rubrique « dernières nouvelles », les plus importantes, les plus chaudes. Celles qui ouvrent chaque édition des journaux d'informations en continu, environ tous les quarts d'heure. Mon portrait retouché passe dans les gros titres. Je le vois déjà pour la cinquième ou sixième fois, incrusté à droite du speaker, et je ne m'y fais toujours pas.

— Richard Reily, bonjour.

Ne manquait plus que lui ! Le voilà qui surgit dans mon poste.

Tout sourire, il porte un blazer bleu roi sur une chemise blanche à large col ouvert. Il a dû choisir sa tenue avec soin, car elle s'accorde parfaitement

au décor couleur ciel dans lequel sa silhouette étroite est venue se fondre.

Le présentateur, un vétéran de l'antenne qui pourrait passer pour le frère jumeau de George Killin, pivote vers son invité au signal lumineux envoyé par la caméra 2.

— Bonjour.

— Je rappelle que vous êtes le chroniqueur judiciaire de référence du *Boston Globe*.

— C'est bien ça.

Reily boit le mot « référence » comme du petit-lait, avec un sourire de matou repu.

— Je crois que vous connaissez bien ce jeune auteur dont le livre fait scandale depuis peu, Thomas Harris ?

— Je ne dirais pas que je le connais bien, non, répond-il avec une soudaine gravité. Mais nous nous sommes croisés à plusieurs reprises, en effet.

Étonnante, cette brusque prise de distance. Lui qui me chaperonnait il y a quelques jours encore comme son possible poulain, presque comme ce fils qu'il n'aura sans doute jamais. Lui qui m'exhortait à écrire. Surtout ne pas trop se mouiller semble être son nouveau leitmotiv.

— Néanmoins, vous n'ignorez pas les soupçons que cet ouvrage fait peser sur lui, s'agissant de l'affaire des garçons empoisonnés ?

— Oui, je dois admettre que certains détails sont assez troublants. Mais Tom Harris est tout sauf un idiot. C'est même un jeune garçon très brillant...

Ne prétend-on pas que les tueurs ont un QI au-dessus de la moyenne ? Hum, pas sûr que cet argument soit de nature à me disculper.

— ... et une plume hors pair, ajoute-t-il pour achever son panégyrique. Je le vois mal s'exposer volontairement à la suspicion et à la vindicte publique juste pour faire la promotion d'un livre. Ça ne tient pas debout.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous que cet ouvrage soit publié maintenant, alors même que l'enquête qui occupe tous les esprits patine ?

— Honnêtement, je ne me l'explique pas. Ou plutôt, je ne vois qu'une explication : Tom Harris est un jeune homme fragile, émotif, au passé très douloureux. Il a perdu ses deux parents à l'âge de dix ans. Je crains donc pour lui qu'il ne se soit laissé influencer par quelques personnes de mauvais conseil, plus cupides que réellement soucieuses de sa réputation.

Et pan dans la face de George Killin ! En brossant le portrait d'une victime, Reily réalise le meilleur plaidoyer que je pouvais espérer. Plaidoyer, ou devrais-je dire plaidoirie ?

— Vous voulez dire son éditeur, nous sommes bien d'accord ?

— Notamment.

— Si je vous suis bien, vous croyez donc Thomas Harris incapable d'accomplir les actes monstrueux que son vrai-faux roman préconise ?

— Non... je ne dis pas ça non plus.

Qu'est-ce qui lui prend ?

— C'est-à-dire ? Oui ou non, pensez-vous que ce fameux *Manuel du serial killer* puisse avoir un quelconque rapport avec l'affaire des enfants empoisonnés ?

— Je...

Un voile de sueur tout juste perceptible apparaît sur son front, qui luit désormais sous l'éclairage cru du studio, trahissant la confusion qui le gagne. Un vrai panneau « Hé, je m'apprête à mentir comme un cochon, vous savez ? »

Le présentateur brushé le relance.

— Monsieur Reily ?

— Oui, enfin, ça n'est qu'une pure hypothèse intellectuelle... Disons juste que ce ne serait pas la première fois qu'un tueur en série choisirait d'entrer dans la lumière pour mieux brouiller les pistes.

— Vous pourriez développer ?

— Contrairement à ce que croient la plupart des gens, les serial killers ne se gargarisent pas de leurs méfaits. Ils ne recherchent ni la publicité, ni les honneurs, ni aucune gloire particulière. En tout cas pas tant qu'ils sont encore « en activité », si vous me permettez l'expression.

— Ce ne sont pas des Hannibal Lecter ! s’esclaffe son vis-à-vis.

— En effet. Ils sont même généralement tout le contraire. L’exposition publique de leur dysfonctionnement, et de ses conséquences, agit pour eux comme un effet de loupe sur leurs angoisses. Elle accroît leur malaise. Elle les pousse au repli. Et, pour ce que l’on en sait, elle a tendance à accélérer le rythme de leurs exactions, puisqu’il n’y a que dans le meurtre qu’ils trouvent un soulagement à leur mal-être fondamental.

— C’est assez contradictoire avec ce que vous laissiez entendre sur Thomas Harris, non ?

— Pas vraiment. Dans un nombre de cas très limité, le tueur éprouve au contraire le besoin de sortir du bois. Mais à ce jour, chaque fois que l’un d’entre eux s’est comporté de la sorte, cela a toujours été pour détourner les soupçons qui pesaient sur lui.

— Parce qu’il se sentait acculé ?

— Oui, c’est ça, parce qu’il se sentait pris au piège.

C’est exactement ainsi que m’apparaît alors ma chambre. Une boîte fermée de l’extérieur. Je jurerais que les murs se sont resserrés sur moi au cours des dernières minutes. À mon tour de sentir la fébrilité envahir de gouttelettes ma nuque, mon torse et la paume de mes mains. Je suis un petit pois de la cantine, et cet endroit est ma conserve.

— Vous imaginez Tom Harris entrer dans cette catégorie ?

— Je ne sais pas. Je dis simplement que c’est une possibilité et que, en tant que telle, nous ne pouvons pas la négliger.

Il vient de sonner l’hallali de la curée médiatique. Dorénavant, c’est évident, toute personne qui m’abordera verra en moi un monstre suprêmement manipulateur. Et rien d’autre. Je croyais naïvement qu’il allait voler à mon secours, et il a donné au contraire le premier tour d’écrou, celui qui pourrait bien valoir pour condamnation.

— Tom ! Tom, c’est moi... C’est Sophie !

Elle joint quelques coups légers à sa prière.

— Tom, ouvre !

Pour la première fois, son filet de voix franchit le rempart si mince de ma porte. Sophie cherche à nouveau à entrer dans ma vie. Mais, désormais, celle-ci est un foutoir plus absolu encore que le désordre de ma chambre. Pire qu'une scène de crime.

Pourquoi est-elle ici ?

N'a-t-elle donc pas peur de moi, comme les autres ?

OceanofPDF.com

Compte rendu de la séance du 25 octobre

Trois semaines après notre dernier entretien, j'obtiens le retour consentant du sujet à mon cabinet. Dans l'intervalle, il a pourtant décliné toutes mes propositions de rendez-vous, prétextant je ne sais quel écrit urgent à boucler. L'administration a bien suggéré qu'il me soit conduit par la contrainte, mais je sais ce que ce genre de méthode peut avoir de contre-productif. Si l'on veut bloquer définitivement la parole d'un patient, il n'y a pas mieux.

Or, mon but, c'est justement de le faire s'exprimer au-delà des quelques éléments encore succincts glanés lors de nos premières entrevues, et notamment la séance d'hypnose sur laquelle nous nous sommes quittés, lui et moi.

Néanmoins, je résiste à la tentation de lui proposer d'emblée un tel procédé. Pour ce type de malade, chaque rencontre est un peu comme une première fois. Je ne peux pas capitaliser sur son acceptation passée ou sur l'état antérieur de notre relation. Chaque fois, je dois reprendre de zéro, tisser une nouvelle confiance, avant d'évoquer ce genre de méthodes alternatives.

— Est-ce que vous avez envie de me parler de quelque chose en particulier ?

— Non...

Il semble sonné. Pourtant, son traitement n'a pas été modifié depuis plusieurs mois. Toujours l'Atarax, en faible posologie dans son usage régulier ; sous forme de dose flash pour les crises éventuelles. Ça ne peut pas être l'effet d'une nouvelle posologie. Je suis formel à ce propos, puisque c'est moi qui contrôle sa prescription.

— Il n'y a aucun événement particulier qui vous ait marqué, ces dernières semaines ?

— *Hum. Si. Oui.*

— *De quoi s'agit-il ? Est-ce une chose dont vous pouvez me parler sans que cela vous mette mal à l'aise ?*

— *Je ne sais pas... C'est ce putain de livre !*

— *Quel livre ?*

— *Le Manuel...*

— *D'accord. Et qu'est-ce qui ne va pas à propos de ce livre ? J'ai l'impression qu'il vous contrarie.*

— *Un peu qu'il me contrarie ! Tout le monde veut me le mettre sur le dos, mais moi je ne suis pas cinglé... Je sais très bien que ce n'est pas moi qui l'ai écrit !*

— *Je vous crois.*

— *On sait quand même ce qu'on a écrit de sa plume, hein ?*

— *En effet. Surtout quelqu'un comme vous.*

— *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

— *Je veux juste souligner que vous avez du talent avec un stylo. Vous n'écrivez pas n'importe quoi, n'importe comment.*

— *C'est vrai... Merci.*

— *Alors, qu'est-ce qui vous chagrine tellement avec ce livre ?*

— *Vous êtes sourd ou quoi ? Je vous dis que ce n'est pas moi qui l'ai écrit !*

— *Et en quoi serait-ce une si mauvaise nouvelle, que vous en soyez l'auteur ?*

— *Vous le faites exprès ? Sans cette connerie, je ne serais pas là ! Je n'aurais pas le pays entier contre moi ! Je ne serais pas obligé de venir faire le guignol avec vous ! Ça ne vous suffit pas, comme raisons ?*

Le mutisme dans lequel il se mure alors devrait en principe sonner la fin de notre échange du jour. Mais il finit par murmurer ce qui ressemble à des excuses :

— *Je suis désolé...*

— *Ce n'est pas grave.*

— *Je sais que je ne suis pas ici pour parler de ça.*

Après un nouveau temps de silence, je lui propose une session d'hypnose qu'il accepte, sans doute pour s'amender. Compte tenu de son état de nervosité, le processus d'induction est plus laborieux que la fois précédente. Il ne s'abandonne plus aussi facilement. Après quelques minutes, cependant, je fais une nouvelle tentative :

« La dernière fois, vous m'avez parlé de ce qui s'était passé dans le canot de votre père. Est-ce que vous pourriez essayer de me décrire ce bateau ?

— *Il est blanc.*

— *Et quoi d'autre ?*

— *Blanc, avec une quille et une proue bleu marine.*

— *C'est une embarcation à moteur, à voile ou à rames ?*

— *À rames.*

— *Vous le trouvez beau ?*

— *Oui, très beau.*

— *Est-il en bon état ?*

— *Oui... Oui, mais...*

— *Mais quoi ?*

— *Il y a cette fissure.*

— *Une fissure ? Où ça ?*

— *À l'intérieur, au fond de la coque.*

— *Large comment ?*

— *Je ne sais pas bien...*

— *Une fissure, ou un trou ?*

— *Peut-être bien un trou.*

— *À part vous, qui a repéré ce trou ?*

— *Personne.*

— *Comment cela se fait-il ?*

— *Je ne sais pas. Il y a toujours beaucoup de choses qui cachent le fond. Des cordes, des paniers, plusieurs paires de bottes...*

— *Vous diriez que ce trou est assez large pour laisser passer de l'eau en abondance ?*

— *Peut-être.*

— *Comment s'est-il creusé, à votre avis ?*

— *Aucune idée.*

— *Vous pensez qu'il est venu là naturellement ? À force de poser des objets contondants dans le bateau, par exemple ?*

— *Non.*

— *Alors, s'il ne s'est pas formé tout seul, c'est que quelqu'un s'en est mêlé, vous ne croyez pas ?*

— *Si.*

— *Et qui peut être ce quelqu'un, selon vous ?*

— *Je ne sais pas.*

— *Est-ce que cette personne... pourrait être vous ?*

— *Non ! Bien sûr que non !*

(Le sujet se débat doucement sur son fauteuil.)

— *Vous en êtes sûr ?*

(Pas de réponse.)

— *Vous êtes certain que vous n'êtes pas l'auteur de ce trou ? »*

Pas de réponse.

Je n'obtiendrai plus rien de lui aujourd'hui. Je vois bien qu'il s'est noyé à son tour dans ses souvenirs inconscients. Je le sors de l'état hypnotique et réussis à lui faire promettre un prochain rendez-vous. J'espère sincèrement qu'il l'honorera.

Nous progressons, je crois.

17 – Mardi 25 octobre 2011

Au cœur du *Manuel*, plus précisément au chapitre 3, « Le projet », son auteur développe une dialectique qui a tout particulièrement choqué l'opinion. Il y expose comment, en vertu de son expérience, une véritable relation s'établit entre le meurtrier et sa victime. Selon lui, le tueur n'est pas juste un prédateur qui fond sur sa proie innocente. C'est même tout le contraire : la victime appelle à elle son futur assassin. D'une certaine manière, c'est elle qui séduit ce dernier et, par le message inconscient de disponibilité qu'elle lui adresse, l'autorise à passer à l'acte. En quelque sorte, la victime n'en serait pas réellement une, dans la mesure où ce qui se noue avant et pendant le crime apparaît à l'auteur du *Manuel* comme une forme de libre association entre les deux parties. Il en prend pour preuve que les tueurs parviennent plus souvent à leurs fins qu'ils n'échouent. Si l'instinct de survie de la victime était vraiment si fort, alors le nombre de rescapés serait nettement plus important. Pour que tant de meurtres aboutissent, il faut bien que les deux acteurs de la scène soient complices !

Cette liaison, au sens presque sentimental du terme, se développerait toujours de la même manière, en trois étapes qu'il détaille comme suit. Tout d'abord, une phase où la future victime se fait connaître de son meurtrier, se projetant soudain dans son univers : c'est la Révélation. Ensuite, une étape au cours de laquelle la victime fournit à son tueur les éléments qui permettront à ce dernier d'agir de manière efficace et discrète, et ce faisant d'établir son plan et son mode opératoire : c'est l'Apprentissage. Vient ensuite le Partage, cet ultime moment qui voit la victime adresser à son

bourreau le signal du passage à l'acte ainsi que le meurtre proprement dit. Cela suppose qu'une forme d'intimité se soit nouée entre eux. Car, contrairement à une idée reçue, la plupart des serial killers ne tuent pas à l'aveugle. Ils ont beau chosifier celui ou celle qu'ils s'apprêtent à sacrifier, ils ressentent néanmoins le besoin d'une forme de proximité, voire de familiarité, avec l'objet de leur convoitise et de leur fureur dévastatrice. Une fois encore, ce qu'ils ressentent pour lui, pour elle, emprunte largement à la palette si large des sentiments amoureux : l'attrait, le désir, la passion, la jalousie, etc.

Alors, si je ne suis pas le tueur... lequel d'entre eux ai-je bien involontairement appelé à moi ? Qui donc a jeté son dévolu sur moi ? Qui ai-je pu enjôler à mon corps défendant jusqu'à tomber à la fin dans ce traquenard ?

J'ai fini par ouvrir à Sophie. Elle entre désormais chez moi comme si elle y était un peu chez elle. Après avoir jeté son gros manteau de laine violette sur l'unique fauteuil, elle m'assure de sa confiance avec une conviction que je ne lui connaissais pas. Elle me croit quand je lui dis que je ne suis pas l'auteur de cet ouvrage.

— J'apprécie ton soutien. Mais qu'est-ce qui te rend si sûre de toi ?

— Hum, je ne sais pas. Une impression... Ou peut-être le fait qu'il n'y ait pas de cartons d'aspirine chez toi.

Elle tente un sourire réconfortant et balaie la pièce des yeux comme pour mieux se convaincre de sa dernière assertion. Elle doit attendre que j'abonde dans son sens, que je lui prouve mon innocence en révélant le contenu de mes placards ou que je la laisse accéder à mon ordinateur pour vérifier qu'aucune version du *Manuel* n'y figure. Mais je reste figé. Elle devra se contenter de ses suppositions.

Je la saisis par le bras et l'entraîne sur le palier.

— Viens... J'ai envie de prendre l'air.

— Si tu veux, répond-elle en faisant la moue.

Une fois dehors, je comprends aussitôt sa réticence. Tous ces regards qui m'évitaient il y a quelques jours encore sont désormais comme aimantés par moi. On me dévisage sans peur, sans dégoût, mais avec une fascination

morbide qui soude leurs yeux à ma silhouette jusqu'à ce que je disparaisse complètement de leur champ de vision.

Un échalias en blazer à écusson – on dirait un neveu ou un jeune cousin de Reily – m'aborde devant l'entrée occidentale du Quad, au niveau du bâtiment Hilles, toutes dents dehors. Il me tend une main qu'il semble vouloir amicale :

— John Holz... Je représente le Delphic.

L'un des huit *final clubs* de Harvard encore en activité de nos jours. L'aristocratie étudiante. L'élite future de notre pays. Peut-être même du monde. Je considère sa main comme s'il s'agissait de la gueule grande ouverte d'un serpent, prête à mordre la mienne.

— Euh, OK... Et qu'est-ce que je peux pour t...

— Le Delphic aime les personnalités hors du commun. Tu es une personnalité hors du commun, Tom.

À ma droite, le piétinement de Sophie suffit à exprimer à quel point tout cela la met mal à l'aise. Moi aussi, à vrai dire. D'ordinaire, jamais un recrutement ne se fait à découvert, encore moins en public. Tout se joue dans le secret de leurs maisons, et non sans avoir fait intervenir pléthore d'intermédiaires et de parrains. Le contact direct est pour eux une anomalie, presque une faute. Sans jeu de mots, je dois leur avoir sérieusement tapé dans l'œil pour qu'ils transgressent ainsi leur propre code de confidentialité. Comme si le KGB tentait de débaucher James Bond au supermarché du coin.

— Je n'ai pas les moyens de souscrire à ce genre de chose.

Je connais le montant du ticket d'entrée : 2 000 dollars en moyenne par trimestre, et même par mois dans les *final clubs* les plus huppés. Et puis l'adage de Groucho Marx ne m'a jamais paru aussi juste et approprié : « Jamais je ne voudrais faire partie d'un club qui accepterait de m'avoir pour membre. »

— Hum, tu ne dois pas t'arrêter à ce genre de détails. Quand un candidat nous semble réellement au-dessus du lot, nous sommes disposés à faire quelques concessions sur les droits d'admission.

— Jusqu'où, les concessions ?

— Jusqu’à la gratuité complète.

La victime qui séduit son meurtrier. Révélation. Je leur plais tellement, tout à coup, qu’ils en viennent à faire n’importe quoi. Aucun club n’accepte un membre sans contrepartie. Jamais.

— Fous-lui la paix, ça ne l’intéresse pas !

La réponse de Sophie a fusé avec une fermeté étonnante.

— Pardon... tu es qui, toi, au juste ? l’interpelle John Holz avec tout le mépris dont il est capable.

— Sa copine, répond-elle du tac au tac.

— Super, vous allez très bien ensemble, ironise-t-il. Mais tu ne crois pas que c’est à lui de prendre les décisions qui le concernent ? L’entrée dans un club comme le Delphic peut conditionner tout son avenir. Et, comme le disait l’un de nos fondateurs, « les femmes s’en vont, les frères restent ».

— Ah oui ? Moi, je crois plutôt que c’est toi qui vas t’en aller.

Je ne sais pas ce qui m’a pris. C’est sorti comme ça. Pour une raison que j’ignore, je n’ai pas supporté qu’il s’en prenne à mon binôme.

Visiblement vexé, Blazer-écussonné finit par tourner les talons, non sans me tendre une ultime perche qui résonne de manière vaguement menaçante :

— Ne néglige pas notre offre. Crois-moi, tu jouis actuellement d’une popularité qui t’attire les sympathies. Mais elle pourrait aussi bien te valoir quelques ennuis, plus tôt que tu ne le crois hélas.

Sophie le défie du regard.

— On doit prendre ça comme un avertissement ?

— Non. Tout ce que je veux dire, c’est que, le moment venu, le soutien de ses frères du Delphic pourrait lui être précieux. Réfléchis-y, Tom.

C’est tout réfléchi : l’air frais attendra. Dans l’immédiat, il est plus prudent de me calfeutrer chez moi. Enfin, tant que c’est encore chez moi. Le HoCo envisage-t-il toujours de m’expulser, au vu de ma nouvelle notoriété ?

Mais ce n’est pas Rony Albrecht qui m’intercepte quelques minutes plus tard dans le hall de Cabot, juste après que j’ai convaincu Sophie de me

laisser un peu seul. Entre trois uniformes bleu nuit, je reconnais la carrure large et épaisse de Joe Kennedy, qui se retourne à l'instant même où je pousse la porte vitrée :

— Tom...

Il plisse les yeux d'une manière qui n'annonce rien de bon. Je ne saurais dire s'il est plus contrarié que gêné ou l'inverse. Les policiers qui l'accompagnent me considèrent comme une bête curieuse. L'un d'eux a la main posée sur la crosse de son revolver, arrimé à son ceinturon. Je n'ai pourtant pas le profil du gars dangereux. Non ?

— Capitaine Kennedy.

Je pourrais ajouter un mot détendu, du genre : « Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ? » Mais ce n'est pas moi et c'est encore moins le moment, je le sens bien à cette tension muette qui vibre et sature l'espace entre nous.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, mon garçon. Une enquête préliminaire a été ouverte sur toi.

— Je ne vous demande pas à propos de quelle affaire...

— En effet, je pense que tu t'en doutes un peu. Je suis mandaté pour perquisitionner ton appartement. Mes camarades ici présents sont dépêchés pour ça par Bowdon Square.

— J'imagine qu'appeler un avocat maintenant n'y changerait rien ?

Je bluffe, et il le sait pertinemment. Je n'ai aucun avocat parmi mes relations. Et quelles relations, d'ailleurs ? « Tout ce que je veux dire, c'est que, le moment venu, le soutien de ses frères du Delphic pourrait lui être précieux. » Si j'avais topé la main de John Holz, cinq minutes plus tôt, peut-être ne me sentirais-je pas si démuni à l'heure qu'il est. En quelques coups de fil, il aurait mobilisé la crème des diplômés de la Harvard Law School et autres anciens membres du club. Au lieu de ça, me voilà aussi dépourvu qu'un ver de terre.

— Non, au mieux tu gagnerais une heure. Mais, de toute façon, on ne te laisserait pas pénétrer dans l'appartement avant nous.

— OK. Je vais vous montrer le chemin, alors.

— Tom... Je...

Il retient mon mouvement, sa grosse main agrippée à mon bras. Dans une autre vie, j'aurais aimé avoir un père tel que Joe Kennedy. On aurait lancé la balle tous les deux le week-end. De temps en temps, il m'aurait emmené à Fenway Park, mais ce coup-ci dans les tribunes, pour voir le match. Il ne m'aurait pas laissé à la porte de mes bonheurs d'enfant. Sa poigne ne me lâche pas et me tire même un léger frisson douloureux. Je hausse doucement l'épaule pour me dégager.

— Oui ?

— Je suis désolé de tout ça. Tu dois comprendre que je n'ai pas le choix.

— Je le sais bien. C'est pas si terrible.

— Oui... Enfin, ça ne se limite pas à ta piaule. On doit aussi visiter ta maison d'Emmet Street.

— Quand ça ?

— Juste après. Avec la même équipe.

Une fois à l'intérieur, il ne faut pas plus de cinq minutes à ses trois gus pour tout retourner : matelas, tiroirs, placards, le moindre recoin, y compris dans mon minuscule cabinet de toilette. Ma chambre est si exiguë que nous sommes obligés de rester lui et moi sur le palier pour laisser œuvrer ses factotums.

Soudain, un barbu brun à lunettes s'exclame :

— J'ai, patron !

Il brandit une liasse de feuilles qui ne me dit rien, ni rien qui vaille. Il la tend à l'officier, qui parcourt très rapidement la petite dizaine de pages. Il ouvre le document à la dernière d'entre elles et l'agite sous mon nez.

— Tu reconnais ça, je suppose ?

— Non.

— C'est pas ta signature, là ?

— Si... Si, mais...

— Mais quoi ?

— Je n'ai jamais vu ce contrat.

Joe Kennedy soupire et tend ce qui devient à l'instant même une pièce à conviction au sbire qui s'occupe de consigner les éléments matériels. La liasse échoit dans un grand sachet en plastique transparent qu'il referme aussitôt de manière hermétique. Sur la bande blanche et opaque, il griffonne une cote au feutre noir permanent. Avec ce geste tout simple, je le comprends, mon destin est scellé.

— Est-ce que tu peux consulter ton compte bancaire d'ici ?

— Sur le Net ?

— Oui, par exemple sur ton portable.

Il désigne la bécane au capot lustré qui gît entre deux replis de couette sur le lit défait. Moi qui me fous royalement de l'ordre et de la propreté de mon gourbi, je suis saisi d'un brusque sentiment de honte. Cette odeur de renfermé, cette crasse, ce laisser-aller général me définissent au moins autant que ma sale tronche.

— Et si je refuse de le faire ?

— On fera venir un informaticien du labo qui crackera tes codes. Mais, une fois de plus, je ne vois pas l'intérêt pour toi, le résultat sera le même.

Sans plus de commentaires, j'ouvre le gros coquillage de plastique rigide et appuie sur le bouton de mise sous tension. Quelques notes aériennes marquent le lancement du système. Deux minutes plus tard, je saisis le mot de passe de ma session utilisateur et le bureau virtuel de la machine apparaît sur l'écran. En quelques clics, je parviens à la page d'accueil de ma banque en ligne. Un identifiant, un autre mot de passe...

Le solde de mon compte – 21 854,32 dollars ! – me saute aux yeux, en bas à droite de la colonne principale. Sandy avait dit vrai. Et George Killin me tient par l'endroit le plus sensible qui puisse être, ma bourse. Avec le vrai-faux contrat atterri je ne sais comment dans mes affaires, je ne peux plus nier m'être fourré de mon plein gré dans cette panade. Tout concourt désormais à valider ce présupposé qui me vaut aujourd'hui la visite des forces de l'ordre : je suis l'auteur de ce livre. J'ai écrit ce *Manuel du serial killer*. Et tant pis pour moi si je suis le seul à savoir que ce n'est pas vrai. Le seul à le croire.

— Tu peux nous afficher les derniers mouvements ? me demande le flic.

Encore deux glissements de souris, une pression sur le bouton de gauche, et le détail des transactions s'affiche presque instantanément.

— Dans la colonne crédit, je note + 19 254 dollars en provenance de Killin P., à la date du 24 octobre 2011, lit Kennedy à voix haute. Stan, tu peux me prendre ça en photo, s'il te plaît ?

OceanofPDF.com

18 – Mardi 25 octobre 2011

Traverser la ville dans la voiture de Joe Kennedy est une expérience inédite et assez grisante. Son deux-tons activé, il zigzague dans la circulation en faisant fi de la signalisation.

Une fois n'est pas coutume, je peux m'abandonner à la contemplation du décor que nous sillonnons. Boston, tout au moins les quartiers du centre, m'apparaît alors comme si je la découvrais : nous longeons la Charles sur Memorial Drive, dépassons le MIT et sa coupole en forme de navette spatiale jusqu'à Longfellow Bridge, qui nous conduit jusqu'au quartier financier. De la banlieue sud de mon enfance, je suis passé aux confins ouest de mon orphelinat. Je n'ai jamais été un gars de la grande ville. Je ne me suis jamais senti vivre à son rythme. Je n'existe que dans sa périphérie. Je ne suis pour elle, et pour ceux qui s'y ébattent, qu'un épiphénomène, perdu sur les bords extérieurs de leur champ de vision.

D'accord, ma soudaine médiatisation m'a ramené vers le centre, vers un point focal où j'existe enfin pour eux. Mais je n'y suis pas à ma place. Je n'aspire qu'à retourner vers ce grand flou d'où je viens, auquel j'appartiens vraiment, et à y disparaître pour de bon.

Emmet Street est un court boyau étroit qui relie les 2^e et 3^e Rues Est, long d'une centaine de mètres à peine. On y dénombre six ou sept maisons en bois clair de chaque côté, peintes dans des tons pastel. La mienne est la quatrième sur la gauche en venant du nord, une maison mitoyenne assez étroite sur trois niveaux et sans dégagement côté rue. Sa façade vert pâle, délavée, est défigurée par les pans de peinture écaillée et les moisissures. À

droite de l'entrée, le garage où je range ma carriole à boissons. Encore après, un chemin de terre très étroit qui donne accès au petit jardin à l'arrière du bâtiment. Malgré la pauvreté manifeste du quartier, ma maison est la seule à être dans cet état. Toutes les autres sont plutôt pimpantes, en comparaison.

Depuis la 2^e Rue, Emmet est en sens interdit, mais Kennedy remonte la venelle au pas, évitant une antique poubelle en fer-blanc qui gît sur l'asphalte. Il n'y a bien que les réverbères rectangulaires, installés ces dernières années, pour nous rappeler que cette rue est passée elle aussi dans le XXI^e siècle.

— Stan, Francis, vous faites le garage et le jardin. Tony, tu viens avec moi dans la maison.

Je leur déverrouille la porte qui donne sur la rue et les suis à l'intérieur. Moi excepté, ils doivent être les deux seules personnes à poser le pied ici depuis dix ans. Tout est resté exactement comme ce jour d'octobre 2001. Je n'ai pas déplacé un vase. Pas bougé un seul fauteuil. Même la poussière, dont je dégrossis malgré tout la couche sur le sol et le dessus des meubles une fois par an, est presque d'origine. Un parfum épais de boiseries vermoulues emplit l'atmosphère et poisse chaque mouvement, si dense que sa sale odeur nous colle à la peau. C'est l'une des raisons qui font que je ne me suis pas installé ici. Et que, à chacune de mes visites, j'y passe le moins de temps possible. Le malheur de cet endroit dépose sur ceux qui y pénètrent un film invisible. À la grimace dont me gratifie Joe Kennedy, je vois bien qu'il le ressent, déjà englué.

Comme nous entrons dans la cuisine, il désigne les montagnes de boissons en brique ou en cannette empilées par palettes de douze, encore recouvertes de leur pellicule en plastique semi-rigide.

— Prends-moi un échantillon de chaque. Non, d'ailleurs... Prends-en deux.

Le policier en uniforme s'exécute aussitôt. Il sort de sa poche un canif pour percer la carapace qui maintient les boissons sur le fond cartonné.

Sur un plan de travail en carrelage blanc dont le joint s'effrite et saute par endroits, Joe remarque de petits étuis transparents posés en évidence. Pourquoi aurais-je cherché à les cacher ?

— Les seringues, là, c'est pour quoi ?

L'officier s'est départi de son ton protecteur, familial. Il parle maintenant comme le flic qu'il est, et qu'il n'a sans doute jamais cessé d'être en dépit de son comportement relâché.

Je me saisis de la petite boîte blanche et verte, juste à côté des seringues, et la secoue à mon oreille.

— Atarax. C'est un anxiolytique flash, pour mes crises d'angoisse.

— Ça s'injecte, ce genre de choses ? Je croyais plutôt que ça s'avalait...

— Pas pour une crise de panique. Il faut un effet immédiat. Y a qu'une piqure qui permet ça.

— Et ça t'arrive souvent ?

— Non, plus trop... C'est pour ça que je les laisse ici. Au cas où.

Je sens bien que ma réponse ne le satisfait qu'à moitié. Dans sa tête d'enquêteur rompu au doute, il doit retourner la question suivante : « Alors pourquoi n'en a-t-on pas trouvé dans sa chambre sur le campus ? » Et aussi : « S'il prétend en conserver en cas d'urgence, pourquoi ici plutôt qu'à son domicile ordinaire ? »

Kennedy tend une main pour que je lui confie le médicament, et le fourre dans la poche de son pardessus avec l'emballage stérile d'une seringue non usagée.

Le tour rapide qu'il effectue ensuite dans les étages, flanqué de son auxiliaire, n'apporte aucune trouvaille supplémentaire. Ils s'attardent pourtant dans la salle de bains, dont chaque tiroir est inspecté avec minutie. Mais, excepté une vieille plaquette de paracétamol vidée pour moitié, et qui n'a manifestement pas été touchée depuis une bonne décennie, rien ne retient leur attention ni ne justifie qu'ils procèdent à un prélèvement.

Et, bien sûr, pas la moindre trace d'aspirine, aucun cachet, pas même de poudre épandue çà ou là de manière diffuse.

19 – Mardi 25 octobre 2011

Après ça, je ne me sentais pas de passer la fin de journée seul. Pour la première fois, c'est moi qui ai appelé Sophie. Elle n'a pas paru surprise le moins du monde. On aurait presque dit qu'elle était à l'affût, prête à accourir, pas vexée pour deux sous que je l'aie congédiée sans ménagement. On me révélerait que cette fille n'est que le produit de mon imagination et qu'elle n'existe que lorsque je pense à elle, je n'en serais pas étonné. C'est peut-être bien le cas. Qui sait ?

Dix minutes après mon coup de fil, elle entre avec une boîte en carton, de celles qui servent à transporter des gâteaux. À l'intérieur, quatre cupcakes dont je crois identifier le parfum dès le premier coup d'œil. Ils viennent probablement de ce petit camion qui s'installe d'habitude à la porte nord du Yard, juste en face du pavillon des sciences. Quatre dollars la portion, si mon souvenir est bon.

— *Boston Cream*, non ?

— *Boston Cream*, approuve-t-elle.

Une concentration unique de sucre et de graisses saturées, sous la forme du plus crémeux des gâteaux. La mort de la ligne, l'Épiphanie du gourmand. Dans tous les cas, le meilleur remède antidéprime en circulation libre sur le campus. Durant quelques instants, nous croquons nos délices dans un silence religieux, submergés par l'onctuosité qui tapisse nos papilles.

— Alors, qu'est-ce qu'ils ont trouvé d'intéressant ? finit-elle par s'enquérir entre deux bouchées.

Je lui résume la situation et elle réplique aussi sec :

— On va pas les laisser t'inculper comme ça, hein. Pour l'instant, ils n'ont rien du tout.

— Quand même, je relève mollement, y a cette connerie de bouquin...

— Ça ne prouve absolument rien ! En l'état, ce n'est qu'un tissu de coïncidences et de suppositions.

Dans ses yeux si pâles, je perçois la flamme d'une passionaria s'allumer. À une autre époque, Sophie se serait battue pour les droits des femmes du Quad, ou je ne sais quelle autre cause juste et belle. Manque de bol, le temps n'est plus aux grands idéaux, alors c'est d'un combat pour moi qu'elle hérite. Elle n'aurait pu plus mal tomber, la pauvre.

Pourtant, à l'instant même où j'ai annoncé à Lucy French que je renonçais à ma comp' pour le *Crimson*, notre binôme était dissous. M'aider comme elle le fait depuis, et encore actuellement, ne lui apportera pas un point de plus à ses examens de mi-semester. Elle en est forcément consciente. Alors pourquoi ?

Son soutien n'a pas la solidité du béton, mais il est néanmoins plus rassurant que certains appuis éphémères. Celui du Pr French, par exemple, dont le mail me parvient un peu plus tard dans l'après-midi, laconique.

Cher Thomas,

Compte tenu de l'information judiciaire ouverte à votre rencontre, laquelle n'est pas compatible, selon les règles de notre département, avec l'octroi d'une bourse et autres privilèges dont vous bénéficiiez jusqu'à présent, je suis au regret de vous annoncer que le collège des enseignants a décidé d'appliquer à votre égard les mesures suivantes :

- Les versements correspondant à votre bourse sont suspendus dès maintenant et jusqu'à nouvel ordre.

- Votre inscription au département de littérature est suspendue dès maintenant et jusqu'à nouvel ordre. En conséquence de quoi, la délivrance de votre diplôme de fin d'études, lequel est assujéti à une assiduité sans faille ainsi qu'à des résultats satisfaisants aux examens

que vous ne serez pas autorisé à passer cette année, sera repoussée sine die.

- En accord avec le HoCo de votre résidence, il a été en outre décidé de ne pas reconduire pour cette année étudiante le bail de votre logement au sein de Cabot House. Vous disposez, à réception de ce message, d'un délai de huit jours pour quitter les lieux, avec l'intégralité de vos effets. La recherche d'une solution de logement alternative demeure à votre charge.

Je reste à votre disposition pour toute information complémentaire et, à titre personnel, je souhaite ardemment que vous surmontiez les difficultés que vous rencontrez depuis peu.

*Votre dévouée, Lucy French,
Directeur du département de littérature,
Boylston Hall, Harvard, Cambridge.*

Je crois que, autant que je me souviens, personne ne s'est plus adressé à moi directement en m'appelant Thomas depuis ma mère. Cela ne rend pas la missive de Lucy plus amène. Elle n'a même pas attendu une comparution en bonne et due forme pour tourner casaque. Dès le premier vent contraire, elle s'est laissé porter par lui. Loin de moi et de cette si touchante sollicitude des dernières semaines. Je ne m'explique pas plus son revirement que je ne parvenais à justifier son souhait de me voir briller parmi ses centaines d'élèves. Je finis par penser que, en me permettant de griller certaines étapes sur la route du diplôme, elle cherchait ni plus ni moins qu'à précipiter mon départ. À leur manière, les événements récents l'ont dispensée de toutes ces simagrées. Pour être enfin débarrassée de moi, elle n'a plus qu'à laisser faire la justice.

Sans les quelque 20 000 dollars virés par Killin, je serais bientôt sans un sou. Et de toute façon, dans une semaine, je serai également sans statut et sans toit. Rejeté d'un côté, suspecté et traqué de l'autre. Je n'ai jamais concouru à une compétition de popularité, mais cette fois j'atteins des sommets. Ou plutôt je touche des abîmes. Le *Manuel* n'a pas encore fait de moi un meurtrier, mais il m'a déjà tué. Socialement parlant.

S'il n'y avait pas Sophie pour croire encore à mon innocence, Sophie la fofolle, Sophie-en-fait, Sophie Harris, ma si étrange homonyme, je serais

seul. Totalement seul.

OceanofPDF.com

20 – Mercredi 26 octobre 2011

« Rassure-moi, le *Bon Pain* existe toujours, au moins ? »

De cette question, j'ai déduit que Richard Reily avait lustré ses costumes de velours de ce côté-ci de la Charles avant de les souiller dans les rédactions, les prétoires et aussi Dieu sait quels clubs gay du quartier des théâtres ou des environs de la gare.

Je m'étais juré que je n'aurais plus affaire à ce personnage. À quoi pourrait-il bien me servir désormais, lui qui me désignerait bientôt dans ses articles comme « l'empoisonneur de Harvard » ou n'importe quel autre sobriquet suffisamment vendeur ?

La journée est à peine assez chaude et ensoleillée pour qu'on envisage de prendre un café en terrasse, mais je respecte le point de rendez-vous qu'il m'a donné. 10 h 50, affiche la grosse horloge numérique qui surplombe Harvard Square de ses chiffres rouges. Il a vingt bonnes minutes de retard. J'imagine que, pour lui, une affaire criminelle prenant sa source ici, dans le saint des saints de la culture académique, c'est une aubaine qui ne se néglige pas.

En première année, dans le cadre d'un exposé sur « L'histoire secrète de Harvard », je m'étais amusé à recenser les rares cas d'assassinat survenus ici, sur le campus, ou perpétrés par des élèves ou des professeurs. Il faut vraiment croire que la connaissance adoucit les mœurs, car j'avais déniché fort peu d'occurrences dignes de ce nom. Si les suicides sont monnaie courante à Harvard, avec toute cette pression, ces injonctions de réussite,

cette lutte ouverte pour les meilleures places, les meurtres sont beaucoup moins fréquents. Hormis cette étudiante éthiopienne, en 1995, qui avait tué sa colocataire avant de se donner la mort, les faits les plus mémorables remontent à... 1849.

Le 23 novembre de cette année-là, un vendredi, George Parkman, un généreux donateur de l'université, issu de l'une des familles les plus fortunées de Boston, disparut après avoir été vu pour la dernière fois entrant dans l'école de médecine du campus. Le Pr Webster, lequel devait remettre à Parkman une somme qu'il lui devait, 2 432 dollars très précisément, confirma la visite de ce dernier dès le dimanche suivant, mais prétendit ne pas savoir ce qu'il avait bien pu advenir de son créancier après coup.

Une semaine plus tard, une partie des restes de George Parkman fut retrouvée dans une dépendance attenante au laboratoire de John Webster, le tout enveloppé dans une serviette brodée d'un W majuscule. D'autres parties du cadavre furent en outre identifiées dans le foyer de sa cheminée. Apparemment, une dispute avait éclaté entre les deux hommes, après que Webster avait admis l'incapacité dans laquelle il se trouvait d'acquitter le solde de sa dette. La prise de bec avait dégénéré en bagarre, et l'enseignant avait poignardé puis battu à mort George Parkman. Le 30 août 1850, après douze jours de procès, Webster fut pendu pour le meurtre de ce dernier.

Rien que de très classique, me direz-vous, tout au moins d'un point de vue criminalistique. Et pourtant cette histoire demeure la plus sanglante qu'ait jamais connue Harvard. De celles qui frappent encore les esprits, plus d'un siècle et demi après.

— Une petite partie d'échecs, ça te dit ?

La voix chantante de Reily m'arrache à ma rêverie. Son visage penché vers moi disparaît en partie derrière l'ellipse jaune citron du parasol. Un petit homme sec avec une énorme tête en forme de soleil, voilà comment il m'apparaît. Je n'arrive pas à voir un bon présage dans cette image plaisante, presque drôle, et je reste sur la défensive.

— Je doute que vous m'ayez fait venir pour pousser les pions avec moi...

— Pas faux, admet-il en s'affalant sur l'un des fauteuils en ciment, de l'autre côté de l'échiquier.

Aux beaux jours, on se dispute ces places. Aujourd'hui, nous sommes presque les seuls à braver la fraîcheur. À l'intérieur, en revanche, la grande salle est bondée. Les tables sont encore garnies de pancakes et de jus d'orange, pas encore de bagels ou de ces grandes salades, composées sur mesure, qui font le succès de l'établissement à l'heure du déjeuner.

Il pose son gobelet de café sur les cases brunes et blanches, et me dégage son petit sourire fielleux.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes, Tom.

Évidemment. Sinon, pourquoi ce rendez-vous ? À bien le regarder, je devine qu'il dit vrai. Je réprime une envie de le planter là et de courir me réfugier dans ma tanière.

— Un nouveau gamin empoisonné ?

— Non. Si je peux me permettre, ça, ce serait plutôt une bonne nouvelle pour toi.

— Pourquoi vous dites ça ?

Il regarde de part et d'autre de notre table avec un air de conspirateur, avale une gorgée puis me fixe avec sérieux :

— Sur ta gauche, très discrètement... Tu vois ce type à la porte Johnston ?

— Celui en blouson de cuir ?

— Oui.

— Et alors ?

— C'est un flic.

— Comment vous savez ça ?

— Il ne te semble pas un peu vieux, même pour retaper sa troisième année ?

— Ça peut être un prof, le père d'un élève, un employé de l'entretien... n'importe qui.

— Crois-moi. Kennedy t'a bien fait un petit coucou, hier ?

— Quel rapport ?

— C'est lui qui t'a redéposé ici, oui ou non ?

— Oui, c'est lui.

— Eh bien, après t'avoir laissé chez toi, il a certainement donné ses instructions pour ta surveillance. Il devait déjà y avoir l'un d'entre eux en bas de chez toi hier soir.

Son assurance m'agace. Pourquoi ses propos, qui se veulent plutôt amicaux, résonnent-ils comme une menace ?

Je m'emporte soudain :

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous étiez là ?

— Je le pratique depuis plus de quinze ans. Je connais ses méthodes par cœur.

— Et pourquoi il me ferait suivre ?

— Parce que, quand on a repéré un oiseau, gamin, on garde toujours un filet à portée de main pour éviter qu'il ne s'envole au loin.

— Il pense sérieusement que je pourrais m'échapper ?

— J'imagine que ça fait partie de ses hypothèses.

Mais alors, si Joe Kennedy envisage ma fuite comme une option plausible, c'est que...

— Ils vont m'arrêter ?

Je m'étrangle en essayant de tirer sur la paille plantée dans mon café glacé.

— Je n'en suis pas absolument sûr, mais ça me semble bien engagé, en effet.

Pourquoi ai-je la conviction qu'il ment, qu'il est de mèche avec French, avec Kennedy, et même avec cet homme en face ? J'aimerais prendre mes jambes à mon cou, mais la peur qui m'envahit peu à peu les a transformées en deux nouilles molles, insensibles à mes injonctions. Je n'ai d'autre choix que de poursuivre ce dialogue stérile :

— Pourquoi vous disiez qu'une nouvelle victime...

— ... serait une bonne nouvelle ? Parce que, vu qu'ils te tiennent à l'œil depuis hier, ça te disculperait presque d'office.

— M'enfin, ils n'ont rien contre moi ! je m'insurge à mi-voix. Juste cette merde de bouquin !

Il jette une main par-dessus l'échiquier et saisit l'un de mes bras, me plaquant d'autorité à mon siège.

— Attends. Tu ne connais pas encore la mauvaise nouvelle : ils ont analysé les jus, les sodas et les bibines qu'ils ont saisis dans ta baraque de South B.

— Déjà ?

— Au cas où tu n'aurais pas remarqué, l'opinion s'est passablement échauffée sur le sujet ces derniers jours. Et, quand l'opinion s'emballe, les flics se bougent les fesses. Ça marche à tous les coups.

— Et... ?

— Et il y a plus d'aspirine dans l'une de tes boissons que dans toute la pharmacie du Massachusetts General.

J'accuse le coup un moment. Quand j'intercepte le regard du flic qui, de l'autre côté de l'avenue, s'était posé sur nous une seconde, il le détourne aussitôt et feint maladroitement de chercher un visage dans la foule qui surgit du métro.

En venant me voir, Reily a pris un risque. Kennedy est sans doute déjà au courant. Ou bien est-ce lui qui me l'envoie ? Est-ce sa manière à lui de me ménager, d'employer la manière douce tout en me contrôlant à distance ? Le chroniqueur judiciaire n'est-il qu'une marionnette entre les mains de la police de Boston ?

Et toute cette gestuelle si théâtrale, ne serait-ce pas une sorte de code entre l'agent et lui ?

Je tente de me ressaisir :

— Vous avez dit « l'une »... Et pas les autres ?

— Ça te déçoit ? Tu pensais les avoir toutes plombées ?

— Très drôle !

— Je suis hilarant quand je veux, approuve-t-il dans une version glaçante de son sourire.

Sentir le regard du flic sur moi m'inhibe. Je retiens mes questions comme si ce dernier pouvait aussi m'entendre. Puis, sans même le préméditer, j'étends à mon tour le bras jusqu'au torse chétif de Reily et j'essaie d'entrouvrir sa chemise, les doigts agrippés à un bouton récalcitrant.

— Ah non ! Ça, mon petit chéri, tu m'excuseras, mais je ne le fais pas en public...

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas *branché* ?

Il attrape ma main au vol puis la repousse d'un geste cotonneux, presque au ralenti. Néanmoins, il ne se dépoitraille pas pour démentir mes soupçons et tire sur sa liquette pour se rajuster, d'un mouvement qu'il voudrait empreint de dignité.

— Tu lis vraiment trop de polars.

— N'empêche, qu'est-ce qui me prouve que vous ne bossez pas pour Kennedy ? Vous savez aussi bien que moi que ce qu'on se dit ici pourrait être retourné contre moi.

Il hausse les épaules avec nervosité. Tout son humour semble s'être envolé d'un seul coup.

— Écoute-moi bien, petit con : si j'avais voulu ta peau, je n'avais qu'une ligne à écrire dans mon torche-cul. On ne peut plus simple. Et crois-moi, par ailleurs, j'ai autre chose à faire que de passer mes matinées à glander ici.

Pour me calmer, j'inspire bruyamment, revenant à l'essence même de ses révélations :

— Laquelle de mes boissons était empoisonnée ?

— Tu sais que je pourrais moi-même aller en taule, si on savait que je te donne ce genre d'infos ?

Voilà qu'il cherche à me donner des gages de sa loyauté.

Il est bien temps pour lui d'avoir des scrupules... Pourquoi me plomber d'un côté et me tendre de l'autre cette main presque secourable ? À quoi joue-t-il ? Et pour qui ?

— Laquelle ? j'insiste d'une voix que j'espère ferme.

— La boisson multivitaminée. Celle en brique cartonnée. Ils ont retrouvé un impact d'aiguille planqué sous un rabat, sur le dessus de l'emballage.

Pas besoin de plus de commentaires pour comprendre ce que cela signifie : l'adjonction d'aspirine a été pratiquée après le conditionnement. À moins d'imaginer un employé assez fou et aventureux pour piquer les briques à la fin de la chaîne de production, cela met le fabricant hors de cause. Ne demeurent que deux possibilités : le grossiste auprès duquel je m'approvisionne, Boston Beverage Company, et moi.

— Il y a un truc qui m'échappe : si on a ajouté tant d'aspirine que ça à la boisson, comment l'emballage a fait pour ne pas exploser ?

— Y a toujours de cinq à dix pour cent de vide dans une bouteille ou une cannette.

— Pourquoi ?

J'ai beau travailler dans la partie depuis un moment, c'est la première fois qu'on m'expose ces petits secrets de fabrication.

— Officiellement, pour éviter que le contenant n'explose s'il est comprimé pendant le transport ou exposé à la chaleur.

— Et officieusement ?

— Parce que dix pour cent de boisson économisés à chaque brique, ça fait des hectolitres à la fin de la journée et des centaines de milliers de dollars en plus dans leur caisse à la fin de l'année. Le consommateur ne voit pas la différence, mais eux oui, tu peux en être sûr.

— Donc, si je vous suis bien, il y a tout à fait le volume nécessaire dans chaque brique pour y ajouter un poison, même en grande quantité ?

— C'est bien ça, oui. Et je peux te dire que celui qui a fait ça n'y est pas allé de main morte.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Parce que le labo estime qu'il a fourré là-dedans l'équivalent d'une quarantaine de comprimés de un gramme. Je te fais grâce des dégâts qu'une quantité pareille peut générer sur l'organisme d'un gamin de dix ans... Un vrai carnage !

Quarante grammes d'aspirine. Encore plus que ce que Joe Kennedy avait spéculé initialement. Où le meurtrier a-t-il pu se procurer de telles quantités ?

— Vous qui êtes si bien informé, vous devez savoir qu'ils n'ont pas trouvé la moindre trace d'aspirine chez moi.

— En effet... De même que nos amis de Bowdon Square sont également convaincus que tu n'as jamais acheté autant d'aspirine. De toute manière, tu n'aurais pas pu le faire sans éveiller les soupçons.

Bowdon Square, siège de la police de Boston, une rue calme et sans âme, en pente légère, à la lisière du quartier financier.

Les dernières allégations de Reily regonflent un peu ma combativité. En l'état, Kennedy ne peut toujours pas établir de lien immédiat entre les boissons empoisonnées et moi. Il lui manque encore l'arme du crime à son état brut : l'aspirine.

— Ah ! Vous voyez !

— Attends, attends... Je n'ai pas dit qu'ils croyaient que tu ne détenais pas tous ces médicaments. Ils pensent juste que tu ne les as pas achetés par toi-même.

Que sous-entend-il, au juste ? Que les flics croient en l'hypothèse d'une complicité ? Peut-être même envisagent-ils qu'un tiers aurait contaminé mes boissons à mon insu ?

— Qui, alors ?

J'aboie presque.

— La question qui les travaille actuellement est moins le *qui*... que le *quand*.

— Quand ? Pourquoi *quand* ?

— Parce que l'aspirine injectée dans ces briques provient bien du même lot que celle qui a tué les quatre gamins qui nous occupent. Et, comme tu le sais déjà, cette molécule-là est périmée depuis plus de dix ans.

Vieille aspirine. Boisson récente, en tout cas bien en deçà de sa date limite de consommation. Je ne réussis pas à établir une quelconque logique entre les deux ingrédients du cocktail fatal qui a eu raison de ces enfants. Si

seulement on parvenait à comprendre comment ces comprimés ont traversé les années sans se faire remarquer.

Voilà que je me mets à réfléchir comme un flic. Comme si j'enquêtais sur mon propre cas. Pourtant, je ne suis pas un simple spectateur de cette affaire. Je suis au beau milieu de ce tourbillon, là où l'œil noir qui s'apprête à m'aspirer me regarde et m'accuse. Décidément, le bracelet énergétique à mon poignet ne m'aura été d'aucun secours. Je me sens vidé.

Un coup de vent brusque renverse mon café glacé. Le liquide brunâtre envahit aussitôt ma partie du plateau. Je n'ai pas déplacé le moindre pion et, pourtant, je suis déjà mat.

Reily se lève et, en me saluant, il me lance d'un ton à nouveau badin :

— Oh, et au fait, il y a bien longtemps qu'on n'enregistre plus une conversation en *branchant* qui que ce soit. Révise un peu ton manuel.

Il n'a certainement pas choisi ce dernier mot par hasard. Comme je m'apprête à répliquer, il me tourne le dos et s'éloigne.

De l'autre côté de Mass Avenue, le policier qui me surveillait a lui aussi disparu.

21 – Mercredi 26 octobre 2011

Dans la vie de certains d'entre nous, il est des journées qui compactent en vingt-quatre petites heures plus d'émotions que certains autres n'éprouvent au cours de leur existence tout entière. Je mentirais si je disais que j'avais anticipé ça s'agissant de ce mercredi. Je n'en avais pas la moindre idée. On sent les orages venir, ça oui. Pas les caprices du destin. Ils frappent, on encaisse, parfois on s'écroule. Point barre.

J'ai quitté la terrasse du *Bon Pain* et Richard Reily plus regonflé qu'abattu. Des lambeaux de soleil perçaient encore la couverture nuageuse, qui s'épaississait à mesure que soufflait le vent. La cloche nichée dans la flèche blanche de Memorial Church venait de sonner midi. Moi qui évite d'ordinaire ce parcours si fréquenté, j'ai traversé le Yard en remontant ses allées en croisillon. Devant la statue de John Harvard, un groupe de touristes se faisait photographier par un étudiant prévenant. Sans doute un *freshman*.

Je me suis souvenu de ce qu'on nous apprend dès les premières semaines de notre intégration à propos du personnage qui a donné son nom à notre campus : les trois mensonges de la statue John Harvard. Le premier bobard, c'est que, contrairement à ce qui est gravé sur le socle, l'université n'a pas été fondée en 1638 mais deux ans plus tôt, en 1636. La deuxième approximation, c'est qu'elle n'a pas été créée par John Harvard ; celui-ci, pasteur protestant réputé puritain, ne fut que son premier bienfaiteur, sous la forme d'un legs de plusieurs centaines de livres sterling. Quant au troisième et dernier mensonge... c'est que cette statue ne représente pas John

Harvard ! Faute d'un portrait fiable de ce dernier au moment de fondre ce bronze mémorable, le sculpteur Daniel French aurait pris pour modèle l'un de ses étudiants.

Si une simple statue pouvait mentir autant, je me demandais combien de boniments chacun de mes interlocuteurs du moment avait pu me débiter. Kennedy ? Reily ? French et Devroe ? Et même Sophie ? Chacun d'entre eux m'avait-il déjà servi son content de mensonges, ceux qui entretenaient pour moi – combien de temps encore – le mirage de ma vie à Harvard ?

Dès les abords du Quad, en remontant Garden Street vers l'est, je comprends que la situation n'est pas tout à fait normale. Sur Shepard, un alignement inhabituel de *club cars* de couleur cramoisie, ces voiturettes utilisées par les agents d'entretien, occupe la plupart des places de stationnement. Je n'ai pas monté deux ou trois marches sur la volée qui mène au bâtiment Hilles que j'aperçois un cordon de policiers et de cameramen en contrebas de la terrasse, tout autour de Cabot House. Je pourrais fuir. Là. Maintenant. Tourner les talons. Courir en direction inverse, en direction de la Charles. Peut-être même me jeter à l'eau.

Le temps que cette pensée me traverse, et j'ai déjà été repéré. Les dos se tournent et soudain la meute me fait face et fond sur moi. Les journalistes ne sont pas les derniers. Avant même que le premier flic ne pose la main sur moi, leurs questions viennent me piquer comme autant d'insectes :

— Tom ! Tom !

— Monsieur Harris !

— Votre première réaction, s'il vous plaît, Tom. Vous êtes en direct sur Fox !

— Tom, comment avez-vous rencontré ces enfants ?

— Pourquoi avez-vous écrit un livre qui vous accable, Tom ? Éprouviez-vous le besoin de vous confesser à la justice ?

— Tom, s'il vous plaît, juste un mot !

Leur bourdonnement me file le tournis. Si deux paires de bras ne ceinturaient pas tout à coup les miens, je m'écroulerais sans doute sous leurs yeux électroniques, impassibles. Je me sens retenu, puis soulevé et glissé comme un fardeau négligeable jusqu'à l'entrée de ma résidence. Les

aboissements ne tarissent pas, au contraire. La foule des badauds s'ajoute à celle des reporters et des représentants de l'ordre. La cohue nous ballotte sans ménagement. Au milieu des visages qui surgissent devant moi, tels des diables de carnaval, je crois en reconnaître certains : John Holz du Delphic, Rony Albrecht du HoCo, certains des autres locataires de Cabot, probablement des étudiants que j'ai croisés en littérature comparée ou au réfectoire du Quad.

Une arrestation, même aussi houleuse que la mienne, ne se déroule pas comme on le voit dans les films. Le flic qui vous interpelle ne commence pas par vous énoncer posément vos droits Miranda et patin-couffin, et tout le verbiage dont se repaissent les scénaristes télé. Joe Kennedy me regarde sans me saluer et, d'un mouvement de menton, intime à ses sbires l'ordre de me passer les menottes, bras dans le dos. Tout va très vite. À titre préventif, un poing anonyme enfonce une matraque en forme de T dans mes côtes – je crois avoir lu un jour quelque part que ce modèle répond au doux nom de PR-24, ou quelque chose comme ça –, me bloquant instantanément la respiration. Ainsi maîtrisé, je n'ai d'autre choix que de les laisser disposer de moi comme d'une vulgaire poupée de chiffon. Aucun membre ne répond plus à mon système nerveux central. Je suis parfaitement à leur merci. On me traite comme un animal dangereux. Pourtant je ne me suis jamais senti aussi inoffensif, aussi incapable de mordre.

L'air me manque. Tout danse d'une manière étrange autour de moi. Je vois en quatre ou cinq images seconde, guère plus, la réalité n'est plus que ce film atrocement saccadé. Grotesque. De cette caricature n'émergent que quelques flashes.

Lucy French et Gene Devroe côte à côte, comme le jour où ces deux-là m'ont convoqué.

Drew Faust en personne, venue assister à la première interpellation d'un étudiant de son ère jusque-là exemplaire. Si les charges retenues contre moi sont confirmées, je serai le premier tueur en série de toute l'histoire de Harvard. Cela vaut bien une petite sortie publique de Mme la Directrice, non ?

Sophie, en grande partie dissimulée par la forêt de curieux, qui m'invite à lire sur ses lèvres. Ce pourrait être « N'avoue rien » ou aussi bien « Ne vois

rien »... ou que sais-je encore.

Puis tout s'efface quand on m'engouffre de force à l'arrière d'une Crown Victoria blanche de la police universitaire. Je suppose que la police de Boston a tenu à impliquer les autorités locales, pour que l'institution qu'est Harvard ne perde pas tout à fait la face dans cette histoire.

Le siège du mort est occupé par Joe Kennedy. Pour une fois, la mort n'est pas dans ma tête. Elle est assise là, devant moi. Elle arbore un visage presque familier.

— J'aurais préféré ne jamais t'offrir cette balade, Tom...

L'officier de police semble sincèrement déplorer la situation.

Deux autres voitures nous escortent, toutes sirènes hurlantes. Trois motards slaloment autour de nous pour tenir à distance les caméras mobiles perchées sur les deux-roues des différentes chaînes qui couvrent l'événement en direct. J'imagine que, au même moment, ma tronche retouchée occupe tous les écrans. Me voilà l'ennemi public numéro 1. Le monstre de Boston. L'empoisonneur de Harvard. Bref, l'un de ces sobriquets sans lesquels l'horreur ne saurait faire une audience juteuse. Il ne s'agit pas seulement de dégouter un bon fait divers bien sanglant, il faut aussi lui donner un nom. Une marque.

Signe de mon nouveau statut, on me dépêche directement au siège de la police de Boston, Bowdon Square. Là, d'autres caméras et d'autres charognards nous attendent, quoique sensiblement moins nombreux qu'au Quad. Des véhicules qui portent tous l'identification A1 bouclent la rue de part et d'autre. Je note que les deux flics qui me sortent du véhicule marquent une pause devant le premier rideau d'appareils photo, comme pour mieux laisser le loisir à ces derniers d'immortaliser mon faciès abject et coupable à souhait. Qui peut croire en l'innocence d'une tête pareille ? Même moi je ne goberais pas ça. Franchement, je n'hésiterais pas une seconde, je me jetterais la première pierre.

— Ça va, les gars, ça suffit comme ça ! lance Joe Kennedy à ses hommes.

Son reliquat de compassion et d'humanité reste à la porte de la salle où l'on me conduit, à l'intérieur de ce blockhaus de briques claires tout juste percé de hautes meurtrières au niveau du troisième étage. Une pièce

dévolue aux interrogatoires, je le saisis immédiatement : une table unique, deux chaises, aucun autre élément de mobilier, et cette vaste vitre teintée sur toute la longueur du mur opposé.

Depuis qu'ils m'ont cueilli devant Cabot, il n'a pas dû s'écouler plus d'une grosse demi-heure. On m'assied d'une forte pression sur les épaules.

— Laissez-nous, ordonne mon hôte aux deux hommes en uniforme.

Je me répète en boucle « Il ne peut pas me lier à l'aspirine », mantra destiné à blinder mes résistances. Ce sera toujours plus utile que ce maudit bracelet dont l'empreinte violacée me tatoue mieux que leurs pinces métalliques.

— Tom, Tom, Tom...

Ce disant, il tourne autour de moi, le visage posé dans ses mains qui opèrent elles aussi un lent mouvement rotatif. Il paraît épuisé.

— Je veux que tu saches que je n'ai pas eu le choix. Trois des quatre familles de victimes ont porté plainte contre toi. Depuis la publication du *Manuel*...

— Et la quatrième ?

— Ils appartiennent à une congrégation à la noix, du genre qui accorde le pardon avant même que celui qui les a offensés ne le réclame... Tu vois le tableau.

Si Joe Kennedy n'avait pas toujours été si réglo avec moi, presque amical par moments, je me demanderais sérieusement quel intérêt le flic qu'il est peut avoir à me ménager de la sorte.

N'est-il pas censé me cuisiner ? N'est-il pas supposé me faire avouer tous ces meurtres, quand bien même il nourrit quelques doutes à titre personnel ? Le cinéma, les polars et la télé m'auraient-ils menti tout ce temps sur l'intégrité des flics et leurs méthodes douteuses ? Après tout, je suis le premier suspect sur la liste, le coupable idéal... Il chercherait à faire capoter son enquête qu'il ne se comporterait pas autrement. Mais pourquoi un flic voudrait-il donc *ne pas* élucider une affaire criminelle ? Hein, pourquoi ?

— Je vais te poser une série de questions...

Ah, quand même ! On y vient. Le grand barnum de la flicaille commence.

— ... et je te demande juste de répondre par oui ou par non, poursuit-il. On est d'accord ?

Quel intérêt y a-t-il à m'interroger de façon aussi sommaire ? Ils ne m'ont même pas soumis au polygraphe ou à l'un de ces autres gadgets censés produire des aveux au kilomètre. J'acquiesce malgré tout.

— Bien. Pour commencer, je vais te montrer une photo de chacune des victimes et tu vas me dire si oui ou non tu la connais, si tu l'as déjà rencontrée de son vivant, ne serait-ce que quelques instants. J'ai bien dit *de son vivant*... Car, forcément, les deux gamins que tu as vus morts figurent aussi parmi ces portraits.

Le premier gamin est un petit rouquin comme on n'en voit qu'à Broadway, le ghetto irlandais de South Boston. La dizaine. Le visage constellé de taches de rousseur. Les traits ronds, le nez court, l'œil plutôt rieur sur cette photographie scolaire.

En dépit d'un éclairage fort différent, je crois reconnaître le pauvre petit allongé sur sa table d'autopsie et dont le parfum de pourriture m'a vidé l'estomac. Mais les « cheveux rouges » se ressemblent tous, avait coutume de dire mon père.

— Ronald Donovan. Tu l'as déjà vu, oui ou non ?

J'énonce ma vérité à voix haute :

— Non.

Sur ma vie, je n'ai jamais rencontré ce même ailleurs qu'à l'hôpital pour enfants de Longwood.

— OK. Voici le deuxième : Luke Stewart. Le reconnais-tu ?

Nouvelle photo de classe, plus ancienne, le gamin ne doit guère avoir plus de sept ou huit ans là-dessus.

— Non. Je ne l'ai jamais vu.

Ni mort, ni vif.

Le cliché que Kennedy dépose maintenant sur la table tranche avec ces images figées, presque officielles. Il s'agit d'une photo familiale prise un jour d'été sur les bords de la Charles, dans un décor qui évoque l'environnement verdoyant de l'Esplanade. Le gamin est tout sourire. On

devine qu'il vient de s'esclaffer. Ses yeux brillent d'une joie éclatante, spontanée, impossible à produire sur commande.

Quand je l'ai vu dans sa chambre de Bay State Street, il ne riait plus. Mais j'étais assez proche de lui ce jour-là pour être cette fois certain qu'il s'agit bien de la même personne.

— Leonard Gibbs. Vu ou pas vu ?

— Pas vu... Enfin, sauf avec vous...

Ma voix décline sur ces derniers mots.

Le quatrième et dernier portrait a été pris par un photographe professionnel, cela saute aux yeux. L'éclairage est léché, et les parents ont habillé et coiffé leur rejeton avec soin. Il porte une croix autour du cou. Je suppose que ce sont ses parents, miséricordieux par nature, qui ont renoncé à me poursuivre.

— Simon Olson ?

— Non, désolé, connais pas.

L'officier récupère les tirages et les range dans une pochette cartonnée à rabats. Enfin, il s'assied face à moi et il entonne une litanie de questions qu'il débite sur un ton monocorde, me laissant à peine le temps de répondre entre deux.

— Tu prétends donc n'avoir jamais été en contact avec l'un de ces enfants de leur vivant ?

— Oui... Enfin, non, je ne les ai jamais rencontrés.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que l'aspirine qui les a tués tous les quatre soit la même que celle qui a été identifiée dans les boissons relevées chez toi ?

— Je ne sais pas... Je n'en ai aucune idée.

— Tu persistes donc à dire que ce n'est pas toi qui as « piqué » la brique de jus contaminée qu'on a retrouvée dans ta cuisine ?

— Non... Ce n'est pas moi.

On pourrait jouer longtemps à ce petit jeu-là. C'est simple, au fond. Il pose une question à laquelle il sait par avance que je vais répondre par la

négative, tâche dont je m'acquitte aussitôt dans une parfaite économie de mots.

Joe fixe alors mon œil blanc comme si celui-ci allait parler à ma place. Lui révéler ces choses que ma bouche répugne à lui livrer.

— Depuis quand détiens-tu ta patente de marchand itinérant ?

— Trois ans, à peu près.

— Tu ne vends ta marchandise qu'à la sortie de Fenway Park, n'est-ce pas ?

Voilà. Nous y sommes. Il vient enfin d'établir le chaînon manquant entre les gosses et moi. Le stade. Ma buvette ambulante. Les boissons en brique. Il n'a toujours aucune preuve manifeste, mais cette fois la jonction est faite entre nous. Elles, les victimes. Moi, le meurtrier. Peut-être a-t-il fait le lien depuis belle lurette. Peut-être attendait-il juste d'en obtenir une pleine et entière confirmation. Et c'est maintenant chose faite.

À quoi bon lui mentir sur ce point ? Il y a des centaines de supporters qui peuvent en témoigner. « Une Sam', Tom, s'il te plaît ! » Les mêmes mots, les mêmes gestes, chaque fois réitérés. Et puis, au risque de me répéter, je n'ai pas vraiment une tête que l'on oublie.

— Oui. Toujours au Park.

Chaque jour de match. Porte B. Comme mon père. Et son père avant lui.

II – L'Apprentissage

OceanofPDF.com

22 – Jeudi 27 octobre 2011

En principe, la procédure se déroule de la manière suivante : après avoir été entendu par les services de police, le prévenu est écroué dans un centre de détention provisoire avant de comparaître, plus ou moins rapidement selon la gravité des faits qui lui sont reprochés et la médiatisation de son affaire, devant un juge qui lui lira les charges et décidera de transformer ou non ces dernières en poursuites pénales. Si c'est cette option qui est retenue, on lui signifiera alors la date de sa prochaine comparution et le cas échéant, si le tribunal ne croule pas sous les dossiers en souffrance, quand se déroulera son procès. C'est aussi au cours de cette audience que ce même magistrat est habilité à prononcer une libération conditionnelle, en contrepartie d'une caution financière qu'il fixe souverainement.

Voilà pour la théorie. J'ai bien dit la théorie. Parce que, dans mon cas, rien ne s'est passé comme ça.

Joe Kennedy en finissait de ses questions quand un grand type gominé, maigre, vêtu d'un costume italien outrageusement cintré, a fait irruption dans la salle d'interrogatoire et s'est écrié, presque trop solennel pour paraître crédible :

— Maître Jonathan Fisk, avocat au barreau de Boston.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Qui vous a autorisé à entrer ici ?

Pour la toute première fois, je voyais ce policier flegmatique sortir de ses gonds.

L'homme de loi s'était contenté de lui tendre une sorte de papier vert, que Kennedy avait parcouru avec une moue déconfite. Vaguement dégoûtée.

— Comme le quatrième amendement m'y autorise, je représente et j'assiste M. Harris ici présent.

Première nouvelle. J'avais soudain un avocat. Le Delphic avait-il pris sur lui de me dépêcher l'un de ses cadors, pensant acheter ainsi mon adhésion ? Pourtant, un possible tueur en série, il y a mieux comme promotion pour recruter de nouveaux membres au club...

— Et le certificat de transfert de la caution, vous l'avez ?

Une caution ?

L'avocat avait dégainé un autre document, sur lequel on pouvait deviner une série impressionnante de tampons et de cachets.

À la lecture de cette seconde pièce, le flic avait recouvré en partie sa naturelle tempérance. Il dévisageait maintenant son vis-à-vis, le papier toujours en main, s'interposant entre mon sauveur et moi, comme si ces ordonnances ne suffisaient pas et qu'il aurait fallu lui passer sur le corps avant d'obtenir pour de bon ma libération.

— OK. Et depuis quand le juge Sawyer décrète des levées d'écrou en cours de procédure ? Et qui plus est en catimini ?

— Quand toutes les pièces sont réunies rapidement, rien ne s'oppose à une audience restreinte... et rapide.

Je ne l'ai appris que plus tard, mais aucun des deux interlocuteurs n'était dupe. Il faut d'ordinaire plusieurs jours pour en arriver là. Afin d'obtenir un tel miracle dans un délai aussi bref, il avait probablement fallu débarquer dans l'heure au bureau du juge Sawyer, peut-être même à son domicile, avec un dossier déjà constitué, une preuve certifiée de ma solvabilité et sans doute aussi quelques moyens de pression sur le magistrat.

Vu l'ampleur qu'avait prise l'affaire des gamins empoisonnés ces derniers jours, je ne doutais pas que le montant de la caution était astronomique. Quel mystérieux bienfaiteur avait pu débloquer une telle somme ?

Si vite... et pour moi ?

— Qui a dit que les éditeurs étaient des ingrats, hein, mon gars ?

George Killin m'avait ouvert grand les bras depuis l'autre extrémité du hall. Il marchait maintenant sur moi, un large sourire éclairant son bronzage. Lui qui m'avait mis au défi de le poursuivre devant un tribunal, voilà qu'il m'en sortait au moment le plus critique. M'accueillant comme un père retrouve son fils prodigue, sans aigreur ni rancune.

Ce subit revirement devait bien avoir une explication logique. En l'espèce, elle était économique.

— Allez, devine un peu à combien on en est ?

Combien de quoi ? Milliers de milliards de dette publique ? Je pensais à ce compteur lumineux dans une rue proche de Time Square, à New York.

Enfants tués par balle cette année dans la région ? Je songeais à celui accroché le long de l'autoroute du Massachusetts, visible depuis le pont qui l'enjambait en direction de Fenway Park.

— Euh... Aucune idée.

— Près de cent mille ! En moins d'une semaine ! Tu te rends compte ? ! On en est à la troisième réimp en trois jours !

Cent mille. C'était le nombre d'exemplaires écoulés du *Manuel* qui le rendait si joyeux, si prolixe. Et soudain si généreux.

— À ce rythme-là, s'enflammait-il, on est sûrs d'atteindre le million ! Et on n'a pas encore eu tous les médias nationaux attendus. Ajoute là-dessus un petit *60 Minutes* ou un truc dans ce genre, et on pourra bientôt parler de millions avec un « s » !

La suite de sa logorrhée m'avait détaillé les plans mirifiques qu'il faisait sur à peu près toutes les comètes connues. À l'écouter, nous allions devenir immensément riches. Non, mieux : le livre était à peine dans les librairies que nous l'étions déjà. L'engouement était tel, la couverture médiatique si hystérique, que son diffuseur avait concédé une avance exceptionnelle sur la part qui nous revenait à tous deux, lui l'éditeur et sa trentaine de pour cent, moi l'auteur et mes dix à douze pour cent. C'est sur cette cagnotte inespérée qu'il avait ponctionné le montant astronomique de ma caution : 200 000 dollars.

Des livres écrits par des serial killers, il en était paru des dizaines depuis la vague des thrillers sanglants des années 1990. Mais tous sans exception

jusqu'au mien, jusqu'à la publication du *Manuel*, étaient des documents écrits depuis leur cellule. À un moment où, aux yeux de la justice et de l'opinion publique, les jeux étaient déjà faits depuis longtemps. De ce point de vue, et presque malgré lui, Killin avait proposé un ouvrage aussi brûlant qu'inédit : la confession d'un tueur en série au cours du procès d'instruction, alors qu'il venait tout juste de perpétrer son dernier crime. Mieux encore, et pour la première fois, c'est le livre lui-même qui avait précipité la chute et l'arrestation du criminel concerné. Thomas Harris, pour vous servir.

Exit Capote. *Out* Ellroy. Enfin la littérature n'était plus à la traîne de l'actualité ! Cette fois, c'est bien elle qui la façonnait, qui lui donnait son sens et la direction à suivre. Un phénomène si nouveau, si inattendu surtout, à l'heure d'Internet et des réseaux sociaux, que même les non-lecteurs chroniques se ruaient chez leur libraire pour obtenir leur exemplaire de *mon* livre. Un roman si sulfureux, tellement en prise avec le fait divers qui passionnait maintenant l'Amérique tout entière, que chacun voulait se faire son opinion. Quitte à hurler au loup. Quitte à me condamner avant même que mes juges aient entendu ce que j'avais à dire et ne se soient exprimés à leur tour.

Évidemment, si Killin s'était risqué à le mettre en vente après mon inculpation, jamais Sawyer et ses confrères ne l'auraient toléré. La publication aurait été suspendue, peut-être même purement et simplement interdite. Mais, en réagissant aussi vite qu'il l'avait fait, éditant le *Manuel* dans les conditions que l'on sait, pour le moins précipitées, George s'était engouffré dans une fenêtre de tir certes étroite et périlleuse, mais aussi particulièrement favorable. Et vertigineusement profitable. Désormais, il était assez peu probable que le juge fasse retirer le livre des librairies. D'autant moins qu'il apparaissait aux yeux de tous comme la première des pièces à conviction, l'élément qui m'accablait. L'histoire judiciaire de ce pays regorgeait de cas où un livre avait permis de disculper un prévenu, ou tout au moins d'apporter un autre éclairage sur les faits qui l'impliquaient, hélas souvent à titre posthume. Mais, pour la première fois, c'est le phénomène inverse qui se produisait : le *Manuel* me condamnait par avance, et de manière quasi certaine. Pire, plus il rencontrait un succès retentissant, plus l'opinion publique se mobilisait contre moi. Qu'un tueur

d'enfants puisse pousser le cynisme et l'abjection jusqu'à faire un tel étalage de sa folie criminelle provoquait moult remous dans l'Amérique croyante et bien-pensante. Dans les jours suivants, des comités pour le rétablissement effectif de la peine de mort dans l'État du Massachusetts fleuriraient un peu partout. Des marches blanches seraient organisées spontanément par des pères et des mères de famille révoltés, sans l'aval des parents des victimes, au cours desquelles certains brûleraient des exemplaires de mon livre à même l'asphalte.

— Attends le plus beau : devine qui m'a appelé au bureau hier ?

— Le président de l'amicale des serial killers ?

Je faisais de l'humour, mais, la vérité, c'est que chacune des nouvelles qu'il m'apportait, et qu'il considérait visiblement comme un nouveau trophée à poser sur son bureau, achevait d'effondrer en moi ce qu'il me restait d'humain et de vivant.

— Si je te dis le plus grand réalisateur de tous les temps, ça t'évoque quelque chose ? Celui dont le nom commence par un...

— George ! je l'avais coupé brusquement. Vous réalisez quand même que ce bouquin est en train de me conduire tout droit à l'injection létale ? Vous en êtes bien conscient ?

— Tu écoutes ce que je te dis, ou tu fais semblant ? Hollywood va adapter ton livre, mon garçon. Tu vas être sanctifié par le cinéma !

— Et alors, qu'est-ce que ça change pour moi ?

— Tu vas devenir une putain d'icône ! Et tu sais comment tourne ce pays : on adore voir les vieilles gloires se casser la gueule... Mais on ne touche pas à une étoile en pleine ascension. Jamais ! C'est contre l'esprit même de la Constitution. Ce serait un véritable attentat contre le rêve américain.

Comme je ne réagissais pas, il m'avait saisi par les épaules et emmené à sa suite à l'extérieur du bâtiment. Les quelques minutes de son exposé enthousiaste avaient suffi à son avocat, Fisk, pour obtenir qu'on me retire les menottes et qu'on me restitue les quelques effets – ceinture, clés, portefeuille et lacets – déposés à mon entrée.

Dans la rue, la meute s'était en grande partie dissipée. Ne demeuraient plus que quelques voitures de service, dont deux, pourtant vides, crachaient une fumée blanche qui attestait l'activité de leur moteur. Prêtes à partir à la moindre urgence.

— Sawyer a cent fois le temps de me condamner, d'ici là...

— Fais confiance à Jonathan. Il va bien réussir à nous trouver un petit vice de procédure pour faire traîner tout ça le temps qu'il faut...

Il avait désigné le beau gosse en Cerruti qui était sorti à notre suite. Fisk s'était engouffré dans la brèche :

— Il faudrait d'ailleurs que nous nous parlions au calme, vous et moi, pour mettre au point la véritable première audience. Mon passage en force d'aujourd'hui a un peu crispé tout le monde, à la cour. Il va falloir rattraper le coup et passer du baume à tout ce beau monde.

— Quand ça ?

— Le plus tôt serait le mieux. Demain matin 11 heures ? Mon bureau ?

Son bureau. Son heure. Ses conditions. On ne marchandait pas avec l'avocat qui est supposé vous sauver la vie. On accepte tout. Et on note sagement.

Le souci, c'est qu'à l'adresse qu'il m'a donnée, et devant laquelle je me tiens maintenant, il n'y a aucun accès vers de quelconques étages de bureaux. Et pour cause : le 720 Atlantic Avenue – comment ai-je pu l'ignorer ? – est l'adresse de South Station, la principale gare routière et ferroviaire de Boston. Le point de départ vers toutes les destinations du pays.

Une vraie invitation à la fuite.

23 – Vendredi 28 octobre 2011

Telle Alice au bord du gouffre, je ne sais pas si je dois sauter ou non. Ne manque plus qu'un lapin muni d'une montre à gousset pour m'attirer à sa suite à l'intérieur de la gare, grouillant d'une foule moins dense qu'aux heures de bureau, plus indolente, plus flâneuse. Des mamans qui traînent à bout de main des enfants tout juste en âge de marcher. Des représentants lestés de lourdes mallettes de démonstration qui cherchent où se jeter un latte avant de repartir par le premier train. Des personnes âgées qui viennent planifier leur prochain voyage, sans doute une visite à leurs enfants exilés hors de l'État. Quelques touristes qu'un homme d'affaires entre deux rendez-vous oriente avec amabilité. Une ambiance de jeudi matin, plutôt calme. On pourrait dire bon enfant.

Alors pourquoi ces cris qui me semblent surgir de la salle des pas perdus ? De quel incident sont-ils la signature ? Qui moleste-t-on ? Qui prend-on à partie ?

Je m'aventure enfin dans le bâtiment. À peine suis-je entré que j'avise un groupe portant banderoles et calicots. Qu'ils soient l'origine de ce raffut ne fait plus de doute. Mais, à cette distance, dans le brouhaha sourd de la salle immense, j'ai du mal à distinguer leurs slogans, encore plus à saisir la nature de leurs revendications. Quand, après quelques pas, je reconnais une reproduction de la couverture du *Manuel* sur le panonceau qu'une femme dans sa quarantaine brandit au-dessus de sa tête. Le fac-similé est biffé d'un seul mot, écrit au marqueur rouge : « Honte ! » Sur moi. Sur mon livre. Sur ceux qui en font la publicité, comme cette librairie, *Barbara's Bestsellers*,

sisse au cœur de la gare, dont les vitrines basses sont intégralement tapissées de mon *œuvre*.

Une main me saisit soudain le coude.

— Bon d'accord, y a toujours des grincheux pour venir gâcher la fête...

Killin. C'est lui l'auteur de ce traquenard, j'en suis sûr. Il n'a jamais été question d'un rendez-vous avec Fisk ce matin. Ce n'était qu'un prétexte pour m'attirer ici. Mais pourquoi ?

— Mais regarde-moi un peu cette mise en place ! Et la queue là-bas, tu la vois ? T'en dis quoi ? C'est pas la classe, ça ? Ils sont tous là pour toi, Tom ! Pour *toi* !

Il me désigne le kiosque à l'ancienne qui s'élève à quelques dizaines de mètres de nous et autour duquel serpente une file d'inconnus visiblement indifférents aux récriminations des manifestants tout proches. Sur l'un des comptoirs trône mon portrait contrecollé sur un support en mousse rigide. Je comprends enfin pourquoi il m'a fait venir là : une séance de dédicace !

Ils patientent sagement autour du petit édifice, leur exemplaire du *Manuel* en main. Ils sont de tous âges, de toutes origines. Tous avides de découvrir le phénomène national que je suis devenu en quelques jours. Un frisson effervescent les parcourt à mesure qu'ils m'aperçoivent, affichant qui un sourire, qui une grimace. Ils devaient s'attendre à une tête un peu « spéciale », mais voilà qu'ils découvrent mon œil, opportunément gommé de mon portrait officiel. Certains cachent à peine leur répulsion. Je ne peux pas leur en vouloir...

J'aimerais avoir le courage de partir en courant.

De l'autre côté des portes à doubles vantaux vitrées, je devine les quais et les feux rouges arrière des motrices alignées à perte de vue. Il me suffirait de filer là-bas, au-delà de la coupole de verre qui illumine les wagons et les passagers, silhouettes incandescentes, et de grimper dans la première rame venue. Peu importe la destination. Killin doit sentir mes hésitations, car il m'empoigne par la nuque d'un geste puissant et me conduit jusqu'à ma table de signature, comme on conduit un élève récalcitrant à son pupitre. Tout juste s'il ne me traîne pas par l'oreille, garnement que je suis.

— Mesdames, messieurs... Tom Harris !

D'une voix de stentor, il me signale et me livre aux fans attroupés. Quelques claps timides lui font écho. Son annonce provoque surtout un redoublement des invectives et des lazzis du côté des opposants, dont l'étau se resserre autour de la librairie : « Honte ! Honte ! Honte ! »

Se maintenant à une distance prudente, un flic en faction dégainé son talkie pour informer son central de la situation et peut-être réclamer de l'aide.

Un peu sonné, je m'affale sur la chaise qu'une libraire blonde et exagérément permanentée glisse sous mes fesses. Comme je n'ai jamais sacrifié à ce rituel, je ne sais pas quoi écrire sur la page de garde que le premier lecteur de la file me présente, immaculée. Je suspends le stylo un instant au-dessus du papier. Signer chacun de ces livres vaudra pour autant d'aveux, je le sais. Jusqu'ici, je pouvais plaider la méprise regrettable. Mais, en apposant mon paraphe sur ces ouvrages, je fais un pas de plus vers la culpabilité. Un pas immense. Je serai définitivement, et aux yeux de tous, l'auteur de ce livre qui n'apparaîtra plus dès lors que comme ma confession. Pour ne pas dire *ma déposition*.

Alors, sans réfléchir, je griffonne non pas des mots, mais un dessin. Ce qui ressemble à un œil. Un œil aussi blanc que le mien, dont je me refuse à noircir la pupille ni même l'iris. Qu'est-ce que ça prouve, un croquis si simple, si naïf ? N'importe qui pourrait l'avoir gribouillé. Cet œil, c'est à la fois personne et parfaitement moi.

— Euh... C'est tout ? s'étonne le lecteur, interloqué.

— Oui. Comme ça, je vous tiens à l'œil... Je pourrai voir ce que vous faites de ce livre.

Ma réponse, presque menaçante, lui fait céder sa place au suivant plus vite qu'il ne l'avait envisagé. Deuxième lecteur, même traitement. Et ainsi de suite. Chaque fois, cet instant de surprise quand l'œil blanc apparaît sous la pointe de mon stylo. Et cet air effarouché qui me scrute en retour pour tenter de deviner si j'ai pu appliquer mes sanglants préceptes sur Ronald Donovan, Luke Stewart, Leonard Gibbs et Simon Olson.

La plupart d'entre eux voient déjà en moi l'un des plus grands criminels qu'ait jamais compté le Massachusetts. Ils se souviendront toute leur vie de cet instant où mon globe vitreux a accroché leur propre regard et l'a tordu

comme on tord le poignet de son adversaire au bras de fer. Une jeune femme brune au physique avenant, yeux bleus et peau blanche, me dévisage – à croire qu'elle cherche le play-boy sous l'apparente étrangeté de mon propre faciès. Peut-être me considère-t-elle comme un escalier vers cette célébrité à laquelle elle aspire. Un escalier de service.

« Rendez-nous nos fils ! Condamnez Harris ! » Les huées reprennent de plus belle, emplissant le hall d'une clameur qui couvre en partie les bruits de porte et de cavalcade des retardataires.

Le client d'après, sans doute impressionné par ce contexte et ce qu'il a entendu de mes crimes supposés à la télé, demeure à trois pas de moi. Killin et la libraire lui font signe d'approcher de concert, en l'encourageant de larges moulinets de la main. C'est un homme de taille moyenne, vêtu d'une surveste à carreaux noirs et rouges, et coiffé d'une casquette de base-ball à la gloire des Sox.

Si je n'étais pas moi-même le tueur officiel de cette assemblée, je dirais qu'il a le look parfait du sociopathe tel qu'on le donne à voir dans les séries. Contrairement aux précédents, il ne me tend pas son exemplaire, qu'il conserve soigneusement dans son dos. En revanche, il agite dans ma direction ce qui ressemble à un porte-mine métallique oblong, à la pointe effilée. Peut-être plutôt un coupe-papier. Le temps que je réalise la nature exacte de l'objet, son bras a jailli par-dessus le plateau de mélaminé en direction de ma poitrine et l'y a planté d'un geste brusque, décidé, violent. La première douleur passée, fulgurante, les coups suivants me semblent portés à un autre que moi. Mon corps encaisse, ma tête est déjà ailleurs, brutalement aspirée vers les cintres du hall, planant sur tout et sur tous.

Il réussit pourtant à réitérer son geste à trois reprises avant que deux badauds le maîtrisent, bientôt suppléés par deux agents appelés en renfort à la gare. Le sang qui fleurit sur ma chemise blanche me déconcerte. Je n'ai pas l'habitude de saigner d'autre part que du nez. Comme je tombe à la renverse, je sens plusieurs mains se saisir de moi et amortir ma chute vers le sol, ralentie, cotonneuse. Les cris disparaissent dans les battements sourds qui frappent à mes oreilles. Ou peut-être ont-ils cessé.

Est-ce une civière, cette chose sur laquelle on déplace mon corps inerte ? J'ai l'envie irrépressible de fermer les paupières. Une voix que je n'identifie

pas m'enjoint de ne surtout pas le faire, de rester avec elle, de m'accrocher.
De vivre encore.

À quoi bon ?

Après tout, si je mourais ici, maintenant, je n'aurais plus tous ces soucis à me faire. Plus à prouver mon innocence. Plus à lutter pour ma liberté. Je resterais à jamais l'auteur du *Manuel* et ma gloire posthume m'apporterait l'acquittement espéré. Elle m'oindrait d'une notoriété qui surpasserait toutes les absolutions.

Le double claquement des portes à l'arrière de l'ambulance me rappelle un instant à la vie, balayée par les gyrophares rouges qui étirent sur le décor alentour leurs longues langues de sang lumineux. Puis je meurs.

Je meurs, c'est bien ça, n'est-ce pas ?

OceanofPDF.com

24 – Vendredi 28 octobre 2011

Oui, je suis mort.

Mais j'ai dû oublier que je l'étais, je ne vois pas d'autre explication possible à la situation présente. Vraiment, la mort n'est plus seulement dans ma tête, elle s'ébat hors de moi, là, tout autour. Elle m'enveloppe de son linceul, frais et apaisant. Adamson me l'a bien dit, je suis susceptible d'effacer des pans entiers de ma mémoire. Alors, pourquoi pas ma propre vie ? Pourquoi ne reprendrais-je pas tout à zéro, après tout ?

Tout ce blanc autour de moi. Cette lumière qui fond détails et contours dans un même aplat vierge. Dans l'angle opposé au lit sur lequel je repose, je devine pourtant un visage. Je le distingue mal, mais je suis sûr de le connaître. Killin ? Fisk ? Reily ? Il me rappelle qui je suis, Thomas Harris. Ce que je suis, aussi : l'auteur présumé d'une série de meurtres que tout concourt à accabler, à commencer par ses propres écrits.

— Comment tu te sens ?

La voix chaude et sourde de Joe Kennedy bourdonne dans son coin. Je ne m'attendais pas à le voir, pas lui. Est-il seulement habilité à me rendre visite, maintenant que je suis en liberté conditionnelle ? Sommes-nous là dans le cadre strict de la procédure ?

Puisque je ne réponds pas, il approche sa chaise en plastique vert pomme de mon lit. Sa trogne de vieil Irlandais confit à la bière m'apparaît plus distinctement. Je n'avais jamais fait attention, mais, d'aussi près, ses joues

et son nez sont piqués d'une myriade de minuscules points bruns. Il pourrait passer aisément pour le père du petit Donovan.

— Tu sais que tu l'as échappé belle...

Ça, je crois que je l'avais compris, oui. Malgré la perfusion fichée dans mon avant-bras droit et qui doit distiller à intervalles réguliers son content de morphine, des élancements aigus transpercent ma poitrine en plusieurs points. Je pourrais presque sentir encore la lame frayer son chemin en moi, me piquer et me découper comme un vulgaire quartier de viande.

Le flic poursuit son monologue :

— On a serré le type qui t'a fait ça... Il est encore à Bowdon Square. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des centaines de milliers de dollars dans ses poches...

Dois-je prendre cela pour un reproche ?

— Il n'est pas très causant. Mais, visiblement, son même a été tué par un taré il y a plusieurs années. Et, comme le meurtrier court toujours, il n'a pas trouvé mieux que toi pour régler ses comptes.

Il fallait s'y attendre. Le *Manuel* ne me vaut pas que cet intérêt morbide des consommateurs de sensationnel qui achètent l'horreur en mots ou en images pour mieux s'en prémunir dans leur propre existence. Il attire aussi à moi toutes les souffrances, toutes les blessures encore à vif, tous ces affamés qui fondent sur moi comme des rapaces et espèrent bien repartir avec un lambeau de ma chair.

La porte de la chambre s'ouvre brusquement. D'où je suis, je ne devine qu'une paire de bottes vertes et deux jambes maigres qui en jaillissent, gainées d'un collant violet.

— Mademoiselle Harris ! s'exclame Kennedy à mi-voix. Vous tombez bien. J'allais partir.

Ce disant, il se lève et traverse la pièce dans sa direction. Sophie marque un pas sur le côté pour lui laisser le passage. Elle ne semble pas être mieux disposée que moi à l'égard du policier et ne répond pas au geste qui l'invite à occuper la chaise désormais vacante. À la place, elle se plante face à moi, collée aux barreaux au pied de mon lit.

— Je sais que dans l’immédiat tu n’es pas en mesure d’aller bien loin, me lance le capitaine au sortir de la pièce. Mais je te rappelle quand même que ta liberté sous caution prévoit que tu restes en ville. Alors pas d’escapade en amoureux, les amis... On est d’accord ?

Sophie hausse mollement des épaules. Puis, sans oser me regarder, elle sort de sa gibecière une enveloppe kraft que je reconnais instantanément. Celle qui contenait le manuscrit du *Manuel* !

— Comment tu as fait ?

Je découvre en même temps qu’elle que ma voix n’a pas définitivement disparu. Ce filet mal assuré, c’est bien le mien.

— Je suis allée traîner du côté de Beacon Street... et on peut dire que je me suis fait une nouvelle copine. Elle t’aime beaucoup, d’ailleurs.

Pas de jalousie dans sa remarque. Juste un sourire amusé, presque complice.

— Sandy ?

— Sandy. D’habitude, les enveloppes sont jetées après le scan que vous faites à réception. Mais ce coup-ci, vu le caractère exceptionnel du manuscrit qu’elle contenait, ils l’ont gardée.

Soudain ragaillardi par la perspective de ses possibles découvertes, je tente de me redresser. L’éclair douloureux que le mouvement déclenche en moi me tire un grognement plaintif. Sophie contourne le montant métallique et vient s’asseoir à même le matelas, presque à mon contact.

— Ça va ? Tu veux que j’appelle quelqu’un ?

— Non, ça va aller... Dis-moi plutôt ce que t’a raconté cette enveloppe.

— Franchement, au début, je ne l’ai pas trouvée très bavarde.

Elle l’oriente vers moi, et je reconnais ce tampon mité d’où n’émergent que quelques fragments de lettres et de chiffres :



— Et maintenant ? FMC DE-machin, ça te dit quelque chose ?

— Oui. Figure-toi que l'un de mes oncles a fait toute sa carrière dans l'administration fiscale. D'après lui, il n'y a que les structures fédérales qui emploient cette qualité d'enveloppes recyclées. Si on peut parler de qualité...

Sophie fait une petite moue que, en d'autres circonstances, j'aurais trouvée touchante. Car nous savons aussi bien l'un que l'autre ce qui se joue là : si nous parvenons à retrouver l'expéditeur de ce courrier, nous tiendrons sans doute l'auteur du *Manuel*. Et qui dit l'auteur du *Manuel* dit aussi l'empoisonneur de jeunes garçons, à n'en pas douter. Sur ce point, je ne peux que rejoindre Kennedy et Sawyer.

En clair, nous tenons peut-être là rien moins que la preuve de mon innocence. Je l'espère. J'ai l'envie farouche d'y croire.

— Pas mal ! je m'exalte avant de retomber aussitôt. Mais ça pourrait être n'importe quelle administration...

— Justement, non. Si on part du principe que le F de FMC signifie « Federal », il n'y a que deux administrations dans ce pays qu'on désigne par un tel acronyme : la Federal Maritime Commission...

Je remarque que son regard azur pétille. Sophie est faite pour ce job. C'est une fouineuse-née. Quel que soit l'accord secret qui les lie, elle et French, je dois reconnaître à cette dernière un sacré flair. Sa protégée est la digne héritière d'un Richard Reily.

— ... et les Federal Medical Centers, les centres médicaux fédéraux, complète-t-elle. Et tu tomberas, je pense, d'accord avec moi pour mettre *a priori* le fret maritime hors de cause.

— Centres médicaux fédéraux... Tu veux dire les prisons médicalisées ?

— Tout juste. Or, devine où se situe la plus proche d'ici ?

— Je donne ma langue au chat.

— DE...vens. FMC Devens, à moins d'une heure de route à l'ouest de Boston. Dans notre bel État du Massachusetts.

Cette révélation me laisse pantois.

Pourquoi ce nom ne m'est-il pas inconnu ?

Je n'ai pas besoin de l'entendre pour deviner le projet qui anime désormais ma partenaire : aller sur place.

— Et, une fois là-bas, on fait quoi ? On demande à voir les pires des tarés qu'ils ont en magasin ?

Typiquement le genre de plaisanterie auquel Sophie est hermétique. Elle ne sourit pas. Elle doit sérieusement soupeser le bien-fondé de ma suggestion.

— Non. On essaie de voir la direction et on leur soumet le peu d'éléments dont on dispose...

À ces mots, elle s'évente avec notre enveloppe providentielle. C'est vrai qu'il fait affreusement chaud, dans cette chambre.

— Tu crois vraiment que ça suffira pour qu'on nous ouvre les portes des cellules ?

Dans mes vagues souvenirs du cours de droit pénal, l'accès aux détenus est soumis à un ensemble de réserves très strictes. Impossible d'obtenir un parloir avec l'un d'entre eux en simple « touriste ». Même les journalistes encartés et jouissant d'une notoriété dans le domaine judiciaire éprouvent les plus grandes difficultés à pénétrer cet univers clos.

— Je peux toujours réclamer à Devroe de faire une demande en bonne et due forme, propose-t-elle, songeuse.

J'en aurais presque oublié qu'elle est une contributrice patentée de cette auguste gazette qu'est le *Crimson*.

— Pourquoi pas ? Mais tu n'as pas peur que l'administration pénitentiaire mette un temps fou à valider ta requête ?

— Je confirme, ça peut prendre des semaines.

La voix de Jonathan Fisk s'est invitée dans l'encadrement de la porte sans que personne le convie à entrer. Il porte cette fois un costume gris anthracite orné de fines rayures tennnis. Le cheveu aussi impeccablement laqué que lors de notre première et mémorable rencontre. Quelques pas encore et le voilà planté devant nous, sûr de son fait. Un avocat spécialisé dans les affaires criminelles n'a pas droit au doute. Il est partout chez lui.

Il poursuit son exposé d'un ton professoral. Je ne lui donne pourtant guère qu'une dizaine d'années de plus que nous.

— Si vous n'êtes ni de la famille du détenu, ni son avocat, et que votre visite n'est même pas sollicitée par ce dernier, vous avez assez peu de chances de parvenir à vos fins. Encore moins dans un délai bref.

Le regard que nous échangeons avec Sophie pose une seule et même question : qu'a-t-il entendu de notre échange ?

Fisk a beau m'avoir fait sortir de ma cage, je ne parviens pas à lui faire confiance. Je sais bien que, à ses yeux, les intérêts de Killin passent largement avant les miens. S'il faut me faire condamner pour vendre quelques centaines de milliers d'exemplaires en plus, il n'hésitera pas un instant. Il me sacrifiera aux intérêts de son client sans qu'une mèche de sa chevelure lustrée ne bouge.

Sophie l'interpelle crânement :

— Conclusion ?

— Conclusion, vous perdez votre temps si vous vous pointez à Devens la bouche en cœur. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais ce n'est pas n'importe quelle prison fédérale.

J'interviens à mon tour :

— Comment ça ?

— Devens est un établissement laboratoire. On y enferme les pires siphonnés de tout le système pénitentiaire. Les étudiants en criminologie ou en expertise psychiatrique viennent s'y faire les dents pendant leur stage de fin de cycle. Un petit passage là-bas, et après ça ils sont censés se coller avec les cas plus tordus à travers le pays. Le genre d'expérience qui forge les réputations, et les meilleures carrières.

Il chercherait à nous dissuader qu'il ne s'y prendrait pas autrement. Ou son petit tableau effrayant à souhait a-t-il au contraire pour fonction d'exciter plus encore notre curiosité déjà brûlante ?

— Vous y êtes déjà allé ? l'interroge mon binôme.

— Oui, plusieurs fois. J'ai deux ex-clients qui purgent leur peine là-bas.

Plutôt honnête de sa part, de nous avouer ainsi ses échecs passés.

— Et alors ?

— Et alors... Vous pouvez claquemurer la folie dans une jolie boîte toute propre, ça reste de la folie. On ne s'y frotte pas régulièrement sans y laisser des plumes.

Il se tourne alors vers Sophie, vers qui il lève un sourcil épais, en contradiction flagrante avec la sophistication de sa mise.

— Vous voulez bien nous laisser deux minutes, mademoiselle ?

Elle obtempère sans un mot, ses yeux ronds me lançant un message explicite de soutien. La porte qui se referme alors efface sa silhouette si frêle.

Mon avocat s'est affalé dans le fauteuil que Kennedy occupait quelques minutes plus tôt. Sa manière de me considérer est fort différente de celle du flic. Je n'y décèle pas ce fond de bienveillance qui émane de l'Irlandais. Le regard de Fisk ne laisse rien transparaître de ce que je peux lui inspirer. Il se contente de me dévisager, neutre, impassible, moins pour faire corps avec moi – décidément aucune empathie dans ces yeux-là – que pour s'abreuver de ce que je suis. Il cherche à s'imprégner de moi, comme un buvard vient boire l'encre sur le papier. D'un timbre calme, plus posé encore qu'à l'accoutumée, il pose cette fois une question qui ne s'adresse qu'à moi :

— Tom... J'ai conscience de ton état présent, mais j'ai besoin que tu sois vraiment avec moi, bien concentré. OK ?

— OK.

— Bien. Je ne vais te le demander qu'une seule fois. Une seule fois, martèle-t-il. Alors, prends tout ton temps pour me répondre. Et je te garantis que rien de ce que tu me diras ne sortira de cette pièce.

Je la connais déjà, sa question. Je me la pose en boucle depuis mon réveil. Peut-être même avant. Depuis que Reily m'a révélé le résultat des analyses.

Et il doit savoir que je m'y attends. Ce qu'il ne sait pas, par contre, c'est à quel point je doute maintenant de la réponse. Malgré Sophie. Malgré l'enveloppe.

— As-tu, oui ou non, tué ces quatre garçons ?

Quatre garçons dans le vent de la Charles. Quatre garçons effacés du paysage par une gifle du temps. Un caprice de saison.

Son regard ne me lâche pas. Il me presse comme un fruit dont on espère la dernière goutte.

Ai-je, oui ou non, tué ces quatre garçons ?

OceanofPDF.com

25 – Vendredi 28 octobre 2011

Je n'ai pas répondu. Contrairement à ce qu'il avait promis, il a répété deux fois sa question. Et je n'ai pas plus sacrifié à sa requête que je ne l'aurais fait s'il s'était borné à une seule interrogation ou s'il s'était acharné sur moi des heures durant. Tout simplement car j'en suis incapable. Or, « Je ne sais » pas ne figurait pas dans les options offertes. Oui ou non. Il ne voulait rien d'autre.

Reparti bredouille, il songeait probablement que les honoraires rapportés par mon affaire ne couvriraient jamais la somme d'efforts et d'emmerdements que j'allais lui occasionner. Mais il est certains dossiers, pour ces chasseurs d'acquiescement ou de non-lieu de haut vol, qui s'acceptent pour leur seul mérite médiatique. Et le mien n'était pas près de se tarir. Sur l'écran accroché à un bras articulé, face à mon lit, tous les journaux télévisés de la matinée relatent déjà la petite mésaventure qui a manqué de m'être fatale.

«... Thomas Harris a été transféré au Massachusetts General Hospital, où, de source médicale, ses jours ne sont plus en danger... »

Quelle bonne idée de mentionner l'hôpital où je suis soigné ! Comme ça tous les cinglés du coin pourront venir achever le travail commencé à la gare... J'adore les journalistes.

Quelques heures plus tard, Sophie réapparaît dans ma chambre, un sac de sport frappé d'un H cramois à la main. Elle le pose au pied de mon lit et en sort la parfaite panoplie du jogger de campus : tee-shirt blanc, training et

sweat gris perle, baskets noires biffées d'une virgule orange, casquette aux couleurs des Sox.

— J'ai fauché ça dans les vieilleries de mon père, annonce-t-elle avec un début de sourire.

Je crois qu'elle mentionne sa famille pour la première fois. J'en déduis que son paternel est un *alumnus* de Harvard, un ancien diplômé qui cultive les traditions et le souvenir de ses années d'études.

— Et je suis censé en faire quoi ?

— À vue de nez, ça doit être ta taille... Un poil trop grand, peut-être.

Inutile de m'en dire plus. Son plan est aussi limpide que les paroles de Joe Kennedy étaient claires : « Pas d'escapade en amoureux, les amis... On est d'accord ? » En *amoureux*. Comme s'il s'agissait de cela !

Moi qui ne suis même pas sûr de tenir sur mes jambes. Le moindre mouvement provoque un élancement douloureux qui transperce ma poitrine de part en part, à me couper le souffle. Je grimace ma douleur et mon impuissance. Mais d'une main elle dégage aussitôt le drap qui me couvre, pour m'exprimer toute sa détermination à m'aider.

— T'inquiète ! On va faire ça super doucement.

De fait, elle retire le cathéter planté dans mon bras droit avec une dextérité d'infirmière. Ce qui y coule est-il indispensable à ma survie ? L'idée me traverse, bref instant de panique, puis s'évanouit sous la douceur de ses gestes lents, mesurés. Je respire bruyamment, mais je ne tourne pas de l'œil. Juste une griserie passagère lorsqu'elle finit par redresser la tête de mon lit. À ce rythme, les minutes nécessaires pour m'habiller s'étirent dangereusement, et je surveille la porte de peur qu'une aide-soignante ne fasse irruption.

Le premier pied posé sur le sol pèse une tonne cotonneuse, transformant la fermeté du support en un sable mouvant. Sophie glisse une épaule sous mon aisselle, sa main à plat dans mon dos. La casquette vissée sur le crâne, je me laisse conduire jusqu'au seuil.

— On y va ? lance-t-elle dans un souffle.

J'approuve d'un hochement de tête accablé. Je gage que nous n'irons pas loin, dans un tel équipage.

Mais, à l'exception d'un adolescent qui attend qu'on l'admette dans une chambre, dos au mur, les yeux clos, enfermé sous son casque et dans les stridences musicales qui s'en échappent, le couloir est vide.

Lorsque nous parvenons enfin au parking, miraculeusement passés entre les mailles de la sécurité, je reconnais d'assez loin le véhicule vers lequel Sophie me traîne. Ma Corolla... *Ma Corolla beige !*

Installé sur le fauteuil passager, la poitrine étreinte par un poids invisible écrasant, je n'ai même pas la force de lui demander comment elle a mis la main sur les clés de ma guimbarde. Après un démarrage manqué et plusieurs calages, elle apprivoise mon vieux tacot et s'engage à petite allure sur Longfellow Bridge, en direction de l'ouest.

— C'est Rony Albrecht, il avait un double des clés de ton appart, m'explique-t-elle en quelques mots.

Décidément, cette fille a des ressources insoupçonnées. Elle a même prévu une couverture pour me dissimuler, vulgaire paquet, alors que nous débouchons de Main Street dans Massachusetts Avenue, atteignant les abords de Harvard. Parages où ma trombine est plus connue encore qu'ailleurs.

Ce n'est pas le chemin le plus prudent, d'ailleurs, mais c'est de toute évidence c'est le plus direct pour rejoindre les voies rapides Cambridge puis Concord en direction de la route 2W. L'axe majeur qui parcourt le Massachusetts d'est en ouest. J'imagine que ma conductrice a repéré l'itinéraire au préalable, car elle marque peu d'hésitation à chaque carrefour ou embranchement.

À mesure que nous nous enfonçons vers l'intérieur de l'État, au milieu d'une circulation moins dense, les centres commerciaux de périphérie et les bâtiments industriels se clairsèment. La neige, elle, s'épaissit sur les bas-côtés, et les projections de soupe boueuse qui jaillissent sur notre passage jouent à saute-mouton par-dessus ces gros talus blancs. Bien avant Acton, alors que l'autoroute traverse déjà une campagne triste et dépeuplée, plantée çà et là d'une grosse demeure bourgeoise en bois pastel, le ciel se pare d'un immense aplat gris qui éteint prématurément le jour. La température a brusquement chuté dans l'habacle. Toute concentrée sur la route, Sophie ne pipe mot. Elle ne semble même pas avoir remarqué les premiers flocons

qui s'écrasent sur le pare-brise dans un concert de ploc assourdis. Les essuie-glaces restent à l'arrêt.

Tendre le bras jusqu'au levier pour les actionner est un supplice qui m'arrache un piaaillement de bête blessée. Sophie sort si brusquement de la torpeur hypnotique dans laquelle la conduite l'avait plongée qu'elle fait une embardée, et frôle le rail de sécurité sur notre gauche.

— Nom de D... Ça va ? Tu veux que je prenne le volant ?

Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle a été tentée de nous envoyer dans le décor. Mais pourquoi ferait-elle ça, hein ?

Elle secoue la tête pour chasser mes idées sombres en même temps que les appels au sommeil qui l'accablent.

— Non, non, ça va très bien. De toute façon, on a fait plus de la moitié du chemin. On ne va pas s'arrêter maintenant.

Une voiture de police silencieuse, dont le gyrophare strie de rouge et de bleu le paysage lugubre, nous dépasse en trombe à la poursuite d'un hypothétique chauffard, lui donnant raison. Non, on ne va pas risquer de se faire reprendre, pas si près du but. Autant poursuivre le trajet comme nous l'avons commencé. Il faudrait juste que je lui parle un peu pour éviter qu'elle ne sombre. Mais les mots me manquent. Alors, à la place, j'allume la radio quelques instants, balayant la bande FM à la recherche d'une station d'informations, vaguement surpris qu'aucun flash ne mentionne ma fuite du Massachusetts General. Cela viendra sans doute bientôt.

En attendant, je tente de lancer une discussion :

— Ton père était à Harvard, lui aussi ?

— Hum, hum...

— Quelle spécialité ?

— Comme moi... Enfin, comme nous, littérature.

Je me demande s'il appartenait à la même promotion que French et Devroe.

— Et il fait quoi, maintenant ?

— Pas grand-chose. Il écrit des trucs débiles pour s'occuper. Mais pour l'essentiel, il gère le patrimoine familial.

Je vois que j'aurai du mal à lui arracher plus que ces quelques propos expéditifs, s'agissant de ses proches. Une telle discrétion ne serait pas dépourvue de charme si elle ne venait s'ajouter à tant d'opacité et tant de mystères.

Son acharnement à me porter secours a largement excédé le cadre fixé par Lucy French.

Jusqu'où irait-elle, pour moi ?

Quelques minutes plus tard, retournée à son mutisme confortable, elle relève la commande du clignotant pour indiquer qu'elle va se déporter sur la droite et, d'un mouvement du volant très progressif, presque trop lent, elle emprunte la bretelle de sortie où une couche de neige fraîche a résisté au précédent salage. « Sortie 37B – Jackson Road – Devens », indique le panneau qui surplombe la voie coudée.

Nous voilà presque arrivés. J'en suis le premier surpris. Depuis combien de temps avons-nous quitté Boston ? Ai-je dormi ? Sophie me semble pourtant avoir roulé tout du long à une vitesse largement inférieure à la limitation.

Devens est à peu près aussi sinistre que je l'imaginais. De longs bâtiments en briques bas, très en retrait de la route, à mi-chemin entre l'entrepôt et la caserne. Peu ou pas de commerces. Un trafic réduit à quelques camions qui sillonnent la région sans jamais s'y arrêter. On dirait un gigantesque camp militaire. Et pour cause : la commune s'est longtemps réduite à cela, comme nous l'apprend une guérite qui marque l'entrée officielle de cette riante agglomération. Après quelques centaines de mètres sur Jackson Road, Sophie tourne à droite dans Patton, étroite bande d'asphalte en léger surplomb de l'axe principal. Comme nous gravissons la pente légère au ralenti, un ensemble d'édifices d'architecture plus récente, années 1970 ou 1980 à vue de nez, apparaît sur notre droite. Perché sur un socle de pierres grossier, un large panneau nous indique la fin du voyage : « US Department of Justice / Federal Bureau of Prisons / Devens Federal Medical Center / Devens, MA. »

Sophie immobilise la voiture juste au niveau de la petite voie qui, à travers une plaine enneigée, serpente jusqu'au vaste parking de l'établissement. Il est plein. C'est donc qu'il y a des visiteurs. Ou bien les

détenus qui sont enfermés là nécessitent-ils tant de personnel pour les maîtriser ?

— Tu te sens prêt ?

Un petit nuage glacé danse devant la bouche entrouverte de Sophie. Ses yeux bleus brillent comme deux cristaux dans la pénombre grisâtre qui s'abat peu à peu sur nous. Les tiraillements dans ma poitrine déchirent ce qu'il me reste de lucidité. S'il ne faisait pas si froid, j'aurais sans doute perdu connaissance depuis longtemps. Le sourire que je parviens à esquisser n'est que le fantôme de ma résolution.

Si je me sens prêt !

OceanofPDF.com

26 – Vendredi 28 octobre 2011

À dire vrai, il existe bien une différence entre se sentir prêt et l'être réellement. Je le mesure maintenant qu'il s'agit de sortir de la voiture. À ce tremblement qui me gagne. À cette sueur qui inonde mon front alors même que le radiateur de la voiture peine à réchauffer l'habitacle réfrigéré. À cette boule qui irradie depuis ma poitrine et qui gagne mon ventre. Pourquoi cet endroit me produit-il un tel effet ?

Sophie a rangé la Corolla entre deux gros SUV flambant neufs. Au crissement des pneus, on peut dire que le tapis neigeux est là depuis un moment et qu'il a eu le temps de givrer au rythme des périodes de gel successives.

Il doit y avoir là deux bonnes centaines de véhicules, répartis en quatre longues lignes en épis et dominés par d'immenses lampadaires blancs. Un large panneau blanc, surplombé d'une bande jaune, informe les visiteurs : « Avertissement : tous les individus pénétrant dans cette propriété fédérale s'exposent à une fouille sur leur personne et dans leurs effets (sacs, boîtes, véhicules, conteneurs, vestes, manteaux, etc.). »

Mais ce n'est pas ce qui m'impressionne le plus. Je suis plutôt frappé par la modernité glaçante des bâtiments, ce large parallélépipède rectangle en béton gris situé à l'autre extrémité du parking et qui semble être l'entrée principale du complexe, ainsi que ces autres édifices qui s'étalent derrière, en léger surplomb, en tous points semblables. J'en compte six ou sept d'où nous sommes, dans le prolongement desquels on devine plusieurs terrains de sport en partie dissimulés par deux rideaux d'arbres déplumés.

Une affichette collée à même les portes vitrées nous indique que, par chance, nous avons visé juste pour les jours de visite. Le vendredi est l'un d'entre eux, ainsi que le samedi et le dimanche. Nous n'avons pas encore touché la poignée qu'un gardien en tenue beigeasse surgit dans les reflets fantomatiques de la surface vitrée. D'un air peu engageant, il désigne l'interphone situé sur notre gauche, où sa voix crachote ses premiers mots, exempts de tout bonjour :

— Vous venez pour une visite ?

Sophie répond par l'une de ces grimaces dont elle a le secret, et qui ne veulent rien dire. Derrière la vitre, le maton pose un regard lourd de suspicion sur moi. C'est un Noir au crâne chauve, dont le début de barbe grisonnante signe la fin de carrière. Visiblement, mon visage dissimulé par la casquette l'intrigue. Il poursuit à l'intention de ma camarade, un œil toujours rivé sur moi :

— Vous savez qu'elles finissent à 15 heures... lâche-t-il d'une voix atone. Si je vous laisse entrer maintenant, le temps de passer les contrôles, vous n'aurez qu'à peine dix minutes de parler.

— On n'est pas là pour un parler, je réponds en retirant mon couvre-chef.

À ces mots, sa main droite s'est instinctivement portée sur la crosse de son arme de service, à sa ceinture. On m'a rarement dévisagé avec autant d'attention ni autant d'hostilité contenue. M'a-t-il déjà vu à la télé ? Est-il en train de faire coïncider ce jeune homme étrange qui frappe à sa porte et mon image à la une des journaux ?

— Vous êtes là pour quoi, alors ?

— Nous souhaiterions voir le directeur, exige Sophie avec aplomb.

— Le directeur ? Maintenant ? Mais vous êtes qui, au juste ?

— Mon ami est impliqué malgré lui dans une affaire un peu délicate... Et nous pensons que la preuve de son innocence se trouve ici.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? Et c'est quel genre d'affaire, d'abord ?

Si nous devons négocier ainsi à chacune des étapes qu'il nous faudra sans doute franchir, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Sophie me

décoche un regard en biais, comme si elle jugeait le poids de mon apparence sur ce qu'elle s'apprête à lui révéler, puis elle se lance :

— Une affaire criminelle.

— Vous êtes son avocate ? suggère-t-il sans y croire.

— Non... Je suis sa sœur.

Elle extrait alors son permis de conduire de sous son épais poncho en poils synthétiques et m'invite à faire de même d'un petit moulinet de la main. Quel coup de génie : profiter de notre homonymie pour jouer la carte émotionnelle du frère et de la sœur. L'une venant au secours de l'autre.

Le vieux gardien scrute nos papiers plaqués à même la porte vitrée, puis lève à nouveau les yeux sur nous avec une moue incrédule :

— Mouais... il n'empêche que, sans rendez-vous ou ordonnance d'un juge, je ne peux rien faire pour vous.

Il est clair maintenant que nous ne franchirons jamais ce premier rideau. Si impavide soit-il, ce cerbère est programmé pour filtrer l'entrée de son enfer. Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sens presque soulagé de ne pas y être admis. J'avise alors seulement une petite pancarte dans le hall sombre qui s'étale derrière lui, sur laquelle de gros chiffres rouges dénombrent la population du lieu : 1 026 détenus, 412 personnels, dont 178 gardiens, 98 médecins et infirmiers, et 136 agents administratifs et d'entretien.

Un chuintement de pneus neige dans notre dos attire notre attention. La voiture qui s'est aventurée dans cette zone du parking doit appartenir à une huile, car elle se gare sans hésiter sur une place dont le marquage « Réservé » dissuade en principe les simples visiteurs.

De la berline noire et élégante, sans doute une européenne, sort un petit homme malingre, le visage émacié, vêtu d'un manteau de peau retourné brun et coiffé d'une chapka.

— Adamson... je murmure pour moi-même.

— Tu le connais ?

— Oui, c'est le Dr Adamson. Mon psy.

L'homme marche sur nous d'un pas sec, sautant à plusieurs reprises par-dessus une nappe de soupe ou de verglas. Ce n'est qu'à quelques pas de nous qu'il semble enfin me reconnaître. Dans son mouvement de menton entendu, quelque chose comme un « Tiens donc » ou un « Ben voyons », je ne lis guère de surprise. Juste un peu de perplexité et une once d'exaspération.

Je suis le genre de type dont on attend spontanément des embrouilles. Sans l'espérer, il devait s'attendre à ce moment depuis le début de notre relation thérapeutique. Il s'étonne néanmoins pour la forme :

— Tom... Qu'est-ce que vous faites là, mon garçon ? Ce n'est pourtant pas le jour de notre séance.

— Je sais, docteur. Je ne suis pas venu ici pour vous voir. En fait... Je ne savais même pas que vous travailliez ici.

Pourquoi ne l'a-t-il jamais mentionné, depuis le temps qu'il me suit ? Pourquoi ce cloisonnement étanche entre son activité en cabinet et ses interventions en milieu carcéral ? A-t-il peur d'effrayer sa patientèle ?

— Si, trois jours par semaine. Je dirige le département d'études des délinquants sexuels.

Voilà sans doute la raison pour laquelle il n'en fait pas état auprès de ses clients ordinaires. Le genre d'annonce qui jette un froid, s'il est encore possible de faire chuter la température ambiante.

Comme il note enfin la présence de Sophie, je me sens tenu de la lui présenter :

— Sophie est mon binôme en littérature comparée.

— Mademoiselle...

Il la gratifie d'un salut presque militaire, hochement de tête bref et rigide, avant de revenir à moi :

— Ce n'est quand même pas le Pr French qui vous envoie ici ?

— Non, j'admets en sourdine.

— À moins que ça n'ait un rapport avec cette histoire de livre... Non ?

C'est vrai, pourquoi aurait-il échappé à la déferlante médiatique autour du *Manuel* ? Ce n'est pas parce que je sèche nos rendez-vous depuis

plusieurs semaines que William Adamson a cessé d'exister pour autant !

— C'est un peu plus compliqué que ça, intervient Sophie. Mais ça n'est pas sans lien, en effet.

— Venez, nous enjoint-il en désignant la porte verrouillée. Vous allez me raconter tout ça dans mon bureau.

Le timbre du maton crachote son inquiétude depuis le boîtier noir de l'interphone :

— Docteur ? Tout va bien ?

— Oui, oui, Albert. Ces jeunes gens sont avec moi.

Joignant le geste à la parole, il dégage un badge plastifié qu'il glisse sur une protubérance grise dans le mur. Un voyant vert s'allume, et le clic libérateur du pêne se fait entendre.

— Je peux quand même vous demander où vous les emmenez ? s'enquiert le gardien.

— Juste dans mon bureau. On n'en a pas pour longtemps.

Nous franchissons quatre autres points de contrôle électroniques, les deux derniers nécessitant l'emploi d'un second badge en sus du premier. Hormis cette sécurité intransigeante, les locaux ressemblent aussi peu que possible à une prison. Couloirs propres et éclairés en abondance, bureaux vitrés, affiches portant des messages de prévention, sol lavé de frais... La pièce que nous ouvre Adamson d'une petite clé plate s'inscrit dans cette neutralité presque rassurante, épurée de ce qu'un tel lieu peut normalement distiller d'effrayant : pas de cris, pas de coups ou de claquements suspects, pas de traces de violence, pas d'odeurs déplaisantes. Sur le mur opposé, je note même un poster représentant un paysage de montagne – est-ce l'Idaho ? – qui m'apparaît comme étrangement familier.

D'une main tendue, il nous invite à prendre place sur les deux chaises qui regardent son bureau. Sophie n'attend même pas qu'il se soit assis à son tour, après avoir jeté ses effets sur une commode en métal gris pour sortir de sa gibecière la grande enveloppe kraft, raison de notre présence ici, et la lui tendre d'un bras décidé.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interroge le psy.

— L’enveloppe dans laquelle Killin Publishing a reçu le manuscrit du *Manuel*, je réponds à sa place.

— Et... en quoi cela concerne-t-il cet établissement ?

Je me borne à pointer le cachet du bout de mon index.

Être cette fois celui qui réclame des explications me procure un sentiment de puissance réel, même si je devine que ce brusque renversement de nos positions sera éphémère. Un homme tel que le Dr Adamson ne s’en laisse compter par rien ni personne.

— Vous pensez sérieusement que la personne qui a écrit cette chose est ici... N’est-ce pas ?

— Nous ne le pensons pas, nous en sommes sûrs.

— En imaginant qu’un détenu ait obtenu le matériel nécessaire à la rédaction de son texte, vu la qualité très particulière de celui qui vous occupe, la direction du centre ne l’aurait jamais laissé partir au courrier destiné à l’extérieur.

— Vous voulez dire que le contenu des enveloppes est contrôlé ?

— Systématiquement, oui.

— Et si notre auteur avait un complice au service postal ? suggère ma propre comparse.

— Difficile à envisager. Les employés du service courrier n’ont aucun contact direct avec les détenus. Ce sont les gardiens qui remettent et reçoivent les plis.

À mes côtés, Sophie frémit de cette même exaspération qui tire mes traits à l’instant. Pas besoin de se parler pour partager cette commune tension qui nous anime l’un et l’autre.

— Donc, on n’a aucun moyen de savoir si cette enveloppe provient bien d’ici ? demande-t-elle.

— Si... à condition que l’auteur du manuscrit ait rempli lui-même l’enveloppe.

Il brandit à son tour la coupable, sur laquelle l’adresse de Killin s’étale en caractères ronds, presque enfantins.

— Vous pouvez identifier une écriture ?

— Nous conservons un échantillon manuscrit de chaque détenu entré ici.

— Depuis quand ?

— Depuis l'ouverture du centre, en 1999.

— Et pour en faire quoi ? s'interroge Sophie à voix haute.

— Analyse graphologique systématique.

— Personne ne peut être passé entre les mailles du filet ?

— Ça m'étonnerait. C'est moi qui effectue tous les « prélèvements ».

J'interviens avec fougue :

— Dans ce cas, vous pouvez nous dire qui a écrit *ça* ?

Du plat de la main, il pondère mon empressement.

— Pas si vite. Il y a plus de mille prisonniers à Devens. Ma mémoire a beau être meilleure que la vôtre, Tom...

Sa manière à lui de me rappeler qui est le psy ici, et qui est le patient.

— ... je ne suis pas encore capable de reconnaître chacun d'entre eux sur deux ou trois lignes de sa plume.

— Mais on peut comparer cette adresse à vos archives, non ?

— On peut procéder comme ça, oui, toussote-t-il dans ses mains réunies. Disons qu'on le pourrait, si le directeur Browning m'y autorisait.

Difficile de lire sur ce visage impassible ce qu'il attend de nous : que nous renoncions, que nous le supplions, ou tout bêtement que nous lui fournissions les arguments imparables qui lui permettront de convaincre sa hiérarchie ?

— Tom a quitté la ville contre l'avis du capitaine Kennedy, intervient ma partenaire. Lorsqu'il sera repris – et ça ne devrait être qu'une question d'heures, maintenant –, il n'aura plus aucun moyen de se disculper. On ne va pas vous mentir, docteur : tout le reste du dossier est accablant. Si nous n'y apportons rien de neuf aujourd'hui...

Elle étrangle la fin de sa phrase, mais chacun la complète parfaitement. Je n'arrive pas à déterminer si cette émotion dans sa voix est feinte ou non.

— Hum... maugrée-t-il.

— Prouver que l'auteur du *Manuel* est enfermé ici est sa dernière chance.

Tout cela, il le sait. L'absence totale de vie sur son visage prouve qu'il n'ignore rien des tenants et des aboutissants de cette situation. Ni du rôle crucial qu'il peut y jouer. La seule question qui doit l'habiter, désormais, c'est celle que Fisk m'a posée quelques heures auparavant : « As-tu, oui ou non, tué ces quatre garçons ? » Allez savoir pourquoi, lui ne la pose pas. Il doit déjà avoir sa petite idée sur la question. Après tout, ce n'est pas comme s'il me découvrait. Depuis combien de temps me suit-il, exactement ? Deux ans ? Plus ?

Il se lève soudain, les deux mains posées à plat sur le sous-main de cuir craquelé qui recouvre son secrétaire.

— OK... Je vais vous demander de patienter un moment. Ça pourrait être un petit peu long.

Nous acquiesçons tous les deux en silence. Parvenu à la porte de son bureau, il sort de sa poche un trousseau et pose sur nous un regard gêné :

— Je suis désolé... Mais je dois vous enfermer. Je ne peux pas prendre le risque de vous laisser sans surveillance.

— Et qu'est-ce qui nous dit que vous n'allez pas revenir avec le marshall du coin ?

— Moi. Moi je vous le dis. Et il va falloir que vous vous contentiez de ma parole.

Il referme aussitôt le panneau de verre dépoli et boucle la serrure de deux tours secs. Nous voilà captifs. Nous avons fui... pour nous jeter directement dans la gueule d'un autre loup. C'est absurde. Mais tout ne l'est-il pas dans cette histoire ?

Dans un angle de la petite pièce aveugle, éclairée par deux rampes de néons jaunâtres, un minuscule poste de télévision à tube cathodique trône sur une étagère en métal anthracite. Je vois bien que nous ne trouverons plus rien à nous dire d'intéressant jusqu'au retour d'Adamson. Alors j'appuie sur le gros bouton noir à liseré argenté et une image apparaît bientôt sur l'écran convexe. Soucieux de n'alerter personne de notre présence, je règle le son à son minimum audible. Juste assez fort pour capter des bribes :

« ... circonstances de la disparition de Thomas Harris du Massachusetts General, en début d'après-midi, ne permettent pour l'heure d'échafauder aucune hypothèse quant à la future destination du jeune prévenu en liberté conditionnelle, et... »

Une chose semble acquise : Fisk n'a rien dit aux autorités de notre échange du jour au sujet de l'enveloppe. Excepté mon psy et Albert le gardien, personne ne nous sait ici.

Le reste du journal est consacré aux événements périphériques à l'affaire : l'explosion des ventes du *Manuel*, l'arrestation de mon agresseur, une interview de Joe Kennedy, un portrait du juge Sawyer puis du procureur Samuel Epstein, le magistrat qui représentera l'État du Massachusetts lors de mon procès...

Le cliquetis hésitant des clés contre la paroi vitrée nous tire en sursaut du cours assommant des actualités. J'en viendrais presque à oublier que tout ce cirque me concerne. Tandis que je me rue sur le téléviseur pour lui couper la chique, le psychiatre rentre sans un mot, une pochette cartonnée rouge à la main. Avec ce qui m'apparaît comme de la gravité, il reprend place sur son fauteuil de cuir et libère les deux élastiques qui ceignaient le dossier.

— Bon... Nous avons quelque chose de concordant avec l'écriture de votre enveloppe, annonce-t-il sans quitter des yeux les pages qu'il tourne d'un doigt nonchalant.

— Un employé du courrier ?

— Non... Non, j'aurais préféré. Mais c'est un détenu.

« Qui ? » hurlons-nous de conserve en notre for intérieur.

— Vous le connaissez ? se risque Sophie.

— Je connais tous les pensionnaires du centre, mademoiselle. Aucun d'entre eux n'est admis ici sans l'autorisation du conseil médical que je dirige. Je les rencontre tous, individuellement.

— Alors ?

Il reprend son souffle, lève enfin le nez de sa paperasse et me fixe par-dessus les demi-lunes qu'il a pris soin de chausser.

— J'ai peur que vous n'appréciez pas l'ironie de la coïncidence, Tom.

Ne me dites pas qu'il s'appelle Harris, lui aussi ? !
J'explose, mes poings écrasés sur son sous-main :
— Son nom, putain ! C'est QUI ?
— Pomeroy. Jason Pomeroy.

OceanofPDF.com

27 – Vendredi 28 octobre 2011

Jason Pomeroy, comme l'empoisonneur des garçons en 2001. Le tueur à l'aspirine. *Le Pomeroy* de l'affaire Pomeroy. Mon illustre devancier. L'unique condamné à mort du glorieux État du Massachusetts à jamais avoir été exécuté pour de bon.

— Vous en êtes sûr ?

Comme si elle avait anticipé ma question, Sophie y répond à voix haute, ouvrant aussitôt le chemin à une autre interrogation. Celle-ci, il est clair que le Dr Adamson s'en serait passé. Il pique à nouveau du nez, retire ses bésicles d'un geste emprunté et se mord ostensiblement l'intérieur des joues, creusant plus encore son faciès étique.

— On vous a parlé de son exécution, n'est-ce pas ?

— Oui, je bluffe, les sourcils dressés.

— Je m'en doutais un peu... Ce genre de secret n'est pas éternel. Surtout pour ceux qui ont un intérêt particulier à fouiner, comme vous deux.

C'est le moment que Sophie choisit pour sortir de son hébétude :

— Que s'est-il passé ?

— L'opinion et les médias ont mis une telle pression sur le juge Sawyer...

Sawyer ! Déjà lui.

— ... qu'il n'a eu d'autre choix que de monter cette mascarade : officiellement, Pomeroy a été exécuté le 1^{er} novembre 2002, par injection

létale. Quand je dis « officiellement », c'est compte tenu de la liberté que cette décision prenait avec les lois souveraines de notre État. Mais Sawyer a exigé que la scène ait lieu à huis clos. M. Browning, deux gardiens, l'opérateur de l'injection et votre serviteur. C'est tout. Aucun témoin extérieur au centre. Aucun journaliste, aucune caméra.

— Il n'a pas été tué, c'est ça ?

— C'est ça. C'est la meilleure solution que la cour ait trouvée pour éviter une crise plus importante tout en préservant l'intégrité de son institution.

Nous restons pantois. Que la justice en vienne à un simulacre de peine capitale dépasse tout ce que les auteurs de Killin ont jamais pu imaginer en termes de manipulation.

— Et le corps ? Vous avez bien été obligés de produire un corps ? s'insurge Sophie.

— Disons que le hasard a bien fait les choses : avec les rixes entre détenus, on a un minimum de quatre ou cinq morts par an dans le centre.

— Et c'est encore le hasard qui vous en a fourni un au bon moment, je me trompe ?

— Non, vous ne vous trompez pas, soupire le médecin, son regard éteint posé sur moi.

Je me représente aisément le tour de passe-passe : Pomeroy qui entre dans la salle d'exécution, qui se laisse injecter une quelconque solution aqueuse, qui simule le grand départ... Puis le rideau que l'on tire sur la baie vitrée et le corps de substitution que l'on sort de la pièce dans un grand sac vert avant que l'infanticide soit à son tour escamoté, bien vivant, quelques minutes plus tard, la tête couverte d'un drap ou d'un sac au cas où l'on croiserait un membre du personnel exclu de la confidence.

— Personne n'a soupçonné la supercherie ?

— Personne ne s'embarrasse d'authentifier le corps d'un condamné à mort. On a enterré le faux Pomeroy le jour même, en comité restreint, dans notre cimetière.

Je me souviens en effet d'avoir aperçu depuis la route, quelque part dans le prolongement de Patton Road, des alignements de croix blanches dont le

faîte dépasse à peine en cette saison de l'épaisse couverture de neige. L'une d'entre elles doit porter le nom de Jason Pomeroy. Ce serait facile à vérifier.

Il referme la chemise d'un claquement sec.

— Évidemment, si le moindre élément sur ce sujet venait à filtrer en dehors de ce bureau...

Il suspend la chute, évidente. Oui, si nous commettions une telle bévue, il ne manquerait pas de tout nier en bloc, et sans doute aussi de m'accabler en retour auprès du tribunal.

Des pas résonnent dans le couloir. C'est la première présence humaine, excepté Adamson, que nous percevons dans cette partie du centre depuis que nous y sommes entrés. On nous apprendrait qu'il n'abrite en réalité aucun détenu que je n'en serais pas surpris. Cet endroit est le royaume des illusions. Le psychiatre-chef vient de nous en donner la preuve. Le piétinement s'éloigne déjà, suivi du bip lointain d'un lecteur de badge qui autorise le passage.

— J'en déduis que, depuis dix ans, reprend Sophie, Jason Pomeroy est enfermé ici à l'insu du monde extérieur ?

Elle cherche presque ses mots, tant ce qu'elle énonce alors nous écrase de son énormité.

— Oui, approuve-t-il. Incognito.

— Il a quand même bien des codétenus, il croise forcément des gardiens ?

— Non. Il est à l'isolement total. À part moi et l'un de mes assistants, en l'occurrence une assistante, ses seuls contacts au sein du centre sont toujours les deux mêmes matons, Troy et Bradley.

— Comment vous pouvez être sûr qu'ils ne bavent pas à l'extérieur ?

— Ils perçoivent double solde, et même triple selon les horaires. Jusqu'ici, ça a suffi pour qu'ils tiennent leur langue.

— Vraiment ?

— Vous savez, c'est un peu la planque pour eux : un seul détenu, pas d'embrouilles ou de bagarres, un salaire de ministre... Les jobs comme ça

ne courent pas les rues dans le coin. Encore moins en milieu carcéral. Ils seraient un peu bêtes de tuer la poule aux œufs d'or.

Il se garde de mentionner les à-côtés de la fonction : l'enfermement dans un périmètre restreint, le poids du silence... la promiscuité avec un monstre.

— Et, depuis tout ce temps, personne d'autre ne lui a parlé ?

— Il n'a pas reçu une seule visite ? j'ajoute dans la foulée, sans laisser au psy le temps de nous répondre.

— Des visites ? À un *mort* ? Je ne vous connaissais pas cet humour !

Touché.

Qui irait demander après Jason Pomeroy, exécuté par injection dix ans plus tôt ? Qui pourrait être assez barjot pour mettre en doute la bonne foi de l'administration pénitentiaire ? Qui... sauf nous, désormais ?

Adamson s'attend à ce qui va suivre. Mais c'est son rôle de me laisser venir, de ne pas prévenir mes prières, d'attendre que je les lui formule haut et clair. En toute conscience.

— Je veux le rencontrer.

— Je sais. J'ai déjà soumis votre requête à Browning... et je me suis permis de l'assortir de ma propre condition.

— C'est-à-dire ?

— Oh, la mienne n'est pas bien méchante : je souhaite juste que nous reprenions nos séances, mais cette fois de manière régulière. Pas d'annulation. Pas de disparition des écrans radar.

— Sinon ?

— Sinon rien. Je ne dispose pas réellement de moyens pour vous y contraindre. Mais, accordez-moi au moins ça, je crois qu'elles peuvent vous en apprendre plus sur vous-même que vos petites investigations à la sauce tabloïds.

Sophie guette ma réaction, mais je ne trouve rien à dire. Le deal me semble équitable. Tenir mon engagement de soins, après tout, ce n'est pas si terrible. Et puis, tant que je pourrai l'honorer, cela signifiera aussi que je serai libre.

— Et l'autre exigence ? s'enquiert Sophie. Vous nous avez laissé entendre qu'il y aurait plusieurs conditions.

— Elle vient de Browning.

— Mais encore ? je le presse.

— Si vous deviez finalement comparaître devant un tribunal, dans cet État ou à un échelon fédéral, vous ne pourriez en aucun cas divulguer cette rencontre ni le fait que Jason Pomeroy est encore en vie. J'ai bien dit : en aucun cas. L'embargo doit être strictement respecté. Pour vous comme pour moi, comme pour tout citoyen de ce pays, Jason Pomeroy est mort le 1^{er} novembre 2002. Un point c'est tout.

Il a martelé ces derniers mots avec toute l'autorité que lui confère sa fonction. Je ne crois pas l'avoir jamais vu aussi grave.

De mon côté, je tente de conserver mon calme, favorisé en cela par le silence lénifiant qui règne entre ces quatre murs. Une onde soporifique. Ce n'est pas possible, ils doivent diffuser un gaz dans la clim.

— En gros... vous me demandez de renoncer à la seule information susceptible de m'innocenter ?

— Je ne vous le demande pas, Tom. Je l'exige. Contrevenez à ces termes et, croyez-moi, je serai le premier à vous enfoncer.

Ça a le mérite de la franchise. Cash. Pas besoin de long développement pour comprendre le pourquoi : si cela venait à filtrer dans les médias, leurs carrières respectives, celles de Sawyer, de Browning et la sienne, seraient irrémédiablement compromises.

— De toute façon, poursuit-il, le juge Sawyer étant amené à présider le jury auquel vous serez confronté, il ne retiendra rien dans la procédure qui pourrait de près ou de loin avoir un lien avec ces éléments. Pour la justice, Jason Pomeroy n'existe plus. Et en l'espèce, en ce qui vous concerne, la justice c'est le juge Sawyer.

Sa démonstration est sans appel. D'un battement de cils, Sophie m'exhorte à accepter l'offre qui m'est faite. Si inique qu'elle soit.

Ai-je seulement le choix ?

Je hoche simplement la tête pour signifier mon accord. Sans ajouter le moindre commentaire, il se retourne et attrape derrière lui une bannette en plastique bleu, semblable à celles avec lesquelles j'étais censé trier les manuscrits chez Killin. Il la dépose devant nous d'un geste las.

— Bien. Je vais vous demander de vider là-dedans tout ce que vous avez sur vous. Portefeuille, clés, monnaie... tout.

Nous nous exécutons docilement, bref ballet de mouvements feutrés, tandis qu'il poursuit :

— Et j'attends que vous retourniez ensuite vos poches pour me prouver qu'elles sont parfaitement vidées.

Cette fois encore, nous sacrifions à ses exigences, lui apportant la preuve qu'il demande. Plus une miette dans chacune de nos huit poches respectives.

Adamson valide d'un double mouvement du menton, avant de se lever enfin et de nous désigner la porte. Comme nous sortons de son bureau, il éprouve le besoin de préciser, confirmant mes doutes sur la réalité de ces lieux :

— Rien de tout ce que vous allez voir à partir de maintenant n'existe vraiment, nous sommes bien d'accord ?

— On ne va quand même pas fermer les yeux, se rebelle Sophie.

— Non... Mais vous n'avez qu'à vous dire que vous rêvez !

Nous le suivons aux confins du couloir, là où les pas du promeneur anonyme se sont dissipés. Après ce premier point de contrôle, le corridor serpente et s'étire dans le ventre de l'établissement, long boyau aveugle qui nous digère peu à peu, jusqu'à brouiller totalement mon sens pourtant aiguisé de l'orientation. Je serais incapable de dire en quel endroit du centre nous nous trouvons. Nous aurions glissé sur un toboggan que je ne serais pas plus déphasé. L'absence totale de lumière du jour contribue à ce dérèglement. Tout au long de ce parcours qui s'éternise, nous ne croisons pas un seul autre résident, détenu ou personnel. On pourrait aussi bien se trouver, au détour d'un angle, nez à nez avec nos doubles. Je n'en serais pas surpris.

Plus nous progressons et plus le décor se dégrade. Et, si une propreté ascétique prévaut toujours, je note que l'entretien laisse désormais à désirer, du lino défraîchi jusqu'aux peintures murales écaillées.

— Nous y sommes ! s'exclame soudain le psychiatre.

Ce sont ses premiers mots depuis que nous avons quitté son antre. La porte devant laquelle il s'est figé ne comporte qu'un minuscule hublot, à peine plus large qu'un judas.

Sur le mur, il presse le bouton rouge d'un interphone :

— Troy ? Troy, c'est nous. Vous pouvez nous ouvrir, s'il vous plaît ?

Le battant en métal vert bouteille s'entrouvre avec un déclic métallique et laisse apparaître le quasi-jumeau d'Albert, le vigile de l'entrée. Noir, las, grisonnant. Un bref hochement de tête en guise de bonjour, puis il s'efface pour nous laisser pénétrer dans un parloir aussi rudimentaire que le reste du centre est moderne : une simple grille qui divise la pièce dans le sens de la largeur, une chaise du côté opposé et deux du nôtre. Face à nous, une porte identique à celle que nous venons de franchir, encore close.

Le gardien nous enjoint de nous asseoir d'un geste impérieux.

— Je vous laisse, nous précise Adamson. Mais je garde une oreille ici.

Il dresse un index vers le plafond, que mon regard fouille en vain à la recherche d'un hypothétique micro. Trop bien planqué.

— Vous avez quinze minutes. Pas une de plus. C'est tout ce que j'ai pu obtenir, s'excuse-t-il pour la forme.

Troy et lui se retirent et, au moment de se refermer, l'huis produit un claquement sourd qui ricoche sur les parois de notre boîte, vierge de toute décoration, et se prolonge de longues secondes. L'attente qui suit est plus interminable encore.

Puis, soudain, un cliquetis derrière l'autre porte. Le mirage beige d'un uniforme glisse fugitivement derrière l'œilleton. Bradley, je suppose. Et, dans un couinement qui nous vrille les tympan, le vantail s'ouvre enfin sur une silhouette orange. Tout prisonnier fantôme qu'il est, Pomeroy n'échappe pas au régime général des détenus. Menotté aux mains. Enchaîné aux pieds. Il entre à pas minuscules, au ralenti, le menton collé à la poitrine, enseveli sous un rideau de cheveux gris.

Quand il relève enfin son visage et nous adresse d'une voix douce, presque suave, un salut banal.

Ça y est. Devens a fini de m'assimiler. Les sucs digestifs du passé ont fait leur œuvre. L'effroi m'accueille maintenant dans son intestin, et un grondement sourd enfle à mes oreilles.

OceanofPDF.com

28 – Vendredi 28 octobre 2011

J'ai toujours été impressionné par la mémoire dont font preuve les témoins dans les récits policiers. Et pas seulement parce que la mienne se limite à celle d'un serin, flashes timides et volatils. « Que faisiez-vous le 31 octobre entre 20 heures et minuit ? » Et le suspect de détailler minute par minute la manière dont il a bien pu occuper sa soirée plusieurs semaines, mois ou même années auparavant. Capable de décrire chaque événement, chaque objet, chaque visage. Franchement, vous trouvez ça crédible ?

Moi, de tout ce qu'a pu être mon père, je ne conserve qu'une poignée d'instantanés aux contours incertains, aux couleurs fanées : lui et moi à la pêche, lui et moi dans le jardin d'Emmet Street... Je sais qu'il faisait légèrement plus que son âge, la faute à ces cheveux poivre et sel et à cette barbe fournie qu'il entretenait religieusement. Je sais qu'il ressemblait beaucoup à son frère, Jonah, comme les trop rares photos jaunies en ma possession en fournissent encore la preuve. Presque des jumeaux, disait-on alors d'eux malgré leurs trois années de différence. Je sais fort peu de choses en somme au sujet de Jason Harris, mon père. Jason Harris.

Jason Harris

Je me répète son patronyme en boucle, je le souligne, comme pour mieux me convaincre qu'il ne participe pas de ce grand tour de prestidigitation qui m'est joué ici.

Jason...

— Bonjour, Tom.

... Pomeroy ?

— Bonjour...

Je réponds d'une voix morte à notre vis-à-vis. Bien vivant, lui.

Mon père. Revenu de je ne sais quel remous de la Charles. Remonté de je ne sais quel enfer de vase et de mensonges. Il nous contemple, Sophie et moi, avec application, je dirais même avec gourmandise. Il se repaît de notre effarement. Il se fait un festin de notre surprise. C'est long, dix ans à ne voir que les quatre mêmes visages. Les nôtres doivent lui paraître tout neufs, en comparaison, vastes espaces qu'il explore goulûment, à s'en faire péter la rétine. Rien de ce qu'il observe ne semble échapper à sa soif de découverte. Surtout pas moi. Surtout pas mon œil, qu'il retrouve aussi blanc qu'il l'avait laissé. Qu'il fouille comme pour en extraire la faute originelle, la peur primale.

Que pourrais-je lui dire ? Que pourrais-je lui hurler ? J'étais venu chercher des réponses, et voici qu'un abîme de questions s'est ouvert devant moi. C'est pire qu'une boîte de chocolats à Noël : on ne sait que choisir. On est déjà si écœuré qu'on ne veut plus rien prendre. Mais comment décliner ça ? Comment refuser de telles retrouvailles ?

— Vous faites une bonne paire, tous les deux...

Le premier, il a brisé le silence. Nous prend-il pour un couple ? J'aimerais me dire que je reconnais cette voix, qu'elle distille quelque chose d'affable, de familier, de rassurant, douce berceuse surgie de mes jeunes années. Mais il n'en est rien. Je ne la reconnais pas. Et je ne saurais dire ce qui, d'elle ou de moi, s'est le plus altéré.

Un coup d'œil rapide sur ma montre m'indique que nous avons déjà épuisé cinq des quinze petites minutes qui nous sont accordées. Il faut que je parle. Il faut que j'arrive à déchirer ce voile étanche qui nous sépare encore. Crac ! Allez, Tom, juste une phrase qui tranche dans le vif...

— Combien ?

Il comprend parfaitement à quoi – ou, plus exactement, à qui – s'applique ma question. Nous ne savons plus rien l'un de l'autre, lui et moi, mais nous ferons l'économie des petits mots d'approche. Nous sommes deux inconnus jetés l'un contre l'autre, deux atomes de haine dont on attend la fission.

Juste pour mesurer l'énergie délétère qu'elle dégagera. Nous sommes une sorte d'expérience.

— Onze.

Il nous confirme ce que nous avait déjà dit Kennedy. Onze garçons de Boston. Tous âgés de huit à onze ans.

Bizarrement, mon bracelet me donne la sensation de palpiter autour du poignet qu'il étreint. Ou bien est-ce ma circulation qu'il empêche ? J'aimerais le retirer, mais mes efforts pour distendre le caoutchouc rigide demeurent impuissants.

Ce serait le moment de cuisiner Jason. D'élucider ce qui ne l'a jamais été, pas même en son temps par Kennedy. Comment approchait-il ses victimes ? Par quel tour de passe-passe parvenait-il à leur faire ingurgiter autant d'aspirine en une seule prise ? Et par-dessus tout : pourquoi s'est-il obstiné à garder le silence sur tous ces points ?

Pas besoin de le passer à la question. Les réponses, je les connais. Elles sont en moi. Il me les a transmises, en même temps que son sang, en même temps que sa maison : la patente, le débit de boissons itinérant, les enfants assoiffés à la sortie de Fenway Park, les briques de jus chargées jusqu'à la gueule de médicament...

Reste une inconnue : pourquoi les flics n'ont-ils jamais fait le rapprochement, pourtant évident, entre mon père, son petit commerce ambulancier et les clients de ce dernier ? Pourquoi n'ont-ils jamais établi le lien entre lui et... moi, Thomas Floyd Harris, son fils ?

Et dire que j'ai failli tout révéler à voix haute. Et dire qu'en le voyant j'ai manqué prononcer ce tout petit mot, ces deux syllabes irréparables : « Papa. » Car j'en suis sûr, maintenant : ils ne savent pas ! Pas plus Adamson que Kennedy, Browning que Sawyer. Et encore moins Sophie. Non, personne n'a jamais su que Jason Pomeroy était père de famille. Depuis dix ans, il nous mystifie tous.

« Officiellement, il était au chômage » : le capitaine du Boston Police Department nous a brossé son portrait en ces termes quelques semaines plus tôt. « Il vivait seul dans un petit appart de Charlestown. Il ne bougeait quasiment pas de chez lui. » Un célibataire, sans emploi, sans femme... sans fils.

Jason Harris. Jason Pomeroy. Aucun autre rapport entre ces deux individus que ce prénom, ô combien courant.

Je reprends le cours de notre dialogue presque muet :

— Pourquoi maintenant ?

— Tu ne voudrais quand même pas que je te donne toutes les réponses ?

— Pourquoi sous cette forme, alors ?

Sophie est sortie de sa réserve. Il l'examine un instant, avec l'attention d'un entomologiste au moment d'épingler sa nouvelle trouvaille. D'un lent mouvement de la main, presque délicat, il relève la mèche grise qui biffait son front.

— Tu veux dire, pourquoi le *Manuel* ?

— Oui... Pourquoi vous manifester avec un tel torchon ? le provoque-t-elle. C'est vrai, après tout, ça fait dix ans que vous êtes réduit au silence et tout à coup vous balancez *ce truc* ! Admettez que ça a de quoi surprendre.

Elle doit encore imaginer que c'est par un pur concours de circonstances que j'en ai été le récipiendaire chez Killin. Elle ne peut deviner à quel point cet envoi était au contraire ciblé avec une odieuse précision.

Cela dit, sa petite bravade soulève un autre aspect – non négligeable – de cette énigme : comment un détenu maintenu dans un tel secret a-t-il pu rédiger ici son brûlot, puis l'expédier hors du centre ? L'hypothèse d'une complicité parmi le personnel refait brusquement surface. À la place d'Adamson, qui doit goûter chaque miette de notre conversation, je serais déjà en train de sonder Bradley et Troy. À moins qu'il ne soit lui-même l'auteur de la fuite, bien sûr.

— Eh bien... Parce qu'on ne peut pas tout faire tout seul. N'est-ce pas ?

En me fixant, il esquisse un sourire fielleux à souhait, qui dénoterait un plaisir de joueur, n'étaient ces circonstances.

— Est-ce qu'on doit comprendre par là que vous n'avez pris aucune part au meurtre de ces quatre garçons retrouvés empoisonnés ? s'acharne-t-elle. Ronald Donovan, Luke Stewart, Leonard Gibbs, Simon Olson... Vous n'êtes pour rien dans leur mort ?

— Bien sûr que non, répond-il. Comment le pourrais-je ?

Il balaie notre cage d'un regard panoramique.

— Mais vous avez passé le relais, n'est-ce pas ? Le *Manuel* vous a permis d'activer celui qui devait poursuivre votre *œuvre* ?

— On ne peut rien te cacher.

Sophie saisit spontanément ma main droite et la presse dans la sienne. Jamais il n'y a eu autant de tension entre nous. La pauvre doit penser que nous touchons au but. Si elle savait...

Je devance sa question suivante, mes yeux à nouveau plantés dans ceux de mon paternel. J'essaie de chasser les quelques images qui me reviennent en tête, celles de « l'heure du bar », entre chien et loup, le moment le plus propice pour accrocher les poissons de gros gabarit. Celui qu'il préférerait pour nos parties de pêche. Rien qui puisse me ramener à un semblant d'intimité.

— Qui alors ?

Il ne ménage pas longtemps le suspense. Sa réponse est directe. Cette fois sans la moindre tentative de séduction, sans affect :

— Je crois que tu le sais très bien.

Ma camarade doit prendre cela pour une nouvelle rodomontade. Elle ne cherche même pas à jauger ma réaction. Elle ne me regarde même pas. Elle se contente de hausser les sourcils, probablement convaincue que nous ne tirerons rien de plus d'un esprit aussi dérangé.

Ce n'est plus qu'entre lui et moi, dorénavant. La distance qui nous sépare l'un et l'autre de la grille paraît avoir fondu. Je pourrais presque sentir son souffle à travers les losanges bordés d'acier.

— Ce nom... Il vient d'où ?

Il sait très bien duquel je parle. Pomeroy. Celui qu'il portait quand il est entré ici. Celui de sa *mort*.

Son identité de meurtrier.

Il écarquille des yeux humides, presque des yeux d'enfant. Sa bouche s'ouvre, elle aussi, et j'attends qu'un semblant de vérité en sorte, quelle qu'elle soit, prêt à m'abîmer dans ce gouffre obscur, quand une brève sonnerie retentit à l'extérieur de la pièce. Aussitôt, Bradley fait irruption de

son côté. À peine entré, il attrape déjà le prisonnier par la chaîne qui lie ses deux mains.

Je me rue sur la herse ajourée.

— Attendez !

Le gorille est sourd à ma supplique. Il entraîne à sa suite Jason, qui se laisse tirer sans broncher, l'échine à nouveau courbée.

— Attendez, je vous dis ! Il allait me répondre...

— Vous ne pouvez pas arrêter ça comme ça ! s'époumone à son tour Sophie.

Comme l'ectoplasme orange menace de disparaître dans l'embrasure, le prisonnier se débat soudain avec une violence insoupçonnable. Libéré un bref instant de son emprise, il se jette alors vers le grillage, jusqu'à s'écraser contre les barreaux. Sans eux, son visage toucherait le mien. Je m'attends à des mots mais, d'entre ses lèvres closes, sort une petite forme métallique, à bout rond, que ses yeux m'implorent de prendre sans tarder dans ma bouche. Une clé !

J'ai tout juste le temps de faire disparaître son précieux témoin sous ma langue, étrange baiser où nous nous effleurons à peine, que le gardien le tire vers l'arrière et lui assène un violent coup de matraque sur la nuque. J'ose croire que ce dernier n'a rien vu.

La suite ? La suite est aussi floue que si j'avais été frappé moi-même.

LE MANUEL DU SERIAL KILLER

Extrait n°2

Chapitre 4 : Techniques et méthodes

Je ne suis pas le premier à le dire, mais le fait mérite d'être rappelé ici : tuer n'est pas une chose simple. On n'élimine pas une vie humaine comme on prend son café ou comme on sort sa poubelle, l'esprit vagabond, le geste relâché. Celui qui n'a jamais commis d'homicide ne mesure pas la somme

de préparation en amont, mais plus encore de force et de détermination que cela requiert durant l'acte proprement dit. Oh oui, cette concentration parfaite qu'exigent les gestes fatals, cette tension absolue.

Faites donc vos gammes sur un petit animal, vous verrez ! Choisissez une souris ou un jeune chat de votre entourage, et tentez de l'étrangler ou de lui briser la nuque à mains nues. Pas si facile, n'est-ce pas ? Alors imaginez maintenant ce que cela doit être de retirer la vie d'une soixantaine de kilos – au bas mot – de muscles, de nerfs et d'os déterminés à sauvegarder coûte que coûte son existence. Faites cet effort empathique de vous représenter vous même en pareille posture, deux mains serrées autour de votre gorge, bien décidées à en chasser l'ultime souffle. Ne mettriez-vous pas tout ce qu'il vous reste d'énergie dans cette bataille ? Ne seriez-vous pas ivre de survie, battant désespérément l'air de tous vos membres ?

Car, par tuer, j'entends le contact direct avec le corps de l'autre. Ce moment où les deux entités que sont la victime et son meurtrier sont si proches, et l'issue encore si indécise, que seule la volonté suprême de l'assassin permettra de sceller leur destin commun, le faisant basculer du bon côté. Celui d'une fin propre et claire. Définitive.

Mais, si vous croyez que je vais vous faire dans ces pages l'apologie du pugilat, mano a mano, ou de l'emploi savant de toute cette palette d'armes dont dispose le meurtrier, vous ferez profond votre doigt de lecteur de polars. Certes, je me suis essayé moi-même, une fois ou deux, à ce que j'appelle pour mon propre usage le CAA : Crime Assisté d'une Arme. Non sans un certain succès, d'ailleurs. Le résultat fut probant et, pour ce que j'arrive encore à m'en souvenir, personne ne s'est plaint de ce que le travail ait été mal fait. Quelques coups de couteau de cuisine bien placés – coeur, poumon, estomac, bas-ventre, dans cet ordre là – portés avec assez de violence pour pénétrer franchement les chairs, sans hésitation, sans bavure.

Ce que je n'avais pas anticipé à l'époque, c'est l'effet que produirait sur moi la vue du sang. Plus encore son odeur. Ce parfum métallique, poisseux, écoeurant, dont la seule évocation me donne, aujourd'hui encore, la nausée. Non, le meurtre de contact, ça n'était vraiment pas pour moi. Et je ne vous parle pas des mille difficultés que celui-ci engendre, s'agissant de l'effacement des traces et de la dissimulation a posteriori des éléments de preuve. C'est cet ensemble de raisons qui m'ont fait verser rapidement dans

le meurtre à distance, celui qui n'engage pas de lutte directe entre les deux protagonistes.

Deux remarques à ce propos. Les spécialistes des tueurs en série dont j'ai pu lire les articles savants ou les ouvrages prétendent que les assassinats sans contact ne relèvent pas du schéma habituellement à l'oeuvre chez mes confrères serial killers. Pourquoi cela ? Parce que ceux-ci recherchent dans l'acte meurtrier un sentiment de maîtrise, d'emprise sur leur victime, une forme de toute puissance éphémère qui a pour vertu de soulager temporairement leur état d'extrême vulnérabilité. Or, ce qui caractérise le meurtre distant, c'est justement l'absence de contrôle. Ou, pour être plus juste, la part d'impondérable inhérente à ce mode opératoire. Car la distance implique aussi une inévitable dissociation dans le temps entre l'intention criminelle et les conséquences mortifères de celle-ci. La mort n'intervient pas juste après le geste. Elle est différée par rapport à lui. Et, dans cet intervalle de durée fort variable, mille facteurs peuvent venir parasiter, voire contrarier, la volonté de tuer. C'est en cela que ce type de procédure répugne à la plupart des tueurs patentés. Elle induit une forme d'incertitude, on pourrait même dire de suspense – mourra, mourra pas ? –, qui leur est insupportable.

Pas à moi. Moi, j'adore attendre fébrilement le résultat. Spéculer sur mes chances de succès. Imaginer le pire, l'échec, pour recevoir à la fin la juste récompense de mes efforts. Je suis appliqué. Méthodique. Besogneux. Et un peu joueur, aussi.

L'autre constante que notent les criminologues, c'est la sur-représentation de femmes parmi les auteurs de meurtres distants. On comprend aisément pourquoi : moins athlétiques que les hommes, elles préfèrent ne pas hypothéquer leurs chances dans un corps à corps dont elles risqueraient fort de sortir vaincues. D'où ce penchant manifeste pour les armes qui leur permettent de conserver la distance la plus grande avec leur victime : les armes de longue portée... Et le poison. Quarante-cinq pour cent des tueuses en série y ont recours. Contre quatre pour cent seulement de leurs homologues masculins.

J'ai beau ne porter ni faux cils ni jupons, ma préférence va sans hésitation à ce mode d'exécution. Vous le comprendrez à la lecture des pages suivantes et j'aurai largement l'occasion d'y revenir ainsi que de

développer les avantages multiples de cette méthode : efficacité, discrétion, absence de meurtrier au moment du décès, possibilité d'étaler l'acte dans le temps, abondance et multiplicité des « armes » disponibles, faculté de l'« arme » à être dissimulée dans un autre objet d'apparence inoffensive (par exemple un aliment ordinaire), etc. Le poison, c'est le seul outil criminel offrant à celui qui l'emploie une réelle garantie de confort.

(...)

Dans la grande famille des poisons, je confesse un faible pour ceux qui s'inscrivent dans la quotidienneté : médicaments, produits pharmaceutiques et simples détergents... Tous ces toxiques si usuels qu'on ne les soupçonne pas, et dont l'apparente banalité laissera encore plus démunis les victimes et leurs proches, tant ceux-ci sont à mille lieues d'imaginer qu'il soit possible de mourir de manière « aussi bête ».

Overdose d'aspirine ? Pensez donc !

OceanofPDF.com

29 – Vendredi 28 octobre 2011

Était-ce un effet de l'adrénaline ? Une conséquence heureuse des chocs successifs ? Durant tout le temps de notre visite à Devens, je n'ai plus rien ressenti de la douleur qui me vrille le sternum. Mais, maintenant que nous sommes de nouveau dans la voiture, rendus à l'inaction et au silence, les tiraillements foudroyants qui déchirent ma poitrine ont repris. Comme si une lame interminable me transperçait de part en part. Au ralenti.

Les élancements m'ont saisi dès la sortie du parloir. Malgré ça, j'ai réussi à retirer la clé de ma bouche sans éveiller les soupçons de Troy ou d'Adamson, puis à la glisser au fond de ma poche. Dieu merci, mon psychiatre n'a pas demandé à contrôler le contenu de celle-ci au moment de nous restituer nos quelques effets personnels.

Après avoir renouvelé ses mises en garde avec toute la gravité voulue, il nous a indiqué le chemin le plus court jusqu'au cimetière depuis le parking. Sur place, nous avons vite renoncé, Sophie et moi. Il aurait fallu une pelle, et plusieurs heures de déblaiement acharné, pour trouver la croix de Jason Pomeroy puis l'extraire de cette couche de neige si compacte.

À l'extrémité de Patton Road, Sophie décide de prendre à droite, et non à gauche en direction de la 2W. Elle ne m'explique pas pourquoi. Après ce que nous venons de vivre, sans doute ressent-elle le besoin de se vider la tête au gré du paysage sans relief qui s'offre à nous. La traversée de Devens étire une longue succession de bâtiments industriels et d'entrepôts en briques. Peu de logements, hormis quelques maisons isolées. Presque aucun commerce. Nous croisons péniblement trois ou quatre autres véhicules, et

pas un seul être humain non motorisé. En suivant les panneaux indiquant l'itinéraire de retour vers Boston, nous débouchons dans une petite agglomération limitrophe, vaguement plus animée, dont le nom nous arrache un semblant de sourire : Harvard.

— Y a quand même un truc qui me turlupine...

Turlupiner. Il n'y a vraiment que Sophie pour employer un vocabulaire aussi suranné. Cette coquetterie langagière occulterait presque la folie pure dont nous sortons, et qui a déposé sur nous son parfum pestilentiel. Persistant. Au milieu de ce magma d'informations aberrantes, cette soupe furieuse, il n'y a donc qu'un seul détail qui l'aurait frappée ?

— Vas-y, je l'encourage.

— Tu ne trouves pas bizarre qu'Adamson nous balance si facilement un secret qui tient depuis dix ans... et qui implique des personnages aussi importants ! Tu ne penses pas que ça va chauffer pour lui, quand Browning et plus encore Sawyer vont être mis au courant de notre rencontre d'aujourd'hui ?

Bien sûr, elle vise juste. Sophie pose toujours *la* bonne question. Si je me trouvais en compétition avec elle, si je nourrissais à son égard le moindre sentiment de rivalité, cela m'agacerait. Elle poursuit :

— C'est d'autant plus absurde qu'il t'interdit de mentionner tout ça devant le tribunal !

Elle a raison. À quoi bon lever un voile qu'il a abaissé aussitôt et bordé hermétiquement par ses menaces ?

Je tergiverse un instant, dans le secret de ma tête à trous, là où des pans entiers de mes pensées ne sont plus qu'une longue ligne de pointillés, puis je me lance :

— On a quand même un petit avantage sur eux.

— Pardon ?

— Il y a une chose qu'Adamson ne sait pas, apparemment.

— À quel propos ?

— À *mon* propos.

Alors qu'elle dépasse la périphérie de Harvard-Village, et qu'elle engage la Corolla sur une bretelle d'accès à l'autoroute, je trouve enfin les mots pour lui dire mon effarement à tiroirs : mon père vivant ; mon père meurtrier condamné à mort ; mon père auteur de ce texte ignoble, et qui depuis plusieurs semaines est revenu dans ma vie pour la faire s'abîmer dans le même cauchemar que la sienne.

Elle laisse s'écouler de longues minutes de grisaille et de pneus qui chuintent sur le sol détrempé, avant de réagir enfin.

— Ton père ! s'exclame-t-elle à mi-voix, sans lâcher pour autant le ruban d'asphalte des yeux. Tu ne m'as pas dit que tes parents étaient morts tous les deux noyés ?

Le lui ai-je dit ? Je ne m'en souviens plus. Pas plus que je ne me rappelle les circonstances exactes dans lesquelles on m'a annoncé leur décès. Saloperie de Korsakoff. Je sais qu'un jour, l'année de mes dix ans, ils ont disparu tout à coup de ma vie. Pfut. Arrachés au décor de mon existence comme on coupe un morceau de texte d'un simple raccourci clavier : Ctrl + X.

Mais qui a greffé dans ma mémoire en berne cette version officielle que je débite depuis à l'envi ? Est-ce à l'Italian Home ? Est-ce mon oncle Jonah avant de disparaître à son tour ?

À qui devons-nous nos souvenirs ? Qui donc les écrit pour nous ?

Je persiste à garder le silence, le regard perdu dans les alignements de conifères qui s'échappent sur le bas-côté. Mais Sophie n'est pas du genre à abandonner si vite. Je le sais, maintenant. Elle n'est pas venue jusqu'ici avec moi, elle ne s'est pas rendue complice de ma cavale pour se contenter de bribes. Elle veut toute la photo de famille, et toutes les histoires planquées derrière les sourires de convenance.

— Si ton père avait été arrêté devant toi, je pense quand même que ça t'aurait marqué. Tu ne crois pas ?

— Peut-être bien, oui...

Ou pas.

Le panorama qui défile agirait presque comme les paroles d'induction de mon psy. Cherche-t-elle à son tour à me faire raconter ce jour-là ? La

Charles, l'heure du bar, le trou au fond du bateau... Je lui sers une version simplifiée de ce qu'Adamson a obtenu de moi lors de nos séances. Tous les souvenirs que je suis capable de recouvrer dans un état de conscience ordinaire.

— En même temps, conclut-elle à l'issue de mon récit, quand un tueur en série a des enfants, leur servir des craques un peu plus faciles à avaler que la vérité fait peut-être partie de la procédure. A fortiori quand ses victimes sont aussi des gamins...

Même quand elle divague, Sophie spéculait plutôt juste. Qu'auraient-ils dû me dire ? « Ton papa a tué d'autres petits garçons » ? « On va l'enfermer en prison pour le reste de ses jours et on va faire croire à tout le monde qu'il est mort » ?

Ils. Le vertigineux syllogisme qui s'empare de moi, et dont je pose les trois temps en ces termes, vient confirmer ce qui m'a saisi dans le parloir : puisque le meurtrier de 2001 est mon père *et* que Joe Kennedy était en charge de l'affaire Pomeroy à l'époque... *alors* ce dernier aurait dû être en contact avec moi dès ce moment-là, il y a plus de dix ans. Si tel ne fut pas le cas, *alors* (bis) c'est que Jason Pomeroy a réussi à garder sa famille à l'écart de sa folie meurtrière. À conserver tout ce temps pour tous, flics, journalistes, psychiatres et magistrats, le secret de notre existence.

— Ou alors, c'est qu'ils n'ont jamais fait le lien entre toi et lui.

C'est comme si mes pensées infusaient en même temps dans sa tête à elle.

Elle énonce notre différence patronymique à voix haute :

— Harris... Pomeroy.

La circulation se fait plus dense à mesure que nous approchons de Boston, encore ralentie par le tapis neigeux qui s'est épaissi au cours de l'après-midi. Dans le jour déclinant, d'un gris presque anthracite, les feux des voitures et de l'éclairage public s'allument les uns après les autres, trouant le paysage périurbain de points rouges et orangés. Quand nous atteignons Concord et ses grands centres commerciaux, ces loupiotes se fondent dans les larges halos colorés de leurs enseignes.

Dans la pénombre de l'habitable, je fouille ma poche droite et j'en sors la clé. Remise par *lui*. Remise par mon père. Je pourrais me le répéter des dizaines de fois, ça n'en serait pas plus réel.

— C'est quoi ?

Le regard de Sophie s'est posé sur mes doigts qui jonglent avec le petit objet métallique.

Je lui expose en quelques mots ce qu'elle n'a pu capter dans le parloir, quand tout est allé si vite. Le baiser de Jason Pomeroy.

— Elle est où, déjà, ta maison ?

— South Boston, Emmet Street... Pourquoi ?

— C'est dans quel coin de South B ? insiste-t-elle.

— Juste sous les docks de Summer Street. Elle donne dans la 2^e Rue côté est.

Comme nous débouchons sur le vaste carrefour à l'extrémité de la voie express, elle poursuit tout droit en direction du centre-ville, contournant volontairement Cambridge et Harvard par le nord. Inutile de lui demander où elle compte m'emmener. Si cette clé ouvre quoi que ce soit, cette chose ne peut se nicher que là-bas.

Trente minutes d'embouteillages et de concerts de klaxons plus tard, nous y sommes. Le quartier est calme, à cette heure. Seuls les cris de quelques mouettes viennent rompre la tranquillité ambiante. Depuis les maisons alentour, on devine l'écho et le fumet des dîners qu'on prépare. Contrairement à Kennedy, Sophie prend la peine de contourner le pâté de maisons pour remonter Emmet dans le sens autorisé. Elle gare la voiture sur le trottoir d'en face, côté pair, puis elle avise ma carriole à boissons à l'entrée du garage.

— C'est à toi, ça ?

— Hum, Oui, je grommelle. Enfin, c'était à mon père...

Par chance, sans trop savoir par quel miracle, j'ai les clés de la bicoque sur moi. Je laisse Sophie entrer la première. Elle y pénètre comme dans un sanctuaire, à pas lents, presque à tâtons. Pourtant, grâce aux réverbères de la rue, il n'y fait pas si sombre. J'allume quand même les plafonniers de

l'entrée et du salon, qui posent sur les papiers peints miteux un éclairage cru, plus sinistre que réconfortant.

— Donc tu n'as aucune idée de ce que cette clé peut ouvrir ici ?

Je la lui tends. C'est un modèle plat, faiblement cranté, dont la tête carrée porte le symbole gravé d'un globe terrestre. Elle l'observe sous tous les angles et, après avoir retiré son bonnet bariolé d'une main, elle se met en chasse, son regard clair fouillant le moindre renfoncement. Ai-je jamais inspecté ce lieu moi-même comme elle le fait maintenant ? Non. Je n'en ai pas le souvenir. J'ai toujours passé ici le minimum de temps nécessaire.

Son inspection du rez-de-chaussée manifestement infructueuse, elle gravit les marches qui mènent à l'étage. Trois chambres. Une salle de bains. Un débarras dont je n'ai pas dû ouvrir une seule fois la porte.

Elle, si. J'attends en bas qu'elle me...

— J'ai ! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée. Tom, viens voir.

Dans le réduit éclairé par une unique ampoule pendue à même le plâtre du plafond, elle dégage un petit coffre vert bouteille de sous un empilement de sacs, de valises et de cartons. La couche de poussière est si fournie que nous peinons l'un et l'autre à retenir nos éternuements. J'explose le premier.

Sur la porte du bloc métallique, juste sous la serrure, on peut reconnaître la reproduction exacte du motif frappé sur la clé. Sophie brandit celle-ci sous mon nez :

— Tu veux le faire ?

— Non... Je préfère que ce soit toi. Vas-y.

Elle obtempère, glissant sans effort la pointe plate dans la fente adaptée. Deux tours pleins. Un déclic léger. Ne reste plus qu'à actionner vers le bas la poignée située sur la gauche du coffre. Les gonds grincent légèrement alors qu'elle tire cette dernière vers nous, révélant une petite pile de papiers jaunis qui attend sagement à l'intérieur. Depuis dix ans, au bas mot.

Alors qu'elle tend la main pour s'en saisir, j'arrête son geste, repris par je ne sais quel scrupule, je ne sais quel soupçon.

— Attends...

La chemise que j’intercepte, gonflée d’un nombre plutôt conséquent de feuilles volantes, est un modèle simple, sans rabats. Un agencement semblable à tous ces manuscrits que je traitais chez Killin... Au moment de l’ouvrir, je tremble un instant sans douter réellement de la nature du document : *Le Manuel du serial killer*, me confirme la page de titre. Un feuilletage rapide accrédite l’hypothèse qui éclot alors dans notre échange de regards : ce que je tiens dans mes mains est la toute première version de *mon* roman. L’absence de datation n’invalide en rien cette option. Car qui aurait pu le déposer là depuis les événements effroyables de 2001 ? Personne. Personne à part moi, bien sûr, si tant est que j’aie disposé de cette clé que mon père vient tout juste de me remettre. Personne, donc.

L’altération caractéristique du papier nous prouve que ce document a bien moisi ici tout ce temps. Mais si, comme nous le croyons, mon père a écrit ce texte avant sa capture, son jugement et son incarcération, alors c’est que...

— ... il l’a réécrit de tête dans sa cellule, je suggère à ma camarade. Il doit connaître ce *truc* par cœur.

Cette assertion fige nos mouvements autant que nos paroles, et me retient de dévoiler la petite liasse collée au dos de la chemise.

— Il l’aurait répété... pendant dix ans ? se récrie Sophie.

— Comme un comédien travaille son texte, oui... Je ne vois que ça.

Quand j’arrache le second document, soudé par l’humidité à la face arrière du dossier, quelques lambeaux de la première page partent avec, creusant ici un trou, là une abrasion plus légère de la surface blanche. Malgré ces dégradations, on reconnaît facilement le blason officiel de l’État du Massachusetts, ainsi que l’en-tête de la mairie de Boston, service de l’état civil.

Ce vieux chiffon défraîchi est une copie certifiée conforme de mon acte de naissance ! Autant que je me souvienne, c’est la première fois qu’il m’est donné de le voir.

Communauté de l’État du Massachusetts

Ville de Boston

Bureau de l'état civil

1 City Hall Square, Rm 213

Boston, MA 02201-2006

164

Numéro d'enregistrement : 105181991 – H253812

Nom : HARRIS

Prénom : THOMAS FLOYD

Date de naissance : 18 mai 1991

Heure : 16 h 20

Sexe : masculin

Lieu de naissance : BOSTON, MA

MÈRE

Prénom et nom : THELMA HARRIS

Nom de naissance : HARRIS

Date de naissance : 5 janvier 1962

Lieu de naissance : BOSTON, MA

Lieu de résidence : 11, EMMET STREET, BOSTON, MA

PÈRE

Prénom et nom : INCONNU

Nom de naissance : —

Date de naissance : —

Lieu de naissance : —

Lieu de résidence : —

Date d'enregistrement : 22 mai 1991

Nom du déposant : THELMA HARRIS

Je soussigné certifie par la présente que, en qualité d'officier d'état civil de la ville de Boston, j'ai pour charge de conserver l'enregistrement des naissances tel qu'exigé par la loi. Je certifie par

la présente que ce document est une copie authentique de l'acte de naissance original tel qu'enregistré en mes bureaux le 22 mai 1991.

Lindsay Hoffmeiher



Toute reproduction ou altération de ce document est illégale.

Mais il y a mieux, ou plutôt il y a plus. Comme scellée par le temps et les moisissures, une seconde feuille se confond presque avec la première. On la devine plus qu'on ne la voit, du bout des doigts, grâce au relief de quelques boursofflures sur la surface du papier. Utilisant l'angle rigide de la chemise comme un coupe-papier, je décolle les deux pages. Celle qui apparaît est plus abîmée encore que sa grande sœur. Mais ce qui demeure lisible est éloquent... C'est un autre certificat.

Une autre naissance ?

Communauté de l'État du Massachusetts

Ville de Boston

Bureau de l'état civil

1 City Hall Square, Rm 213

Boston, MA 02201-2006

166

Numéro d'enregistrement : 105181991 – P276736

Nom : POMEROY

Prénom : JESSE FLOYD

Date de naissance : 18 mai 1991

Heure : 16 h 20

Sexe : masculin

Lieu de naissance : BOSTON, MA

MÈRE

Prénom et nom : THELMA HARRIS

Nom de naissance : HARRIS

Date de naissance : 5 janvier 1962

Lieu de naissance : BOSTON, MA

Lieu de résidence : 11, EMMET STREET, BOSTON, MA

PÈRE

Prénom et nom : INCONNU

Nom de naissance : —

Date de naissance : —

Lieu de naissance : —

Lieu de résidence : —

Date d'enregistrement : 20 mai 1991

Nom du déposant : THELMA HARRIS

Je soussigné, certifie par la présente que, en qualité d'officier d'état civil de la ville de Boston, j'ai pour charge de conserver l'enregistrement des naissances tel qu'exigé par la loi. Je certifie par la présente que ce document est une copie authentique de l'acte de naissance original tel qu'enregistré en mes bureaux le 20 mai 1991.



Toute reproduction ou altération de ce document est illégale.

OceanofPDF.com

Compte rendu de la séance du 29 octobre

Le sujet a tenu sa promesse, et il est revenu de lui-même à mon cabinet pour une nouvelle séance dès le lendemain de notre dernière entrevue.

Je sens bien qu'il brûle de me poser certaines questions concernant le Centre médical fédéral de Devens, et sur ma présence et mon action en ces lieux. Comme je le fais chaque fois que ces interrogations débordent du cadre strict de notre thérapie, je lui oppose une fin de non-recevoir des plus fermes. Tant qu'il ressassera les présentes obsessions qui sont les siennes, tant qu'il refusera de concentrer notre travail commun sur son seul passé et les circonstances spécifiques qui l'ont conduit à être orphelin, alors je considère que nous ne progresserons pas, selon les termes définis par l'administration qui m'emploie.

Néanmoins, il arrive à mon bureau dans un état d'agitation tel que je suis contraint de négocier avec lui : après une tentative d'induction hypnotique, je répondrai aux plus pressantes de ses questions concernant son père. Je note également de forcer légèrement les doses d'Atarax qui lui sont administrées. Je me refuse à laisser ce garçon souffrir. Surtout pas dans les quelques jours qui nous séparent de sa grande échéance.

Une fois Tom plongé dans l'état de transe habituel, j'en reviens à cette scène originelle, celle du bateau, pour essayer d'éclaircir les zones d'ombre qui subsistent encore. Comprendre comment ce récit – cette fiction ? – s'est forgé et inscrit durablement en lui.

« Tom, au cours de notre précédente séance, vous m'avez affirmé ne pas être l'auteur du trou dans le fond du bateau de votre père, trou qui aurait causé la mort de vos deux parents...

— Oui.

— Est-ce que vous maintenez cette version ?

— Oui.

— *Les autres fois où nous avons évoqué cette balade fatale sur la Charles, vous n'étiez pas bien sûr de qui était à bord ce jour-là. À part vous, qui avait embarqué sur ce bateau ?*

— *Mon père.*

— *C'est tout ? Il n'y avait ni votre mère ni votre oncle Jonah ?*

— *Non. Juste mon père et moi.*

— *Bien. Bien. Donc votre mère n'a pas pu mourir ce jour-là, en tout cas pas de cette manière-là, nous sommes bien d'accord.*

— *Oui.*

— *Il y avait donc une fissure au fond du bateau de votre père. Vous souvenez-vous de la manière dont se sont déroulées les choses une fois que vous l'avez découverte et que votre embarcation s'est remplie d'eau ?*

— *Il a paniqué.*

— *Votre père a paniqué ?*

— *Oui. Il... Il ne savait pas nager.*

— *Je vois. Et vous, vous savez nager, n'est-ce pas ?*

— *Oui, moi je sais nager.*

— *À ce moment-là, vous étiez loin du bord ?*

— *Assez...*

— *Trop loin pour que vous puissiez le remorquer jusqu'à la berge ?*

— *Oui, trop loin pour ça.*

— *Dans ce cas, avant de rejoindre vous-même le bord... Vous avez eu le temps de le voir se noyer ?*

— *Je ne sais pas.*

— *L'avez-vous vu se noyer, oui ou non ?*

— *Oui.*

— *Et vous n'avez rien pu faire ?*

— *C'est ça.*

— *Pourquoi ?*

— *Je crois... Je crois que j'ai essayé de le tirer. Mais il était trop lourd.*

— *Donc vous avez dû finalement le laisser couler pour vous sauver vous-même, c'est bien ça ?*

— *Oui. Si j'avais essayé de le remonter à la surface...*

— *... vous auriez sombré avec lui.*

— *Voilà.*

— *Vous conviendrez avec moi qu'il y a une autre possibilité : que vous l'ayez vu s'enfoncer dans l'eau et que vous n'ayez rien tenté du tout pour le maintenir à flot dès le début de l'incident. Vous ne croyez pas ?*

— *Non ! J'ai vraiment essayé de le tirer vers le bord.*

— *OK. Admettons. Quand avez-vous su que c'était fini pour lui ?*

— *Quand je suis parvenu sur la grève. Avant de monter dessus, j'ai regardé derrière moi et il n'y avait plus rien sur l'eau.*

— *Ni le bateau, ni aucune trace de votre père ?*

— *Rien. Même pas un rond dans l'eau ou des bulles à la surface. J'ai cherché des yeux un bon moment. Et je l'ai appelé, aussi. Mais ça ne répondait pas. Et l'eau ne bougeait plus du tout à l'endroit où l'on était. »*

Le sujet est sorti de l'état d'induction en sueur, le front et les mains brûlants, les yeux rougis. Revivre cet épisode a été si éprouvant pour lui que, après un grand verre d'eau et de rapides ablutions au cabinet de toilette attendant, il est reparti sans demander son reste, oubliant même de me poser ces questions qui le taraudaient tant.

Elles lui reviendront vite. Je suis certain d'avoir de ses nouvelles sous peu. Plus tôt encore qu'il ne l'imagine lui-même à cet instant.

30 – Samedi 29 octobre 2011

Jesse Pomeroy. Né le même jour que moi. À la même heure. De la même mère. Déclaré deux jours plus tôt.

J'ai retourné ces informations-là tout le long du trajet jusqu'à Cabot. Et je les frotte encore les unes contre les autres, comme autant de silex susceptibles de faire jaillir l'ultime étincelle, alors que nous nous vautrons, Sophie et moi, sur mon lit défait, bientôt écrasés par un juste sommeil. Un long sommeil, traversé par le flash de nos mèches qui s'emmêlent, nos mains qui se frôlent, chaste méli-mélo.

Depuis mon arrestation, mon studio est demeuré dans son jus et sa crasse. Les reliefs des cupcakes de *Boston Cream* ont moisie au fond de leur pot cartonné. Quatre petits jours se sont écoulés depuis que nous y avons planté nos cuillères. Ça me semble déjà si lointain... Si flou.

À mon réveil, autre chose me surprend plus encore dans l'état inchangé de mon appartement : j'aurais juré qu'en mon absence les flics l'investiraient, y ponctionneraient je ne sais quelle pièce à conviction, y poseraient leurs scellés... Mais non. Aucune trace de leur passage. La seule chose qu'ils ont saisie, c'est mon ordinateur portable.

— Je te dis que je n'ai pas de jumeau... Je le saurais, quand même !

En guise de petit déjeuner, après avoir fouillé mes placards à la recherche d'un aliment plus adapté que mes sempiternelles boîtes de poisson mariné, nous auscultons les deux actes de naissance à tour de rôle.

— Ne le prends pas mal, susurre Sophie avec prudence, mais ce ne serait pas la première chose que tu occultes, s’agissant de ton passé...

— Hum...

— De toute façon, je n’y crois pas non plus.

— Pourquoi ça ?

— Ça me semble assez évident : si ta mère avait donné naissance à deux garçons ce jour-là, rien ne justifiait de les déclarer séparément, à deux jours d’intervalle et qui plus est sous deux noms de famille différents. Admets que ça n’a aucun sens...

Je capitule, pourtant décidé à jouer l’avocat du diable et à pousser ma comparse dans ses retranchements afin d’exalter cette capacité de déduction dont elle a déjà fait preuve.

— Bien vu... Mais tu omets une dernière possibilité : je pourrais avoir eu un jumeau mal en point, dont le pronostic vital serait resté en suspens un jour ou deux. Dans ce cas, on peut très bien imaginer que ma mère ait attendu deux jours de plus, pour être fixée sur son sort, avant de prendre le risque de déclarer sa naissance.

— Pourquoi pas, en effet. Sauf que je te signale...

Elle me tend les deux feuilles vermoulues à bout de bras, avant de poursuivre :

— ... que c’est toi qui a été inscrit en second sur le registre. Thomas Harris le 22 mai. Jesse Pomeroy le 20, deux jours plus tôt.

— OK. Ça revient au même.

— Soit. Mais ça ne nous explique toujours pas pourquoi les deux enfants sont mentionnés comme étant de père inconnu, enregistrés par la seule Thelma Harris et sous deux noms différents.

Je hausse les épaules et lui abandonne un instant l’analyse des documents. Le front écrasé contre le carreau, je m’abîme dans une contemplation silencieuse du campus tapissé de poudreuse.

— Tiens, je n’avais pas fait gaffe à ça...

— Quoi ?

Je ne décolle pas de la vitre glacée, qui agit comme un cataplasme bienfaisant sur ma tête en fusion.

— Ce n'est pas le même officier d'état civil qui a effectué les deux écritures. Connely le 20 mai, Hoffmeiher le 22.

— Et alors ?

— Alors... Je ne suis pas sûre. C'est juste une idée.

Je l'encourage mollement :

— Hum hum ?

— Et si la première déclaration était... une erreur.

— Comment ça, une erreur ?

— Regarde : elle accouche d'un enfant, mais, pour une raison qu'on ignore encore, elle ne souhaite pas que le père figure sur les registres d'état civil.

— D'accord. Et ensuite ?

— Une fois sur place, elle fait une bourde. Elle se déclare bien mère célibataire, seulement elle enregistre le petit sous le nom de son père biologique. Pomeroy.

— Un peu tiré par les cheveux... Bon, admettons. Continue.

— Deux jours plus tard, elle comprend son erreur, mais, comme elle ne peut pas décemment demander à ce que l'on efface la première inscription, elle fait établir un second certificat. Cette fois sous son nom de jeune fille à elle : Harris. Exit le père, cette fois pour de bon.

— Quel rapport avec l'officier d'état civil ?

— Elle a attendu que ce ne soit pas la même personne au guichet, pour ne pas éveiller les soupçons.

CQFD. Si Sophie dit vrai, alors il n'y a pas deux enfants, des jumeaux, mais un seul et même bébé enregistré deux fois et dont la deuxième identité, Thomas Harris, a été conservée comme patronyme usuel. En réalité, un seul et même Jesse Pomeroy.

Moi.

Quant à celui qui a exigé de ma mère ce double mensonge et cet étrange erratum, je ne nourris que peu de doutes sur lui :

— C'est forcément mon père qui lui a fait faire ça.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr ?

— Le fait que les certificats soient consignés avec son manuscrit. J'ai du mal à croire que ma mère ait été au courant de ses petits travaux littéraires. Il devait être le seul à avoir la clé de ce coffre.

Le seul à connaître dans le détail ses deux vies : d'une part celle de Jason Harris, bon mari, bon père, vendeur ambulant de boissons ; d'une autre celle de Jason Pomeroy, célibataire sans emploi, sans enfants, et tueur en série.

Pourquoi ma mère avait-elle accepté cet arrangement si bancal ? Comprenait-elle seulement ce que dissimulaient ses extravagantes exigences ? Savait-elle à quoi Jason Pomeroy occupait son temps dès qu'il poussait la porte et cessait d'être Harris ?

Mon regard absent balaie l'étendue de neige encore vierge. Il est d'usage à Harvard que, dès les premières chutes assez abondantes, les étudiants se retrouvent pour de dantesques batailles de boules blanches. Mais les responsables des HoCo, Rony Albrecht en tête, ont dû considérer que cette couche précoce était encore insuffisante et recommander d'attendre une prochaine intempérie.

Quoique rencogné sous le porche du bâtiment Barnard, à la perpendiculaire exacte de mon immeuble, je note la présence immobile d'un homme en pardessus sombre. Pas vraiment le genre de tenue qu'on voit dans le coin, même en automne.

— Viens voir...

Opposant mon bras entre la fenêtre et elle, histoire qu'elle demeure invisible, je lui désigne l'ombre inerte qui s'enfonce alors un peu plus dans l'embrasement de la porte extérieure.

— Tu crois que c'est un homme de Kennedy ?

— Possible.

— Attends... On va essayer un truc. Si ça fonctionne aussi bien qu'à la télé, on sera vite fixés, assure-t-elle.

Suivant les consignes de Sophie, je sors de Bertram, celui des deux bâtiments de Cabot House occupé par les dernière année, puis je bifurque immédiatement à gauche en direction de Hilles. Avant d'atteindre celui-ci, je prends la voie sur ma droite, longeant l'enfilade de Barnard et Briggs, les deux corps principaux de Currier House. D'un pas tranquille, je dépasse les alignements de vélos et tourne encore à droite pour rejoindre le grand terre-plein central du Quad. Je n'ai plus qu'à traverser celui-ci pour redescendre jusqu'à Bertram et boucler mon paisible tour de pâté de maisons. Je gravis les quelques marches au petit trot, fantaisie que le déchirement dans ma poitrine me fait immédiatement regretter.

— Ça va ? s'inquiète mon binôme à mon retour dans la chambre.

— Mouais... Ça fait encore mal. Faut que je me trouve un antalgique.

— Si besoin, j'en ai chez moi.

Chez elle. Je me demande bien à quoi cela peut ressembler... Voilà bientôt un mois que nous nous côtoyons, et pas une seule fois elle ne m'y a convié.

— Alors, notre petite expérience ?

— Ah oui... Eh bien, tu avais raison : il a attendu une petite minute, juste le temps que tu disparaisses derrière Barnard, puis il t'a suivi.

— Et après ?

— Après, il a dû comprendre qu'on l'avait repéré, parce qu'il n'a pas fini le tour à ta suite. Il a fait semblant de rentrer dans le réfectoire et il en est ressorti presque aussitôt, du côté de Pforzheimer. Il a disparu derrière le bâtiment Wolbach.

Une rapide inspection de la trousse qui me tient lieu de pharmacie me permet de mettre la main sur la fin d'une plaquette de pastilles orange. Quatre comprimés qui devraient m'offrir un soulagement temporaire.

— Tu crois qu'ils nous ont filés jusqu'à Devens ? me demande-t-elle.

— Je ne crois pas. Mais Adamson les a peut-être informés de notre petite visite.

J'avale les médicaments un à un, excédant la posologie maximale.

— C'est tout de même étrange qu'il nous laisse à ce point la bride sur le cou. Tu ne trouves pas ?

— Si... En même temps, avec plusieurs coups de couteau dans la poitrine et ma tête qui tourne en boucle sur les écrans, il se doute que je n'irai pas loin.

— Pas faux, approuve-t-elle en détournant brusquement les yeux.

À moins... À moins qu'elle ne soit elle-même la garantie de ma docilité, le toutou de Kennedy, prêt à aboyer pour alerter son maître si je venais à m'enfuir. Je dois penser trop fort, car elle embraye aussitôt :

— Je vais aller chercher mon ordi.

— Pour quoi faire ?

— On ne peut pas se contenter de ces bribes d'informations.

Elle pointe les actes de ma naissance.

— Qu'est-ce que tu espères trouver de mieux ? je demande avec une certaine morgue.

— J'en sais encore rien... Tu n'as pas envie d'en savoir plus sur ce Jesse Pomeroy ?

Moins d'un quart d'heure plus tard, la voilà à nouveau à pied d'œuvre, son portable dernier cri ouvert sur ses genoux, ses yeux ronds rivés sur l'écran, les doigts volant sur les touches du clavier. Le temps est si gris, au-dehors, que la lueur qui s'échappe du moniteur constitue la plus intense des sources lumineuses à notre disposition.

Sophie recherche vite, et bien. Elle formule ses requêtes avec tant de précision, usant des subtilités syntaxiques comme personne, que les résultats qu'elle obtient sont à tout coup pertinents.

— OK, énonce-t-elle à voix haute. Il y a bien un Jesse Pomeroy qui revient très fréquemment dans les réponses... Mais ça n'est pas toi.

— C'est qui ? je m'enquiers un peu vivement.

— Tu ne vas pas me croire.

— Oh, au point où j'en suis...

— D'après ce qu'en disent ces sites, Jesse Harding Pomeroy a longtemps été le plus jeune serial killer qu'ait connu notre pays...

D'une voix anxieuse, je la presse de continuer.

— Je te rassure, ce charmant jeune homme est né en 1859 et mort en 1932. Il a agressé plus d'une dizaine d'enfants, mais n'a finalement été reconnu coupable que de deux meurtres.

— Quand ?

— La même année, 1874. Horace Millen, un gamin de seulement quatre ans, en février. Puis une petite fille d'une dizaine d'années, Katie Curran, en avril.

— Il s'attaquait aussi aux filles, alors ?

J'ai dit ça avec une forme de soulagement qui n'a pas échappé à Sophie. Comme si cela était de nature à me disculper.

— Visiblement, approuve-t-elle. Tiens, attends. Je crois qu'il y a une photo sur cette page-là.

— Une photo... de Pomeroy ?

Les faits sont si anciens que j'en viendrais presque à les reléguer dans une sorte de préhistoire criminelle. Sans documents fiables, sans représentations fidèles.

— Oui. Regarde.

L'image est de grande taille, et le fichier correspondant assez lourd. Si bien que le portrait de Jesse Pomeroy ne s'affiche que par tranches successives dans la fenêtre du navigateur Internet, du haut vers le bas, ligne après ligne. Des cheveux sagement rangés sur le côté. Un grand front. Des sourcils fournis. À mi-visage apparaissent enfin ses yeux. Son œil !

Un œil blanc, en tous points identique au mien.

L'œil de Jesse Pomeroy.

L'œil d'un tueur d'enfants.

31 – Samedi 29 octobre 2011

L'erreur la plus grossière que peut commettre un prévenu en liberté conditionnelle, c'est de prendre le silence de la justice pour une bonne nouvelle. Un oubli dans lequel il pourrait se faufiler et lui échapper pour de bon. Comme Cerbère à la porte des Enfers, la justice ne dort que d'un œil. Et celui-ci, même mi-clos, ne vous lâche jamais tout à fait.

Sans nouvelles de Reily, Kennedy ou Fisk, j'en aurais presque omis mon statut de justiciable, concentré que j'étais sur mes vieilles affaires de famille. C'est pourtant bien mon procès pour meurtre qui se tiendra prochainement. C'est pourtant bien Sawyer, celui qui a maintenu mon père en cage dans cet état de survie inhumaine, qui décidera bientôt de mon sort à moi. Rien de tout cela ne serait arrivé si ce juge avait sacrifié alors à la vindicte publique. S'il avait pris sur lui de faire procéder à l'exécution de Jason Pomeroy. *Le Manuel du serial killer* serait resté dans le secret de son coffre, dans la maison d'Emmet Street, et il est probable que personne n'aurait jamais posé le moindre œil dessus. Pas même moi. Mon père aurait emporté son par-cœur dans la tombe et je ne serais pour tous que cet étudiant doué au faciès un peu étrange, presque beau sans cet œil amoché.

Mais il a survécu... *Ils* ont survécu, le *Manuel* et son auteur.

Avec tout ça, je n'ai pas pris la peine de rallumer mon portable depuis ma sortie de l'hôpital. Une bonne quinzaine de messages vocaux m'attendent sur ma boîte. Pour l'essentiel des demandes d'interview, plusieurs appels de Sandy concernant la promotion du *Manuel*, et même une longue diatribe excédée de George Killin, qui me reprocherait presque de m'être fait planter

par ce dingue à la gare. Vous verrez que bientôt je devrai m'excuser pour la haine qu'on me porte ! Je note aussi huit tentatives de Joe Kennedy pour me joindre hier, lors de notre équipée à Devens. Huit appels et aucun message.

Le tout dernier, daté de d'hier, provient de Fisk. Sa voix est aussi propre et lissée que ses cheveux :

« Bonjour Thomas, c'est Jonathan Fisk. »

« As-tu, oui ou non, tué ces quatre garçons ? » Ses derniers mots, à l'hôpital, me reviennent brusquement en tête. Lui ai-je seulement répondu ?

« Je voulais te prévenir : Joe Kennedy va faire procéder à une nouvelle fouille de ta maison d'Emmet Street. Disons... plus minutieuse que la précédente. Je ne suis pas censé connaître les détails de la procédure à l'avance, mais Kennedy m'a laissé entendre qu'ils pourraient retourner ton jardin. Légalement, selon les termes de ta conditionnelle, tu n'es pas tenu d'être présent. Mais disons que ce serait considéré comme une preuve de ta bonne volonté dans cette affaire. Je ne dis pas que ça adoucira pour autant l'accusation du procureur Epstein, mais il sera obligé de le porter à ton dossier. Et le jury en tiendra compte. C'est comme tu veux. Demain, le 29, 11 h 30. Je ne te fais pas l'injure de te rappeler l'adresse, hein. J'espère t'y voir. À demain. »

11 h 40. Ils doivent être sur place, à l'heure qu'il est. À fouiller le peu qu'il me reste d'intimité. À sonder chaque recoin, chaque pan de cloison creuse, chaque creux dans le parquet ou la terre meuble du jardin, gorgée d'humidité marine.

— Tu veux qu'on y aille ? m'interroge Sophie.

Désormais, elle semble n'envisager plus rien qu'en ces termes-là : elle et moi. Soudés l'un à l'autre. Je décline pourtant :

— Non. Si tu veux bien, je préférerais qu'on aille creuser ailleurs.

Dans la Corolla qui nous mène à la mairie de Boston, Sophie poursuit sa lecture à voix haute des éléments qu'elle a dénichés sur mon illustre homonyme. Elle a imprimé tout ce qu'elle pouvait, chez elle, avant notre départ.

Les cachets ont produit leur effet. Je ne sens presque plus rien dans ma poitrine. Juste un étirement léger au niveau de la plaie, qui doit sans doute

plus au pansement neuf qu'elle m'a apposé et à son adhésif qu'à la blessure proprement dite.

Ses propos me confirment que nous nous rendons au bon endroit :

— Il est né à South Boston, comme toi. Mais visiblement il a passé une partie de son enfance à Charlestown avant que ses parents ne se réinstallent à South B, quand il avait onze ou douze ans.

— Donc il était dans le coin quand il a... ?

Je ne parviens pas à achever ma phrase.

— Oui. Ce qui nous intéresse surtout, dans le cas présent, c'est que sa naissance a dû être déclarée dans les mêmes registres d'état civil que la tienne.

La traversée de Cambridge sur Mass Avenue se fait dans un décor presque entièrement déneigé. Il faut croire que les services de la voirie avaient anticipé les chutes de la veille et salé comme il se doit cet axe vital.

— OK. Et quoi d'autre ?

— Beaucoup de choses... Pomeroy a longtemps défrayé la chronique de cet État.

— Pourtant, d'après ce que tu m'as dit, il n'a pas fait tant de victimes que ça...

— C'est ça qui est intéressant : il a été appréhendé une première fois en 1872, pour diverses agressions.

J'entrevois une réserve.

— Mais... ?

— Mais, après deux années passées en maison de redressement à Westborough, il a été relâché pour bonne conduite. Et c'est seulement à ce moment-là qu'il s'est mis à tuer...

— Mince ! Sacrée boulette !

— Oui. C'est en grande partie pour ça que son histoire a tellement frappé l'opinion. Jusque dans les années 1930, quand il a été libéré...

— Il n'a pas été condamné à mort ? je la coupe.

— Non, figure-toi... La tradition d'indulgence du glorieux État du Massachusetts ne date pas d'hier. Je disais donc qu'il a longtemps servi de croquemitaine dans les bonnes familles de la région : « Si tu ne te tiens pas bien, Jesse Pomeroy va venir te chercher ! » Tu vois le topo.

— Sympathique.

— Attends, il y a encore plus *amusant*. Devine comment s'appelait la septième victime de sa première vague d'agressions ?

Je hausse les épaules, à court d'inspiration.

— Tom Harris ? je suggère enfin.

— Non, Joseph Kennedy. Joe Kennedy, si tu préfères.

L'ironie de la coïncidence ne me réjouit pas vraiment.

— Hum... Si tu veux mon avis, des Joe Kennedy, dans les parages, il doit y en avoir plus d'un par génération.

— Probable. Mais ça ne s'arrête pas à ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La première fois qu'il a été coïncé par les flics, c'est le petit Kennedy qui l'a identifié. Et pas à n'importe quel détail...

Je retiens mon souffle, mais je sais déjà ce qu'elle s'apprête à me révéler.

— À son œil.

Évidemment.

Le trafic est plutôt fluide, pour une fin de matinée. Nous empruntons déjà Longfellow Bridge. Plus que quelques centaines de mètres et nous achèverons notre trajet par la longue boucle de Cambridge Street en poignée de parapluie. Ne restera plus qu'à trouver une place pour se garer, chose difficile au centre-ville en pleine semaine.

— On arrive, je l'informe, d'une voix atone.

— Je sais...

Elle n'a pas levé le nez de sa pile de feuilles volantes.

— Il y a un autre détail qui devrait t'intéresser, ajoute-t-elle.

— Raconte.

— Pomeroy est resté cinquante-huit années en prison, dont une bonne trentaine à l'isolement total. Un record inégalé, à son époque.

— Comme mon père...

— Oui. Mais ce n'est pas là que je voulais en venir. C'est surtout avec toi qu'il a un autre point commun.

J'évite de justesse un SUV rutilant dont je n'avais pas remarqué le surgissement sur ma droite. L'incident clos dans la stridulation presque comique de mon modeste avertisseur, je reprends le cours de ses révélations.

— Lequel ?

— Eh bien, il apparaît que Jesse Pomeroy, premier du nom, avait lui aussi un certain talent de plume.

— T'es sérieuse ?

J'avise une place qui se libère, ô miracle, juste devant l'imposant blockhaus du Boston City Hall, gigantesque mausolée de béton tout en colonnades titanesques, en cursives accrochées à même la façade et en sinistres meurtrières. Le genre d'architecture de la fin des années 1960 qui traverse mal les époques.

Le genre de coup de chance – je parle du parking providentiel – qui ne survient jamais dans la *vraie vie*.

— On ne peut plus sérieuse. Outre ses lettres à l'un de ses petits camarades de Broadway Avenue, Willie Baxter, il a commencé par composer des poèmes qui ont été publiés dans le *Boston Times* dès 1875.

— Le *Boston Times* ! je m'exclame. Ce qu'il écrivait était si bon que ça ?

— À mon avis, ce n'était pas le problème. Le journal a sans doute fait son beurre sur la notoriété judiciaire de Jesse. D'ailleurs, il n'a pas été le seul.

— Ah bon ? Il a publié autre chose ?

Ne me dis pas le *Manuel*, ne me dis pas le *Manuel*, ne me dis pas le *Manuel*...

— Oui. Deux livres sur son histoire personnelle. Le premier, *Autobiographie de Jesse Pomeroy*, est sorti à la fin des années 1870.

— Et le second ?

— Plus de quarante ans plus tard ! En 1921.

— Pourquoi un silence aussi long ?

— Attends, attends, j'y viens. *Enterré vivant* parle moins de ses crimes et du débat public autour de son jugement que de ses années de captivité à la prison d'État de Charlestown.

— Et alors... ça a été un succès ?

— Un *très* gros succès.

J'en ai assez entendu à son sujet pour le moment. La différence, c'est que je n'ai pas écrit ce livre qu'on m'attribue. La différence, c'est que je n'ai pas commis ces meurtres qu'on m'impute...

Je saute de la voiture, déjà prêt à traverser les six voies de circulation dense qui nous séparent du City Hall Plaza.

L'intérieur du bâtiment est aussi monumental que sa structure extérieure, gigantesque hall traversé de passerelles qui semblent comme suspendues dans le vide et troué de plusieurs patios. Grâce à la diligence d'un employé préposé à l'orientation des visiteurs, nous trouvons sans peine notre chemin dans ce dédale. Bureau de l'état civil. La fonctionnaire qui nous reçoit après un petit quart d'heure d'attente s'adresse à nous comme une machine. Pour elle, nous ne sommes rien de plus que le numéro 617.

— Que puis-je pour vous ?

— J'aimerais savoir si un officier d'état civil travaille toujours ici.

— Ah, désolée, mais nous ne donnons pas ce genre d'informations.

Sophie agite le second certificat, celui de Thomas Harris.

— C'est-à-dire que nous avons toutes les raisons de penser que cette dame... Elizabeth Connely...

Elle pointe du doigt la signature sur le document parcheminé.

— ... a commis une erreur au moment d'enregistrer la naissance de mon ami ici présent.

— Une erreur ? s'étrangle l'employée.

— Disons plutôt une omission.

— Je peux voir ?

— Je vous en prie.

Ma camarade lui tend la copie de l'acte numéro un, celui de Jesse Pomeroy.

— Regardez : il est mentionné comme étant né de père inconnu, et pourtant il porte un autre patronyme que celui de sa mère.

Une fois de plus, Sophie manœuvre avec une maestria qui m'en remontre.

— Ouh là ! Il est en mauvais état, votre papelard !

— Oui... Enfin, ce n'est pas le plus important. Car de deux choses l'une : soit son père est réellement inconnu, auquel cas il devrait s'appeler Harris comme sa mère ; soit il est bien le fils d'un certain M. Pomeroy, et alors l'identité de ce dernier n'a aucune raison de ne pas figurer sur ce document.

— En effet...

— Vous pourriez nous montrer l'original ?

Pour faire sa demande, elle a décoché son sourire le plus convaincant, celui où elle ne découvre pas sa denture imparfaite.

L'officier d'état civil, petit gilet croisé et chignon fermé par un crayon, pique aussitôt du nez vers son moniteur et tapote fébrilement sur son clavier, sans jamais quitter l'écran des yeux.

— Ah ça c'est curieux, alors... annonce-t-elle.

J'interviens enfin :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne le trouve pas.

— Comment ça, vous ne le trouvez pas ?

— Eh bien, je ne trouve pas d'original correspondant. Ni à partir du nom, ni avec la référence.

Elle daigne enfin lever sur moi ses demi-lunes, qui menacent de choir à l'extrémité de son appendice pourtant rebondi. Je jurerais qu'elle me reconnaît. Encore une qui doit passer ses soirées devant les programmes d'informations en continu.

— Vous êtes sûrs que l’enregistrement a été effectué ici, à Boston ?

— Vous voyez bien vous-même, s’agace Sophie.

— Hum. Ce qui est *drôle*, en revanche...

— Oui ? la pressons-nous de conserve.

— ... c’est qu’une autre Thelma Harris a accouché le même jour. D’un fils, elle aussi. Et toujours de père inconnu. Ça, c’est pas banal !

Nous nous consultons du regard un instant, Sophie et moi, et tombons d’accord en deux-trois clignements appuyés : pas la peine d’embrouiller plus encore les choses. Ne mentionnons pas l’autre certificat.

— Comment se fait-il que nous ayons ce document en notre possession si rien ne figure dans vos fichiers ?

— Ce ne serait pas la première copie trafiquée qu’on me produit, mademoiselle...

— On ne peut pas demander à cette Mme Connely ? j’insiste.

— Elizabeth ne travaille plus ici depuis au moins douze ans.

— Vous êtes certaine ?

— Un peu ! C’est moi qui l’ai remplacée à ce poste.

À la mine renfrognée qu’elle nous oppose alors, il est clair que nous ne tirerons rien de plus d’elle.

Au moment de quitter Madame-demi-lunes et de redescendre les gigantesques escaliers en direction du hall, Sophie tourne subitement les talons et se rue sur le guichet où se présente déjà le numéro 621.

— Attendez...

— Vous avez eu votre tour, jeune fille ! J’ai déjà commencé avec monsieur...

Le requérant suivant fait signe, d’un geste las, que ce n’est pas si grave. Sophie s’engouffre dans la brèche.

— Je n’en ai pas pour longtemps, je veux juste savoir : jusqu’à quand remontent vos registres ?

— Ici, on ne consigne que les enregistrements depuis l’après-guerre, janvier 1946, à quelque chose près.

— Et pour les naissances antérieures ?

— Elles sont aux archives.

— De la ville ?

— Non, de l'État du Massachusetts, à Dorchester.

— Et elles remontent jusqu'à quand ?

— Elles sont complètes ou quasi à partir de 1910.

— Et avant ?

— Avant ? Je ne pensais pas votre fiancé si vieux !

La vieille bique me détaille à nouveau de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas pour lui... Alors, avant 1910 ?

— Ça varie d'une commune à une autre. Mais ici, à Boston, vous ne trouverez presque rien avant 1870.

Nous n'apprendrons donc rien ici sur Jesse Harding Pomeroy, né en 1859, et sa possible descendance.

— Maintenant, jeunes gens, si vous voulez bien...

Le mouvement qu'elle effectue d'un revers de main par-dessus son comptoir est suffisamment éloquent : « Dégagez ! »

32 – Samedi 29 octobre 2011

Le panneau rouge et blanc sur Centre Street.

La petite pente depuis Whitcomb Avenue, si douce au printemps, si âpre en plein été ou en hiver quand nous la remontions, les bras lestés des courses que Franny, la cuisinière, nous envoyait récupérer à l'épicerie la plus proche.

L'escalier à gauche du réfectoire, tout juste quelques marches, où j'ai pourtant failli tant de fois me rompre le cou sur mon skate d'occasion.

Les buissons taillés en cercle, aussi ronds que des ballots de foin, à l'arrière du bâtiment principal, juste en face du toboggan bleu.

Le petit clocher pentu, au sommet duquel chaque nouvel arrivant était mis au défi de grimper par les autres pensionnaires. Étant entendu que personne n'y parvenait jamais. Personne d'encore vivant, bien sûr.

Et puis la piscine, oh oui, la piscine, dans laquelle nous n'avions le droit de tremper qu'une ou deux fois par an, à la fin de la saison, quand les enfants de la directrice Mme Esteban, par ordre de méchanceté Mitch, Jordan et Lily, l'avaient dûment souillée à raison de plusieurs baignades quotidiennes trois mois durant.

Moins de quatre années après l'avoir quitté, voilà tout ce qu'il me reste de l'Italian Home for Children et son centre Mary Savioli Palotta. Un nom à rallonge pour une enfance amputée. Un ensemble de verdure et de bâtiments en briques dans cette banlieue modeste qu'est Jamaica Plain.

En y retournant tout à l'heure, première visite depuis mon grand départ pour H, j'ai eu ce sentiment étrange que le petit garçon qui avait grandi là n'existait plus. Non, ce n'est pas ça : j'ai senti qu'il n'avait jamais existé. Qu'un autre que lui avait vécu les mille blessures et vexations que même le meilleur orphelinat du monde vous inflige inévitablement. Un autre que moi.

Ridicule, je sais. Car Andrea, la nounou en chef toujours en activité, une vieille Polonaise plus large que haute à la trogne rougeaude, m'a reconnu sur-le-champ. Elle ne m'a pas pris dans ses bras ; les effusions, ça n'a jamais été son truc. Elle s'est contentée d'un sourire un peu niais et d'un petit :

— Tom... C'est bien mon Tom.

Tout petit Tom, d'un coup, revenu au format minus, aux émotions brutes de ces années douloureuses. Preuve que j'y étais bien.

— Mme Esteban est là ?

— Non, mon garçon. Elle a pris sa retraite l'an dernier. Et j'espère bien pouvoir en faire autant d'ici une saison ou deux.

— Je vous le souhaite sincèrement, Andrea.

— Cette petite jeune femme, c'est ta chérie ?

— Non... Non, c'est une amie.

Sophie tortillait nerveusement une mèche folle jaillissant d'entre les mailles lâches de son bonnet.

Elle a fini par nous recevoir dans son bureau, une petite pièce dans le corps de bâtiment principal, à l'autre bout de la propriété. Une pièce à laquelle je n'avais jamais eu accès étant enfant. À ma demande, elle a ressorti mon dossier, celui qui avait été remis à l'Italian Home par les services sociaux de la ville au moment de mon intégration. Mon nom (Thomas Harris), la date du décès de mes parents (1^{er} novembre 2001) et celle de mon arrivée ici (10 novembre de la même année), je n'ai noté aucune anomalie dans les informations consignées. Tout était conforme à la version officielle de mon existence. Aucune trace de Jason ou de Jesse Pomeroy.

— Mme Esteban n’a jamais rien mentionné à mon sujet qui vous ait semblé étrange ?

Elle a éludé ma question :

— Ça commence à remonter, tu sais. C’est à cause de cette histoire de procès, n’est-ce pas ?

Même elle n’a pu échapper à la déferlante médiatique. À ma tête retouchée et exposée dans chaque flash info. Oh, pas que je sois le premier ex-pensionnaire des lieux à m’illustrer dans les faits divers. Certains ont bien dû se livrer à je ne sais quel menu larcin. Mais je suis sans doute le seul à m’être distingué à un tel niveau d’horreur.

J’ai bien vu à son regard las qu’elle n’y croyait pas. Ou, plus exactement, que ça l’épuisait d’y croire. Toute une vie à colmater celle des autres, celle d’enfants aussi déglingués que de vieilles montres à ressort. Andrea n’avait plus le jus requis pour s’attaquer à un cas aussi critique. Elle préférait en rester au petit Tom qu’elle avait connu.

J’ai répondu aussi sobrement que possible :

— Oui, en quelque sorte...

— J’imagine que vous parlez des enfants, entre vous, est intervenue Sophie. Ça doit bien vous arriver d’échanger sur les cas les plus difficiles, non ?

— Oui, oui, bien sûr...

— Et Mme Esteban ne vous a jamais rien confié sortant de l’ordinaire à propos de Tom ?

La vieille mamma blonde a soupiré en laissant son regard s’échapper par la fenêtre :

— Hum... Si, elle s’est inquiétée une fois ou deux.

— À quel propos ?

— Je peux te le dire maintenant : quand Fluffy, son chat blanc, a été retrouvé dans la piscine, elle...

Le tintement d’une cloche au loin, probablement dans la tourelle de l’entrée opposée, a percé le silence qui suivait. Probablement l’appel des

pensionnaires à rallier le réfectoire. Le goût aigre de la vinaigrette que nous préparait Franny a soudain empli ma bouche.

— Elle a cru que Tom l'avait noyé, c'est ça ? l'a encouragée Sophie.

— C'est ça. Mais moi je savais que ça ne pouvait pas être lui.

À ces mots, Andrea a fixé mon œil blanc comme si elle retrouvait un vieil ami. L'œil qui m'avait tenu à l'écart, année après année, Noël après Noël, de toutes les demandes d'adoption. Les autres enfants finissaient presque toujours par repartir d'ici au bras d'un nouveau papa et d'une nouvelle maman. Mon œil et moi restions. Avec Andrea pour seule famille.

— Pourquoi Esteban me soupçonnait-elle plus qu'un autre ? j'ai insisté.

— Elle disait... Elle disait que tu étais « double ». Que tu étais capable du meilleur comme du pire.

— Comme un schizophrène ?

— Non. Je lui ai posé la question. Elle disait que ça ne relevait pas d'une maladie mentale. Que c'était quelque chose de plus concret.

— C'est-à-dire, « plus concret » ?

— Je ne sais pas. Elle refusait de rentrer dans les détails. Mais elle prétendait que tu étais réellement deux personnes à la fois.

Thomas Harris et Jesse Pomeroy.

Comment Gloria Esteban aurait-elle pu être au courant de ma double identité, alors même que la police en ignorait tout ?

Avait-elle été la complice de mon père ?

Était-ce lui qui m'avait confié à elle juste avant de se livrer à Joe Kennedy ? Y avait-il eu d'autres femmes que ma mère dans la vie de Jason Pomeroy-Harris ?

— C'est pourtant elle qui a recommandé à l'administration de Harvard de me faire suivre par un psy, non ?

— Non. Elle était même plutôt contre. C'est le service des admissions de l'université qui l'a exigé, au vu de ton passage ici.

— Pourquoi ? Elle ne pensait pas que c'était nécessaire ?

— Si, ce n'est pas le problème...

— Quoi alors ?

— Elle pensait que ça pouvait être dangereux.

— À quel point de vue ?

— Disons que, d'après elle, il valait mieux que tu n'exhumes pas certains pans de ta mémoire.

Parce que j'avais laissé mon père se noyer sous mes yeux ? Ou parce que je risquais de découvrir qu'il végétait encore, quelque part dans une prison fédérale, condamné à vie pour onze meurtres abominables ?

— Et elle ne vous en a jamais dit plus ? s'est obstinée Sophie.

— Non. Je sentais bien que Tom faisait partie des sujets qu'elle évitait d'aborder. À part ça, c'était une directrice très convenable, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Alors j'évitais les histoires...

J'ai saisi la main épaisse et calleuse de ma vieille nounou par-dessus le froid bureau métallique.

— Andrea, vous savez où on peut joindre Mme Esteban, aujourd'hui ?

— Elle a laissé un numéro, oui. Mais je ne l'ai pas eue une seule fois au bout du fil depuis son départ. Je crois qu'elle avait vraiment envie de couper avec tout ça.

Je confirme.

Gloria Esteban souhaitait réellement mettre toute la distance possible entre l'Italian Home et elle. De retour à Cabot, j'ai essayé de la joindre durant plusieurs heures en vain. Le numéro donné par Andrea correspondait à une ligne au Mexique, pays de ses origines, et ne semblait plus attribué. Quelque chose me laissait même penser qu'il ne l'avait jamais été.

Pendant que j'y suis, je passe d'autres coups de téléphone. À Devens notamment, où je joins le Dr Adamson, non sans difficulté, et tente de le convaincre de me laisser revoir Jason Pomeroy. Il refuse. Il a déjà pris trop de risques à son goût la première fois.

Le combiné à peine raccroché, c'est à mon tour de recevoir un appel.

Fisk ! Ce n'est pas parce que j'oblitére mon destin de justiciable que la machine judiciaire m'oublie pour autant. Inexorablement, elle poursuit son

œuvre. Je me demande d'ailleurs si un sbire de Kennedy nous a suivis à la mairie, puis à mon orphelinat. Probable.

— Bonjour, Tom. Tu n'es pas facile à joindre, dis-moi.

Le ton de sa voix n'augure rien de très favorable. Il ne me laisse pas le temps de me justifier et enchaîne aussitôt sur ce qu'il semble avoir d'urgent à me dire :

— Les flics ont fini de retourner ton jardin. Ça leur a pris plus de temps que prévu.

Mon jardin ? Je mets plusieurs secondes à comprendre qu'il parle de ce petit lopin derrière la maison d'Emmet Street. Là où gît le bateau de mon père, sa petite barque de pêche au fond troué.

— Pour quelle raison ?

— Eh bien, j'aimerais que tu puisses répondre toi-même à cette question.

— Je ne suis pas sûr de vous...

— Ils en ont trouvé assez pour ouvrir une putain de pharmacie, Tom ! me coupe-t-il sèchement.

Un tel emportement ne lui ressemble pas vraiment, pour ce que je le connais.

— Pardon ?

— Arrête de faire le malin : il y avait des dizaines de boîtes d'aspirine enterrées dans ton jardin. Toutes périmées depuis dix ans.

Je demeure sans voix. Puis, enfin, un filet s'échappe de ma bouche, presque malgré moi. Un murmure enfantin, comme revenu lui aussi de l'Italian Home :

— C'est la même... Je me reprends : C'est le même lot que celle qu'ils ont trouvée dans le sang des garçons et dans les boissons ?

— Ils ne savent pas encore. Ils procèdent à l'analyse en ce moment même. En tout cas, ce qui est certain, c'est que les deux molécules datent de la même époque.

De l'acide acétylsalicylique produit par Bayer avant 2001, et en théorie impropre à la consommation depuis une bonne décennie.

— Enfin, étant donné le reste, j’ai presque envie de prendre ça pour une bonne nouvelle...

— Le reste ?

À l’autre bout de la ligne, Fisk marque une pause qui doit lui permettre d’évaluer la sincérité de ma réaction. Dieu que son métier est difficile ! Jauger un homme, juger de son innocence ou de sa culpabilité, aux seules inflexions de sa voix. Faire confiance à son instinct. Alors, ai-je sonné à l’instant comme le meurtrier qu’ils veulent tous que je sois ou avais-je les accents du pauvre gars dépassé par les événements, écrasé par je ne sais quelle machination ? Ai-je résonné à ses oreilles comme un condamné à mort ou comme un acquitté ?

— À ton avis... Qu’est-ce qu’ils ont pu dénicher d’autre sous ton gazon ? Tu n’as pas une petite idée ?

Deuxième phase du test, je suppose.

— Non... Non, vraiment, je n’en sais rien, je me défends mollement.

— Le corps d’une femme, Tom.

— Quoi ?

Je n’ai pas enclenché le haut-parleur de mon portable, mais, à la tête que je fais alors, Sophie comprend que la situation est grave. Je veux dire, encore plus accablante pour moi qu’elle ne l’était jusqu’ici. C’est peu dire.

— Une femme adulte. À vue de nez, la trentaine. Enfouie là depuis plusieurs années. Les légistes du Boston PD sont en train de l’autopsier.

— Combien d’années, exactement ?

Avant ou après ma sortie de l’Italian Home ? Cette question-là, je la garde pour moi. Les apparences m’enfoncent déjà assez pour ne pas apporter l’eau de mes doutes au moulin de ma responsabilité.

— C’est trop tôt pour le dire... Mais, dans tous les cas, tu as conscience de ce que ça signifie pour nous ?

— Oui... Enfin non, pas bien.

Je n’ai plus conscience de grand-chose, à dire vrai. Je flotte dans un éther absurde, où le moindre atome semble conspirer contre moi. Même l’air qui

entre dans mes poumons à cet instant me brûle. Même ce qui me maintient en vie me paraît hostile.

— Avec autant de nouveaux éléments à charge, je n’ai plus le choix : je vais devoir plaider coupable.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

D’une phrase assassine, définitive, il cherche à tempérer mon petit mouvement d’humeur et de rébellion :

— C’est ça ou la peine capitale direct ! Je sais que tu te désintéresses de ton propre procès... Mais je te signale qu’une des familles des victimes a sa résidence principale dans le Delaware. Ils peuvent très bien réclamer que le cas de leur fils soit jugé là-bas. Et, pour ton information, le Delaware n’a pas aboli la peine de mort. C’est même l’un des États présentant le taux d’exécutions par habitant le plus élevé de toute l’Union. J’en rajoute, ou ça te suffit ?

J’essaie vainement d’objecter :

— Mais si je plaide coupable...

— Si tu plaides coupable, jeune homme, sache qu’alors je peux entrer en négociation avec les familles. Tu comprends ?

— Une négociation ?

— Je ne dis pas que c’est gagné d’avance, mais, si on pose une somme correcte sur la table, on doit pouvoir obtenir d’eux qu’ils fassent pression sur Epstein et que celui-ci abrège la durée requise pour ta peine. Donnant donnant.

Charmant pays où même la douleur d’avoir perdu son enfant se marchande.

Voilà à quoi vont donc servir les sommes astronomiques promises par George Killin. Voilà dans quelle impasse ridicule je me suis fourré : afin d’adoucir mon sort, il me faut dépenser cet argent indu, et ce faisant accréditer le fait que je suis l’auteur du texte qui m’a mis dans cette posture si fâcheuse. Et la boucle infernale sera bouclée.

— Combien ?

— C’est un peu trop tôt pour l’établir de manière précise. Comme ça, au jugé, je dirais un demi-million de dollars.

— Un demi-million... au total ?

— Non, par famille, me corrige-t-il. Tu peux compter dans les deux millions pour l’ensemble.

Le *Manuel* est à la fois mon bourreau *et* ma solution.

Moi qui me désespérais du succès de mon livre, voilà que je l’appelle maintenant de mes vœux. À chaque exemplaire vendu, ce sont quelques heures de moins que je passerai sous les verrous. Mais le montant évoqué par Fisk est si astronomique que j’ai du mal à croire que nous pourrions le réunir dans le temps imparti. Il faudrait probablement des semaines – voire des mois – en tête des meilleures ventes pour y parvenir.

Sophie agite une main devant moi pour capter mon regard égaré, puis elle me souffle :

— Demande-lui quand aura lieu ta prochaine audience.

Je répète presque mot pour mot dans le combiné :

— Vous avez une idée de la date à laquelle ils ont fixé la prochaine audience ?

— Pas encore. Je te dis ça dès que j’ai des nouvelles de Sawyer.

Mon père avait-il prévu l’ironie de la situation dans laquelle il s’est ingénié à me plonger ? En rit-il, seul, dans le silence de sa cellule ?

Pour un peu, je l’entendrais d’ici...

LE MANUEL DU SERIAL KILLER

Extrait n°3

Chapitre 5 : Déjouer les enquêteurs

Au cours du chapitre précédent, j’ai abondamment détaillé le mode opératoire et les outils employés pour parvenir à nos fins. J’ai notamment insisté sur les vertus de certains toxiques, que leur apparente banalité rend

encore plus redoutables que les poisons spectaculaires ou foudroyants, tels que l'arsenic ou le cyanure.

Mais l'arme utilisée n'est pas le seul agent criminel qui peut gagner à avancer masqué. Vous aussi, si vous envisagez de mener une carrière de tueur en série longue et prospère, il vous faudra apprendre à déjouer les enquêteurs, eux et leurs innombrables idées reçues qu'ils trimbalent à votre sujet.

Ainsi, sans doute parce qu'ils regardent eux-mêmes trop de films de gangsters et de séries policières, la plupart des représentants de l'ordre qui nous traquent imaginent que les serial killers sont des pervers qui aiment entretenir avec eux une relation de jeu, une sorte de longue partie de cache-cache où nous les mettrions au défi de nous appréhender.

La vérité est double et, désolé de battre ces clichés en brèche, elle est tout autre : la manière dont nous tuons n'est pas destinée à manipuler un hypothétique partenaire de jeu ; elle n'a d'autre but que de nous procurer un sentiment de plaisir et de contrôle optimal à l'instant même où nous perpétrons le geste fatal. Par ailleurs, nous ne tuons pas pour nous faire prendre. En conscience, nous espérons ne jamais être capturés. Plus nous repoussons cette échéance, et plus nous serons capable de reproduire cet état parfait, qui apaise toute tension et abolit toute souffrance.

Je ne dis pas que certains d'entre nous n'espèrent pas secrètement, passé un temps, mettre un terme à cette en avant qu'est l'activité meurtrière. D'aucuns éprouvent, au moment de leur arrestation, une forme de soulagement. Ils n'auront plus à se terrer, ni à échafauder ces stratégies exigeantes et complexes qui sont la matière même de ce livre. Ils n'auront plus à mener de front ces deux vies, celle de l'employé modèle ou du voisin avenant d'un côté, et celle du tueur implacable de l'autre. Jekyll et Hyde seront enfin réunis en une seule et même personne.

En attendant, tout ce qui peut contribuer à détourner de nous les soupçons est le bienvenu. Croyez-moi, j'ai lu tout ce qui avait été écrit sur le sujet, en particulier sous la plume de ces éminents spécialistes que sont Markman, Samenow ou Lunde. Tous sont d'accord : au quotidien, il n'y a pas de comportement plus inoffensif que celui d'un serial killer. Nous sommes capables d'entretenir des rapports sociaux normaux, de sourire à

la caissière du supermarché ou d'inviter nos collègues à dîner. Il en est même parmi nous qui font des époux ou des pères plus agréables que la moyenne des gens déclarés « sains ». En cela, et sous cette apparente normalité, nous sommes beaucoup plus difficiles à démasquer que les psychotiques, dont le dysfonctionnement mental s'exprime par un isolement et des attitudes étranges, résolument marginales, parfois violentes.

Néanmoins, pour déjouer les flics qui ne manqueront pas de vous pister à mesure que vous laisserez derrière vous un nombre croissant de victimes, cette bonhomie de façade ne suffira pas. Afficher aux yeux de tous le visage rassurant de M. Tout-le-Monde ne saurait être un gage permanent d'impunité. Avoir l'air inoffensif ou détenir des informations que les enquêteurs n'ont pas, tout cela est bien beau mais ne dure qu'un temps. Vous pouvez dresser autant de paravents que vous voudrez entre vos poursuivants et vous, ils finiront toujours par deviner votre silhouette en ombre chinoise et parla faire coïncider avec vous. Le vrai vous. Celui qui assassine pour continuer d'exister.

Alors que faire ? Comment est-il possible de saper durablement les efforts des enquêteurs, étant donné la somme d'éléments matériels, mais aussi psychologiques, qu'ils collecteront inévitablement sur vos crimes et sur vous-même au fil du temps ?

C'est à la fois plus simple sur le principe et plus compliqué à mettre en place qu'il n'y paraît. J'appelle cette stratégie la « tactique de l'éléphant rose ». Oui, les policiers de notre beau pays ont beau accumuler des années d'études et une expérience de terrain inégalée, ce ne sont que des enfants. Un rien les distrait. On, pour être plus juste, comme avec le gamin à qui on désigne un « éléphant rose » imaginaire pour détourner son attention, il suffit bien souvent de leur donner un os à ronger plus conséquent que celui que vous constituez vous même pour qu'ils relâchent la pression autour de vous, et vous permettent de vous évaporer. Évidemment, plus cette diversion intervient tôt, plus elle est efficace. Passé un certain stade, et un nombre d'indices convergents, elle ne sera plus d'aucune utilité.

En réalité, l'idéal est de désigner l'« éléphant rose » à l'enquêteur avant même qu'il n'ait commencé à concevoir le moindre soupçon à votre égard. Le leurre est d'autant plus probant, et susceptible de mystifier celui qui lui court après, que rien dans la manière dont il est apparu au chasseur ne le

désigne comme tel. Si vous préférez, le policier croira d'autant plus volontiers à l'« éléphant rose » que vous aurez créé de toutes pièces pour lui qu'il ne verra pas le doigt qui le lui indique. S'il surgit devant lui sans aucun fil ni bâton relié à son marionnettiste, cet éléphant lui semblera aussi crédible que n'importe quel gibier ordinaire. On ne le dit jamais assez, mais, ce qui fait le succès d'une imposture, ce n'est pas la nature même du leurre, c'est la finesse et la discrétion des coutures qui le fixent au décor.

Cependant, je le répète, il ne s'agit pas de s'adonner à je ne sais quelle partie d'échecs avec les profilers qui tenteront de vous cerner. Même quand vous penserez avoir un coup d'avance sur eux. À aucun moment, ces derniers ne doivent savoir qui les balade de la sorte. Pour gagner la partie, il faut en quelque sorte accepter de ne jamais y entrer de plain-pied. Rester en retrait, dans les coulisses. Confier son poste sur le terrain à une personne plus en vue, et qui prendra à votre place la lumière et les coups.

Pour être un bon serial killer, il faut savoir déléguer. Pour être un tueur en série avec une espérance de vie digne de ce nom, il faut être deux. Et qu'à aucun moment celui qui vous assiste ainsi n'ait conscience de la place exacte qui est la sienne dans la petite représentation que vous avez écrite pour lui. Vous êtes l'auteur, il n'est ni plus ni moins que votre personnage. Docile, servile, insouciant. Quant aux flics, ils seront les spectateurs, bien sûr.

33 – Samedi 29 octobre 2011

— J’ai interrogé une demi-douzaine de sites généalogiques... J’ai même sollicité les mormons, me détaille Sophie à l’instant même où elle passe la porte de mon studio.

Quelques flocons de neige fondent lentement sur son bonnet.

Elle a passé deux heures chez elle, à dépiauter sur Internet tout ce qui pouvait me lier de près ou de loin à mon illustre homonyme.

— Moralité ?

— Pas la queue d’une association logique. Et aucun Jesse dans les ascendants de Jason Pomeroy.

— Aucun lien non plus avec la famille de ma mère, les Harris ?

— Non, nada, confirme-t-elle. En même temps, de son entrée à la prison du comté de Suffolk jusqu’à sa sortie de celle de Charlestown à l’âge de soixante-douze ans, Pomeroy est resté à l’isolement complet. Pas un seul codétenu. Et il semblerait que les petits aménagements de peine de type « parloir intime » n’aient pas vraiment eu cours il y a plus d’un siècle... En fait, je ne vois pas bien comment il aurait fait pour se *reproduire*.

L’emploi de ce terme pourtant neutre, presque clinique, appose sur ses joues un voile rosé. Elle doit s’en apercevoir, car elle pique aussitôt du nez sur ses feuilles couvertes de notes manuscrites.

Tiens, je n’avais pas fait attention sur le moment, mais son tic verbal l’a reprise. En fait...

— J’imagine... Mais il aurait quand même pu se marier tout en étant détenu, non ? Et il aurait même pu concevoir un enfant sur le tard, ça arrive.

— Non, ça aussi j’ai vérifié. Aucune union contractée, ni avant ni après sa libération. Aucune chance que ce type ait eu la moindre descendance.

L’affirmation de Sophie me semble un peu catégorique, pour des faits aussi anciens.

— Et si Jason avait également bidouillé ces registres-là ? Il a bien réussi à faire modifier mon état civil...

— J’y ai songé. C’est d’ailleurs pour ça que j’ai fouiné aussi sur le Family Search de nos amis de Salt Lake City. Je me trompe peut-être, mais ces gens-là me semblent a priori à l’abri des tentatives de fraude ou de corruption.

— Pas faux, j’admets, à demi convaincu.

D’ailleurs, pourquoi mon père aurait-il cherché à gommer son appartenance – et ce faisant la mienne – à cette lignée ? Trop encombrante, pour un homme qui se destinait à la même *carrière* que son aïeul ?

Deux coups brefs coupent court à nos réflexions. Je retiens un instant mon geste, puis j’ouvre la porte d’un mouvement sec, comme si le courant d’air ainsi généré avait le pouvoir de chasser les mauvaises nouvelles.

— Tom ?

Un garçon brun, court sur pattes et qui dégage néanmoins une énergie peu commune, me tend une main qui se veut sympathique. Il la secoue avec une insistance presque suspecte.

— Rony Albrecht, ajoute-t-il aussitôt.

Voilà donc à quoi ressemble celui qui va me chasser d’ici. L’agent de ma déchéance académique. Une bille ronde. Un sourire un peu niais. Une corpulence de préado.

J’avais fini par croire que Rony Albrecht était un personnage imaginaire, une sorte de Père Fouettard sans réelle existence destiné à faire rentrer les locataires de Cabot dans le rang. Il faut croire qu’il existe bel et bien, puisqu’il se tient à l’instant devant moi, un sourire crispé accroché à son visage poupin.

— C'est aujourd'hui ? je lui demande.

Ne me dites pas que je dois partir dès maintenant !

J'essaie de me remémorer les termes du dernier message de Lucy French. Mais les mots qui me reviennent jouent à saute-mouton avec les souvenirs hasardeux de ces jours passés : « Vous disposez, à réception de ce message, d'un délai de huit jours pour quitter les lieux... » Huit jours, OK. Mais quand me l'a-t-elle expédié ?

— Non, pas de panique, tu as jusqu'à lundi soir. Inclus.

Il a précisé ça comme s'il me faisait un cadeau de sa propre initiative. Sur son propre compte.

Si, si, panique. Car nous sommes déjà samedi après-midi, et je n'ai encore rien préparé. Je feins le détachement :

— Ah, super !

— Je venais juste voir si tout avançait comme tu voulais...

L'air de rien, il glisse un œil dans mon dos et découvre Sophie, à qui il décoche un sourire fébrile.

— ... et te proposer mon aide éventuelle. Mais je vois que ce ne sera pas la peine.

— Non, en effet, ça ira.

— Pour la remise des clés, on n'a qu'à faire simple. Dépose-les dans la boîte du HoCo, dans la salle commune, quand tu pars.

Rony tout juste disparu dans les escaliers, Sophie se plante devant moi, ses yeux ronds plus écarquillés que jamais. Un lémurien blond. Voilà à quoi elle me fait penser sur le moment.

— Tu veux t'installer chez moi ? Je veux dire, en attendant...

— Non, c'est gentil de ta part, mais... je crois que je vais aller chez moi.

À sa tête, je devine un flottement. Remarque, j'ai moi aussi du mal à appliquer cette formule convenue à la maison d'Emmet Street. Peut-on réellement la qualifier de « chez-moi » ? À partir de quand, et sur la foi de quel vécu, peut-on attribuer un tel vocable à un lieu ?

Hormis ces quelques mètres carrés, ai-je jamais eu un seul chez-moi ?

— Comme tu veux. Mais l’offre tiendra encore la semaine prochaine ou même le mois prochain, si tu as des regrets.

Je conclus dans un papillonnement emprunté de mon œil blanc :

— Merci.

Nous passons les heures suivantes à trier mes pauvres affaires. C’est fou ce que même un type aussi désargenté que moi peut accumuler en quelques années. Nous remplissons deux grands sacs-poubelle, que je descends et dépose dans les conteneurs à l’arrière de Bertram.

Tout en faisant place nette, nous tentons de récapituler les informations que nous possédons. D’esquisser cette synthèse que Fisk ne manquera pas de réaliser de son côté, en vue de ma prochaine comparution devant Epstein et Sawyer.

Nous tâchons de ne rien omettre. Y compris cette aspirine périmée dans mon jardin, celle détectée dans mon stock de boissons ou ce corps de femme enseveli à l’arrière de ma maison par je ne sais quel nouveau mystère. Morts d’hier, morts d’aujourd’hui. Improbable affaire où le passé et le présent se superposent jusqu’à se confondre. *Pour* se confondre... Mais jusqu’à quel point ai-je intérêt à lier mon cas à celui de mon père pour assurer ma défense ? Thomas Harris doit-il révéler aux yeux du monde le Jesse Pomeroy qui est en lui ? Comment infléchir désormais le regard de ces millions de lecteurs du *Manuel*, et accessoirement celui de mon futur jury, pour qui ce texte abject pèse autant que des aveux signés ?

Sophie rompt le fil de mes réflexions :

— Moi je pense que, si ton père a tout fait pour dissocier ses deux identités, afin que les flics n’établissent pas de lien entre ses crimes et son activité de marchand ambulant, c’est qu’il avait une bonne raison. Je ne vois pas ce que tu gagnerais à te présenter publiquement comme son fils.

— D’accord... Alors, explique-moi pourquoi il fait tout pour me faire endosser la nouvelle série de meurtres ? Et pourquoi il m’a donné le même nom que le plus précoce des tueurs en série qu’ait connu ce pays ?

Tant de zones d’ombre. Tant de pourquoi. Et ces souvenirs de noyade dans la Charles si peu conformes à la réalité manifeste, d’où viennent-ils donc ?

Sophie se dit prête à tout reprendre depuis le début. À examiner et comparer le moindre détail. Elle commence aussitôt :

— Y a un truc qui me chagrine à propos des gamins...

— Lesquels ? Ceux de 2001 ou ceux d'aujourd'hui ?

— Les deux, corrige-t-elle dans la foulée. Je veux dire : les seconds par rapport aux premiers.

— Tu peux préciser ?

— D'abord, les onze victimes de 2001 ont été tuées sur plusieurs mois. Et non pas en quelques jours, comme celles qui nous occupent maintenant.

— Et alors, tu en déduis quoi ?

— Je ne sais pas. Je dirais que la série présente est un peu trop ostentatoire à mon goût. Si tu lis les ouvrages de spécialistes et les mémoires de tueurs en série, tu te rends compte qu'ils n'accélèrent leur rythme criminel que vers la fin de leur *parcours*. Quand ils commencent à pécher par excès de confiance. Mais aucun n'a démarré comme ça, pied au plancher.

— Soit...

— Si tu ajoutes à ça la publication du *Manuel*, c'est comme si l'auteur de ces meurtres-là faisait tout pour se faire prendre, ou pour désigner un tiers.

— Ça, je crois que j'avais compris !

— Oui, mais c'est bizarre. En admettant que ce soit bien ton père qui est à la manœuvre derrière tout ça, je ne vois pas quel intérêt il peut avoir à ce qu'on rouvre son dossier en même temps qu'on instruit le tien. En t'impliquant, il se plombe forcément lui aussi.

— Il en a peut-être marre de croupir à Devens. Il espère peut-être qu'on l'exécute pour de bon, cette fois.

J'ai prononcé ces mots sans émotion aucune, comme s'il s'était agi d'un parfait inconnu.

Elle exprime ses doutes avec une moue non dénuée de charme :

— Hum... Je trouve ça un peu énorme, en fait. C'est tellement spectaculaire, ça manque tellement de subtilité. On dirait que celui qui est derrière ce délire se sent invulnérable. Qu'il ne craint plus rien.

— Si tu y songes bien, s’agissant de mon père, c’est un peu le cas.

Elle ne répond pas et tire un petit calepin de notes d’une poche intérieure de son manteau. Elle lit le nom de quatre garçons à haute voix. Mes victimes supposées...

— Ronald Donovan, Luke Stewart, Leonard Gibbs, Simon Olson. Y a pas un truc qui t’a choqué ?

— Non...

— Les deux premiers, passe encore, on trouve une forme de cohérence : famille modeste, quartier fauché, supporters des Sox, ça fonctionne. Mais c’est avec le petit Gibbs qu’il y a un hic.

— Pour quelle raison ? Parce qu’il habite dans un quartier rupin ?

— Exactement.

— Parents profs à l’université de Boston, deux intellos bon teint... Pas franchement le genre de famille à passer ses après-midi à Fenway Park.

— Ça te paraît pas un peu caricatural, ton histoire : d’un côté les prolos qui vont au stade, de l’autre les bourgeois qui jouent aux échecs avec leurs enfants ? Et puis quoi : tu vas me dire que les autres avaient des poux et pas lui ?

Elle fait mine de ne pas relever ma colère de classe :

— N’empêche que Pomeroy ne s’attaquait qu’à des gamins des classes populaires. Onze victimes, onze garçons de South Boston, de Charlestown ou de Roxbury.

J’essaie de maîtriser mon agacement :

— OK, admettons que ces gens-là se rendent plus volontiers aux matchs. Il peut quand même se trouver qu’un marmot plus favorisé y aille de temps en temps, non ?

— En effet... Mais dis-moi, toi qui es entré chez les Gibbs, est-ce qu’il y avait le moindre élément dans la chambre du gamin qui fasse de lui un fan des Sox ?

J’essaie de visualiser l’endroit. Des jouets à même le sol. Le drap maculé de sang. Le corps sans vie.

Pour ce que je m’en souviens, aucun fanion ni poster punaisés au mur.

— Non, je concède.

— Ah, tu vois !

— Ça ne prouve rien du tout. Il est allé au stade une fois, comme ça, pour ne pas mourir idiot ou parce que ses copains lui en parlaient. Et bim, c'est tombé sur lui !

— Pas de chance, quand même, relève-t-elle, non sans malice.

— Pas de chance.

— Tu ne crois pas qu'on devrait quand même fouiller un peu plus du côté des parents ?

Qu'elle n'envisage pas d'elle-même l'incongruité de la démarche me sidère.

— Et je suis censé leur dire quoi : « Bonjour, je suis accusé du meurtre de votre fils, j'aimerais qu'on papote un moment, vous et moi » ?

— Fais pas l'idiot, me reprend-elle, presque maternelle. J'irai seule.

— À quel titre ?

— *Crimson* ! J'ai une jolie carte plastifiée, c'est le moment ou jamais de m'en servir.

Lorsque nous sortons, la nuit se profile déjà, striée de flocons épars. Par précaution, je m'accroupis entre deux voitures stationnées sur Shepard Street tandis que Sophie monte dans la Corolla et lui fait faire le tour du Quad. Quand elle s'arrête à mon niveau, je fonce sur la portière entrouverte à l'arrière et me faufile sous la vieille couverture étendue sur la banquette. Avec un peu de chance, le « Kennedy boy » qui nous surveille n'aura rien saisi de cette astuce.

Malheureusement, au croisement de Bay State et de Granby, la résidence cossue des Gibbs ne luit d'aucune lumière dans l'obscurité paisible. Visiblement, les parents affligés se sont mis au vert. Sophie sonne quand même deux ou trois fois, pour la forme, mais la porte demeure hermétiquement close.

À l'arrêt suivant, sur Washington Street, à la lisière de Charlestown, il semble qu'un peu plus de réussite nous soit promise. Au troisième et

dernier étage d'une petite résidence d'apparence modeste, toutes les fenêtres sont illuminées. La résidence de la famille Donovan.

Sophie presse le bouton de l'interphone et, quelques secondes plus tard, elle disparaît dans l'entrée de l'immeuble, nimbée d'un halo bleuté.

Ai-je raison ? Ai-je tort ? Plus les minutes passent, et moins je peux contenir l'inquiétude qui grandit en moi. Je me retiens de la joindre sur son mobile, qu'elle a dû éteindre, de toute façon. Depuis les deux fenêtres éclairées, yeux de bête fauve dans la nuit, comme deux iris orange, rien ne filtre. 20 h 25 indique l'affichage numérique du tableau de bord. Elle est montée chez les Donovan à 19 h 52. À partir de quelle heure suis-je supposé intervenir à mon tour ? Irai-je jusqu'à appeler Kennedy à la rescousse ? Ce serait un comble.

Mais la voilà enfin. Elle grimpe du côté conducteur et n'attend pas ma première question pour entamer son récit. Bref. Quelques phrases suffisent pour résumer ce qu'elle a glané là-bas :

— Ronald était leur seul enfant. De ce que j'ai compris, ils sont du genre à s'être saignés aux quatre veines pour l'élever dans un maximum de confort.

Je lui tends une perche :

— Comme lui offrir ses places à Fenway ?

— Notamment, oui. Le gamin avait un abonnement à l'année pour la saison des Sox.

— Et, ce jour-là, il a assisté au match avec son père ?

— Non. Il y est allé avec deux copains. Les flics les ont déjà interrogés. Mais ça n'a rien donné. Ils se sont retrouvés à l'intérieur. Ron avait déjà acheté sa boisson... en dehors du stade.

À un comptoir ambulant, inutile de me le préciser.

Elle émet un bruit de bouche, le genre de petit son aigu qu'on produit avec la langue pour exprimer ses réserves ou sa perplexité.

— Quoi ? Y a autre chose ?

— Non. Enfin peut-être... Juste un détail.

— Raconte, je l'encourage.

Elle lève à son tour les yeux sur la façade trouée de lumière et de vie, le regard absent.

— Leur gamin est mort il y a presque un mois. Il était enfant unique. OK ?

— Oui. Et alors ?

— Alors, il y avait des jouets déballés sur le parquet de leur salon.

— Des jouets ?

— Un robot télécommandé, des figurines de mangas...

— Ils n'ont peut-être pas eu le cœur de les ranger, je spécule.

— Si, justement. Ils n'étaient pas au beau milieu de la pièce. Manifestement, ils ont été poussés à la va-vite sous le canapé.

— Bon, d'accord. Ils n'arrivent pas à tourner la page et ils ne veulent pas faire étalage de leur douleur. Ça se comprend, non ? En quoi ça les rend suspects ?

— C'est pas ça : si j'ai vu ces jouets, c'est parce qu'en me relevant j'ai fait tomber mon portable sur le sol. Quand je me suis baissée pour le ramasser, mon regard s'est faufilé une fraction de seconde sous le sofa. Juste assez longtemps pour noter un truc pas banal.

— Quoi ?

— Les jouets en question... Ils sont neufs, Tom. Y avait encore l'emballage et le ticket de caisse. Tu achèterais des jouets pour ton gosse qui vient de mourir ? !

Force m'est de l'avouer : il est peu probable que des parents, même négligents, aient laissé traîner en évidence ce genre de signes, si étroitement liés à leur enfant disparu.

— C'est peut-être des tordus... Peut-être que c'est leur manière à eux de surmonter ça.

— Mouais, grommelle-t-elle, incrédule. Allons-y. De toute façon, on n'aura aucun autre moyen de vérifier ça ce soir.

À ces mots, elle introduit la clé dans le contact et la tourne d'un geste résolu, tirant du vieux moteur de la japonaise un crachotement poussif.

Je retiens son geste.

— Attends !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Je pointe un index sur l'une des deux fenêtres de l'appartement Donovan, rendu soudain à l'obscurité.

— Ça correspond à quelle pièce ?

— Au salon.

Une demi-minute s'écoule, que nous passons aux aguets, parfaitement cois, puis le plafonnier du hall éclaire la porte vitrée de l'entrée sur rue de cette même lumière spectrale qui a absorbé auparavant Sophie. Dans le faible contre-jour, on devine deux silhouettes. La première, qui tient le battant entrouvert à l'autre, est celle d'une femme portant une jupe épaisse. La seconde... celle d'un enfant.

— C'est la mère ? je murmure, comme si les deux fantômes de l'autre côté de la rue pouvaient nous entendre.

— Je sais pas... À cette distance, c'est dur à dire.

— Tu es certaine qu'ils n'ont qu'un seul enfant ?

— Oui... Enfin, c'est ce que disent les comptes rendus des flics.

Elle ne semble plus aussi sûre d'elle. Ce même, qui qu'il soit, et même réduit à une image imprécise, est en train d'ébranler nos rares convictions dans cette affaire.

— Ils pourraient les avoir bidonnés pour protéger les frères et sœurs des victimes. Qu'est-ce que t'en dis ?

Plutôt que de me répondre, elle redonne un tour de clé qui cette fois sort la Corolla de sa léthargie. La femme et l'enfant s'éloignent déjà sur le trottoir opposé, en direction de New Washington Bridge. Ils marchent vite. Précipitamment, dirait un œil avisé. Elle tire le gamin par la main, sans douceur. Celui-ci trébuche un peu, puis repart en renâclant.

Sophie les suit à distance sur une petite centaine de mètres, puis hisse la voiture à leur niveau. La moitié de la largeur de la chaussée et un pan de trottoir nous séparent d'eux. À peine cinq ou six mètres, dans cette portion de rue étroite. Cette fois, nous apercevons leurs deux visages de profil,

léchés par le pinceau lumineux des réverbères. Identifiables seulement par intermittence.

— C’est elle ! C’est la mère ! feule Sophie, étreinte par l’émotion.

— Et le gamin ? Tu le reconnais ?

— Je...

Elle pile brusquement.

— Putain... Putain, c’est lui !

Lui. Je n’ai même pas besoin qu’elle spécifie. Mais elle complète malgré tout sa folle hypothèse, à bout de souffle :

— C’est Ron Donovan...

OceanofPDF.com

34 – Samedi 29 octobre 2011

Le crissement plaintif des freins de ma guimbarde a alerté le duo fuyant de notre présence. La mère a jeté un regard par-dessus son épaule, et houspille maintenant son fils pour qu'il presse encore un peu plus le pas.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu es sûre d'avoir reconnu Ron Donovan ?

— Écoute, je n'ai vu que les deux ou trois photos publiées dans la presse. Mais oui... je crois bien que c'est lui.

— Démarre ! je lui intime sans autre forme de procès.

— Qu'est-ce que tu veux...

— Démarre !

Elle obtempère et nous rejoignons les deux ombres alors qu'elles débouchent sur les quatre voies en contresens de Rutherford Avenue. La mère et son fils supposé bifurquent à droite, sur la voie du pont réservée aux piétons.

Je bondis hors de la Corolla et, plaçant mes mains en porte-voix, je hurle :

— Ron ! Ronald Donovan !

Le gamin se retourne et, lâchant brutalement la main de sa mère, il se met à filer droit devant lui. À perdre haleine. Je me lance à sa poursuite. Les feux des véhicules qui jaillissent du centre-ville m'éblouissent. J'ai du mal à distinguer la silhouette menue dans cet entrelacs lumineux. Néanmoins, je

sens qu'il faiblit déjà. Au niveau du port de plaisance, il ne compte guère qu'une dizaine de mètres d'avance sur moi. Je force la cadence. Je force ma nature. Attraper Ronald Donovan est mon ultime ressource.

À une ou deux foulées de lui, je tends le bras et, d'une poussée sur son épaule gauche, je le déséquilibre. Il s'écroule. Et geint aussitôt.

— Espèce de taré ! braille-t-il.

— Taré, peut-être... Mais apparemment pas assez pour t'avoir tué.

Appuyé sur un coude, il fuit mon regard et tente de se redresser. Je lui tends une main qu'il rejette.

— Hein, tu m'as entendu ? Qui t'a fait jouer cette comédie ?

Il refuse de me répondre.

Je le reconnais, pourtant. Cheveux orange. Mouchetis de taches de rousseur sur tout le visage. La peau si blanche sous l'éclairage artificiel verdâtre. Plus fringant que sur cette table d'examen où je l'ai vu étendu.

Mais était-ce lui, ou le corps de n'importe quel autre petit rouquin de South B ? Après tout, je n'étais pas si près du légiste au moment où celui-ci l'a incisé. Et surtout, je n'ai pas tenu longtemps face à ce spectacle...

Cette fois, malgré ces poumons qui me brûlent, je ne vais pas m'effondrer. Je suis là et bien là, avide de réponses.

Je saisis son bras, que j'écrase d'une poigne déterminée.

— Aïe ! Arrêtez, vous me faites mal !

— Qui t'a fait passer pour mort ?

— Ton cul !

Je resserre encore ma pression.

— Qui ?

— Mes parents, lâche-t-il en se dégageant. C'est mes parents.

Un coup d'œil derrière moi me permet de constater que Sophie n'a pas démérité de son côté. Le cric rouillé de ma voiture en main, elle tient en respect Mme Donovan.

Je traîne son fils jusqu'à elle, le poing agrippé à sa ceinture pour m'assurer qu'il ne me glisse pas entre les mains.

— Vous n’avez pas inventé ça toute seule, j’imagine... Qui vous a demandé de participer à cette mascarade ?

Mascarade. Voilà bien un terme qu’emploierait un étudiant en littérature à Harvard. Pas une mère de famille sans le sou de Charlestown.

Elle demeure aussi mutique que son rejeton.

— On vous a payé pour ça, n’est-ce pas ?

— Oui... admet-elle, la tête basse.

Toujours sous la menace de la barre en acier, je la laisse récupérer son fils, qu’elle enlace avec une tendresse non feinte. Même mauvaise, une mère reste une mère, non ?

— On vous a donné beaucoup ?

Elle hoche la tête.

— Combien ?

— Je ne sais plus...

— Combien ? j’insiste en criant presque.

D’un regard oblique, Sophie m’implore de la ménager. Mais qu’est-ce qu’elle y connaît, elle, à la misère ? D’où lui vient cette soudaine compassion pour les complices de mon cauchemar ?

— Dix mille...

— Qui vous les a remis ?

— Je ne l’ai pas vu. Tout s’est fait par Internet.

— Il y a bien quelqu’un qui vous a donné une enveloppe ?

— Non. On m’a indiqué une poubelle près de chez moi, par mail. On m’a dit que j’avais dix minutes pour récupérer les sous dedans.

— Ce *on*, il avait bien une adresse électronique, demande Sophie, son bras armé fléchissant peu à peu. C’était quoi ?

— Je ne sais plus, j’avais pour consigne d’effacer tous ses messages après les avoir lus.

— Vous n’avez pas un vague souvenir ?

— Non, désolée...

— Ça ressemblait à un mail provisoire, intervient son fils, sans doute plus technophile que sa mère. Un mélange de lettres et de chiffres.

Quel genre de parents iraient simuler le décès de leur fils pour une grosse poignée de billets verts ? Effet pervers de la crise ? Est-ce là que les fringants diplômés de la Harvard Business School ont conduit les classes laborieuses de ce pays ? À ce type d'humiliation ? Qu'on ne se méprenne pas : je ne suis pas d'humeur à faire de la politique. J'aimerais juste comprendre...

— Et quand a-t-on pris contact avec vous, la première fois ?

La mère dévisage son fils comme si notre intervention quelque peu musclée la sortait de son mauvais rêve : elle a accepté de *tuer* son fils pour le faire vivre. Se remettront-ils jamais l'un et l'autre d'un tel arrangement ?

— Euh, il y a quelque chose comme deux mois.

Deux mois. Avant que la première victime n'ait été découverte. Avant mon stage chez Killin et la réception du *Manuel*. Il y a deux mois, alors que je n'étais encore qu'un étudiant de Harvard (presque) comme les autres...

Un groupe de voitures qui passent à vive allure sur le pont provoque un grondement sourd qui se propage dans la longue structure métallique. Elle paraît si fragile, à cet instant. Un rien semble pouvoir l'abattre et nous précipiter tous dans les eaux glacées de la Charles, où des remous noirâtres sont prêts à nous engloutir.

Ce n'est pas le genre d'endroit où l'on aime traîner, l'hiver, à la nuit tombée. La mère de Ronald doit considérer qu'elle nous en a assez dit, car elle attrape son rejeton par la main et fait mine de le ramener à la maison.

— Madame ! Madame, s'il vous plaît !

Sophie les arrête d'un appel doux, presque plaintif. En quelques pas, elle est sur eux à nouveau, brandissant son téléphone.

— J'ai rien de plus à vous dire.

— Ce n'est pas ça... J'aimerais juste prendre une photo.

— De moi ? piaille-t-elle, surprise.

— Non. De votre fils.

La bonne idée. Celle qui prouvera au monde, et plus encore à mes jurés, que l'accusation qui m'accable est une étoffe cousue de mensonges et de vent. Comment peut-on condamner un homme pour des crimes qui n'ont pas été commis ? Ses écrits, si immoraux soient-ils, peuvent-ils suffire à faire de lui un assassin ? Ira-t-on bientôt jusqu'à demander des comptes aux romanciers pour les victimes qu'ils ont sacrifiées sur le papier ?

Elle hésite un moment, laps de temps qui s'effiloche dans les longues traînées rouges des feux arrière. Elle doit redouter des représailles. Et nous ne pouvons lui apporter aucune garantie de protection.

— Foutez-lui la paix ! finit par lâcher la mère, qui interpose sa main entre son fils et l'objectif.

Sophie a opéré pourtant avec une célérité qui m'épate. Elle a déjà déclenché.

— Allez viens, toi !

Alors que la mère et son enfant s'éloignent déjà en direction de Charlestown, elle me montre le produit de sa prise de vue. Ce que je relève surtout, plus que l'air ahuri du gamin au visage grêlé de son, c'est l'horodatage qu'elle a pris soin d'intégrer au cliché : samedi 29 octobre 2011.

Il ne devrait pas être bien difficile, pour les experts du tribunal, de prouver que cette mention a été incluse au moment même où l'obturateur miniature du téléphone a fixé cet instant, et qu'elle n'est pas un ajout tardif greffé par je ne sais quel logiciel de retouche.

— Ronald Donovan, pris le 29 octobre 2011, énonce-t-elle à voix haute, comme pour mieux nous en convaincre. Et bel et bien vivant !

Vivant, oui. Aussi vivant que peut l'être cette ombre frêle qui s'éloigne, tangué sous les cataractes lumineuses des réverbères successifs puis disparaît enfin dans une rue adjacente saturée d'obscurité.

Il pourrait aussi bien ne jamais avoir existé.

35 – Samedi 29 octobre 2011

J'ai beau prétendre le contraire et me claquemurer dans ce qu'il y a de plus singulier en moi, à la fin je ne suis pas si différent des autres. J'ai peur. De tout. Tout le temps. La moindre de mes actions est dictée non par mon désir véritable, mes passions profondes ou une quelconque ambition, mais uniquement par la peur des autres. De *l'autre*.

Alors pourquoi suis-je soulagé d'apprendre que ce gamin est vivant ?

Pourquoi cette révélation, loin de tirer avec elle son cortège de questions, toutes sans réponse, a-t-elle soudain cette étrange vertu de chasser l'effroi qui me hante ? Certes elle me disculpe, mais je sens que ce n'est pas tout. Que, au-delà de ce bénéfice évident, la survie de Ronald Donovan remet les compteurs de ma mémoire à zéro. Comme si j'avais tout à coup le droit d'exister indépendamment de mon passé, et non plus en fonction de de lui. Sans avoir à rendre le moindre compte.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On va voir les deux autres ?

Le bon sens de Sophie me raccroche aux flocons de réalité qui flottent dans l'air glacé de Charlestown. Elle n'a pas tort. Si Rony Donovan sillonne encore ces rues, pourquoi en serait-il autrement des autres *victimes* ? Pourquoi serait-il la seule pousse à surgir de ce pot-aux-roses ?

Nous récupérons la voiture à un pâté de maisons de là. Je prends cette fois le volant. Est-ce un effet de ce froid qui congèle les sensations ? La douleur dans ma poitrine se fait moins présente. Elle ne me pince plus que par intermittence, loin des grands élancements de l'après-midi. Du coup,

l'irritation générée par le bracelet énergétique qui enserre mon poignet gauche s'exprime à nouveau. Sophie, qui a perçu mon agacement, me réprimande avec douceur :

— Arrête de jouer avec. Plus tu forceras dessus, plus ça te gênera.

Je ne relève pas et enclenche la position Drive de la boîte automatique, à l'écoute des indications de mon copilote.

— On commence par où ?

— On ne va pas loin, indique-t-elle avec assurance. Traverse le pont en direction du centre-ville.

— T'es sûre ? Je croyais qu'à part les Gibbs les autres familles créchaient dans des quartiers popu ?

— Oui, mais on va faire une petite course, d'abord.

— Une course ?

Une course, oui.

Nous dépassons le TD Garden, jardin des hockeyeurs locaux, les Bruins, et tournons à droite dans Causeway Street. Au niveau de la North Station, elle m'intime de me garer sur un emplacement de bus, arguant de la brièveté de notre arrêt. Deux minutes suffisent en effet pour entrer dans le parallélépipède austère et tomber sur une petite boutique de téléphonie et de gadgets électroniques en tous genres. Deux ou trois autres pour qu'elle jette son dévolu sur ce qui m'apparaît comme un banal stylo bille noir, à pointe et liseré dorés.

— On peut savoir quelle urgence il y avait à te racheter un stylo ?

Elle entretient le mystère d'un sourire énigmatique :

— Tu vas voir...

Comment peut-elle conserver son esprit joueur ?

L'étape suivante nous fait rallier dans un premier temps l'autre gare de la ville, au sud du quartier financier, par cette longue boucle sans âme qu'est Atlantic Avenue, balayée d'un vent marin moins vivifiant qu'hostile. Puis nous empruntons le pont de Summer Street, sur notre gauche, pour pénétrer enfin dans South Boston par le quartier des entrepôts et des hangars géants.

Acadia Street est un petit boyau résidentiel à un jet de pierre des vastes terrains vagues qui occupent encore les berges en bordure de la 1^{re} Rue. Pas de petites maisons aux couleurs acidulées ici, mais un ensemble d'immeubles à la façade arrondie en bow-window tous identiques. Mal entretenus. Probablement des logements sociaux.

Je m'émeus vaguement, alors que nous nous garons devant un bâtiment en U :

— Il est pas un peu tard pour débarquer chez les gens ? Même avec ton badge du *Crimson*...

— Non, t'inquiète... J'ai ma petite idée.

De fait, elle s'échappe aussitôt de la voiture et semble n'éprouver aucune difficulté à se faire ouvrir la porte du hall d'entrée.

Dix minutes plus tard, elle revient en trotinant, un petit air de triomphe accroché aux lèvres.

— Alors ?

— Alors...

Elle ménage le suspense :

— ... Luke Stewart a été aussi gâté que notre ami Ron Donovan.

— Donc, il est... ?

Vivant ?

— Autant que toi et moi, confirme-t-elle d'un hochement de tête.

C'est donc qu'ils le sont tous. Que chacun des quatre crimes annoncés dans la presse n'était qu'un leurre.

— Tu leur as dit quoi ?

— Que les allocations familiales avaient fait une erreur en leur faveur. Et que c'était la moindre des choses qu'un fonctionnaire vienne le leur annoncer en personne.

Je m'insurge pour la forme :

— C'est dégueulasse !

— Peut-être, mais dans un quartier comme ça, ça marche à tous les coups.

La ruse de Sophie lui a permis en outre de lever le voile sur certains aspects de la machination que nous mettons progressivement au jour : les enfants n'ont jamais été officiellement déclarés comme décédés. La preuve, leurs parents ont continué à percevoir les aides sociales les concernant. À les envoyer à l'école. À leur faire des cadeaux avec les émoluments perçus pour prix de leur contribution mensongère. Chez les Stewart comme chez les Donovan, elle en a fait de nouveau le constat, cela avait été Noël avant l'heure.

— Et le stylo, c'était pour quoi ? Lui demander un autographe ?

Elle feint la suffisance :

— Stylo espion, jeune homme ! Caméra HD haute capacité, discrétion totale, 45 dollars prix conseillé. Ça me démangeait depuis des mois, et je me demandais à quoi ça pourrait me servir... Grâce à toi, j'ai trouvé.

En revanche, il faudra attendre de retrouver son ordinateur portable, et l'un des ports USB de ladite machine, pour que je découvre à mon tour les images d'un Luke Stewart bien vivant.

Pour parachever ce pan capital de notre enquête et boucler cette journée épuisante, nous finissons notre tournée à quelques rues de là, chez les Olson. Même stratégie qu'à notre arrêt précédent, cette fois encore couronnée de succès.

Le retour à Cabot et la nuit qui suit – l'une des dernières à mon studio – sont chargés des interrogations que nous avons étouffées jusque-là. Trop pour nos deux têtes éreintées.

Pelotonnés sous ma couette, presque au contact l'un de l'autre, nous murmurons enfin nos hypothèses, comme deux enfants comploteurs. L'éclairage public du campus nous enveloppe d'un halo orangé. Comme je la sens livrée tout entière à ses nouvelles spéculations, je muselle l'élan qui me pousse à me coller à elle. À cette distance, elle distille un parfum léger de crème hydratante, un peu poudré, et d'herbe fraîchement coupée.

Sophie, ange singulier de cet enfer qui est le mien. En quelques battements de cils, elle remonte au premier cercle des éléments en notre possession :

— Bon. Imaginons que ton père monte ce barnum de toutes pièces. Que, dans un premier temps, il soudoie les parents des gamins pour faire croire à leur mort. Qu’il s’arrange pour que la presse morde à l’hameçon et en fasse des tonnes sur le sujet. Puis qu’ensuite il te compromette avec l’envoi de son fichu *Manuel*...

— Jusque-là, je te suis.

— Y a quand même de sacrés trous dans ce montage-là : à commencer par l’aspirine dans ton stock de boissons. C’est quand même pas du fond de sa cellule qu’il a pu venir piquer les briques de jus multivitaminé dans ta cuisine !

Sans compter les documents consignés dans le coffre d’Emmet Street. Et cette dépouille – encore anonyme – ensevelie dans notre jardin.

Je hume une nouvelle bouffée de Sophie, puis je me lance :

— Il a forcément fait appel à des complices.

— On est d’accord. Mais qui ?

Le mystérieux intermédiaire qui a graissé la patte des familles, en voilà déjà un. Peut-être bien Richard Reily, dont la façon si déroutante de souffler le chaud et le froid depuis le début de l’affaire m’a toujours paru suspecte. Mais comment un tel dispositif a-t-il pu tromper...

Elle fait écho à ma pensée :

— Les flics ! Il y en a forcément un dans le coup. Ne serait-ce que pour livrer des corps qui ne sont pas ceux des mêmes aux légistes. Ou pour fermer les yeux sur certaines mises en scène sur le lieu des crimes. Peut-être un simple technicien chargé des premiers relevés.

Le visage du policier m’apparaît le temps de fermer les yeux et de les rouvrir. Joe Kennedy. Entier, âpre, mais qui m’a toujours manifesté une surprenante bienveillance. Joe Kennedy qui à aucun moment n’a semblé faire le lien entre Jason Pomeroy, l’empoisonneur de garçons d’il y a dix ans, et moi. Entre le tueur célibataire de l’époque, supposément exécuté le 1^{er} novembre 2002, et l’orphelin de père que je suis. Entre Jason Pomeroy... et Thomas Harris.

Je complète sa propre réflexion :

— C'est simple, ceux qui sont impliqués dans ce délire savent forcément que mon père avait deux identités. Et il semblerait bien que Kennedy n'en fasse pas partie.

— Hum, rumine-t-elle. Pour Kennedy, on est a priori d'accord. Je ne vois pas pourquoi un flic tel que lui irait torpiller ses propres enquêtes. Mais je ne serais pas aussi catégorique pour le personnel de Devens.

— Pourquoi ? Tu les as vus comme moi : Troy, Bradley, Adamson... ils n'ont rien manifesté, ni pendant ni après ma confrontation avec lui.

— Ils ont très bien pu nous jouer la comédie de l'ignorance.

— Admettons. Mais on n'en sait rien. Qu'est-ce qui les rend si suspects à tes yeux ?

— Réfléchis : tu crois vraiment que, s'ils n'avaient pas su que Jason Pomeroy était ton père, ils t'auraient permis de parvenir jusqu'à lui avec autant de facilité ? Après avoir caché sa survie au monde entier pendant dix ans ? Juste parce que tu as reçu un manuscrit vaguement compromettant ?

Le *vaguement* est de trop, et il me tire une grimace. Elle ajoute aussitôt, pour achever de me convaincre :

— Tu ne penses pas qu'ils t'auraient simplement tenu à distance, comme ils l'ont fait jusque-là avec tous les autres petits curieux qui se sont présentés à leur maison de dingos ?

Y en avait-il eu tant que ça ? Après le simulacre d'exécution à huis clos, l'inhumation avait dû elle aussi se faire en tout petit comité. Après ça, qui avait pu venir jusqu'à Devens, à part Sophie et moi, pour réclamer un condamné à mort officiellement déjà exécuté ? Kennedy ? J'en doute fort. La réaction d'Adamson me revient en tête : « Des visites ? À un *mort* ? »

Je le revois dans son bureau sinistre du centre médical. Il faut admettre que mon psy n'avait pas opposé beaucoup de résistance à mon investigation. C'est même lui...

— ... qui a devancé ma demande de parler pour voir Jason, je complète à voix basse.

— Tu vois ! triomphe-t-elle, sûre de son raisonnement.

William Adamson. Le seul sans doute, avec l'ex-directrice de l'Italian Home, à avoir jamais disposé d'une vue d'ensemble sur mon existence.

Avant *et* après les événements de 2001. Le Dr Adamson : celui qui a mystifié l'opinion au sujet de mon père durant une décennie. Celui dont a dépendu mon intégration à Harvard. Celui, enfin, qui entretient chez moi le mythe si commode de la noyade de mes deux parents.

Et si mes séances avec lui, je pense en particulier aux toutes dernières, au cours desquelles il a usé sur moi de l'induction hypnotique... Oui, si ces séances n'avaient pas eu pour but de faire sortir de moi des souvenirs enfouis mais au contraire d'en insérer d'autres, parfaitement artificiels ? D'ailleurs, n'a-t-il pas insisté, hier encore, pour que je fréquente son cabinet avec toute l'assiduité voulue ?

Mais, dans ce cas, pourquoi m'implanter de faux souvenirs d'un côté, alors que tout ce que nous avons pu voir à Devens de l'autre, grâce à lui, est en flagrante contradiction avec cette version officielle de mon passé ?

Je tente de récapituler pour ordonner les pièces de ce puzzle improbable :

— Certains membres du personnel de Devens cherchent à dissimuler le fait que mon père a été gracié sur ordre de Sawyer. Soit. Et qu'il végète depuis lors à l'abri des regards, je veux bien aussi. Mais ça ne nous explique pas pourquoi ils auraient intérêt aujourd'hui à m'impliquer dans des meurtres identiques à ceux perpétrés par mon père.

— En effet, approuve-t-elle d'un hochement de tête évasif.

— Si mon paternel est givré au point de vouloir me faire reprendre son œuvre là où il l'a laissée, pourquoi un magistrat, cinq fonctionnaires et un praticien de renom l'assisteraient-ils dans son entreprise ? Jusqu'à déboursier des fortunes pour monter un dossier d'accusation bidon ? Ça n'a aucun sens...

Pourquoi se seraient-ils tous ingéniés à monter une telle tragédie, qui plus est pour un unique spectateur : moi ?

Me rendre fou à mon tour ? Me réserver le même destin qu'à mon père et qu'à mon célèbre homonyme ? Comment Jason aurait-il pu embarquer sept personnes sans lien direct avec lui, dont certaines occupant de hautes fonctions, dans une telle monstruosité ?

— C'est là que ça cloche, oui... souffle-t-elle sur mon visage, aussi démunie que moi. Je ne comprends pas plus que toi la motivation de ces

sept-là.

Puis elle revient à l'origine de nos interrogations :

— En revanche, aucun de ceux qui ont été en contact avec lui avant son arrivée à Devens ne semble avoir eu vent de sa survie. Pas même les enquêteurs.

Je l'encourage à poursuivre son analyse :

— T'en déduis quoi ?

— Deux choses : d'une part, Jason Pomeroy a trouvé un moyen imparable pour que personne ne fasse de lien entre Thomas Harris, vendeur de boissons, et lui tant que l'instruction était en cours.

— OK, et alors ?

— Pour l'instant, franchement...

Elle arrondit ses yeux, billes bleues et éclatantes dans la pénombre.

— Et tu en conclus quoi d'autre ?

— D'autre part, ton père ne s'est probablement mis à baver toute son histoire qu'une fois qu'il était en cage.

— Pourquoi à ce moment-là ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour adoucir ses conditions de détention.

— Il a pu aussi négocier la vérité qui avait échappé aux flics contre sa grâce.

— Possible. Ou alors, c'est venu bien après. Et il s'est mis à table par désœuvrement. Par jeu.

Par *jeu* ? Comment peut-on échafauder un scénario aussi tortueux, aussi retors, juste pour se divertir ?

J'aimerais ne plus avoir à attendre pour obtenir une réponse à ces questions. J'aimerais comprendre, enfin. Condamné ou blanchi. Détenu ou homme libre. Ne plus retourner les facettes de ce monde absurde, Rubik's Cube sans fin dont toutes les cases, tour après tour, m'apparaissent d'une seule et même couleur : le rouge cramoisi.

Tout s'est tellement épaissi, ces dernières quarante-huit heures, que je ne crois même pas m'être réjoui de découvrir qu'aucun des quatre garçons

n'était réellement mort. À notre façon, nous venons de les ressusciter. Ce n'est pas rien !

Les papillons qui battent des ailes devant mes paupières alourdies effacent cette dernière image. C'est à peine si j'entends l'ultime filet de voix qui s'échappe d'entre les lèvres mi-closes de Sophie avant de sombrer tout à fait :

— Dors... Dors, je le veux.

OceanofPDF.com

36 – Dimanche 30 octobre 2011

Quand tout vous échappe, se raccrocher à des dates apparaît comme un ancrage rassurant. Un port abrité, comme il en existe encore dans certaines îles de la baie de Boston, où vos pensées peuvent mouiller en toute quiétude. Rien ne peut venir contredire la vérité qu'énonce un calendrier. C'est un havre sûr.

Demain, on fêtera Halloween. *On*, vous vous en doutez, c'est n'importe qui sauf moi. Demain, on célébrera les dix ans de la disparition de mes parents. Demain, mon père – tout ce qu'il y a de plus vivant – sera mort depuis une pleine décennie. Et plutôt deux fois qu'une.

Les quelques heures de sommeil n'ont pas dissipé notre désarroi d'hier. Il faudrait tout reprendre depuis le début une fois encore... Entrevoir comment Kennedy et ses homologues ont pu se faire rouler par deux fois dans la farine. Il y a dix ans et aujourd'hui. Je suis frappé de constater les lacunes flagrantes dans leur travail d'investigation, en particulier la façon dont les enquêteurs de l'époque n'ont fait que survoler le profil de Jason Pomeroy – personne n'a-t-il fait le rapprochement avec *le* Jesse Pomeroy ? – ainsi que l'emploi du temps des jeunes victimes avant l'heure de leur décès. Qu'ils aient tous fréquenté Fenway Park dans les heures précédant leur crise fatale n'a-t-il vraiment éveillé aucun soupçon parmi les enquêteurs ?

De là à penser que ces manquements si nombreux aient été volontaires...

Sophie a tout juste ouvert les yeux qu'elle reprend elle aussi le fil de notre conversation, comme s'il était resté tendu à travers les ténèbres par-dessus nos rêves.

— Tu as ta patente pour ta buvette ?

— Euh... oui, je dois l'avoir quelque part dans mes papiers.

Je désigne un bloc de métal gris à l'autre bout de la pièce, qui fait office de rangement pour tous mes documents officiels.

— Et celle de ton père ? Il en avait bien une, lui aussi ?

— J'imagine... Mais je ne l'ai jamais vue.

— Je croyais que ça se transmettait de père en fils.

— Oui, c'est vrai.

— Et alors, quand tu as fait ta demande, je suppose que tu as dû produire la sienne pour preuve de ton droit héréditaire, non ?

Où veut-elle en venir ?

— Non. Elle faisait partie des papiers que m'a remis le notaire quand j'ai quitté l'Italian Home. Je plaide ma cause sur le ton de l'évidence : Tu sais bien, en même temps que les clés de la maison.

— Tu ne trouves pas ça un peu étrange qu'elle ait déjà été éditée à ton nom ? Avant même que tu aies l'âge de t'en servir ?

— Je... J'avoue que je ne m'étais jamais posé la question.

Son regard est si insistant qu'il pourrait percer le caisson en alu.

— Fais-moi voir ça.

Après quelques minutes d'une fouille malaisée, j'extrais ladite pièce et la lui présente comme un trophée.

— C'est émis par le Bureau des affaires commerciales et des licences de la ville, commente-t-elle à voix haute.

— Pff, je soupire. Ne me dis pas qu'on doit retourner à la mairie...

— Si. Si on veut savoir quel micmac ton père a trafiqué avec vos patentes, j'en ai bien peur.

La sonnerie de mon portable, brève montée de gamme sur une harpe imaginaire, nous interrompt dans l'exploration de mes archives

personnelles. Fisk, m'annonce l'écran couleur du combiné. Son nom sonne comme le tranchant d'une lame. On a déjà dû le lui dire.

— Tom ! Fisk à l'appareil.

— Maître...

— Oublie les « maître », tu veux bien. J'ai eu des nouvelles de l'autopsie. Je marmonne mon incompréhension :

— L'autop... sie ?

— Le corps dans ton jardin, nom de Dieu ! T'as quand même pas oublié ça ?

— Non, bien sûr que non.

— OK, je préfère. Parce qu'ils l'ont identifié.

Je retiens dans ma gorge nouée la question qui tombe pourtant sous le sens. Il doit percevoir mon trouble, car il enchaîne aussitôt :

— Tu es seul, là ? On peut parler ?

— Oui, je mens. Je suis seul.

— OK. La femme qu'on a déterrée dans le jardin d'Emmet Street...

— C'était qui ?

— C'était ta mère, Tom, lâche-t-il enfin. Thelma Harris.

Ma mère, noyée avec mon père, engloutie dans la même barque, selon les bons souvenirs qu'on me souffle depuis mon entrée à l'Italian Home.

Le silence que je laisse alors s'installer doit être interminable, car l'avocat éprouve le besoin de demander :

— Tom ? Tom, tu es toujours avec moi ?

— Oui. Ils sont sûrs de ça ?

— À cent pour cent. On a obtenu une empreinte dentaire tout à fait identique à celle fournie par le Dr Dennis, le stomato qui la suivait à l'époque.

— Et... ils ont réussi à déterminer depuis quand elle était là ?

Je pose des questions factuelles, comme un automate, comme si je suivais moi-même un formulaire préétabli. J'écoute à peine ses réponses.

J'essaie vainement d'exhumer un souvenir ou deux que je partagerais avec elle. Aucun ne me vient. Est-ce que je saurais seulement restituer son visage de tête, sans l'aide de la moindre photo ? Esquisser ses traits sur le papier ? Que reste-t-il d'elle en moi, si ce n'est la voix chaude d'Andrea qui me susurrerait, les soirs de larmes : « Elle était belle ta maman, si belle... »

— Pas évident, après tout ce temps. Mais visiblement plus qu'ils ne le pensaient après une étude superficielle du squelette.

— C'est-à-dire ?

— Plutôt dans les quinze ans.

La première idée qui me vient, c'est que voilà un crime qu'on ne pourra m'imputer, même avec la pire mauvaise foi du monde. Pensée chassée aussitôt par la culpabilité de l'avoir formulée et l'infinité des sombres possibles dessinés à l'encre noire par cette nouvelle perspective.

— On sait de quoi elle est morte ?

— Tom, je ne crois pas que ce soit très utile de...

— C'est ma mère ! On parle de ma mère, bordel ! Ensevelie dans *mon* jardin ! Vous ne croyez pas que j'ai le droit de tout savoir à son propos ?

— Elle a reçu un coup. Très violent.

— Où ça ?

— Sur la nuque. Elle a été brisée net.

— Avec quoi, le coup ?

— Ce n'est pas totalement clair...

— Avec quoi ? j'aboie encore dans le micro.

— Avec une rame. Elle a été tuée d'un coup de rame.

37 – Dimanche 30 octobre 2011

J'aurais pu me satisfaire de cette version-là. Me contenter de ce flou et de l'incertitude entretenue par Fisk sur l'identité de celui qui tenait la rame. Mais il a ajouté presque aussitôt :

— Vu le contexte, le labo a jugé bon de procéder aussi à une analyse toxicologique de la dépouille.

— Résultat ?

— Édifiant : les traces d'aspirine sur les os pourraient remplir mon armoire à pharmacie.

Je sais ce que cela signifie. Je sais qu'il n'y a aucun doute possible sur l'origine de cette surdose, encore détectable près de deux décennies après les faits. En revanche, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a fini par tuer ma mère d'un coup sur la nuque si par ailleurs il l'empoisonnait méthodiquement ? N'aurait-il pas pu simplement laisser la molécule faire son œuvre ? Pourquoi avait-il subitement décidé d'en finir avec elle ?

— D'après ce que les gars du labo ont effectué comme prélèvement, ajoute-t-il dans la foulée, il semblerait qu'elle ait reçu une dose comparable à celle qui a été administrée des années plus tard aux gamins.

J'imagine qu'il parle des victimes qu'on m'impute, alors que je ne pense qu'à celles que mon père a laissées derrière lui...

— Plus ou moins une trentaine de comprimés, poursuit-il, sur une période assez courte si l'on en croit la concentration anormale d'amidon à la surface des os.

— D'amidon ? Pourquoi d'amidon ?

— Il n'y a pas que des acides salicylique et acétique dans l'aspirine, m'explique-t-il doctement. Il y a aussi tout un tas de substances pour solidifier l'ensemble. La principale est l'amidon de maïs.

Je réfléchis un instant à ce qu'il vient de m'exposer. Trente comprimés : une dose suffisante pour un enfant de dix ans. Mais quelle est son efficacité sur une femme qui devait avoisiner la soixantaine de kilos ?

Est-ce à dire qu'à cette époque mon père... tâtonnait ? Qu'il en était encore à ce stade où il étrennait sur sa propre famille la méthode qu'il finirait par appliquer quelques années plus tard sur des cibles extérieures, puis par théoriser dans son effroyable *Manuel* ? Et c'est elle, Thelma Harris, sa femme, ma mère, qui avait fait la première les frais de cette phase expérimentale. Deux scénarios étaient plausibles, partant de là : soit la mort ne venait pas assez vite à son goût, et il avait accéléré les choses à sa manière ; soit il avait eu pitié d'elle à la fin, et mis un terme à la souffrance de celle qui demeurait encore son épouse.

Mais je ne peux pas partager mes spéculations avec Fisk. Lui dire de quel père je suis le fils. De quel monstre...

— Je sais ce que tu vas me retourner, enchaîne-t-il aussi sec : étant donné les dates, on ne peut pas te reprocher ce forfait-là.

J'essaie de conserver un semblant d'assurance :

— Je ne vous le fais pas dire.

— Et je dois t'avouer que ça ne me tranquillise pas vraiment.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, si tu t'étais rendu coupable de tous ces empoisonnements sans exception, je pourrais plaider l'irresponsabilité pour l'ensemble. Mais qu'on ait tenté d'intoxiquer ta propre mère selon le même mode opératoire que celui employé sur tes victimes supposées, et ce près de vingt années auparavant, alors là, on nage en plein surnaturel !

Non, vraiment, rien n'aide mon avocat à me défendre correctement. Ni mon présent, ni mon passé, et quant à mon avenir...

— Oh ! Et, Tom, j'allais oublier l'essentiel : j'ai eu un appel du bureau de Sawyer. Il a fixé ta première audience publique.

— Quand ça ?

Je lui pose la question sur un ton presque indifférent. Comme si la nouvelle concernait un autre que moi. Spectateur de ma propre fin.

— Demain matin à 9 heures pétantes. Je propose qu'on se retrouve devant le palais de justice à 8 h 30.

Demain. 31 octobre. Le jour d'Halloween. Le jour où j'endosserai le costume effrayant du justiciable.

Sophie, qui s'est faite discrète tout le temps de cet échange, m'adresse un regard lourd, légèrement humide, qui mesure l'enjeu de cette comparution à venir. Moi je n'ai d'yeux que pour son stylo espion que, pendant ce temps, elle a connecté au port USB de son ordinateur. Les images tremblantes et insuffisamment éclairées se sont affichées automatiquement sur l'écran. On reconnaît pourtant sans peine les deux protagonistes qui se succèdent : Luke Stewart, farouche, à moitié caché derrière sa mère ; puis Simon Olson, plus abordable, qui tend même un jouet à la gentille demoiselle des services sociaux pour l'inviter à s'amuser avec lui. L'horodatage en caractères jaunes, incrusté au bas de l'écran, clame mon innocence : 29/10/2011 21 h 45. Plusieurs semaines après le meurtre supposé des gamins.

— Au fait, maître...

— Oui ?

Il a omis cette fois de me reprendre sur l'emploi de son titre.

Sophie se contente de balayer l'air d'un index, tel un essuie-glace. Sa façon à elle de me dire que ce n'est pas, mais alors vraiment pas, une bonne idée.

Je me reprends :

— Non... Non, rien. Je me demandais juste comment je devais m'habiller pour l'audience.

Le gominé me dispense quelques rapides conseils d'élégance pour prétoire, et j'ai tout juste raccroché que mon binôme me détaille sa stratégie :

— Pour l'instant, tu n'as aucune preuve que Kennedy ou Fisk ne soient pas de mèche avec ton père.

— Alors qu'est-ce qu'on fait de ça ?

Je désigne l'écran de son PC, où Simon Olson s'échine sur un combat de toupies échappées d'un manga japonais à peine sorties de leur emballage.

— Rien dans l'immédiat. Si on donne ce matériau à ton avocat maintenant, sans savoir ce qu'il en fera demain, on prend le risque de griller ton ultime cartouche.

— D'accord. Mais comment veux-tu qu'on le produise durant l'audience, si Fisk ne sait même pas que ces images existent ? Jamais la cour ne nous autorisera à les dégainer au dernier moment ?

— Grâce à lui !

Elle agite alors son mobile d'un air presque réjoui, comme une sale gosse déjà fière de son coup.

— Lui et quelques petits MMS bien ciblés, complète-t-elle.

La surprise qu'elle espère créer devant le tribunal aura-t-elle l'effet escompté ? Le juge Sawyer, principal artisan de la survie de Jason Pomeroy, n'a-t-il pas pris toutes les précautions voulues contre de tels coups de théâtre ? Je n'ai d'autre choix que de lui faire confiance, cette fois encore.

Qui me reste-t-il, si je n'accepte pas de déposer mon sort entre ses mains ?

Nous passons le reste de la matinée à vaquer chacun de notre côté, interrompus sur le coup de midi par un livreur de pizzas dépêché par le comptoir Otto, en provenance directe de Harvard Square. Notre embaumante commande nous arrache à nos tâches respectives : rangement de mes effets dans des cartons récupérés dans les poubelles de Cabot pour moi, recherches en ligne pour Sophie.

— J'ai bien déniché l'adresse de Jason Pomeroy au moment de son arrestation, résume-t-elle alors que j'ouvre le carton plat et tiède. 327 East Broadway, en plein cœur de South B. Mais il semblerait que l'immeuble qui se dressait là à l'époque ait été détruit depuis un bon bout de temps. Je crains qu'une visite sur place ne nous apprenne pas grand-chose de plus.

— Il a été remplacé par quoi ?

— Rien de passionnant : six niveaux de parking extérieur. En tout cas, on a la confirmation qu'il cloisonnait parfaitement sa vie de tueur et celle de

père de famille.

Croquer dans les parts de pizza huileuses et encore chaudes, où la pointe pimentée du pepperoni vient rehausser la douceur du coulis de tomates, est un délice qui ferait presque oublier le reste. Le temps d'avaler nos parts, nous ne sommes plus les jouets d'une improbable conspiration. Nous ne sommes plus que des papilles qui jouissent des saveurs qui leur sont offertes. Aussi coulantes que de la mozzarella fondue.

Cette pause bienfaitrice derrière nous, nous reprenons notre office avec une application décuplée. C'est dimanche et, tous les services de la mairie étant aujourd'hui clos, Sophie met tout son savoir-faire informatique dans ses investigations assistées par ordinateur.

Elle m'invite à la rejoindre devant son écran :

— Viens voir !

J'abandonne la couette que je tentais vainement de fourrer dans son étui d'origine et m'affale avec elle sur le lit désormais dénudé, mon épaule au contact de la sienne.

Est-ce un frisson qui vient de nous traverser l'un et l'autre ?

— Regarde : à partir du nom du dentiste de ta mère, Dennis, j'ai réussi à dégotter le numéro de son cabinet. Visiblement, il pratique encore.

— Génial. On l'appelle ?

— Un dimanche ? Tu penses vraiment qu'il va répondre ?

— Oui. Tout dépend de *qui* l'appelle.

Ma petite combine exposée, elle inspire du courage à pleins poumons et compose le numéro du praticien. Comme nous l'avions anticipé, notre premier appel débouche directement sur la boîte vocale du Dr Dennis : « Franck Dennis, dentiste homologué. Pour toute demande de rendez-vous, merci de laisser votre numéro après le bip sonore. En cas d'urgence uniquement, je suis joignable au 617 456 1856. Merci. »

Ce précieux sésame obtenu, elle se connecte à un site Web que je n'ai encore jamais vu. Le genre de plate-forme pas franchement autorisée, dont le fond noir sent l'illégalité à plein nez. Après avoir rempli un rapide formulaire, elle valide ce qui semble être une inscription. À son sourire en coin, je devine qu'elle est satisfaite du résultat. Sans prendre la peine de

m'expliquer ses manipulations par le menu, elle compose ensuite le numéro de portable du dentiste. Plusieurs sonneries restent sans réponse, et enfin :

— Oui ?

La voix d'un homme âgé, grasseyante, entrecoupée de raclements de gorge profonds. Peut-être un homme malade.

— Docteur Franck Dennis ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? s'enquiert-il sur un ton peu amène.

— Mary Kellerman, du bureau du capitaine Kennedy, au Boston PD.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Ce que je vous ai donné ne vous suffit pas ?

— Non, je suis désolée. Nous aurions besoin du dossier médical complet de votre patiente, Thelma Harris.

— Pff. Ça ne va pas être simple. À l'époque, on fonctionnait encore avec un fichier papier.

— Envoyez-moi déjà ce que vous avez au format électronique. Je vous recontacterai si mon patron estime que ce n'est pas suffisant.

L'aplomb de Sophie est stupéfiant. Son ton, sans appel. Une toux chargée lui répond.

— OK, OK... approuve la voix lasse. Je vous envoie ça où ?

Elle épelle alors une adresse électronique :

— Mary.kellerman@bostonpd.com.

— C'est comme si c'était fait.

— Merci, monsieur. Et encore désolée pour le dérangement un dimanche.

— Pas d'quoi.

La ligne raccrochée, elle clique sur la boîte mail de son portable et me l'indique d'un mouvement de tête :

— Y a plus qu'à attendre notre colis.

— C'est quoi cette adresse, Mary machin ?

— Un fake provisoire. Toutes les adresses électroniques des administrations de la ville finissent par @cityofboston.gov, et celles du Boston PD ajoutent un BPD, précédé du nom de l'intéressé, avant l'arobase.

Notre chance, c'est que personne ou presque dans le public ne fait gaffe à ça. Et qu'un domaine bidon en .com en impose toujours plus que les adresses officielles, pourtant bien réelles.

— Bostonpd.com, donc...

— Oui. Certains hackers rentabilisent leurs petites activités en te louant à l'heure les adresses en .com qu'ils piratent. Grâce à eux, si tu veux, tu peux être le vice-président de n'importe quelle grosse société le temps d'une journée moyennant une vingtaine de dollars.

— Et Mary Kellerman, elle sort d'où ?

— Oh, ça... C'était ma prof de maths au lycée. Une vraie punaise, ajoute-t-elle avec un haussement de sourcils éloquent. Si on doit chercher des poux à quelqu'un, je préfère encore que ce soit elle.

Le tintement caractéristique d'un nouveau message reçu nous ramène à l'écran. En deux clics rapides, elle l'ouvre et détache l'importante pièce jointe. Une mauvaise capture de document administratif s'inscrit dans une fenêtre de visionnage.

— Et voilà ! s'exclame-t-elle. On a absolument tout ce qu'il nous faut : numéro de sécurité sociale, statut marital, taille et poids, adresse et... oh !

— Quoi ?

Je me rapproche de l'écran sans parvenir à détecter l'élément qui provoque son étonnement.

— Là, dans la rubrique « Allergies connues »...

En toutes lettres : « Acide acétylsalicylique. » Autrement dit, aspirine.

— C'est comme ça qu'il en a eu l'idée, je déduis dans un souffle.

— On ne le saura jamais, mais ça ne m'étonnerait pas. Et là, regarde ça...

Elle pointe son doigt gauche sur une ligne de la synthèse des informations personnelles.

Comment est-ce possible ?

J'énonce cette fois à voix plus haute :

— Date du décès, 3 août 1993.

— Huit ans avant ton père, renchérit-elle sans oser me regarder.

— Comment... Comment ont-ils pu établir une date aussi précise ?

Oui. Comment la date d'un meurtre – puisque c'est bien de cela qu'il est question ici – peut-elle figurer sur son dossier médical et clore à jamais celui-ci ?

— Attends. Y a un deuxième volet. C'est l'historique complet de ses principaux actes médicaux.

Après avoir ouvert le document, d'un geste leste sur le pavé tactile de son portable, elle descend directement aux derniers événements consignés. Une seconde encore de sa gymnastique de geek virtuose, et nous y sommes.

— Là ! Maternité du Massachusetts General !

Je retiens ma stupéfaction :

— Décès périnatal. Qu'est-ce que ça veut... ?

Elle se tourne enfin vers moi, livide.

— Ça veut dire qu'elle est morte en couches, Tom.

— Hein ?

— Elle n'a pas survécu à un accouchement.

— Quoi ? Mais quel accouchement, putain ? Je suis né en 1991 ! Le 18 mai 1991 ! Tu connais mon certificat de naissance aussi bien que moi...

— Je sais. À moins...

Ne le dis pas, je t'en prie, Sophie, ne le dis pas...

— À moins qu'elle n'ait eu un autre enfant, souffle-t-elle, sourde à mon injonction muette.

Mon œil blanc se contracte alors d'une manière inhabituelle. On dirait bien qu'il va pleuvoir, là-dedans. J'ai déjà pleuré de l'œil droit, mais jamais du gauche. Pas que je me souviene, en tout cas. Blanc et sec, comme si la taie semi-opaque qui le couvre l'en empêchait. Pourtant, cette fois...

— En tout cas, ça correspond à peu près à l'évaluation des légistes quant au décès du corps dans le jardin...

Comme si cela allait éclaircir quoi que ce soit ! Morte d'une noyade le même jour que mon père ? Morte sous les coups de ce dernier ? Ou morte en me donnant un petit frère ou une petite sœur que je ne connais pas ?

Qui dit vrai ? Qui dit la plus petite part de vérité ?

Une première larme roule sur ma joue brûlante. Et beaucoup d'autres la suivent, toutes incapables de me rafraîchir.

OceanofPDF.com

Compte rendu de la séance du 30 octobre

Le sujet était si perturbé, aujourd'hui, qu'il a exigé de moi que je le reçoive en urgence, dès le lendemain de notre précédente séance. Tous mes patients le savent, et il est rare qu'ils contreviennent à cette règle, sollicitant de moi que j'empiète sur mes quelques heures de repos hebdomadaire : ma consultation est systématiquement fermée durant le week-end. Mais comment pourrais-je le lui refuser, à deux jours seulement de l'échéance qui nous émeut déjà tous ?

Je ne sais pas encore si je dois me réjouir de ce subit et si pressant besoin de me consulter, ou y voir au contraire l'expression d'une aggravation de son état. Aussi près du but, aussi près du bout, je me dis que toute preuve de bonne volonté est à considérer avec soin et avec respect.

Avant même la reprise de notre échange, suspendu la veille, je note qu'il n'est ni aussi agité que lors de nos derniers entretiens, ni sous l'emprise de cet impérieux besoin d'épanchement qu'il a manifesté certaines fois. J'en viens à me demander pourquoi il a tant insisté pour me voir, et si précipitamment. Il ne mentionne même pas ce fameux Manuel qui avait occupé tant de place dans notre avant-dernière séance, et dont il niait être l'auteur avec la plus grande véhémence.

« J'aimerais... J'aimerais que vous me fassiez votre truc, là, réclame-t-il à peine assis sur la chaise qui me fait face.

— Vous voulez dire... l'hypnose ?

— Oui.

— Pour quelle raison ? Pourquoi spécifiquement maintenant ?

— J'ai des choses à chercher. »

Son regard me défie. Comme s'il envisageait l'induction comme un combat et qu'il était convaincu de pouvoir prendre le dessus cette fois.

« Dans votre mémoire, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Quel genre de choses ?

— Sur ma mère.

— C'est intéressant. Jusque-là, vous m'avez surtout parlé de votre père et des circonstances de sa mort.

— Je sais. Mais cette fois...

— Oui ?

— ... c'est sa mort à elle qui m'intéresse. »

Je procède selon mon protocole habituel, et il ne tarde pas à battre des paupières d'une manière incontrôlée, signe que son inconscient m'est dès lors grand ouvert.

« Vous vouliez me parler de votre maman. Que vous rappelez-vous d'elle ?

— Elle était très belle.

— Je n'en doute pas. Et quoi d'autre ?

— Elle est morte.

— Oui, c'est exact. Savez-vous quand votre mère est morte ?

— Quand j'étais petit.

— Savez-vous quel âge vous aviez à ce moment-là ?

— Très petit. Peut-être trois ans. Ou deux.

— Si c'est le cas, vous ne devez pas avoir beaucoup de souvenirs communs avec elle ?

— Non.

— Est-ce que vous parvenez à vous représenter son visage ?

— Je ne crois pas, non.

— Quand elle est morte, que vous a-t-on dit ?

— Je ne me souviens plus. »

Remarque : cette hypothèse contredit ce que le sujet a évoqué au cours d'une autre séance, lorsqu'il supposait que sa mère aurait pu être

présente le jour de la noyade fatale de son père, alors qu'il était lui-même âgé d'une dizaine d'années.

Je décide de le confronter à ses propres incohérences :

« Si elle est morte quand vous étiez si jeune, cela signifie qu'elle ne pouvait pas être présente avec votre père et vous sur ce bateau, le jour où il s'est noyé ?

— Non.

— Non elle n'était pas là, ou non elle aurait pu être là

— Elle n'était pas là. »

Dans ce cas, pourquoi entretient-il pour son propre chef la fiction d'une mère survivant au moins huit années de plus ?

« La dernière fois, nous en sommes restés au moment où vous avez vu disparaître votre père dans l'eau. Que s'est-il passé ensuite ?

— Moi je suis remonté sur la grève.

— Ça, vous me l'avez déjà dit. Et encore après ?

— Il...

— Oui ? Il quoi ?

— Il m'a rejoint. »

Je ne m'attendais pas à un tel rebondissement. Je le presse alors de m'en dire plus, sentant confusément que nous tenons là ce qui pourrait être la clé de son état présent.

« C'est-à-dire ?

— Sur la grève. Il a nagé sous l'eau et il est sorti à son tour.

— Il était encore vivant ?

— Oui. »

Je me laisse quelques secondes pour encaisser ce qu'il vient de me révéler et préparer mes questions suivantes.

« Se pourrait-il... Se pourrait-il que votre père ait simulé sa noyade de manière intentionnelle ?

— Quoi ? »

Je reformule mon allégation :

« Aurait-il pu faire exprès de se noyer pour que vous ou d'autres témoins de la scène croient à sa mort ?

— Je ne sais pas... C'est possible.

— Ou êtes-vous allés, après ça, tous les deux ? Vous êtes rentrés chez vous ?

— Non. Dans une autre maison.

— Quelle maison ?

— Je ne la connaissais pas. Juste une autre maison.

— Bien, et qu'y avait-il dans cette autre maison ?

— Un enfant.

— Quel enfant ?

— Je ne le connaissais pas, lui non plus.

— Et que faisait-il là ? »

Un silence s'installe et se prolonge. Une tension presque solide, presque palpable, occupe l'espace entre nous et nous unit dans une seule et même quête de la vérité.

Je suis contraint de le relancer, une fois de plus :

« Hein, que faisait cet enfant dans cette autre maison ? Pourquoi votre père vous a-t-il conduit là ?

— Pour vérifier.

— Vérifier quoi ?

— La cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans cette cuisine ?

— Eh bien... l'enfant, quoi !

— Mais votre père, que voulait-il vérifier à propos de cet enfant ? »

Nouvelle interruption. Il soupire bruyamment. Ses yeux papillonnent, puis il reprend enfin :

« Oh, il y avait beaucoup de sang... beaucoup.

— Pardon ?

— *Sur le carrelage de la cuisine. Beaucoup de sang.*

— *Votre père... Il était là pour vérifier que ce gamin était encore en vie ?*

— *Non, me reprend-il. Non, qu'il était mort. »*

Le sujet ouvre alors brutalement les yeux. Figés par la haine.

OceanofPDF.com

III – Le Partage

OceanofPDF.com

38 – Lundi 31 octobre 2011

Les procès, cette grande passion américaine.

J'ai passé de longues heures, durant mes quelques cours de droit pénal, en option de première année, à m'interroger sur ce qui pouvait l'expliquer. Est-ce un effet de cette idée noble, inscrite dans notre Constitution, qui veut que chacun d'entre nous, petit ou grand, puissant ou faible, ait droit à la même justice ? Je ne le crois pas. Est-ce notre goût un peu enfantin pour les constructions dramatiques échevelées, émaillées de coups de théâtre, qui font par ailleurs les grandes heures d'Hollywood ? Cela doit jouer, oui, mais je ne pense pas que l'essentiel réside dans cette question de forme. Non, ce qui a inscrit dans notre peuple ce goût irrépressible pour les grandes affaires judiciaires, c'est selon moi la chute. La fascination que nous partageons tous ici pour la déchéance. Peu de peuples apprécient autant que le nôtre le spectacle d'un individu que tout accable à cet instant précis où le destin s'acharne sur lui, au moment où il s'apprête à tout perdre. Pourquoi cette dilection morbide ? Pourquoi cet appétit d'hyène prête à déchiqueter de ses crocs médiatiques l'être moral – et social – ainsi livré en pâture ?

Parce que, dans ce monde binaire que nous avons bâti, il ne saurait à nos yeux y avoir d'ascension sans effondrement. Pour qu'une minorité effleure du bout des doigts notre fameux rêve national, il est impératif que d'autres en soient exclus, de préférence de la façon la plus spectaculaire, pour que chaque aspirant à la félicité suprême sache bien ce qui l'attend s'il effectue le moindre faux pas sur la longue route qui le conduit au succès.

Mon procès, cette subite dépression dans le ciel plombé qui aspire le parvis du palais de justice et les protagonistes déjà présents dans un seul et même tourbillon. L'air marin – le nouveau Federal Court House est une gigantesque demi-lune de verre qui regarde la baie – nous balaie tous, et pétrifie les figures que je reconnais de loin dans ses embruns salés. Elles se détachent des quelques badauds comme autant de statues. Je suppose que je dois l'absence de contestataires banderolés à l'impressionnant cordon policier qui ceinture déjà le périmètre sur Courthouse Way et au-delà, jusqu'à la marina voisine. On ne les devine qu'au loin, masse grouillante et indifférenciée, et leurs cris ne nous parviennent qu'étouffés.

Plus près de moi, je reconnais...

Richard Reily.

Qui me gratifie d'un petit signe emprunté de la main. Sa présence en ces lieux et en ce jour n'a rien d'une surprise. Après tout, il assure son job. Je relève d'ailleurs la présence d'un logo du *Boston Globe* sur la couverture du gros calepin noir qu'il tient collé sur sa poitrine, signe qu'il est ici en mission commandée. Ce que je m'explique moins, c'est son silence assourdissant des derniers jours. Pas même une petite visite à l'hôpital pour venir se réjouir de ma mésaventure. Reily qui m'a poussé à toute force sur le sentier de la gloire littéraire. Reily qui n'a pas hésité à me débiter devant des millions de téléspectateurs. Reily qui semblait si bien informé sur la manière de plomber mes briques de jus multivitaminé. Pourrait-il être l'homme à la seringue, le principal complice de mon père, celui qui a précipité mon inculpation ?

Gene Devroe.

Lui non plus, je ne l'avais pas vu depuis belle lurette. Gene Devroe, celui qui m'a présenté à Reily. L'éditorialiste du *Crimson*, qui n'a pas hésité à tirer tout le parti qu'il pouvait de ma soudaine notoriété dans ses colonnes, au risque de noircir plus encore mon pedigree auprès de l'opinion.

Joe Kennedy.

S'agissant du flic du Boston PD, c'est au contraire son indulgence à mon égard qui pourrait paraître suspecte. Pourquoi m'a-t-il laissé fuir jusqu'à Devens sans intervenir ? Comment expliquer les carences flagrantes de ses enquêtes, tant il y a dix ans qu'aujourd'hui ?

Lucy French, la mine plus renfrognée que jamais. John Holz, du Delphic, arborant sans gêne un petit air de « Je l'avais bien dit ». Rony Albrecht. Peu ou prou les mêmes acteurs que lors de mon arrestation. Se sont-ils donné le mot ? Ma vie en miettes est-elle le dernier salon où l'on cause ?

Ne manque plus qu'Adamson pour parfaire cette touchante galerie.

Son nom clignote sur l'écran de mon mobile au même instant, comme un fait exprès. Le symbole enveloppe qui s'inscrit à droite de son nom m'indique la réception d'un SMS. C'est bien la première fois qu'il m'adresse ce type de message. Je presse fébrilement le bouton de lecture.

Tom, j'ai le devoir de vous annoncer que Jason a été libéré ce matin sur ordonnance du juge Sawyer, et sous réserve de présentation quotidienne à son officier de probation. En l'occurrence, il s'agit du capitaine Kennedy.

Je n'ai rien pu faire pour empêcher cette relaxe qu'à titre personnel je désapprouve. Je suis désolé.

Je sais que cela tombe au plus mauvais moment pour vous.

Évidemment, cette information doit demeurer strictement confidentielle.

De toute façon, comme vous le savez, Jason n'existe plus pour les autorités de ce pays depuis dix ans.

Cordialement. W. Adamson.

Mon psy appartient à cette génération qui rédige ses textos comme s'il s'agissait d'une lettre cachetée à la cire. Dans un style outrageusement suranné, et bien trop long pour ce format supposé être un modèle de concision. Ah oui, accessoirement : Sawyer vient de relâcher le meurtrier de onze enfants, ainsi que celui de ma mère. Je me surprends à retenir sans peine le hurlement que cela m'inspire.

Le vent glacial qui souffle du large repousse ceux qui traînent encore – curieux, officiels et journalistes – à l'intérieur du vestibule, petite rotonde vitrée qui déborde en avant de l'édifice. Je reste seul ou presque sur le vaste terre-plein de gazon. Tiens, je n'avais pas remarqué jusque-là la présence de cette camionnette bleu nuit aux couleurs de la chaîne nationale ABC : *Eye Witness News*. C'est que j'appartiens désormais à la race si particulière de ceux qui font l'actualité. Celle des hommes en chute libre.

Je décide d'appeler Sophie pour lui apprendre la nouvelle. Elle ne trouve aucun commentaire pertinent à faire. En existe-t-il seulement un ?

— Et toi, côté mairie, ça donne quoi ?

Elle ne voulait pas me laisser seul pour ma première comparution publique. J'ai dû insister pour qu'elle admette qu'elle me serait plus utile encore dans le rôle où elle excelle : celui de la chasseuse d'informations.

— Trop tôt. J'attends encore que le Bureau des affaires commerciales et des licences daigne ouvrir son guichet. Je te laisse un message dès que j'ai du neuf.

— Je doute qu'on me laisse pianoter sur mon portable à l'intérieur du prétoire.

— Je sais. Ne t'en fais pas. L'essentiel, c'est qu'eux puissent recevoir mes messages.

Deux silhouettes retardataires débouchent à l'autre bout du parvis déserté, côté parking, franchissant à la hâte le contrôle policier. Elles sont encore trop loin de moi pour que je les identifie sans risque d'erreur. Mais l'une d'entre elles agite une main dans ma direction et sa voix, portée par un souffle favorable, me hèle sur un ton que je reconnais cette fois sans hésitation :

— Tom ! Tom, attends-nous, mon garçon !

George Killin, crinière argentée au vent, flanqué d'un échalas plus jeune, plus mince et surtout plus brun, qui ne peut être que Jonathan Fisk.

Il est 8 h 45. L'audience débutera dans quinze minutes.

— Sophie, je te laisse. Mon avocat arrive.

— OK. Tom, je...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Non... Non, rien, ça pourra attendre.

J'hallucine, ou elle s'apprêtait à me livrer certaines choses à propos de nous ?

— Alors, Harris Killin Junior, prêt pour la bagarre ?

Le jeu de mots de mon éditeur est lamentable, et son sourire parfaitement factice. Il tape du plat de ses mains sur mes deux épaules, comme on motive

un boxeur avant la montée sur le ring. Fisk s'excuse de l'attitude désinvolte de son client d'une petite moue en coin, puis me tend une main ferme.

— Bonjour, Tom. J'espère que vous n'avez pas trop ressassé la découverte d'hier.

J'essaie de minimiser :

— Ça va, ça va...

Comment pleurer une mère dont on apprend sur le tard qu'on ne l'a jamais réellement connue ?

— En vertu de la motion d'enquête préalable, le bureau du procureur Epstein a reçu une copie complète des éléments du labo. Je ne sais pas ce qu'il va décider d'en faire. Il est probable qu'il soit aussi embarrassé que moi par la flagrante incohérence dans les dates...

— Tom l'empoisonneur et sa machine à remonter le temps ! s'esclaffe Killin, décidément très en verve.

— ... mais, dans le doute, il vaut mieux se préparer à une attaque violente sur le sujet.

— Je comprends.

L'éditeur fourre une main dans la poche de son pardessus camel, celui qu'il portait déjà lorsqu'il m'a mis au défi de le poursuivre en justice. Il en sort une enveloppe kraft pliée en deux et me la colle d'autorité dans la paume, comme s'il cherchait à s'en débarrasser au plus vite.

— Tiens. On a reçu ça pour toi, au bureau. Sandy m'en a fait une jaunisse au téléphone tout le week-end.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Mais elle me soutient que l'adresse a été écrite par la même main qui a mis le *Manuel* sous pli. Bref, tu connais Sandy quand elle ne contrôle pas ses nerfs !

L'écriture de Jason, parfaitement identique, en effet, à celle de l'enveloppe contenant le manuscrit maudit. Celle-ci est peu épaisse. Comme la précédente, elle a été affranchie au bureau de poste intégré du FMC Devens. Le 28 octobre à 17 heures... Soit après notre départ du

centre. Et avant la libération de mon père. Je l'ouvre d'un doigt frémissant d'impatience.

La première page porte une mention surprenante, toujours dans cette même police de caractères : *Postface au Manuel du serial killer*. La seconde, car le pli n'en comporte que deux, n'est pas couverte de ces longues digressions macabres auxquelles l'auteur nous a habitués. Elle n'est couverte que de trois lignes très brèves et impeccablement centrées. Trois noms.

Sophie Harris

Jason Pomeroy

Jesse Pomeroy

Sophie, mon père... et moi !

— C'est quoi ces bêtises ?

Killin s'est glissé à mes côtés, un œil penché sur cette missive qui ne lui était pas destinée.

— C'est qui cette Sophie Harris ? Il se fait inquisiteur. Ta sœur ?

— Non. Mon binôme.

— Et ceux-là, là ?

— Je peux regarder ? interfère Fisk.

Je n'ai d'autre choix que de lui confier la feuille volante et ses trois patronymes qui sonnent pour moi comme trois coups de glas. Je ne vois pas ce que cela peut être d'autre que la liste de ses prochaines victimes. Sophie, lui et moi. Mais pourquoi cet ordre ? Comment peut-il me tuer... après être mort lui-même ? Vous me direz, ce ne serait pas la première fois qu'il reviendrait d'entre les morts pour me nuire. N'est-ce pas exactement ce qu'il m'inflige en ce moment ?

Mais Sophie... Pourquoi Sophie ? !

— Ce sont ses futures cibles, c'est ça ?

L'avocat n'a pas eu besoin de sous-texte pour comprendre l'intention de cet addendum. Je lui sais gré de son emploi du pronom possessif à la troisième personne, me disculpant de fait de ces crimes à venir. Pourtant,

pas plus que Killin, il ne doit comprendre pourquoi ces noms-là figurent sur cette liste.

— Je crois, oui.

— Enfin, c'est délirant, ajoute-t-il aussitôt. Deux tueurs morts depuis belle lurette et une jeune femme dans la vingtaine... Même en considérant qu'il ne faut prendre en compte que le premier nom, ça n'entre pas du tout dans son schéma habituel.

C'est vrai. Cette fois, les victimes ne seront pas des enfants.

— Si c'est une menace, même indirecte, intervient Killin, il faut que tu fasses appel à une protection privée.

Son ton est péremptoire. Comme si cela l'avait gêné ou inquiété, à South Station, de m'exposer aux débordements de mes contempteurs ! Mais, désormais, je suis la poule aux œufs d'or de Killin Publishing, celle qu'on protège, celle qu'on couve. L'auteur best-seller. Une courbe ascendante que mon procès, il l'espère sans doute, fera grimper encore plus vite vers les sommets. Comme je ne réponds que d'un haussement de sourcils las, il insiste :

— Je peux m'en occuper, si tu veux. Je connais une très bonne agence de gardes du corps.

— Ah bon ? s'étonne Fisk.

— Oui, quand j'ai divorcé de Melanie, j'ai cru un moment qu'elle voulait ma peau et je me suis fait chaperonner pendant deux mois. Tu n'imagines pas comme ça peut être réconfortant.

— Ça ira, George, je lui réponds pour botter en touche. Merci.

Un greffier d'origine hispanique, petit, gros et engoncé dans un costume sombre, cravate noire, est sorti pour nous chercher.

— Maître Fisk ? L'audience va commencer...

Il demeure dans l'entrebâillement de la porte vitrée pour mieux nous inciter à l'y rejoindre séance tenante. Un rayon de soleil orphelin, longue traînée de lumière crue, pénètre avec nous dans la façade translucide. J'aimerais croire moi aussi que rien n'échappera à l'œil de la justice, même si je sais qu'il n'en sera rien.

— Votre client et vous-même êtes attendus. Le juge Sawyer est prêt à entrer dans la salle.

Ce que Jonathan Fisk ne sait pas, c'est que Pomeroy père et fils sont bel et bien en vie. Et, désormais, tous deux en liberté.

Prêts à tuer.

OceanofPDF.com

39 – Lundi 31 octobre 2011

La salle d'audience est aussi bondée que le parvis était vide. Deux policiers en uniforme m'ont accueilli sans un mot dès son abord, m'empoignant chacun un bras à pleines mains, puis conduit à l'intérieur, jusqu'à la table de la défense. J'ai traversé la pièce dans un frisson généralisé, puis me suis assis sur l'une des deux chaises encore vacantes, nettement détachées de l'assistance. Plusieurs mètres me séparent des regards curieux de ceux qui sont là et de leur respiration, heurtée par l'impatience.

Fisk me rejoint peu après, non sans avoir salué au préalable le procureur Epstein avec force sourires de connivence. J'ai du mal à penser qu'il va chercher à m'innocenter et non à m'enfoncer un peu plus encore.

Le brouhaha sourd qui s'élève du public, pour l'essentiel des journalistes si j'en juge par le nombre de calepins sur les genoux, est plus impressionnant encore que le lieu proprement dit. C'est un tribunal de conception récente, où la pesanteur des boiseries sombres a cédé la place à des matériaux plus clairs, plus simples, moins écrasants. Les bancs ont été remplacés par de simples rangées de chaises. Les box des jurés, du président et du procureur sont faits d'une essence blonde qui se fond presque dans les murs immaculés. Située en façade, la pièce bénéficie en outre d'un éclairage naturel exceptionnel qui, même avec un ciel aussi chargé qu'aujourd'hui, inonde les protagonistes de lumière. Comme les règles en vigueur l'exigent, le public a été prié d'éteindre les téléphones portables. En principe, seuls le président du tribunal, le juge Archibald

Sawyer, le procureur de l'État du Massachusetts, Samuel Epstein, ainsi que mon avocat sont autorisés à conserver un lien avec le monde extérieur. Comme Jonathan Fisk l'a instamment réclamé, aucune caméra de télévision n'a été autorisée à filmer ces séances.

Le greffier qui est venu nous pêcher à l'extérieur est le dernier à prendre place. Il adresse un signe discret à l'un des gardiens demeuré à la porte d'entrée. Apparaît alors par une issue dérobée, panneau amovible encastré dans le mur opposé, un homme d'une bonne soixantaine d'années grand et élancé, avec les cheveux gris, la pointe de son long nez chaussée de lunettes en demi-lunes, habillé d'une longue robe noire.

Une voix impossible à localiser, je suppose celle d'un huissier resté en coulisse, annonce alors dans les haut-parleurs :

— Mesdames et messieurs, je vous prie de vous lever pour le président de cette cour, l'honorable juge Archibald Sawyer.

L'assemblée s'exécute comme un seul homme, dans un concert de pieds métalliques entrechoqués. Sawyer vient s'asseoir dans le fauteuil de cuir noir qui n'attendait que lui, ignorant dans ce même regard vague qui flotte sur l'assistance l'accusé, moi, les deux hommes de loi présents ainsi que le jury installé sur ma droite. Je ne peux lui en tenir rigueur. Je m'efforce moi aussi de ne pas dévisager chacun des douze hommes et femmes dont dépend mon sort.

Il se penche enfin vers le micro et annonce :

— Vous pouvez vous rasseoir.

Le show va commencer.

Les chaises grincent encore que Sawyer se lance déjà dans son monologue inaugural :

— Mesdames et messieurs du jury, bienvenue à la première audience de cette procédure pour homicide volontaire qui opposera le procureur Samuel Epstein, représentant l'État du Massachusetts, à M. Thomas Harris, devant nous présent, représenté par son avocat, maître Jonathan Fisk. Au cours de cette session, le procureur Epstein nous exposera les faits tels qu'ils ont été rapportés lors de l'enquête préliminaire diligentée par le Boston PD, ainsi que les charges qui pèsent sur M. Harris ; de son côté, maître Fisk nous

indiquera si son client souhaite plaider coupable ou non coupable des faits qui lui sont reprochés. Cela est-il bien entendu, messieurs ?

— Oui, votre honneur, répondent en chœur Fisk et Epstein.

Je ne sais pas pourquoi, je m'étais forgé du procureur Epstein l'image d'un homme dur, véritable loup des prétoires, affûté, carnassier, très éloigné de ce petit bonhomme rondouillard au crâne largement dégarni et au sourire presque jovial.

— Monsieur Harris... Pouvez-vous vous lever, s'il vous plaît ?

Sawyer lève enfin les yeux sur moi, des yeux si inexpressifs, si figés dans leur rôle que je ne parviens pas à y détecter le moindre signe de haine ou d'empathie.

Fisk me tapote du plat de la main dans le dos pour me sortir de mon hébétude, et me faire obtempérer à l'injonction de l'homme en habit.

— Jurez-vous sur l'honneur et devant Dieu de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ? Levez la main droite et dites « Je le jure ».

Je ne savais même pas qu'on procédait encore ainsi. Quelle drôle d'impression de figurer dans le grand final de la série B qu'est devenue sa propre existence ! Tout ce décorum, tous ces clichés, toutes ces phrases entendues tant de fois au cinéma et à la télévision, jusqu'à la nausée... Rien de tout ça ne semble vrai. Hollywood est parvenu à rendre factices les plus solennelles et les plus critiques des circonstances.

Nouvelle pression de Fisk, cette fois sur ma cuisse gauche.

— Je le jure.

La suite est un long rappel des événements qui m'ont conduit jusqu'ici, débité d'une voix atone par un Samuel Epstein qui semble finir sa nuit. Ainsi exposés, ils paraissent accablants : la profession de foi du *Manuel*, les éléments matériels retrouvés à Emmet Street... Fisk a beau me gratifier d'un demi-sourire qui se veut rassurant, je me demande ce que fabrique Sophie. N'est-ce pas le bon moment pour balancer les bombes qu'elle détient dans la mémoire de son téléphone mobile ?

Non, il est encore trop tôt. Mon avocat n'a pas prononcé le moindre mot.

— Maître Fisk, avez-vous décidé avec votre client ce que vous souhaitez plaider ?

— Oui, votre honneur. M. Harris, mon client...

Je sens plusieurs dizaines de souffles suspendus dans mon dos. Le silence qui emplit alors la salle est parfait.

Moi, je connais la réponse. Mais pourquoi plaider coupable ? Epstein n'a même pas mentionné le corps retrouvé dans mon jardin.

— ... plaide coupable.

La rumeur enfle un instant, puis retombe dès que Sawyer fait mine de relever son marteau au-dessus du petit socle circulaire, tous deux taillés dans le même bois que son box.

— Bien, cela étant établi, maître Fisk, souhaitez-vous appeler un premier témoin à la barre ?

— Oui, votre honneur. J'appelle à témoigner Emily Gibbs, la mère de l'une des quatre petites victimes d'empoisonnement à l'aspirine, Leonard Gibbs.

Une femme remonte la travée centrale à pas feutrés et débouche enfin dans mon champ de vision, corsetée dans un tailleur gris très ajusté. Presque sexy. Je reconnais instantanément la blonde que j'ai entraperçue dans la maison de Bay State Road. Celle dont Richard Reily avait alors noté la froideur, on pourrait même dire une sorte d'indifférence au drame qui l'accablait. Elle grimpe au ralenti sur le pupitre des témoins et s'arrime d'une main fébrile au rebord arrondi.

Sawyer lui fait prêter serment à son tour, puis mon gominé d'avocat s'approche d'elle, cherchant à capter ce regard qui s'évade de l'autre côté des immenses baies vitrées, dans la houle aussi sombre que ses vêtements.

— Madame Gibbs, pouvez-vous nous raconter ce que votre fils Leonard a fait juste avant la crise qui lui a été fatale ?

— Il est allé voir un match des Red Sox.

— Où ça, madame ?

— À Fenway Park, bien sûr. Ce n'est pas très loin de la maison.

— C'est la raison pour laquelle vous l'avez autorisé à s'y rendre seul ?

— Oui... Oui, notamment. Et puis il devait retrouver plusieurs petits copains sur place. Des amis à lui que nous connaissons... que nous

connaissions déjà, se reprend-elle. Et en qui nous avons confiance.

— Savez-vous si Leonard a effectivement été rejoint par les amis en question ?

— Oui, je suppose.

Fisk laisse s'écouler une minute afin de mieux ménager l'effet de sa question suivante :

— Vous le supposez, ou vous en êtes sûre ?

— Non, non... j'en suis sûre.

La femme se raidit, sa seconde main rejoignant la première, pour ne pas chanceler.

— Je vous rappelle que vous êtes sous serment, madame. À son retour de Fenway Park, votre fils vous a-t-il dit avoir vu ses amis ?

— Non, lâche-t-elle après un temps d'hésitation. Il n'en a pas parlé.

— Pas plus qu'il ne vous a dit avoir bu une boisson commercialisée par mon client ?

— Objection, votre honneur !

Epstein a piaillé son intervention plus qu'il ne l'a énoncée avec l'autorité requise en ce lieu, semblable à un gamin s'essayant à un jeu de rôles.

— Monsieur le procureur ?

— L'avocat de la défense cherche à influencer les réponses du témoin. Il surinterprète sa réaction à la première question pour induire ce qu'elle devrait selon lui répondre à la suivante.

— Objection rejetée. Poursuivez, maître Fisk.

Celui-ci arbore un mince sourire victorieux et repart aussitôt à la charge :

— Votre fils a-t-il mentionné l'achat d'une boisson aux abords du stade ?

— Non, pas spécialement.

— Donc, si je vous suis bien, il n'a pas pu non plus mentionner le stand de vente de boissons ambulant de mon client ? Pas plus que les jus multivitaminés que distribue celui-ci ?

— Non, en effet.

— Si je résume bien, à son retour à la maison, et avant l'épisode dramatique qui lui a coûté la vie, vous n'avez reçu aucun témoignage formel établissant d'une part sa fréquentation du stade ce jour-là et d'autre part son absorption d'un quelconque jus, empoisonné ou non ?

Epstein intervient cette fois avec plus de virulence, bien réveillé semble-t-il, brandissant une liasse de documents constellés de chiffres :

— Dois-je rappeler à la cour l'analyse du contenu de l'estomac de la victime : jus identique à celui vendu par M. Harris, concentration exceptionnelle d'aspirine, celle-ci issue du même lot que celui retrouvé chez l'accusé et injecté dans certaines de ses briques ? Comment peut-on essayer de nous faire croire qu'il n'y a eu aucun contact entre les deux parties ?

Le juge frappe cette fois sans retenue le tas, décidé à imposer le calme autant que le protocole.

— Monsieur le procureur, je vous somme de laisser la défense achever son interrogatoire ! Le témoin sera à vous dans quelques instants. Maître Fisk, poursuivez...

— Merci, votre honneur. Je souhaite juste que le témoin réponde à la question. Et, si cela peut agréer monsieur le procureur, je suis tout disposé à la reformuler ainsi : de la bouche de votre fils ou de celle d'un tiers, avez-vous recueilli le moindre récit qui vous permette de penser que Leonard ait été en contact avec M. Harris et sa marchandise ce jour-là ?

Fisk est brillant. À sa manière, Emily Gibbs aussi. Son fils a beau être le seul que nous n'ayons pas revu vivant, Sophie et moi, je suis persuadé qu'il l'est. Et que cette femme est une comédienne hors pair. Ce que je n'arrive pas à saisir, c'est quel bénéfice elle peut en tirer. Pour les Donovan, les Stewart, les Olson, des familles tirant toutes le diable par la queue, 10 000 dollars représentaient une manne inespérée. Mais pas pour les Gibbs. Alors pourquoi iraient-ils feindre une telle abomination ?

— Non, susurre-t-elle, le regard égaré cette fois sur la moquette qui s'étend à ses pieds. Aucun.

Au petit clin d'œil que mon avocat m'adresse alors, et à l'acharnement avec lequel il a interrogé cette femme, je comprends *qui* elle est, quelle place elle occupe dans sa stratégie de défense : Emily Gibbs est

probablement ce parent susceptible de me faire comparaître dans le Delaware et dont il convenait de discréditer d'entrée de jeu le témoignage. Une manière de me sauver la vie, mais aussi de brosser le juge Sawyer dans le sens du poil judiciaire.

— Je vous remercie, madame. Votre honneur, je n'ai plus de questions pour ce témoin.

À son tour, Epstein s'approche du pupitre et, un vague trémolo dans la voix, questionne Emily Gibbs, de telle sorte qu'elle nous peint de son fils un portrait idyllique. Qu'elle en fasse aux yeux des jurés ce petit ange abattu en plein vol qu'ils auront à cœur de venger. Je le revois, inerte dans son lit, entouré de ses posters, ses fanions et ses peluches. Que lui avaient-ils administré pour qu'il me semble passé de vie à trépas ?

Évidemment, comme le procureur ne dispose d'aucun élément pour établir un lien direct entre Leonard et moi, et que Fisk vient de plomber le sujet, il évite soigneusement de revenir sur les heures qui ont précédé le drame. Il se concentre plutôt sur l'après :

— Madame Gibbs, pouvez-vous nous raconter les circonstances dans lesquelles vous avez découvert la dépouille sans vie de votre enfant ?

Elle s'épanche avec des mots simples, judicieusement choisis, probablement soufflés par ses commanditaires et répétés au préalable avec eux. Pourtant, un balayage rapide du box du jury me prouve que ces vieilles ficelles sont toujours aussi efficaces : toutes les femmes ont déjà la larme à l'œil, et la moitié des hommes n'en mènent plus très large. Seuls deux ou trois durs à cuire demeurent impassibles.

Quand elle a fini son conte édifiant, le procureur pose une main sur le bas de son visage, comme pour faire accroire à tous qu'il réprime lui aussi ses pleurs. Puis il regagne son siège sans un mot, le pas lourd.

— Maître Fisk, vous souhaitiez appeler un autre témoin avant de conclure cette première audience ?

Conclure ? Déjà ?

Mais qu'attend donc Sophie ?

— Oui, votre honneur. J'appelle à témoigner le capitaine Joseph Kennedy, du Boston Police Department.

Pour une surprise !

D'un hochement de tête tout juste perceptible, Fisk me signifie qu'il contrôle la situation. Puis ses yeux se détournent de moi et, comme le reste de l'assistance, suivent la progression du policier qui vient d'entrer par le fond de la salle. Comme je pivote pour l'apercevoir, je remarque la longue silhouette de George Killin qui quitte sa chaise et tâche de s'éclipser sans attirer l'attention.

Joe Kennedy à peine perché, Fisk s'approche de lui et le scrute telle une proie. Les deux hommes ne s'apprécient guère, chacun peut le ressentir à cette animosité presque palpable de part et d'autre du pupitre. Le policier prête rapidement serment, la main droite levée.

— Capitaine Kennedy, vous êtes le fonctionnaire de police ayant mené l'enquête sur les quatre cas d'empoisonnement criminel qui nous occupent aujourd'hui devant cette cour, nous sommes bien d'accord ?

— Correct, approuve-t-il dans son langage de flic.

— Bien... À ce titre, vous avez été le premier à établir un lien entre ces différents cas et à émettre l'hypothèse d'une série d'homicides perpétrés par un seul et même individu.

— En effet. Dès le deuxième cas, mon équipe a relevé des correspondances plutôt troublantes.

— Lesquelles ?

— L'âge et le sexe des victimes, mais surtout les symptômes *ante mortem* : douleurs abdominales violentes, vertiges, saignement de nez abondant, difficulté respiratoire... et pour finir hémorragie interne et coma.

La description du martyre enduré par les quatre garçons plonge l'assemblée dans une stupéfaction muette.

— Cela aurait aussi bien pu être deux accidents comparables, une coïncidence.

— Oui, si les parents ou l'entourage proche avaient pu déterminer les conditions dans lesquelles le toxique avait été ingéré. Mais pour ces deux cas, comme pour les deux qui ont suivi, personne n'a su nous le dire avec certitude.

— Pourtant, et arrêtez-moi si je me fourvoie, comme vient de nous le confier Mme Gibbs, la mère du petit Leonard, dans aucune de ces affaires, il n'a pu être établi de manière certaine que l'enfant décédé avait fréquenté le stade de Fenway Park ni acheté une boisson au stand tenu par M. Harris ?

— Quand un gamin de dix ans, fan des Sox comme ils l'étaient tous les quatre, dit qu'il va voir le match avec des copains, on a peu de raisons de ne pas le croire.

— J'entends bien, capitaine, mais vous conviendrez avec moi que vous n'avez produit aucun témoin validant cette hypothèse...

— Non, grommelle l'autre à mi-voix.

— ... pas plus que vous n'avez reçu de témoignage sur un arrêt de ces quatre enfants au stand de M. Harris ?

— Non plus, non.

Un murmure parcourt la salle, et certains membres du jury échangent des regards perdus pour partager leurs doutes.

— Les emballages des boissons consommées par Ronald Donovan, Leonard Gibbs, Luke Stewart et Simon Olson ont-ils été retrouvés ?

— Non, admet Kennedy, la nuque ployée sous la gravité de ses révélations.

— En d'autres termes, vous n'avez aucune preuve que les jus empoisonnés ingérés par les victimes leur aient été remis en main propre par mon client ?

— L'aspirine ponctionnée dans leur estomac et dans leur sang est la même que celle retrouvée dans le stock de boissons de M. Harris ! s'insurge le capitaine en sourdine. Vous avez les analyses sous le nez, regardez-les, nom de D...

— Ce n'était pas ma question, capitaine, le coupe mon avocat.

— Objection ! hurle Samuel Epstein.

— Objection rejetée. Je vous en prie, maître Fisk...

Le grand brun gominé louvoie jusqu'au pupitre à pas lents et silencieux, tel un reptile. Je suis trop loin d'eux pour l'apprécier avec précision, mais je jurerais que le front de Joe Kennedy est trempé de sueur.

— En conclusion, capitaine Kennedy, vos services n'ont en leur possession aucune empreinte ou aucune trace ADN établissant le moindre contact, direct ou indirect, entre mon client ici présent et chacune des victimes ? Ni sur eux ni sur un quelconque support que vous auriez pu collecter après coup, soit sur la scène de crime supposée, soit à leur domicile ?

— Non, rumine l'intéressé, contenant sa colère. Mais, si vous aviez ne serait-ce que quelques rudiments de criminologie, vous sauriez que c'est le propre de l'empoisonnement comme mode opératoire. Il y a peu ou il n'y a pas de contact direct entre l'assassin et ses victimes dans ces affaires-là. C'est ce qui rend l'identification du meurtrier si délicate.

Ses propos m'évoquent le chapitre 2 du *Manuel*, celui où Jason fait l'apologie du crime à distance.

Jason... Je me demande où il peut bien se trouver à cet instant. A-t-il fui loin de Boston et du Massachusetts ? Ou est-il là, quelque part dans la ville, tapi à proximité, peut-être même à la sortie du palais, prêt à fondre sur nous ?

Que Kennedy se soit soudain rebiffé excite l'instinct de prédateur de Fisk. Ses yeux luisent d'une envie manifeste d'en découdre.

— Pourtant, si je ne m'abuse, vous avez déjà résolu des cas comparables par le passé ? N'est-ce pas ? Pourquoi pas aujourd'hui ?

Epstein s'interpose une nouvelle fois :

— Objection, votre honneur ! La question est hors de propos. Elle remet volontairement en cause les compétences professionnelles du témoin.

Le juge Sawyer remonte ses lunettes sur son nez, signe d'un embarras évident. Il demeure muet un instant, puis souffle dans le micro :

— Objection acceptée.

Fisk décoche au magistrat un sourire plein de componction.

— Je vais reformuler ma question, si la cour le permet.

— Faites, faites...

— Capitaine... Avez-vous par le passé été confronté à cette même difficulté à établir une connexion claire entre un empoisonneur et ses

victimes ?

— Objection !

Cette fois, l'homme en robe noire scrute le public puis chacun des protagonistes de la scène, avant de rendre son avis. Tous sont suspendus à sa décision.

— Objection rejetée, lâche-t-il, visiblement à contrecœur. Monsieur Kennedy, répondez à la question de la défense, je vous prie.

En guise de réponse, Joe sort un large mouchoir en tissu blanc et éponge son front luisant en le tapotant à plusieurs reprises.

— Capitaine ?

— Oui, j'ai déjà connu ce genre de difficulté.

— Pouvez-vous nous rappeler dans quel cadre, s'il vous plaît ?

— Dans le cadre de l'affaire Jason Pomeroy.

Nous y voilà.

Mais pourquoi diable Fisk cherche-t-il à le faire déblatérer sur le sujet ? Vraiment, pour avancer ses pions de la sorte, il doit tout ignorer de cette filiation qui m'accuse.

— Fort bien. Pouvez-vous rappeler en quelques mots à ceux des membres du jury qui l'ignoreraient en quoi a consisté l'affaire Pomeroy ?

Kennedy tousse bruyamment puis s'exécute, le timbre altéré par une émotion visible. Il nous parle des onze garçons empoisonnés, de l'incapacité de ses services à déterminer les circonstances exactes des intoxications, puis de la reddition surprise le 1^{er} novembre 2001 de Jason Pomeroy, exécuté un an plus tard jour pour jour, le 1^{er} novembre 2002, sans livrer son secret.

— Vous me corrigerez si je me trompe, mais Jason Pomeroy a donc été convaincu de ces crimes, puis condamné et exécuté, sur la seule foi de ses aveux. Aucun élément matériel, aucun témoignage autre que le sien propre, n'a permis d'établir sa culpabilité.

— Non, je ne peux pas laisser dire ça. Et puis...

— Et puis ?

— ... Pomeroy nous a donné des informations que seul le meurtrier pouvait connaître.

« Dix minutes avant que le gamin ne clamse pour de bon, Pomeroy était avec nous, en salle d'interrogatoire, et il savait que ce même était en train de mourir. » Ses propos me hantent à nouveau.

— Néanmoins, comme dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, vous n'êtes pas parvenu à reconstituer les circonstances exactes au cours desquelles le suspect avait selon vous fait absorber le cocktail de jus de fruit et d'aspirine aux enfants ?

— Pas dans le détail, non, soupire le vieux flic.

— Pas plus que nous n'avez trouvé de trace du toxique employé sur les victimes à son domicile, je me trompe ?

— Non.

Sawyer s'agite sur son perchoir. De la gêne, il a versé dans le malaise. Qu'on vienne exhumer cette affaire si sensible dans son propre tribunal, c'en est trop pour lui. Le coup qu'il donne involontairement dans le micro provoque un larsen qui vrille nos oreilles.

— Maître Fisk, je vous saurais gré de ne pas vous égarer dans des événements anciens et sans rapport direct avec la présente affaire.

— J'y viens, votre honneur, j'y viens. Capitaine, pouvez-vous nous indiquer le profil des victimes présumées de Jason Pomeroy en 2001 ?

— C'étaient des garçons.

— Tous ?

— Oui.

— De quel âge, en moyenne ?

— Tous dans la dizaine.

— Comme les quatre malheureux qui nous intéressent, donc ?

— Oui.

— Par ailleurs, avez-vous déterminé à l'époque quelle substance avait été employée pour tuer ces onze enfants ?

Joe Kennedy me fixe un bref instant puis revient à mon défenseur, qu'il défie crânement du regard :

— De l'aspirine.

— Ces onze garçons sont donc morts d'une overdose d'aspirine, c'est bien cela ?

— Oui.

— Comme Ronald, Leonard, Luke et Simon ?

— Oui.

Une nouvelle onde d'effarement et d'incompréhension parcourt la salle.

— Capitaine Kennedy : à l'époque, en 2001, n'a-t-il pas été un peu frustrant, pour le fonctionnaire de police émérite que vous êtes, de ne pas réussir à démêler pour de bon les fils de ce mystère ?

— Si... Je suppose que si. Mon métier consiste à établir toute la vérité. Comme vous, maître, lâche-t-il un peu perfidement.

— Ne peut-on imaginer que, dix ans plus tard, confronté à une série d'homicides offrant plus d'une similitude avec l'affaire Pomeroy, vous ayez été tenté de trouver – on pourrait même dire de fabriquer – un coupable comparable ?

— Non ! s'insurge le flic en s'agrippant au pupitre.

— Un homme jeune, solitaire, sans enfants, sans attache...

— Objection ! éructe alors Epstein. La défense fait sciemment fi de tous les éléments à charge qui pèsent sur l'accusé : la vente de boissons sur le lieu fréquenté par les victimes avant leur mort, les boissons empoisonnées retrouvées chez lui...

— Objection acceptée. Maître Fisk, je vous demande d'en finir avec le témoin. Vous avez droit à une ultime question.

Mon avocat s'approche alors du montant en bois jusqu'à se coller presque au rebord extérieur. Malgré la différence de niveau induite par le support, il est assez grand pour darder ses yeux droit dans ceux du témoin.

— Capitaine, en 2001, lors de votre enquête sur cette série d'empoisonnements, avez-vous envisagé la possibilité d'un contact entre les victimes et Pomeroy soit dans l'enceinte, soit aux abords de Fenway Park ?

Où veut-il en venir ?

— Oui, ça a fait partie des pistes que nous avons explorées.

— Et ? Qu'en est-il ressorti ?

— Pas grand-chose. On savait juste que trois ou quatre des gamins s'étaient rendus au match dans l'après-midi précédant le drame.

— Comme l'ont fait les victimes de ces dernières semaines.

— Exact, répond-il sur un ton cinglant. Je ferais remarquer au jury qu'il est toujours simple de réécrire une affaire a posteriori, à la lumière de faits semblables. Mais sur le moment, quand on y est confronté pour la première fois, rien n'est aussi facile qu'il n'y paraît après coup.

— Nous l'avons bien entendu, capitaine. Qu'avez-vous découvert d'autre, à ce propos ?

— Que Pomeroy ne détenait pas de patente pour la vente ambulante de boissons. On a vérifié au Bureau des licences, à la mairie.

À l'heure qu'il est, Sophie devrait avoir mis la main sur la même information. Pourquoi ne se manifeste-t-elle toujours pas ?

Je me sens mal. Kennedy a beau être sur le gril, c'est moi qui suis au supplice. Le bourdonnement si familier de mes oreilles s'invite soudain à la fête. Je ne me donne pas dix secondes avant de pisser le sang. Dix...

— Il aurait pu faire de la vente sauvage, spéculer Fisk.

— On y a pensé aussi. On a même organisé des séances d'identification de Pomeroy par certains des petits camarades des victimes qui étaient présents à Fenway ces jours-là. Mais, une fois encore, chou blanc.

Neuf.

— Comment l'expliquez-vous ?

— C'est compliqué. D'abord, il semblerait que dans tous les cas les gamins morts aient acheté leur boisson seuls, soit avant de retrouver leurs copains, soit après les avoir quittés.

Huit.

— Et ensuite ?

— Ensuite, l'unique témoin qui a visualisé et mémorisé le visage du vendeur de boissons à la porte B...

Sept. Six. Cinq. Quatre.

Je n'entends presque plus ce qu'ils disent. Leurs voix ont disparu dans le grondement sourd.

— Nous vous écoutons, capitaine. Qu'a donc vu cet enfant ? Ou plutôt *qui* a-t-il vu ?

Trois. Deux.

— Un gamin. Un garçon à peu près de son âge.

— Qui vendait les boissons ? C'est possible, ce genre de choses ?

— Ça arrive. Certains marchands sous-louent ponctuellement leur patente à des pauvres mômes des quartiers défavorisés, quand ils ne peuvent pas assurer leur présence les jours de match.

Un.

Une première goutte tombe sur le plateau en bois clair, devant moi. Suivie bientôt par tout un tas d'autres.

Cette fois, Kennedy ne me lâche pas du regard. J'ai bien compris ce qu'il vient de nous dire, de *me* dire. Oui, j'ai bien capté le message : c'est moi qui étais derrière le comptoir du stand ce jour-là. Peut-être même toutes les fois où mon père avait choisi de passer à l'action. C'est moi qui ai fait le geste fatal. Sortir la boisson du compartiment réfrigéré, puis la tendre à l'assoiffé.

— Vous avez interrogé le petit vendeur ?

— Non. Nous ne l'avons pas retrouvé.

— Même pas par la patente de son stand ?

— C'était une autorisation falsifiée. En réalité, il n'avait pas le droit d'être là. Et aucun personnel du stade ou de la mairie n'a su nous dire de qui il s'agissait.

Il ment. J'en suis sûr. Au moins sur ce dernier point.

Zéro.

Ce coup-ci, le flot est ininterrompu. Il inonde la petite table étroite et la masse de papiers étalés dessus par mon avocat. Les documents boivent la source écarlate comme le ferait un buvard.

Kennedy saute à bas de son pupitre. Il se rue sur moi, son grand mouchoir à la main, et presse d'autorité ma narine en pleine débandade. Oh, il peut bien voler à mon secours. Il ne s'en sortira pas comme ça. Lui qui me connaît depuis tout ce temps...

Le martèlement hystérique de Sawyer, ponctué de petits cris courroucés, est lui-même perturbé par un concert de sonneries plus ou moins stridentes. Plusieurs téléphones mobiles retentissent de concert, pile au même moment. Et, vu les règles en vigueur, il ne peut s'agir que de Sophie !

Fisk et Epstein dégagent leur combiné en même temps. Sawyer rechigne un court instant, puis l'extrait à son tour de sous sa robe noire. Derrière moi, je perçois un mouvement dans le public, qui me prouve que plusieurs contrevenants viennent de recevoir eux aussi le message tant attendu.

Livide, le regard plus intense que jamais, mon avocat ne détache pas ses yeux de l'écran de son smartphone. Une fois qu'il pense avoir achevé le visionnage intégral de la séquence, il presse une touche et se précipite vers moi :

— Regarde ça !

Je fais mine de voir les images de Luke Stewart et Simon Olson pour la première fois. Mais je suis sans doute moins bon comédien qu'Emily Gibbs.

Le juge redouble de coups sur le socle boisé qui, ainsi malmené, volerait presque à bas de son bureau présidentiel.

— Ces éléments n'ont pas été visés et validés par la cour. J'en interdis la consultation !

Comme personne n'obtempère au sein du public fasciné, les portables passant maintenant de main en main tel un virus de la grippe en plein hiver, il hurle sa désapprobation dans le micro, qui larsène de plus belle :

— Je demande la saisie de tous les téléphones mobiles en circulation dans cette salle ! Gardes ! Emparez-vous de ces appareils !

Interdits, les deux auxiliaires en uniforme ne décollent pas du fond de la salle. Ils se demandent comment gérer un débordement aussi surréaliste.

Sans doute n'ont-ils jamais assisté à pareille folie au sein du palais.

Son combiné à bout de bras, levé le plus haut possible au-dessus de sa tête – bien malin qui ira le décrocher à cette hauteur –, Jonathan Fisk se dresse devant le juge Sawyer et tonne à son tour, de sa voix la plus ferme :

— Votre honneur, j'exige une suspension de séance... Et je réclame un non-lieu pour mon client.

— Ces images n'ont aucune valeur si elles n'ont pas été accréditées au préalable, vous le savez parfaitement.

— Eh bien, accréditez-les !

Le vieil homme fulmine, l'écume au bord des lèvres, à bout de nerfs et d'arguments.

— Ces preuves n'en sont pas, maître Fisk !

— Et ces meurtres non plus ! Vous avez vu comme moi les dates sur ces vidéos. Les enfants sont vivants !

Il se retourne vers la salle, soulevée par un seul et même réflexe d'indignation. Habité par son rôle, il s'adresse désormais à elle, cette opinion souveraine qui fait et défait les destins :

— Vous m'entendez ? Vivants !

Lorsque je me retourne vers le jury et le pupitre des témoins, Joe Kennedy a disparu.

40 – 31 octobre 2011

Comment Sophie a-t-elle obtenu les numéros de Sawyer ou d'Epstein ? Je préfère ne pas le savoir. J'imagine qu'elle a joué une fois encore de ses accointances dans l'univers pour moi si obscur des pirates virtuels, lesquels ont déjà prouvé quelles ressources précieuses ils pouvaient nous apporter.

Propulsé à l'extérieur par la foule qui jaillit hors de la salle, mue par l'énergie exceptionnelle de ce coup de théâtre, j'ai perdu des yeux les principaux acteurs du drame. Moi qu'on évitait il y a encore deux heures comme le pire des intouchables, je reçois au passage quelques claques amicales dans le dos et sur les épaules, ponctuées de congratulations et de bravos radieux. Parmi ceux-ci, je reconnais le sourire hypocrite de Richard Reily et le râtelier plus blanc que blanc de Gene Devroe. Tous m'ont déjà innocenté. Mais *tous* ne sont pas celui, le seul, qui est habilité à le faire... Archibald Sawyer.

Je traverse le hall du palais, vaste coursive faisant face à la baie de Boston, hagard, aussi flou qu'un spectre, quand une figure hilare surgit devant moi.

— Je ne sais pas qui est ton ange gardien, mais tu le remercieras de ma part ! s'exclame Fisk, qui me tombe littéralement dans les bras.

— Je... je n'en sais rien.

— Mouais... Comme tu veux. Après tout, vu l'issue de cette affaire, tu as bien le droit de garder tes petits secrets.

— L'issue ?

— C'est fini, Tom.

— Comment ça, fini ? Vous avez entendu comme moi le juge Sawyer ? Les vidéos n'ont aucune val...

— Bla, bla, bla... Mais tu gobes encore ce genre de simagrées de vieux singe ?

— Oui... Non...

— C'est du flan, tout ça ! Il suffit d'ajourner la séance, de faire porter les nouvelles pièces à sa connaissance, et le tour est joué. Et crois-moi, étant donné que deux cents personnes viennent de les visionner, il n'a d'autre choix que de les accepter.

— Il y aura quand même une autre audience ?

— Même pas ! Le gouverneur tape suffisamment sur les doigts des magistrats pour qu'ils fassent des économies. Qu'est-ce que tu crois ? C'est le contribuable qui paie tout ça. Et qui dit contribuable dit électeur l'an prochain.

Il embrasse le vaste hall d'un regard panoramique. Il se sent visiblement chez lui ici. Le fumet d'une pizzeria voisine – on la devine depuis notre coursière, à l'étage au-dessous – vient flatter nos narines et donner à ce soudain épilogue un doux parfum de réalité.

— Tu vas voir que je n'aurai même pas besoin de faire une nouvelle requête pour obtenir le non-lieu complet et définitif, appuie-t-il, sûr de son coup.

— Vous voulez dire... qu'on a plus rien à faire ?

— Rien d'autre qu'à attendre un joli jugement à encadrer. Oh, se corrige-t-il aussitôt, on pourrait poursuivre les quatre familles pour diffamation. Et creuser pour savoir qui a monté tout ce cirque...

Et, par-dessus tout, pourquoi.

— ... mais franchement, on va s'embarquer dans des mois de procédure, ça te coûtera un max et je suis persuadé qu'on n'aura jamais le fin mot de l'histoire.

Qu'il pense. Moi, je suis bien décidé à creuser plus loin que ne l'a permis l'intervention providentielle de Sophie. Certes, celle-ci vient de me sauver.

Mais Dieu sait jusqu'à quelle vérité la pugnacité et l'expérience de Fisk auraient pu nous conduire si les débats s'étaient poursuivis...

— Je suis libre, alors ?

Il emprunte à Killin ses accents paternalistes :

— Oui, mon garçon. Tu peux rentrer chez toi.

Chez moi.

D'ici à ce soir, ce ne sera plus mon studio exigü avec vue imprenable sur le Quad. Je suis censé déplacer mes dernières affaires aujourd'hui. Direction : Emmet Street, la sinistre bicoque de mon passé, qui comme lui part en lambeaux. Maintenant que mon avenir s'éclaircit légèrement, je vais peut-être pouvoir prendre les décisions qui s'imposent. La vendre. Me poser ailleurs. Me construire un havre neuf, rien qu'à moi.

Ces douces perspectives ne me rassérènent pas longtemps. Tandis que j'aperçois ma Corolla à quelques rangées de là, petite tache crème et rouille parmi les centaines de voitures rutilantes, un sifflement bref attire mon attention. Une silhouette se faufile entre deux véhicules et se redresse brusquement devant moi.

— George ?

— Tiens, fiston, prends ça.

Il me plaque un revolver chromé dans la paume et referme mes doigts sur la crosse.

— Qu'est-ce que vous...

— Ne discute pas. Tu ne veux pas de garde du corps ? OK, libre à toi. Mais garde au moins ça sur toi.

— George, George... Ce n'est plus la peine. J'ai été blanchi !

— Je sais, bougre de naïf, j'étais en copie des vidéos. Mais tu crois vraiment que tout le monde va te pardonner et t'oublier pour autant ?

Je soutiens son regard :

— Pourquoi pas ?

— Laisse-moi te dire que tu te fourres le doigt dans l'œil, si tu crois qu'on va te foutre la paix du jour au lendemain. Crois-moi, tu n'as pas fini d'avoir des siphonnés accrochés à tes basques.

Jason : en voilà déjà un. Je ne peux pas lui donner entièrement tort, s'agissant de mon père.

Killin emprisonne ma main ainsi lestée entre ses deux poings et me considère avec une gravité inhabituelle :

— Prends... Et accepte-le comme le cadeau d'un éditeur qui tient à son auteur.

Wow, décidément, le *Manuel* doit tout casser au classement des meilleures ventes. En sera-t-il de même maintenant que je ne suis plus un serial killer reconnu comme tel par la justice ?

« Tom ! Tom ! S'il vous plaît ! » J'entends la meute avant même de la voir débouler sur le parking, grappe éparse qui se faufile entre les alignements de voitures. Les journalistes qui n'avaient pas été autorisés à entrer dans l'enceinte du palais sont parvenus à franchir le cordon policier. Malgré la distance qui nous sépare encore, des flashes crépitent pour tenter de me capturer. La curée se rapproche de nous à grandes enjambées, et repousse un George Killin qui s'éloigne à reculons en lâchant une dernière recommandation :

— Fais attention à toi...

Il disparaît dans sa berline noire de grand standing à l'instant même où je saute à mon tour dans l'habacle pouilleux de la Corolla. La nuée s'abat aussitôt sur elle, sur moi, claquements de main sur le pare-brise, visages pressés contre les vitres latérales, appels pressants pour que j'accepte de leur livrer mes « premières impressions ».

— Tom ! Tom !

— Monsieur Harris ! Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé dans la salle d'audience ?

— Vous vous dirigez vers un non-lieu, c'est bien ça ?

La nouvelle a circulé rapidement. Certains ont dû texter, ou mailer ou encore tweeter depuis le tribunal, rameutant leurs confrères mieux équipés – caméras et micros – pour qu'ils m'attrapent dès ma sortie.

— Il semblerait que des vidéos vous disculpent : que pouvez-vous nous dire sur ces images ? Que montrent-elles ?

Je mets plutôt le contact, je passe la marche arrière et, quasiment au pas, je m'extirpe en douceur de l'essaim hurlant. Une demi-douzaine d'entre eux s'accrochent aux portières sur quelques mètres, trottant aux flancs de mon vieux tacot, puis j'appuie sur l'accélérateur et les laisse derrière moi, essoufflés, pantelants.

L'état intérieur de ma voiture est innommable, mais j'y suis bien. La traversée du pont de Seaport Boulevard, étonnamment vide pour un lundi matin, m'offre un apaisement inédit : j'entrouvre ma fenêtre pour entendre le cri des mouettes et me faire fouetter le visage d'un peu d'embruns. J'en profite pour desserrer la cravate – ultime recommandation vestimentaire de Fisk – qui m'étrangle depuis le début de la journée.

Je pourrais rouler comme ça pendant des heures, entre South B et le centre-ville, en suspension entre les drames d'hier et les menaces de demain.

Un SMS fait irruption sur mon mobile, sagement posé sur le siège passager à côté du flingue de Killin.

Sophie :

Rendez-vous au studio. Si tout a fonctionné comme prévu, tu devrais déjà être en chemin.

Dans ce cas, réponds-moi juste par un OK.

Je frappe les deux lettres d'un index prudent, sans quitter la route des yeux, puis presse le bouton d'envoi.

Vingt minutes plus tard, elle est là, à quelques pas de moi, chaussée de ses éternelles bottes grenouille, au pied de Bertram, son sourire fouetté par un crachin persistant. Inutile de se parler. Pas besoin d'entrer dans le détail. Elle a déjà compris que son stratagème a été couronné de succès.

Ce qu'elle fait alors lui ressemble si peu : elle court et se jette dans mes bras. Je peux apprécier contre moi la légèreté de ce corps si fluide, son manque de densité, mais il diffuse pourtant une chaleur dont j'aimerais ne plus jamais me priver.

— Viens ! lance-t-elle en me tirant par la main dans le hall.

En apercevant la une du *Crimson* au passage, je ne peux m'empêcher de songer au gros titre qui la biffera demain : « Enfants empoisonnés vivants,

Harris innocenté. » Récit complet en page 2 par Gene Devroe. Ou quelque chose dans le goût.

Mon appartement n'est qu'un amoncellement de cartons de déménagement mal scellés et de sacs-poubelle bourrés ras la gueule, au bord de la rupture de plastique. Je m'attends à un baiser. Je m'attends à une nouvelle démonstration de joie et d'autre chose encore...

Mais, de sa musette, Sophie sort une feuille pliée en quatre qu'elle brandit sous mon nez et qui douche ma soudaine ardeur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La patente de ton père, lance-t-elle sur un ton enjoué.

— Super, et alors ?

— Enfin, regarde ! Le nom, là !

Elle tapote une ligne dactylographiée d'un ongle impatient.

Bénéficiaire de la présente autorisation : JASON HARRIS.

Qu'est-ce que Kennedy a dit à ce propos, déjà, pas plus tard que ce matin devant la cour réunie ? « Pomeroy ne détenait pas de patente pour la vente ambulante de boissons. On a vérifié au Bureau des licences, à la mairie. » Jason Pomeroy, non, en effet. Mais Jason Harris, lui, oui.

— OK, je temporise. On a la preuve qu'il a réussi à faire enregistrer son commerce sous le nom de ma mère...

— J'ai mieux que ça : l'employé du Bureau des licences m'a confié en off que, il y a une grosse dizaine d'années, l'un de ses collègues avait été limogé pour trafic de faux documents.

— Par exemple des patentes ?

— Notamment. Mais il a refusé de dénoncer ses « clients », donc personne n'a été inquiété à l'époque, et chacun a pu continuer son petit business. Comme toi aujourd'hui.

— Que veux-tu dire ?

— Que ta patente a été établie selon un droit héréditaire que tu tiens d'un faux. Il y a même pire : le trafiquant en a profité pour l'éditer alors que tu étais encore mineur.

— À la demande de mon père.

— Évidemment. Comme ça, il était sûr qu'elle te serait remise en temps voulu... et surtout que tu t'en servirais un jour.

Oui, pour que son plan fonctionne, encore fallait-il que je reprenne ce premier flambeau, celui du modeste vendeur de boissons ambulant.

Son récit achevé, c'est à mon tour de lui produire un document effarant. Je sors les deux nouvelles pages du *Manuel* et les lui tends :

Postface au Manuel du serial killer

Sophie Harris

Jason Pomeroy

Jesse Pomeroy

Elle reste impavide. Si elle a peur, rien ne transparaît sur ce visage lisse, presque enfantin, si ce n'est ses grands yeux bleus un peu plus écarquillés qu'à l'ordinaire.

Plutôt que de se perdre en commentaires, elle me demande de lui relater ce qui s'est dit durant l'audience. Je lui expose tout par le menu : la tactique de Fisk, la comédie d'Emily Gibbs, le témoignage ô combien troublant de Joe Kennedy, et notamment son évocation de l'enfant qui aurait été vu en 2001 au comptoir de la buvette de Fenway, porte B... Un garçon qu'il connaît depuis longtemps, j'en suis sûr. Moi.

Et puis ce mensonge du flic manifeste sur la patente dudit stand : à l'époque, elle était établie on ne peut plus officiellement au nom de Jason Harris. Et, en dépit de l'affaire du fonctionnaire véreux, personne d'autre que celui-ci et mon père ne pouvait savoir qu'il s'agissait d'un faux.

— Alors pourquoi vous a-t-il servi un tel bobard ? Qui plus est sous serment ? s'étonne ma comparse.

— Je ne sais pas. Mais il est évident qu'il cherche à couvrir quelque chose...

— ... ou quelqu'un.

Nous n'échangeons plus un mot, le temps de descendre les derniers cartons et sacs dans la Corolla, dont la banquette arrière a été rabattue pour dégager un volume suffisant. Le pare-brise arrière disparaît sous la masse.

En quelques allers-retours, le studio est vidé. De ces trois années et demie passées à Harvard, ne restent que quelques traces au mur et d'épais moutons de poussière. Qui d'autre que moi acceptera de se terrer dans un tel placard ? Je fais confiance à Rony Albrecht pour trouver un nouveau pigeon. Une autre âme damnée qui recevra ces sept ou huit mètres carrés comme un honneur, un privilège... Un monstre s'en va ; un autre ne tardera sans doute pas à prendre sa place.

Je claque la porte sans regret.

Dans le hall, je m'apprête à glisser mes deux trousseaux dans la boîte du HoCo, comme il est convenu avec Rony Albrecht, quand Sophie retient mon geste. Elle s'empare des clés, sort de Bertram et, une fois sur le perron, me gratifie de son plus beau lancer. Les deux projectiles volent un instant, puis retombent et disparaissent quelque part dans l'herbe boueuse, où des plaques de neige et de verglas persistent malgré le léger redoux.

— Qu'ils aillent se faire pendre ! grogne-t-elle à mon intention.

Si je ne me retenais pas, je la serrerais à nouveau dans mes bras.

Lorsqu'elle ouvre la porte côté passager, son regard ne peut éviter le revolver qui occupe son siège. Elle pourrait pousser un cri. Me demander « ce que c'est que cette merde ». Ou même m'engueuler comme un gamin irresponsable. Elle se contente de saisir l'objet, trop grand pour ses si petites mains, et de m'intimer, sans émotion apparente :

— Roule !

Nous remontons encore Massachusetts Avenue, au niveau du *Cellar*, l'un des bars les plus prisés des étudiants sans le sou, quand elle sort de son mutisme où je devine plus de concentration que de colère.

Elle m'expose en quelques mots son plan, ponctuant certaines étapes en agitant l'arme devant elle. Je lui parle de Killin, de sa paranoïa, de son cadeau encombrant.

Elle semble si déterminée. Si audacieuse. Je vois bien que mes réserves ne viendront pas à bout de son projet.

Je résume pour me convaincre d'avoir bien compris son propos :

— Un kidnapping... Rien que ça.

Un grain s'abat sur Cambridge et noie soudainement la voiture sous un déluge de pluie et de neige mêlées, soupasse glacée déversée sur nous à pleins seaux.

Le réflexe d'actionner l'essuie-glace reste bloqué dans mon avant-bras gauche. Je ne vois plus grand-chose du paysage urbain qui défile à faible allure. Je quitterai donc Harvard dans un brouillard détrempé. À côté d'une folle qui brandit un flingue.

On nage en plein délire.

LE MANUEL DU SERIAL KILLER

Extrait n°4

Chapitre 8 : Le quotidien du serial killer : les traces et la traque

Malgré toutes les précautions prises pour orienter les enquêteurs vers de fausses pistes et brouiller les traces de celles que vous aurez empruntées (voir chapitre 5), arrivera peut être le moment maudit où les forces de police, locales ou fédérales, seront parvenues à vous identifier, peut être même à vous localiser. Ce moment, il ne tient qu'à vous de le repousser aussi longtemps que possible. Mais s'il survient malgré tout, débutera alors la période la plus terrible et la plus exaltante de votre carrière criminelle : la traque. Celle où vous endosserez le rôle ingrat du gibier.

Avant d'aller plus loin, il convient de ramener une autre légende à un peu plus de réalisme. En effet, nous avons tous en tête ces films hollywoodiens où un seul limier vient à bout de l'esprit suprêmement tortueux d'un génie du mal. À l'autre bout de la chaîne criminelle, quel aspirant serial killer n'a pas rêvé de susurrer, à l'instar d'un Hannibal Lecter prenant son poursuivant dans sa toile : « Bonjour Clarice... ». Face-à-face glaçant, un en sens palpitant, hélas sans rapport avec ce que nous vivons au jour le jour.

Oui, fantasmes que tout cela ! Dans les faits, il est bien rare qu'un représentant de l'ordre, si expérimenté et brillant soit-il, parvienne à

capturer l'un d'entre nous sur ses seules capacités. Des dizaines, parfois même des centaines, de professionnels sont mobilisés pour obtenir un tel résultat : policiers de terrain, enquêteurs fédéraux, psychologues et criminologues, profilers, médecins, photographes, légistes, spécialistes en balistique ou en hématologie, analystes spécialisés dans le traitement des empreintes ou des prélèvements ADN, j'en passe et bien d'autres. Chassé par une telle armada, poursuivi par une telle somme de compétences, le serial killer que vous êtes ne pourra prétendre être aussi doué et efficace que chacun d'entre eux. Vous ne disposerez ni des mêmes technologies avancées, ni des gigantesques bases de données et des recoupements infinis qu'offrent celles-ci. Ceci sera d'autant plus vrai que, la traque engagée, vous serez certainement contraint à la fuite, changeant chaque jour ou presque de lieu de résidence, emportant avec vous le minimum.

(...)

En résumé, durant cette période critique où la répartition des forces entre les deux camps sera ô combien inéquitable – eux, leur déploiement indécemment de forces et de moyens, contre vous et vos seules jambes –, vous n'aurez d'autre choix que d'appliquer des règles élémentaires de survie en milieu hostile. Une tactique qui se résume en quatre concepts simples, mais que vous ne devez perdre de vue à aucun moment.

1 – Furtif

Pour être difficile à repérer, le fuyard que vous êtes désormais doit laisser, autour et derrière lui, le moins de traces possibles. Portez des gants le plus souvent que vous le pouvez – sans éveiller pour autant les soupçons – et en règle générale dès que vous saisissez un objet que vous serez contraint d'abandonner. Conservez par-devers vous tous les ustensiles, vêtements, récipients et autres sur lesquels il est envisageable que vous ayez laissé un dépôt organique (salive, peau morte, cheveux, sang, sperme, etc.), pour éviter une analyse ADN ultérieure. Cela inclut notamment (liste non exhaustive) : verre, gobelet, couverts, brosse à cheveux ou à dents, mouchoir, gant et serviette de toilette, draps, etc. Tout ce qui ne peut être emporté doit idéalement être brûlé ou enfoui.

Un bon moyen de brouiller les pistes en la matière est de simuler un handicap ou une incapacité passagère, et de vous faire aider d'un tiers pour des gestes aussi banals que d'ouvrir une porte ou porter un verre à votre bouche. (...)

2 – Changeant

D'une certaine manière, ce point-ci participe de la rubrique précédente. Il s'agit cette fois d'effacer non pas les traces physiques de votre passage mais les traces humaines, celles qui s'inscrivent dans la mémoire de ceux que vous croiserez inévitablement. Pour ce faire, il importe que vous soyez conscient des principaux éléments que fixeront chez vous vos rencontres d'un jour ou même d'une seule seconde :

- le sexe ;*
- la taille ;*
- le type ethnique ;*
- la corpulence ;*
- la longueur des cheveux et la coiffure ;*
- la présence de poils sur le visage (moustache, barbe, pattes) ;*
- la forme générale du visage (rond, carré, ovale, etc.) ;*
- la présence d'accessoires sur le visage (lunettes, piercings).*

Voilà pour l'essentiel. Vous conviendrez avec moi que, s'il est assez difficile de modifier radicalement les trois premiers attributs, tout le reste ou presque peut faire l'objet de transformations quasi quotidiennes.

Les observateurs les plus attentifs, ou qui bénéficieront de plus de temps pour vous détailler, pourront aussi se souvenir de :

- la forme du nez ;*
- la densité des sourcils (plus ou moins fournis) ;*
- l'épaisseur des lèvres (plus ou moins charnues) ;*
- un autre élément caractéristique: grand front ou petit front, forme ou inclinaison des yeux, strabisme, rides, taches de rousseur ou de naissance,*

taille et forme des oreilles, menton proéminent ou fuyant, double menton ou goitre, présence de tatouages, etc.

Contrairement à une idée reçue, les notions de couleurs sont peu mémorisées et demeurent très relatives. En particulier, la couleur des yeux, qui, sauf cas exceptionnel, marque peu les observateurs.

(...)

Ainsi, en gommant ET en ajoutant chaque jour certains détails à votre physionomie, parviendrez-vous à semer derrière vous suffisamment de confusion. À cet effet, pensez aussi à piocher dans la vaste panoplie des anomalies liées à la silhouette ou à l'attitude corporelle, au repos comme en mouvement : épaules rentrées, démarche singulière ou claudication, usage d'une canne, tics divers, etc. (...)

3 – Mobile

Le traqué se fourvoie bien souvent en adoptant l'une de ces deux stratégies extrêmes, vouée l'une comme l'autre à l'échec : la planque ou la fuite ininterrompue.

Une planque, même au beau milieu des bois, finira toujours par être repérée et prise d'assaut. Quant à la cavale permanente, elle présente le double défaut de vous épuiser et de multiplier les occasions de rencontres et de dépôt de traces involontaires en chemin.

Néanmoins, il convient de rester mobile. De ne pas être là où vous avez pu être repéré la veille, ni le matin même. La nuit constituant un temps de vulnérabilité accrue, je vous conseille de vous déplacer quand les autres dorment puis de vous reposer au petit matin, lorsqu'ils reprennent leur activité. Ainsi, sur une période de vingt-quatre heures, un bon rythme consistera à dormir entre 4 ou 5 heures du matin et 9 heures. Puis à vous déplacer entre 10 heures et 16 heures. À nouveau une plage de repos entre 17 heures et 21 heures. Pour reprendre enfin la route vers 22 heures jusqu'à votre prochain arrêt dodo. Les arrêts longs vous permettront de procéder aux modifications d'apparence évoquées plus haut. Ainsi, au bout de trente-six heures révolues, et dans le pire des cas, aurez-vous été vu dans trois lieux et sous trois apparences sensiblement différents. Bien malin qui pourra ces trois identités. (...)

4 – Décideur

Un chasseur qui poursuit sa proie avec assez de ténacité, mais surtout assez de monde et de moyens techniques à sa disposition, parvient presque toujours à ses fins. D'un point de vue strictement moral, c'est déplorable, mais c'est ainsi. Ce n'est pas un tueur tel que moi qui viendra s'en plaindre.

Aussi vient un temps où le serial killer traqué doit cesser de subir l'hallali et au contraire reprendre l'avantage. Il ne doit plus se contenter de fuir là où le hasard et la peur le poussent, mais choisir lui-même le terrain de la poursuite, voire celui de la confrontation, dès lors que celle-ci apparaît inévitable. À lui d'attirer le chasseur là où il aura l'avantage.

OceanofPDF.com

41 – Lundi 31 octobre 2011

Si j'exclus ces quelques fois où Sophie s'est jointe à moi pour grignoter dans mon studio à Cabot, au cours des dernières semaines je ne me souviens pas d'avoir jamais invité qui que ce soit chez moi. Pas plus que je ne me remémore le moindre visiteur passant pour le dîner à Emmet Street durant mon enfance. Mes parents ne devaient pas être de ces couples à la vie sociale très développée. On comprend bien pourquoi aujourd'hui, maintenant que la double vie de Jason apparaît progressivement par écrans successifs, chacun plus opaque que le précédent. D'un côté comme de l'autre – Pomeroy, Harris –, il devait s'astreindre à la plus grande discrétion.

Peut-être Jonah, mon oncle, l'alcoolique patenté de la famille, s'incrustait-il de temps à autre pour se faire offrir l'apéritif – après tout, avec le stock de bières que nous conservions en permanence sur place, ce n'est pas les munitions à biture qui manquaient. Mais je n'en ai aucune image résiduelle. Je ne saurais même pas dire à quoi le frère cadet de mon père ressemblait.

Peut-on appeler l'homme assis sur cette chaise, les mains liées dans le dos, un bâillon noué sur la bouche, peut-on qualifier cet individu-là d'invité ? Je doute que Joe Kennedy envisage la chose comme ça à l'instant présent. S'emparer de lui à la sortie du *Bell In Hand Tavern*, son bar favori, à quelques pas de Bowdon Square, a été d'une facilité déconcertante. Il avait noyé sa déconvenue de la matinée dans un nombre impressionnant de pintes, alignées en ordre sur la table qu'il occupait seul. Le *Bell In* a cette

particularité d'occuper l'angle en épingle à cheveux qui sépare Union et Marshall Street. La rotonde vitrée permet d'observer les buveurs comme dans la devanture d'un magasin. Il a suffi que je lui fasse signe de l'autre côté de la rue, niché sous l'un des abris-bus, pour l'attirer au-dehors. Il tanguait sous la pluie comme un chalutier à la dérive. Sophie a surgi dans son dos d'entre les gouttes, a collé l'extrémité du revolver dans le gras de son abdomen rebondi, et il a compris qu'il n'avait d'autre choix que de nous suivre.

Je peux vous dire qu'il est presque dégrisé, désormais. Il secoue son indignation et sa colère avec assez de conviction pour nous signifier la grosse bêtise que nous sommes en train de commettre – kidnapper un représentant de l'ordre –, mais au fond il ne semble pas réellement surpris de se retrouver en telle posture. D'ailleurs, comme j'arrache le chiffon qui clôt son bec, il ne profère pas le moindre mot. Il sait bien que crier ne sera d'aucune utilité. Il semble attendre que je me lance enfin dans ce contre-interrogatoire qui me taraude depuis que nous avons quitté le palais de justice.

De fait, il n'y a pas cinquante manières d'aborder le sujet :

— Le garçon de la buvette... vous l'avez retrouvé, hein ?

Il prend son temps, jette un regard circulaire sur la pièce, dévisage Sophie un court instant. Il ne semble pas pressé de me révéler ce que je sais déjà pour partie.

— Exact. On l'a retrouvé, finit-il par lâcher.

— Et c'était moi...

Il se contente d'un hochement de tête approuvateur. Bien sûr que c'était moi. Les regards qu'il m'a adressés durant l'audience étaient bien assez éloquents.

Où m'avaient-ils trouvé ?

Ici, peut-être même dans cette pièce ?

— Vous êtes déjà venu ici, je suggère. Je veux dire en 2001. Vous saviez que Jason vivait ici avec sa famille...

— C'est là que tu te trompes. Quand il s'est livré, sur le moment il ne nous a rien dit de sa vraie vie. Enfin, de celle de Jason Harris. Il avait

parfaitement cloisonné les deux. Quand j'ai dit tout à l'heure que nous n'avons rien trouvé de concret à l'époque qui puisse le relier à ses victimes, je ne mentais pas. Pas de famille, pas de patente à son véritable patronyme... Rien.

— Je ne comprends pas. Où m'avez-vous trouvé, alors ?

Les propos d'Andrea résonnent à nouveau à mes oreilles : « Elle disait que tu étais double. »

— À l'Italian Home.

Orphelin.

Arrivé au foyer de Centre Street le 10 novembre 2001, et confié dès lors aux bons soins de Gloria Esteban et d'Andrea la nounou.

— Tu te demandes comment tu as échoué là, hein ? poursuit-il, un semblant de sourire aux lèvres.

— Non, je...

— Ton inscription dans leur registre était sans ambiguïté : orphelin de père et de mère. Tes deux parents noyés dans un accident de bateau dix jours plus tôt. Mme Esteban nous a même produit les deux certificats de décès.

Encore un tour du complice de mon père, j'imagine, le faussaire virtuose de la mairie.

— Tout semblait en ordre, ajoute le flic, son visage rubicond relevé vers moi.

Si on peut dire ça.

— Vous ne m'avez même pas interrogé ?

— Si, bien sûr. Mais tu n'étais pas très causant... Et, vu les circonstances qui t'accablaient déjà, on n'a pas insisté. Après tout, tu étais juste un même qui avait remplacé son vieux quelques minutes derrière le comptoir et qui venait de perdre ses deux parents.

Ce simple fait nous disculpait pleinement, Jason Harris et moi. Selon les documents produits, mes parents s'étaient noyés le jour même où Jason Pomeroy avait franchi la porte de Bowdon Square pour se livrer. Comment

la police aurait-elle pu établir un lien entre les deux hommes, entre les deux histoires ? À partir de quels éléments ?

C'est Sophie, jusque-là muette, qui pose la question qui me brûle l'estomac et les lèvres :

— Quand avez-vous fait la connexion entre Jason Pomeroy et Jason Harris ?

Kennedy soupire. Il remue sur sa chaise pour dissiper les fourmis que l'inconfort de sa posture a fait grimper dans ses muscles gourds.

— Plusieurs années plus tard...

Je le presse aussitôt :

— Comment ?

Il baisse les yeux, cherche en lui un relief de courage et d'énergie, puis poursuit son récit comme s'il le débutait :

— Il faut d'abord que tu comprennes les conditions dans lesquelles il a été condamné...

— C'est-à-dire ?

— Ce chacal de Fisk a eu raison au moins sur un point, tout à l'heure : hormis ses aveux, à ce moment-là, on n'avait presque rien pour inculper Pomeroy.

— Il a tout de même été condamné à mort ! s'exclame ma comparse.

— Officiellement, et pour les motifs que vous savez déjà...

Je reprends à mon compte ce qu'il nous a expliqué auparavant :

— Éviter que l'opinion ne s'enflamme.

— Oui. Mais, en coulisse, la négociation entre son avocat et le juge Sawyer a été plutôt âpre, tu peux me croire. Le deal qu'ils ont fini par passer prévoyait plusieurs étapes.

— Mais encore ?

— La première, c'était le simulacre de son exécution et son incarcération au secret, à Devens.

— On est au courant, j'approuve sèchement.

Je revois le visage possédé de mon père, derrière sa grille, qui se fond peu à peu dans celui du policier, gangrené par l'obscurité. Nous n'avons même pas pris la peine d'allumer le plafonnier du salon. Un semblant de lumière orangée distillée par les réverbères nous parvient depuis la rue.

— La deuxième, c'était une période indéterminée durant laquelle nous nous sommes tous engagés à ne pas rompre l'omerta concernant cette affaire. Silence radio pour tout le monde. Comme si Jason Pomeroy avait bel et bien été exécuté le 1^{er} novembre 2002.

— Tous ? je m'étonne.

— Sawyer, évidemment, mais aussi l'avocat de Pomeroy, maître Cheney, ainsi que les personnels concernés à Devens : le directeur Browning, le Dr Adamson et son adjoint, et pour finir les deux gardes affectés à la surveillance et aux soins de ce détenu fantôme.

Tous dans la combine, comme nous l'avions supposé depuis notre visite à Devens. Tous tenus par cet accord secret, scellé par l'autorité de l'honorable juge Archibald Sawyer.

— Et vous, vous avez cautionné tout ça ? intervient Sophie, qui cherche à faire vibrer sa fibre de flic.

— C'était ça ou relâcher un cinglé dans la nature faute de preuves.

— Quand même... Qu'un type pareil vienne se mettre de son plein gré entre vos pattes, ça ne vous a pas semblé un peu suspect ? Et toutes ces conditions bizarres...

— Si... Si, bien sûr, admet-il, la nuque ployée sous une main invisible. Mais sans plus d'éléments pour confondre Pomeroy, et à partir du moment où Sawyer avait accepté la transaction, je n'avais pas vraiment le choix. C'est d'ailleurs là qu'interviennent les deux dernières étapes.

— Quand ça ?

— La troisième est assez récente. Jason n'a jamais caché son goût pour l'écriture. Dès 2001, et son entrée à Devens, il a exigé qu'on mette à sa disposition de quoi sacrifier à son dada : papier, machine à écrire, rubans, etc.

De quoi écrire ses mémoires d'outre-tombe, comme Jesse Pomeroy avant lui...

— L'étape 3 prévoyait qu'il puisse adresser un manuscrit – évidemment anonyme – à un éditeur de son choix, développe-t-il. Et que nous ne nous opposions pas à sa publication, si toutefois son texte était retenu.

Je m'étrangle de colère rentrée :

— Juste ça ? Faire publier son putain de *Manuel* ?

— Non... Après quoi il nous révélerait enfin tout ce que nous ignorions sur ses crimes.

Le regard que nous échangeons avec Sophie prouve que nous partageons la même circonspection.

— Pourquoi si tard ? Quel intérêt de vous livrer le fin mot de l'histoire justement maintenant, dix ans plus...

... tard. La réponse est contenue dans ma question, je le comprends avant même d'achever celle-ci. Dix ans plus tard, juste au moment d'être libéré selon les termes de leur accord initial. Le 31 octobre 2011, presque une décennie jour pour jour après son incarcération en catimini.

— Ça ne tient pas debout, s'insurge Sophie. Puisque tout le monde le croit mort depuis dix ans, vous auriez aussi bien pu le laisser croupir dans sa cellule à l'isolement... Qui serait allé le chercher là-bas, à part nous ?

— Tu n'as pas tort, souffle Kennedy. Mais tu omets une chose essentielle.

— Ah oui ? Et quoi, je vous prie ?

— La vérité. Si on n'avait pas accédé à cette condition-là, jamais il ne nous aurait dit tout ce que nous voulions savoir sur les meurtres de 2001.

Une nouvelle incohérence m'apparaît alors dans sa chronique implacable. Un paradoxe essentiel.

— Attendez... Vous nous avez bien dit qu'il vous balancerait tout une fois son manuscrit publié ?

— Oui.

— Donc, en l'occurrence, étant donné que le *Manuel* s'étale dans toutes les librairies... c'est déjà le cas, non ? Vous avez déjà reçu sa confession complète ?

— Oui, c'est exact.

— Alors, pourquoi l’avoir libéré, nom de Dieu ? Avec ce qu’il vous a révélé, vous avez sans doute de quoi l’enfermer pour des centaines d’années !

Je shoote dans l’un des pieds de sa chaise, qui menace de basculer en arrière. Sophie la retient d’un geste réflexe.

— Pourquoi respecter ce pacte... débile ? Merde ! Un pacte avec un tueur en série !

— Parce que... halète-t-il, incapable d’aller plus loin.

— Je vous jure que si vous me dites que c’est au nom de la vérité je vous balance dans la Charles ! je hurle sous son nez.

— C’était... c’était pour nous couvrir. Sawyer, Browning, Adamson et moi avons pris de gros risques en maquillant sa détention en exécution. On ne pouvait pas prendre le risque qu’il parle.

— Parce que vous croyez qu’il y a moins de chances qu’il ne l’ouvre maintenant qu’il se promène dans la nature ?

— Non, bien sûr...

— Alors pourquoi l’avoir libéré ? Pourquoi ?

Je sens que nous touchons au but. Les phares d’une voiture qui descend Emmet Street balaient l’intérieur de la pièce, suspendant un instant nos échanges. De la lumière, beaucoup de lumière, la seule qui vaille : je suis convaincu que nous l’aurons bientôt.

Kennedy inspire profondément, comme s’il allait tenir une note à l’infini. Il se lance enfin... Mais sa chanson n’est pas vraiment douce à mes oreilles :

— Quand il a eu fini son manuscrit, avant de le poster, Jason a assorti cette condition de plusieurs « services » que nous devons lui rendre au préalable.

Le policier marque les guillemets par une légère inflexion de sa voix grave.

— Quel genre de services ?

— Nous ne devons pas envoyer son texte à n’importe quel éditeur. Exclusivement à Killin Publishing.

— Pour quelle raison ?

— Il savait que George Killin était en cheville avec Lucy French et le département de littérature comparée de Harvard.

Démêler la suite est un jeu d'enfant : département de littérature comparée où je suis entré grâce au soutien actif de Gloria Esteban, sa complice depuis le début.

Sophie ajoute à voix haute ce que je déroule en silence :

— Et que Tom y étudiait...

— Oui.

— Le Pr French, elle faisait aussi partie du plan ?

— Oui, mais indirectement. Comme Devroe, comme Reily, comme Killin... Ce ne sont que des pions dans la stratégie déployée par ton père. Ils n'ont su que ce qui était strictement utile à leur mission.

Mon père. Je crois bien que c'est la première fois qu'il désigne Jason Pomeroy comme tel.

— Qu'est-ce qui les a poussés à contribuer, tous autant qu'ils sont ?

— Chacun a été motivé par ses ambitions propres : Reily et Devroe par l'appât du scoop, Killin par celui du gain...

— Et French ?

— Elle... je crois juste qu'elle t'aime bien.

Le vilain petit canard de Harvard, qui a vu en moi l'occasion de réaliser la suprême revanche des monstres et des parias. Sa revanche. Celle d'un auteur à succès, d'une coqueluche des médias, d'une star que sa notoriété embellit. Sanctifie.

— Ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? j'insiste, mes yeux fichés dans les siens. Les fausses victimes, l'aspirine, ce traquenard délirant... Tout ça, ça fait aussi partie des « petits services » exigés par Jason, je ne me trompe pas ?

Il acquiesce d'un clignement d'yeux las, et les rideaux de ses mensonges se déchirent au ralenti, l'un après l'autre.

— Il n'a jamais eu d'autre but que celui-là, Tom : te programmer. Faire de toi un tueur, comme lui, comme Jesse Pomeroy... C'est pour ça qu'il

s'est livré. S'il avait attendu de se faire prendre comme tous les autres, jamais il n'aurait été en position d'exiger quoi que ce soit.

Et quel meilleur moyen de me transmettre son héritage que de me faire endosser le rôle avant même le début de la pièce ? Pas encore meurtrier, et déjà serial killer. Sans l'intervention providentielle de Sophie, j'aurais été le seul tueur en série condamné pour des crimes que personne – je dis bien personne – n'avait réellement perpétrés.

Mais, aux yeux de tous, je resterai à jamais l'auteur du *Manuel*. Le plus grand professeur ès crimes qu'ait jamais connu ce pays. Un modèle pour tous les dingues qui hésitaient encore à passer à l'acte.

— Et vous... Sawyer... Adamson... Vous n'aviez pas assez de vos arrangements tordus avec la loi ? Il fallait en plus que vous inventiez des meurtres et un tueur de toutes pièces ? Vos petites prérogatives valaient vraiment d'en arriver là ? D'accepter toute cette... ?

Le mot me manque. Je suis plus effondré que furieux. Sophie me roule ses yeux de cocker affligé, compatissant du mieux que le permettent ces circonstances improbables.

— Tu ne sais pas tout.

Je rirais presque :

— Ah, parce qu'il y en a encore ?

— Tu avais raison tout à l'heure. On aurait très bien pu boucler Jason *ad vitam eternam*, l'envoyer se faire pendre avec son chantage, et personne n'en aurait rien su. Du fond de sa cellule, il était aussi peu audible que s'il avait été mort pour de bon. Mais... Il suspend sa phrase avant de la reprendre : Il faut croire qu'on a péché par orgueil.

— Par orgueil ?

— C'est Sawyer qui a eu l'idée. Il ne supportait pas que ton père nous ait menés en bateau comme il l'avait fait en 2001. Qu'on soit suspendus ainsi à ce qu'il finirait peut-être par nous dévoiler. Plus les années passaient, et plus ça le rendait dingue.

Où veut-il en venir ?

— Alors on a passé un autre accord, Browning, Adamson, lui et moi.

— Avec Jason ?

— Non. Juste nous quatre. Un moyen de le faire tomber une bonne fois pour toutes. Et de nous blanchir de nos erreurs passées.

Leur manœuvre était somme toute assez simple : faire rechuter Jason – Adamson en était persuadé, une fois dehors celui-ci reprendrait aussitôt sa sarabande criminelle – et camoufler leur coupable connivence d’alors avec l’empoisonneur derrière cette histoire sensationnelle d’une dynastie de tueurs. Le père et le fils réunis dans le crime et dans l’horreur, l’un singeant l’autre, le premier initiant le second. Ainsi ils prendraient Jason Pomeroy au piège de sa propre fable. Elle ferait selon eux tant de tapage que le fait d’avoir soustrait Pomeroy à sa première sentence passerait alors au second plan. On l’oublierait. Au pire, on prendrait à leur égard des sanctions disciplinaires légères.

— Et ma mère ? je m’écrie alors. Le cadavre de ma mère, enterré dans *notre* jardin... Ça ne vous suffisait pas pour le confondre ? Il fallait vraiment monter tout ce bastringue de malades ?

Son regard se perd quelque part dans Emmet Street, là où un chat errant vient de faire tinter le couvercle d’une poubelle.

— Tout s’est joué à quelques heures près. Si on l’avait découvert plus tôt, et si ton avocat n’avait pas été aussi accrocheur... alors oui, j’imagine qu’on aurait pu faire sans.

— Au lieu de cela, vous avez relâché le tueur le plus cintré de ce foutu pays ! Un homme qui a massacré sa propre femme à coups de rame...

Je sors la postface au *Manuel* et la brandit sous ses yeux, la colle à son visage, comme pour le débarbouiller de cette infamie dans laquelle il s’est vautré. Complice de mon père. Artisan de son œuvre démente. Je veux qu’il s’imprègne bien des trois noms qui y figurent dans cette typographie caractéristique, reconnaissable entre toutes, et dans cet ordre absurde : Sophie, Jason... et moi.

— ... et prêt à remettre ça !

42 – Lundi 31 octobre 2011

« Pas encore meurtrier, et déjà serial killer. » Je retourne cette idée-là dans le quart d'heure d'hébétude qui suit. Je la confronte à toutes les informations qui me tombent dessus depuis plusieurs jours, pluie de météorites qui me disloquent un peu plus à chaque nouvelle averse. Dans ce déluge, les questions de Fisk à Kennedy durant l'audience me reviennent, encore brûlantes :

« Nous vous écoutons, capitaine. Qu'a donc vu cet enfant ? Ou plutôt, *qui* a-t-il vu ?

— Un gamin. Un garçon à peu près de son âge.

— Qui vendait les boissons ? C'est possible, ce genre de choses ? »

Oui, c'est possible, si toutefois le flic n'a pas menti sur ce point-là. Et, dans ce cas mon père n'a pas attendu sa capture, ou même que je parvienne à l'âge adulte, pour faire de moi sa chose. Le prolongement de sa propre main. Son ange de la mort. Celui qui tend le breuvage meurtrier au gamin assoiffé. Dix ans, avais-je alors. Dix ans, et déjà le bon petit tueur à son papa chéri. L'auteur (involontaire) de onze empoisonnements.

Une soudaine envie de vomir me submerge. Je fonce dans les toilettes à l'étage, juste à temps pour me vider dans la cuvette. Mon œsophage flambe. Ma tête explose. Je pars en morceaux à mesure que les pièces du puzzle, elles, trouvent leur place dans le grand dessein imaginé par mon père. Je dois attendre plusieurs vagues de spasmes et de hoquets avant de pouvoir m'essuyer la bouche et les rejoindre enfin en bas.

Avec tout ça, nous n'avons pas vidé la voiture, encore pleine de mes affaires ramassées à Cabot. Si incongru que cela paraisse sur le coup, Kennedy, que nous nous sommes résolu à libérer du lien qui le maintenait soudé à sa chaise, aide à la décharger. Comme un vieil oncle qui viendrait donner un coup de main solidaire. Presque familial. Après tout, si l'on excepte Jason et Andrea, il est la seule personne vivante à me connaître depuis cette époque reculée. Une sorte de balise dans le brouillard épais qu'est mon existence.

— C'était quoi, votre plan ? je lui demande sur le ton du sarcasme, une lampe de chevet dans une main, un sac de couchage sous le bras. Le laisser sortir et attendre qu'il tue un nouveau gamin ?

Sophie n'attend pas sa réponse pour en rajouter une couche :

— Vous n'espérez pas sérieusement qu'il vienne faire son rapport journalier ?

Il pose la caisse qu'il transportait à même le parquet du salon sur une couche épaisse de poussière. Il nous considère avec une forme de compassion, Sophie et moi, peut-être même un peu de tendresse. Tonton Joe.

— On lui a posé un bracelet, avant sa sortie.

— Un mouchard électronique ?

— Oui, mais pas n'importe lequel. Celui-ci est quasi inviolable. Et il ne se contente pas d'indiquer une éventuelle sortie de zone. Il permet une géolocalisation en temps réel.

— Donc vous savez où il se trouve en ce moment ?

— Sawyer et Browning le savent. Il est convenu que la console de réception reste à Devens. Je te rappelle que, pour l'instant, personne d'autre que nous n'est au courant de sa survie.

Cela est supposé nous rassurer. La mort se promène librement, mais le fil à sa patte est assez tendu pour éviter qu'elle ne s'échappe. Du moins, c'est que ce nous sommes tenus de croire.

Sophie réclame des précisions :

— Inviolable comment ? J'imagine qu'un bon coup de cisaille un peu sérieuse peut en venir à bout, non ?

— Non, le bracelet proprement dit est renforcé par un alliage qui résiste aux lames ordinaires en acier. Je l’ai testé.

J’insiste à mon tour :

— Et s’il y arrive quand même ?

— Au moment de sa fixation, le dispositif dépose plusieurs nanopuces RFID à même le poignet du porteur à son insu. À moins de s’arracher la peau à cet endroit-là... il n’a aucune chance de se soustraire au contrôle.

Sa démonstration tient la route, il faut bien l’avouer. Grâce à ce gadget dernier cri, cette fois, l’œil de la justice ne quittera plus Jason Pomeroy d’un seul battement de cils. Le flagrant délit est garanti.

— La seule faille dans la stratégie de Sawyer, reconnaît Kennedy, c’est le timing. On n’a aucun moyen de savoir quand Jason décidera de passer à l’action.

— Oui, mais désormais nous savons à *qui* il s’attaquera, remarque Sophie, comme si elle n’était pas concernée.

C’est pourtant bien son nom qui figure en tête de liste. Sophie Harris.

Les pages du *Manuel* détaillant le phénomène du Partage, cet instant précis où la victime adresse à son meurtrier le signal du passage à l’acte, se superposent à l’instant présent. Nous y sommes. Qu’on le veuille ou non. Et même si, tous autant que nous sommes, nous maudissons ce damné bouquin, nous l’avons lu tous les trois. Nous savons que c’est maintenant.

— Je vais le faire, lâche d’une voix blanche ma blonde acolyte. Je vais jouer la chèvre.

— Hors de question ! je m’insurge.

Nous connaissons le *qui*, nous maîtrisons presque le *où* – où pourrait-il frapper ailleurs qu’ici même, là où tout a commencé, là où il a tué ma mère, là où gisaient ses centaines de cachets d’aspirine comme autant d’armes dormantes ?

En s’offrant pour appât, Sophie veut nous fournir le *quand*. Et le *quand*, c’est tout de suite ou presque.

Kennedy s’interpose :

— Elle n’a pas tort. Il ne se montrera que s’il croit que nous jouons selon ses règles. Si Sophie reste seule ici, je te parie mon badge qu’il finira par se pointer.

— En mettant délibérément en danger quelqu’un qui n’a rien à voir avec lui ? C’est ça votre tactique ?

— Nous serons là. Je te promets qu’elle ne courra aucun risque.

Je dévisage Sophie. Son regard lunaire m’implore de souscrire à cet ultime coup de poker.

— Admettons qu’on fasse comme ça... Vous ne croyez pas qu’il va voir venir le traquenard à des kilomètres ?

— Pas dans sa logique, je ne pense pas. Il adhère sincèrement à tout ce qu’il a écrit dans son torchon.

— Logique ? Vous trouvez ça *logique* de se mettre lui-même en seconde position sur la liste de ses prochaines victimes ?

— Soit... grommelle-t-il. Mais rien ne nous prouve qu’elle soit établie dans un ordre chronologique.

Un point pour lui. Mais, dans ce cas, pourquoi exposer Sophie en premier ? Pourquoi pas moi ?

Je n’insiste pas. Je vois bien que je ne ferai plus bouger ces deux têtes de mule. Il veut gérer ça à la mode flic ? Grand bien lui fasse. Qu’il balaie donc un peu devant sa porte. Que ses amis et lui nettoient un peu cette merde qu’ils ont étalée avec tant de complaisance sur la tartine de mon existence. Et vous savez ce que l’on dit des tartines ?

...côté beurre. Toujours côté beurre.

— Vous proposez quoi ? je le presse.

— Pour commencer, je dois en référer à Sawyer.

Je grimace. Je ne parviens pas encore à oublier que celui-ci, ce matin même, était disposé à m’envoyer à l’ombre pour le reste de mes jours. Cela faisait-il également partie du contrat passé avec mon père ? Ou y voyait-il un moyen de solder d’un seul mouvement de robe la famille Pomeroy ?

— Et ensuite ?

— Je vais vérifier où se trouve Jason. Ça ne sert à rien de lui tendre un piège ici s'il se balade à des dizaines de kilomètres.

— On le coincerait quand ?

— Demain... Demain soir, même, le temps pour moi de mettre quelques collègues dans la combine.

— Vous serez nombreux ? l'interroge à son tour Sophie.

— Vu les circonstances, c'est un peu délicat. Je ne peux pas impliquer tout Bowdon Square. Mais je ferai en sorte de réunir les effectifs nécessaires. Ne t'en fais pas.

— Qu'est-ce qui nous dit qu'il va venir justement demain ? Y a aussi une carte SIM, dans son bracelet ? je persifle.

Demain. On sera quel jour, déjà ?

— Le 1^{er} novembre, Tom... ça ne t'évoque rien ?

Le jour des Morts. Ou plutôt la veille du jour des Morts, mais malgré tout et par tradition le jour où chacun se rend sur la tombe des siens. Je garde pour moi cette proposition erronée, un sourire emprunté sur les lèvres.

— Le jour de son arrestation, me rafraîchit-il la mémoire. Le jour de sa mort officielle.

Jason Pomeroy. Exécuté le 1^{er} novembre 2002.

La sonnerie de son mobile nous glace tous. Interdits. Comment appelle-t-on ce phénomène qui veut que l'on pressente quand un appel sera porteur de mauvaises nouvelles ? Synchronicité ? Prescience ?

Ou juste malchance chronique ?

— Capitaine Kennedy...

Il écoute ce qu'on lui dit. Il approuve de quelques grognements sourds, puis conclut bien vite :

— OK. J'arrive.

Ses rides semblent s'être creusées d'un coup, les poches sous ses yeux s'être brusquement violacées.

— Il l'a enlevé. Son bracelet...

— Hein ? Et les nanomachins, là ?

Inutile qu'il nous livre les détails gore. Nous savons très bien, Sophie et moi, ce dont Jason peut être capable. L'automutilation n'est qu'un épiphénomène négligeable, un terrain vague et sans états d'âme en banlieue de sa folie.

OceanofPDF.com

43 – Lundi 31 octobre 2011

Tous les cinéastes du monde le savent : il existe deux artifices de mise en scène pour accélérer le rythme d'une séquence. En particulier quand un récit touche à sa fin et qu'il s'agit de conduire le spectateur jusqu'à ce point culminant, passage escarpé de la narration qu'on appelle le « climax ». Le premier, le plus classique et de fait le plus utilisé ces dernières décennies, consiste simplement à effectuer un montage cut, c'est-à-dire à enchaîner un nombre important de plans très brefs pour figurer l'augmentation du tempo. De ce grand chambardement visuel qui confine parfois aux montagnes russes et qui n'est pas loin de nous donner la nausée, naît invariablement la vitesse.

Le second, plus rare, à la limite du paradoxal, consiste à exprimer la rapidité soudaine de l'action, voire la précipitation, par son exact contraire à l'image : le ralenti. Un réalisateur tel que John Woo en a fait sa marque de fabrique, et des films aussi mémorables que la trilogie *Matrix* des frères Wachowski en ont renouvelé l'usage dans quelques scènes de bagarre anthologiesques, étirant les pirouettes de Keanu Reeves jusqu'à l'ennui.

Comment je perçois les choses, là tout de suite ? Comment je pressens qu'on est passés d'une cadence presque normale à la phase convulsive de cette histoire, celle qui va nous conduire jusqu'à son sommet ? Parce que chaque seconde qui passe ressemble désormais à un doux mélange de ces deux procédés. Tout va plus vite, et en même temps j'ai la sensation de pouvoir détailler le moindre mouvement comme s'il s'étirait interminablement.

Kennedy est donc reparti s'atteler à ses préparatifs. Il a promis de se manifester demain dans la journée pour nous indiquer une heure précise. De mon côté, j'ai renvoyé Sophie se claquemurer non pas chez elle, seule et vulnérable, mais chez ses parents, à Cambridge.

— Ils vont faire une drôle de tête, de me voir revenir comme ça...

Je lui rétorque du tac au tac :

— C'est ça, ou ne pas te voir revenir du tout.

Je prends un plaisir étrange à dramatiser à dessein la situation, comme dans le grand final des blockbusters. Ne manque plus que la bande-son, saturée de réverb et de cuivres.

Avant de s'échapper, elle cligne des yeux plusieurs fois. Je devine qu'elle contient un mot ou un geste, peut-être même les deux. Alors j'oublie ma tête, j'oublie mon œil, je tire un grand trait blanc sur ma famille et mon passé, et je tends vers elle deux lèvres aussi ourlées que je suis capable de le faire. J'attends. J'attends, j'attends... Deux doigts s'y posent, qui veulent dire non.

Elle n'est déjà plus là.

La suite n'est pas moins irréelle que les films déjà mentionnés.

Revenir à Harvard me fait un drôle d'effet. Je me doute un peu que ce sera la dernière fois. À l'angle de Plympton Street et de Mass Avenue, là où s'étalent les vitrines du *Harvard Book Store* – je note en les longeant que les piles du *Manuel* y sont plus imposantes que jamais –, on devine tout juste le petit bâtiment en briques du *Crimson*, le seul non mitoyen de la rue, coiffé d'un unique étage. Le nom est gravé dans le linteau de pierre blonde, au-dessus de la porte rouge : *The Harvard Crimson*. Je me demande quelle est la typo utilisée pour celui-là et le Pantone de celle-ci. Contre une fenêtre à l'étage, je devine la présence d'un chandelier à sept branches. Gene Devroe serait-il juif ?

— Tom ! En voilà une chouette surprise ! Quel bon vent t'amène ?

Le sourire est large. Le ton chaleureux. Le vocabulaire ringard et formaté. Une chouette surprise... Et pourquoi pas une nouvelle trop mortelle, tant qu'on y est ?

Maintenant que j'ai été blanchi ou tout comme, ne reste plus à ses yeux que l'auteur à succès. Exit le tueur en série. Je redeviens hautement fréquentable. Je parie qu'il ne manquera pas de me mentionner comme l'une de ses plus prestigieuses recrues lors de ses prochains dîners sur le Yard, quand bien même je n'ai pas signé la moindre ligne dans sa feuille de chou.

Son bureau surplombe l'entrée. Pas de chandelier à la fenêtre. Juste une collection des plus fameuses unes de l'histoire du journal encadrées sur les murs, plus un article signé JFK, juste au cas où ses visiteurs oublieraient ce rutilant détail.

— Je viens vous proposer leur petit frère, je lance avec un sérieux irréprochable, un œil sur ses trophées éditoriaux.

Un type tel que Gene Devroe comprend instantanément si on se paie ou non sa tête. Gene le pion, tel que Joe Kennedy me l'a défini tout à l'heure. Je n'ai donc pas à craindre qu'il n'en sache plus que moi. Je peux choisir librement quoi lui dire et comment lui déballer son cadeau.

— Mais encore ?

— Vous vous souvenez de Jason Pomeroy ?

Je n'entre pas dans les détails scabreux. En tout cas, rien qui puisse compromettre directement la petite bande à Sawyer. Je me borne à l'essentiel.

— Tu es en train de me dire qu'un criminel que tout le monde croit mort et enterré depuis dix ans...

— ... est encore en vie, oui. Et en liberté.

Se fout de moi ? Se fout pas de moi ?

Il hésite encore une poignée de secondes et opte pour l'hypothèse numéro deux. Bingo, Gene. Tu vas voir que je ne suis pas un ingrat.

— La bonne nouvelle, c'est que je sais où et quand il va être capturé. Cette fois, définitivement.

Il en baverait presque. Et plus encore quand je lui suggère de placer une caméra miniature à Emmet Street pour filmer toute la scène.

Vous vous demandez à quoi je joue, non ? Quelle part ma visite à Gene Devroe va prendre dans ce dispositif que nous mettons tous trois en place autour de Jason ? La vérité, c'est que je n'en ai encore aucune idée. D'ailleurs, je n'en ai pas référé à mes deux camarades. Ni à Kennedy. Ni à Sophie. Si celle-ci m'avait rendu mon baiser, je ne dis pas... J'aurais appliqué les consignes à la lettre. Mais là, je sens que suivre servilement le plan ne m'apportera rien de bon. Depuis un mois je les crois tous, j'écoute benoîtement leurs sornettes et leurs contre-sornettes, leurs bobards qui s'effilochent à l'infini... Et plus je bois leurs paroles et plus je flirte avec le chaos. Il est grand temps que je la joue solo. Tant pis pour Sophie. Tant pis pour l'amour. Et tant mieux si tout se déroule comme prévu et que j'ai eu tort de leur retirer ma confiance dans la dernière ligne droite. Au moins, grâce à Gene, aurai-je été le maître d'œuvre de cet épilogue. Son metteur en scène. Le seul et légitime détenteur du final cut.

— Je suppose que tu ne m'offres pas un tel scoop sans contrepartie, susurre-t-il, patelin, son fauteuil en cuir basculé à la limite de ses possibilités.

— En effet.

— Je t'écoute...

— J'ai besoin que vous publiiez un message personnel dans vos colonnes.

— Une petite annonce ?

— Oui. Dès aujourd'hui sur votre site. Et impérativement dans l'édition du *Crimson* qui sortira demain matin.

— C'est d'accord, approuve-t-il, abîmé dans une muette jubilation.

— Si vous pouviez obtenir de vos médias partenaires qu'ils fassent pareil, ce serait encore mieux.

Comprenez : le *Phoenix*, principal quotidien de Boston et sa région, mais aussi et surtout le *Globe*, le journal de référence au nord de New York.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais ça ne devrait pas poser de problèmes. Ils m'en doivent plusieurs. Tu sais exactement ce que tu veux voir publier ?

— Oui.

Je lui tends une page arrachée au calepin de Joe Kennedy pliée en quatre, sur laquelle il peut lire les mots suivants :

Rendez-vous ce jour sous le bar, à l'heure du bar.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Pas de signature ?

— Non, juste ce qu'il y a d'écrit là-dessus.

— C'est destiné à Pomeroy ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Hum... Et il est censé comprendre ce que ça signifie ?

— Il comprendra, j'assène sur un ton péremptoire. Il comprendra, et il viendra.

J'aimerais en être aussi sûr. Mais ma détermination semble avoir produit son effet. Devroe approuve d'un long hochement de tête silencieux.

— OK... Quand veux-tu procéder à l'installation vidéo ?

— Maintenant, si c'est possible.

Kennedy avec ses hommes, Sophie chez papa-maman, je suis à peu près sûr d'avoir la paix en mon royaume vermoulu.

— Bien. Je passe deux-trois coups de fil, et je te propose qu'on se retrouve sur place avec le technicien.

— C'est parfait.

Pour finir de sceller notre entente, il me tend cette main ferme que j'ai déjà serrée dans le bureau de Lucy French au Boylston Hall. Mince, c'était... il y a des années, me semble-t-il.

— Oh, j'ajoute avec toute la candeur voulue. Si possible, je souhaiterais que vous gardiez notre petit arrangement pour vous. Ni le capitaine Kennedy, ni le Pr French n'ont besoin d'être au courant.

— Pourquoi ? Si tu veux mon avis, et avec ce qui s'est passé ce matin au tribunal, tu n'as pas de meilleurs alliés dans cette histoire.

— Je préférerais quand même que ça reste entre nous.

— D'accord.

Je le vois déjà décrocher son téléphone et composer le numéro de Bowdon Square. Sa bonne mine ne me suffit pas.

— Si j'apprenais que vous n'avez pas respecté cette partie de notre accord, il est entendu que tout le reste deviendrait caduc. Plus de scoop.

Il rit jaune :

— Ouh, mais c'est qu'il ferait presque peur !

— Et je n'aurais aucun scrupule à arracher ce que vous vous apprêtez à installer chez moi.

Il voit bien que je ne plaisante pas et, récupérant brusquement sa main, recouvre tout son sérieux.

— De toute façon, je conclus, c'est simple. Je n'en bougerai plus jusqu'à ce que tout soit fini.

Sophie, m'annonce l'écran de mon portable, agité de soudaines vibrations. Sophie dans un bain de mousse. Sophie nue dans son lit de jeune fille. Sophie qui elle aussi cherche à m'accrocher dans ses songes, une main glissée entre ses jambes. Sophie...

Cut.

44 – Mardi 1^{er} novembre 2011

Sous le bar, à l'heure du bar.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour mettre au point un message que seuls Jason et moi serions en mesure de décoder. « Sous le bar, à l'heure du bar. » On dirait un rencard d'alcooliques. Un truc pour piliers. De bar, bien sûr. Fou comme l'humour vous vient dans l'adversité.

Dans les heures qui ont suivi ma visite au *Crimson*, les pixels de l'écran LCD de mon portable ont subi un étrange phénomène de rémanence : Sophie, Sophie, Sophie... Son prénom s'affichait sans cesse. Quasi en continu. Je n'avais pas envie de répondre. Et elle n'a pas laissé un seul message.

Une fois le technicien de Devroe reparti de la maison, et comme je ne me voyais pas rester seul toute la soirée dans un lieu sans télévision, sans Wi-Fi, et plus encore dépourvu du moindre livre – il y avait bien les miens, encore encartonnés, mais j'avais la flemme de les déballer –, j'ai préféré sortir. Autant le dire tout de suite, je n'ai rien d'un buveur. Je ne sais même plus à quand remonte ma dernière cuite.

J'ai songé un moment à prendre la voiture pour aller au *Bell In Hand Tavern*, le pub attitré de Kennedy, puis j'ai renoncé. Le risque de tomber nez à nez avec lui était trop grand. J'ai plutôt erré dans le quartier. Ce ne sont pas les rades qui manquent... J'ai fini par échouer au *Amrheins*, un pub sans prétention à l'angle de Broadway et de la Rue A, à deux pas des docks qui s'étendent à perte de vue jusqu'à la baie. « Depuis 1890 », proclame

fièrement l'enseigne, où un couple d'élégants, monsieur en canotier, madame protégée par une ombrelle, semblait tituber sur un pan de rue pavée. 1890... Jesse Pomeroy, premier du nom, était déjà en taule depuis belle lurette en ce temps-là. Il n'avait pas pu fréquenter le *Amrheins*.

Jesse Pomeroy. Les recherches de Sophie sur ce point étaient formelles : ma famille n'avait – généalogiquement parlant – rien à voir avec le plus célèbre serial killer de l'histoire de Boston. Si nous portions le même nom que lui, ce n'était que coïncidence. Pure coïncidence.

Assommé par plusieurs Samuel Adams de couleurs et d'amertumes variées, j'ai tangué moi aussi jusqu'à Emmet, croisant quelques bandes de gamins qui paraient dans leurs déguisements. Des sorcières, des morts-vivants, plusieurs vampires, et même un Jason Voorhees derrière son masque de hockey, tout droit sorti de *Vendredi 13*. Jason, un bon prénom de serial killer, décidément.

31 octobre. Halloween. J'en avais presque oublié quel soir nous étions. Ce que j'avais également négligé, faute de pratique, c'est que, pris en quantité massive, l'alcool ne favorise pas l'endormissement. Au contraire. Il l'inhibe. Une sombre histoire d'enzymes et d'hormones, je crois. Je ne sais plus trop à quelle heure je suis arrivé chez moi – non sans m'être égaré avant ça dans les parages d'un gigantesque dépôt de l'US Postal, parfait coupe-gorge – et encore moins quand j'ai réussi à trouver enfin le sommeil. Disons, pour être plus juste, quand lui m'a trouvé.

Après une mauvaise nuit passée à me tordre dans mon sac de couchage sur le matelas défoncé de la grande chambre à l'étage, je suis sorti dès l'aube pour pêcher la presse que je guettais fébrilement : *Phoenix*, *Boston Globe*, *Harvard Crimson*. Autant les deux premiers se trouvent partout, autant j'ai eu du mal à dénicher le dernier dans mon quartier d'origine, si loin de cette plantation d'élites qu'est Harvard. Trois kiosques et un présentoir en accès libre plus tard, je suis rentré avec mon butin de papier sous le bras, le visage rougi, étreint par le vent glacial qui s'était levé durant la nuit. Le plafond était bas. La neige à fleur de nuages, prête à chuter.

Me voilà le nez plongé dans les pages au format tabloïd. Je feuillette nerveusement les trois canards. Trois soupirs de soulagement. Devroe a fait sa part du job. Chaque fois, mon message n'occupe qu'une seule ligne. On

ne peut plus discret. Aucune chance que Kennedy ou les autres ne tombent dessus. Et Jason ? Et s'il passait à côté, lui aussi ? Je chasse cette incertitude en quelques lampées d'un café brûlant à sa sortie du percolateur ambulant, tout juste tiède maintenant.

— Tom ? C'est Gene Devroe.

Je m'attendais à son appel. Mais son timbre ne traduit pas la jubilation que j'anticipais. Il paraît même plutôt inquiet.

— Tu es sorti de chez toi hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui... Enfin, pas très longtemps. Pourquoi ?

« Je n'en bougerai plus jusqu'à ce que tout soit fini », ai-je solennellement promis la veille.

— Visiblement assez longtemps pour que des visiteurs s'y introduisent.

— Des visiteurs ?

— Tu as un moyen de te connecter à Internet sous la main ?

Kennedy détient toujours mon ordinateur sous scellés, et mon mobile n'a rien d'une bête de course.

— Je peux essayer avec mon téléphone.

— OK. Je t'envoie une adresse Web par SMS.

Une dizaine de secondes s'écoule avant que je ne reçoive son message, puis encore vingt avant que ladite page s'ouvre. Une vidéo se déclenche aussitôt, sombre et hachée.

Je reconnais immédiatement l'endroit : la chambre de mes parents, au premier étage, telle que captée par la caméra miniature glissée dans l'alarme incendie du plafond. L'émetteur associé transmet toutes les images ainsi saisies en temps réel à un serveur du *Crimson*, à Plympton Street, où elles sont enregistrées.

— Ça y est ? Tu les vois ?

— Non...

— C'est Stan, le technos qui est venu chez toi hier, qui m'a fait suivre ça ce matin.

Si. Les voilà. Elle et lui. Furetant dans *ma* maison.

— Mets le volume au maximum, le son est assez faible.

J'obéis et presse compulsivement le bouton + sur le flanc de l'appareil. Au milieu des crachotis électroniques, je distingue leurs voix. Leurs mots.

— *Tu peux m'expliquer ce qu'on fait là ? s'agace Kennedy.*

— *Je sais pas, c'est bizarre... Il ne répond à aucun de mes appels.*

— *Il a peut-être juste envie de couper un peu. Tu ne crois pas ? On ne peut pas dire que ces dernières semaines l'aient ménagé.*

— *Il répond toujours à mes appels, insiste Sophie.*

Ils déambulent dans la pièce, le regard à l'affût de tout, de rien, sans bien savoir ce qu'ils cherchent. Le cadrage est imparfait, mais j'aperçois le bar sur la planche en merisier verni, le plus beau trophée de pêche de Jason, accroché sur le mur juste au-dessus du lit conjugal.

« Sous le bar. »

— Bon... Ils se font juste un peu de mouron pour moi.

— Attends la suite, m'enjoint le rédac' chef du *Crimson*.

— *Ce serait quand même con qu'il nous fasse tout foirer maintenant, se lamente le fantôme grisâtre de Kennedy.*

Tout foirer ?

— *Non... je suis certaine qu'il va revenir. Il a autant envie de cette confrontation que nous.*

— *Ouais... Si tu le dis.*

— *Au fait, il t'a bien confirmé l'heure ?*

De qui parle-t-elle ? De moi ?

— *Oui, oui, pas de souci. Je l'ai eu dans la soirée.*

Non, ça n'est pas moi...

— *Je te rappelle que je suis son officier de probation, ajoute-t-il sur le ton de la plaisanterie. Il doit me faire son petit rapport quotidien.*

Jason. Ils parlent de Jason.

— *Très drôle, souffle-t-elle sans un sourire. Donc l'heure... c'est quoi ?*

— *21 heures, comme prévu.*

Pas l'heure du bar, donc. L'heure du bar, entre chien et loup les soirs d'été, c'est 20 heures. Depuis toujours notre heure de pêche, à Jason et moi. Avant que le bateau coule...

— Tom ? Tom vous êtes toujours avec moi ?

La voix de Gene me ramène soudain à l'instant présent. La vidéo s'est figée sur un plan en plongée des deux comparses. L'image tressaute, les agitant comme deux marionnettes prises de convulsion.

C'est donc *lui* qui les manipule. Lui qui fixe les lieux et les heures. Lui qui dicte chacun de leurs actes. Chacun de leurs mots ?

— Oui... Je suis là.

C'est faux. Je plane quelque part entre la Charles et les cheveux blonds de Sophie. Je m'enfonce dans les sables mouvants des doutes et des soupçons qui n'en finissent pas, pris par une algue, enlacé par une mèche.

Aspiré.

OceanofPDF.com

45 – Mardi 1^{er} novembre 2011

Sophie aussi porte donc un masque. Je le sais, maintenant. Avec moi. Pour moi. Et depuis le début.

« *Au fait, il t'a bien confirmé l'heure ?* » Il. Lui. Jason. Mon père. Elle en parlait comme d'un proche.

Qui est Sophie Harris ? Me suis-je seulement posé une fois la question ? Oui ! Mais je l'ai chaque fois remise, invoquant l'urgence, jouant la confiance et la solidarité étudiante, repoussant du pied mes incertitudes sous l'épais tapis de son apparente bienveillance. En un mot : je me suis complètement laissé endormir par Sophie. Ses yeux ronds ont anesthésié toutes mes défenses.

— Oui, bonjour... J'aimerais parler au Pr French, s'il vous plaît.

Je me revois les surprendre, toutes les deux, dans son bureau du Boylston Hall. La voix du standard m'est inconnue. Probablement une nouvelle.

— Oui, qui le demande ?

— Tom... Thomas Harris. Je suis l'un de ses étudiants.

— Une seconde, je vous prie...

La seconde dure une longue minute.

— Je suis désolée, reprend la voix anonyme. Elle est en rendez-vous. Elle ne peut pas vous prendre.

— Je peux lui laisser un message ?

— Écoutez... Le Pr French ne souhaite pas vous parler. Elle a été assez claire à ce sujet.

On ne peut plus, en effet.

Du fond de mes cartons, j'exhume l'annuaire du département de littérature comparée. L'édition de l'an passé. Puisqu'elle est supposée étudier en deuxième année, elle doit déjà figurer dans celle-ci.

Je la trouve sans peine. Sophie Harris. Aucune véritable information personnelle. Juste sa bouille effarée, son lieu de résidence officiel – Cambridge –, son lieu de naissance – Boston – et sa date anniversaire : 3 août 1993. Pourquoi m'est-elle si familière ? Où donc l'ai-je déjà lue ? Je suis sûr que ce n'est pas si ancien...

La connexion Internet au bureau de poste voisin est erratique, poussive et affectée de nombreuses coupures, mais elle me permet néanmoins de consulter les divers annuaires en ligne disponibles, pages blanches, jaunes, saumon et toutes autres couleurs de l'arc-en-ciel. Je relève très exactement cent quarante-deux Harris à Cambridge, Massachusetts, dont une bonne moitié correspondent à des entreprises.

Aucune Sophie Harris.

Quel est le prénom de son père, déjà ? L'a-t-elle mentionné une seule fois devant moi ? Je ne m'en souviens pas. Appeler les soixante-dix-huit particuliers répondant à ce patronyme dans la localité me prendrait la journée. Je n'ai plus le temps. Je décide de procéder autrement.

Même gilet, même chignon, même crayon mâchonné dans les cheveux. Je reconnais instantanément l'employée d'état civil à la mairie de Boston. Elle aussi. Elle me considère de cet air revêche qui ne la quitte pas et qui clame en l'espèce : « Oh non, pas lui ! »

— Vous vous êtes trouvé une troisième identité ? raille-t-elle d'entrée de jeu, faisant état au passage d'une mémoire parfaite.

— Non... Je voudrais consulter l'état civil d'une autre personne.

— Impossible. Vous n'avez accès qu'à votre propre enregistrement.

— J'ai juste besoin...

— C'est la loi, jeune homme, me coupe-t-elle. C'est interdit.

— Je sais. Mais c’est un peu particulier...

Elle déglutit sa réponse peu amène :

— Je n’en doute pas. Mais c’est non quand même.

— Vous pouvez au moins me dire si vous avez quelqu’un à ce nom-là ?

Elle me regarde sans ciller.

— S’il vous plaît, je l’implore. En plus, c’est le même nom que le mien. C’est quelqu’un de *ma* famille. S’il vous plaît...

Je ne suis plus à un coup de bluff près. Je la sens s’adoucir légèrement.

— Quel nom, déjà ?

— Harris. Sophie Harris.

Elle survole les touches de son clavier à toute vitesse.

3 août 1993. Ça me revient, maintenant. La date supposée du décès de ma mère telle qu’inscrite dans son dossier médical. La date de naissance de cet autre enfant que j’ai cru jusque-là imaginaire...

— Sophie Harris... Sophie Harris... Sophie Harris... Non, je n’ai rien.

Est-ce réellement une surprise ? Bien sûr, je tente de me raisonner, elle a aussi bien pu naître ailleurs et grandir à Cambridge. Les annuaires sont truffés d’erreurs ou de coquetteries de ce genre. Certains étudiants – principalement des étudiantes – n’hésitent pas à s’attribuer des origines autrement plus flatteuses que les leurs. Après tout, ce ne sont que de vastes trombinoscopes. Des vitrines pour épater ses petits camarades. Qui se soucie de l’authenticité des informations qui y figurent ?

Ou alors...

— Et une Sophie Pomeroy ? je bredouille sans y croire. Vous auriez ça ?

Elle soupire son exaspération et effectue la seconde recherche plus prestement encore que la première, visiblement pressée de se débarrasser de moi.

— Oui. Sophie Pomeroy. J’ai.

Je pourrais dire que je le savais, mais rien ne serait moins juste. Sophie Pomeroy. L’assemblage sonne de manière si étrange. Comme un mauvais

collage. Deux fausses notes. Un raccord de montage maladroit qui jure à l'œil autant qu'à l'oreille.

— Elle est née quand ?

— Juste ça, hein ? Vous n'obtiendrez rien de plus de moi, me signifie-t-elle l'index levé, comme une maîtresse d'école. On est bien d'accord ?

— Juste ça !

— Alors, Sophie Pomeroy, née... le 3 août 1993.

Ben voyons.

OceanofPDF.com

46 – Mardi 1^{er} novembre 2011

Une aide spontanée. Une communauté d'âmes évidente. Une envie constante de la prendre dans mes bras, de l'embrasser... Sophie.

Sophie, ma sœur ?

J'essaie de tout relire sous cette nouvelle lumière : ce jour où elle s'est présentée à ma porte à Cabot, ses bottes grenouille aux pieds ; cette présence indéfectible à mes côtés quand tout le monde me lâchait, me crucifiait ; son intervention de génie au tribunal. Mais les pages d'une vie ne se feuilletent pas comme celles d'un livre. Des mots s'échappent. Des instants s'évanouissent. Plus on cherche à fouiller et plus des pans entiers nous manquent, plus les ellipses abondent et se creusent, emportant avec elles des images qu'on pensait indélébiles.

Je suis si secoué que j'en oublie la Corolla sur place. Tel un zombie qui refuse la fin d'Halloween, je m'engouffre dans le métro. Je suis les correspondances comme un automate, à peine sorti de mon hébétude par les clics et les clacs des portes qui s'ouvrent ou se verrouillent : Government Center, Park Street... jusqu'à Broadway.

Ce n'est encore que le milieu de l'après-midi. J'ai plusieurs heures devant moi pour réfléchir. Revenu à Emmet Street, installé sur la table de la cuisine – là où j'aurais piqué les jus empoisonnés –, je tente d'établir un semblant de chronologie. Tout lister. Tout classer. Tout reprendre depuis l'origine. Je ressorts le dossier médical de Thelma Harris. Mes deux actes de naissance : Thomas Harris, Jesse Pomeroy. Tout ce qui pourrait faire date,

sens ou même illusion. Sans trous ni fantômes. Brique après brique. Mais chaque étape se perd dans une forêt de conjectures et de conditionnels. Chaque bifurcation ouvre sur encore plus de chemins, encore plus de possibles...

Si Sophie est ma sœur, si notre mère est bien morte le 3 août 1993 en la mettant au monde (ou de la main de Jason), si je n'ai pas été placé à l'Italian Home par notre père avant le 10 novembre 2001, comme le prétend le registre de Gloria Esteban... Alors, c'est que nous avons vécu ensemble près de huit années de notre enfance, tous les deux. Que nous avons partagé des milliers de repas, des centaines d'heures de jeu, certains de nos jouets sans doute, autant de larmes et peut-être même quelques dizaines de fous rires. Comment puis-je avoir oublié ça ? Comment puis-je me souvenir des parties de pêche, du bateau percé au fond du jardin, de l'heure du bar, de toutes ces conneries léguées par mon père... et pas d'elle ?

Est-ce Adamson qui m'a si bien retourné le cerveau ?

La bonne nouvelle, c'est que Sophie ne me harcèle plus sur mon téléphone. Vers 16 heures, Kennedy se contente d'un message laconique pour me prévenir qu'ils viendront ici, ses hommes et lui, à partir de 20 h 30. Il m'expliquera tout le moment venu. Quand et comment Jason risque de se manifester. Comment nous le prendrons la main dans le sac. Toutes ces foutaises que je devrais prendre pour argent comptant.

Mais j'ai une autre idée en tête, désormais. Un autre plan.

Un peu après 17 heures – surtout ne pas louper les heures d'ouverture des magasins, ils ferment tôt à Boston –, je sors faire quelques emplettes. Aucun souci pour les fringues. J'écume deux boutiques de fripes qui débordent d'articles de seconde main, tout à fait dans le genre que je cherche. Tout à fait ce qu'elle porte. J'en achète plus qu'il ne m'en faut. Certains accessoires me donnent un peu plus de mal, en revanche. Mais je me débrouille. J'improvise. Un sang vif bat à mes tempes. Et pourtant mon nez me laisse en paix. Pas une goutte ne tombe pour me retarder.

Je suis presque excité. Pour la première fois depuis des semaines, je suis à la manœuvre. Je ne subis plus. La sensation de maîtrise me dope, me shoote, me rend plus vivant que tous les anxiomerdiques que je gobe depuis

dix ans. Depuis combien de jours ai-je négligé la prescription de mon psy ? Je ne saurais dire.

À 18 h 30, j'appelle Gene Devroe pour m'assurer que tout roule du côté de Stan le roi des caméras. Que tout sera bien filmé et consigné sur leur disque dur. Il demande s'il peut être présent sur place à l'instant critique. Je prétends que Kennedy s'y oppose. Que ça pourrait même être un peu dangereux. Après tout, on parle de l'un des plus grands criminels qu'ait jamais compté l'État. Il n'insiste pas et me souhaite bonne chance. Gene Devroe est une andouille satisfaite, un pleutre, mais ce n'est pas un mauvais gars.

« 19 : 00 » scintille sur l'écran de mon mobile quand j'allume le petit poste FM en forme de chaussette rouge acheté plus tôt dans un bazar à deux dollars : « Red Sox, on a encore plein en réserve », telle est la devise de l'équipe frappée sur le dessus de l'appareil. Oh ça oui, je veux bien croire qu'on m'en réserve encore quelques-unes...

Mais quoi ?

Les informations ne m'apprennent rien que je ne sache déjà sur mon compte. Toujours les mêmes commentaires sur ma relaxe, issue plus que probable de la spectaculaire audience de la veille. Aucun mot sur Jason, bien sûr. Jason n'existe pas.

J'attaque le hot dog géant fourni par un stand ambulant à trois rues de là. J'aurais peut-être dû me méfier. Dieu sait quelle viande ces gens-là nous font avaler. En attendant, c'est gras et juteux à souhait, et j'enfourne les trente centimètres de pain, de porc et de ketchup sans reprendre mon souffle.

Puis je me change, enfin. Et me glisse dans les draps poisseux de poussière, non sans avoir contrôlé au préalable mon apparence dans la petite psyché qui regarde le lit. Je ne vais pas gagner un premier prix de beauté dans cette tenue, mais disons que l'obscurité devrait parfaire l'illusion. Si Stan est derrière son écran à cet instant, il doit bien se poiler. A-t-il alerté Devroe ?

Me voilà allongé sous le bar. Bientôt l'heure du bar. Je rabats quelques mèches sur mon visage pour en laisser deviner le moins possible. La présence froide du flingue de George Killin contre ma cuisse dénudée me

rassure. Killin : un pion lui aussi, mais de loin le plus efficace. Celui par qui la partie se sera réellement engagée. Le détonateur. Les livres ont ce pouvoir, je le sais désormais : faire éclore ce qui n'existait pas l'instant d'avant. Sans le *Manuel*, je n'en serais pas là. Sans sa publication, je n'aurais jamais su.

J'essaie de ralentir ma respiration, qui tend à s'emballer à chaque bruit en provenance de la rue. Ou au moindre craquement du bois de la maison. Contenir mes tressaillements sous la couette est un effort de tous les instants. Je suis supposée dormir. Étendue. Immobile. Offerte. Dans ces habits-là, et pour quelques minutes encore, je suis Sophie : la première des victimes sur sa liste. Je suis le Petit Chaperon rouge et la mère-grand tout à la fois. C'est moi qu'on chasse ; c'est moi qui vais piéger le Grand Méchant Loup. Je n'ai presque plus peur. La perspective d'un dénouement distille en moi une onde apaisante.

Je ne sursaute même pas quand j'entends le déclic du pêne de la porte d'entrée. Puis des pas feutrés dans l'escalier. J'ai volontairement laissé la porte de ma chambre ouverte. Rien ne peut dissimuler la silhouette qui se profile maintenant dans l'encadrement. C'est un homme de taille moyenne. Pantalon de toile. Cheveux gris. Blouson épais. Son visage est mangé par la pénombre. Il marque un arrêt sur le seuil puis s'engage dans la pièce au ralenti, chaque pas bien distinct du précédent. Plus que quatre ou cinq entre mon lit et lui. Les paupières mi-closes, parfaitement inerte, je peine à le distinguer autant que je le voudrais. Mais heureusement il y a cet œil au plafond. Filme, petite caméra, filme ! Regarde bien ce qui va se passer là : un fils va tuer son père.

Ma main se contracte sur la crosse du revolver. Mon index effleure la détente, la douceur de son acier lustré par les pressions successives. Me retenir de la presser est une torture.

Plus que deux pas.

L'individu s'arrête net. Il me regarde. Il semble hésiter. Je devine alors, dans le prolongement de sa main droite, le reflet piquant d'une pointe acérée. Si fine qu'on la perçoit à peine. Une seringue !

Il veut en finir avec Sophie comme il a tué tous ces enfants. La méthode et rien que la méthode. Le *Manuel* appliqué à la lettre. Mais cette fois il

agira par la force. Un bon shoot dans le bras ou directement dans le cœur, et la molécule bienfaitrice, concentrée jusqu'à son niveau létal, accomplira son œuvre sans délai.

Si je tarde encore, il sera sur moi. Penché sur moi. Planté en moi.

Je me redresse brusquement. Je brandis l'arme dans sa direction. De l'autre main, j'arrache la perruque blonde qui me couvrait la tête. Tom à nouveau. Tom tendu comme un arc, prêt à décocher son ultime flèche.

En revanche, je ne trouve pas les mots. Lui non plus, d'ailleurs. Il demeure figé là, muet, plus amorphe que réellement surpris. Moi qui pensais le prendre de court, j'en suis pour mon effet. Il avance même d'une nouvelle enjambée, éclairé cette fois par le halo de lune qui traverse la fenêtre. En pleine lumière. Non, aucun étonnement sur son visage. Juste un peu de... peur ?

Je ne fléchis pas. Le canon du revolver est à moins d'un mètre de son visage. S'il esquisse le moindre mouvement, je le réduirai en bouillie. Pour le coup, j'en connais un qui pissera le sang. Et tant pis pour le *Manuel*. Tant pis pour la subtilité et l'élégance des meurtres perpétrés à distance. Après dix années sans se voir, nos retrouvailles méritent bien un peu de contact, non ? Un peu plus d'effusions.

Deux ombres se précipitent soudain dans la pièce. Je suis en panique. Je tire au jugé. Réflexe idiot du flingueur inexpérimenté. Je crois que j'en ai touché une. Mais pas la bonne. Pas Jason.

Alors je shoote une seconde fois.

47 – Mardi 1^{er} novembre 2011

L'ombre que je pensais avoir descendue se redresse. Elle se rue sur Jason, qui, lui, gît pour de bon sur le plancher, juste à mes pieds. Elle lève vers moi un visage effaré, puis se penche à nouveau sur le corps abattu :

— Jonah... Jonah !

Elle a bien dit Jonah. Pas de confusion possible. Je ne suis pas encore sourd. Sophie, *ma* Sophie, a appelé notre père Jonah. Pas Jason.

Le second individu, jusqu'ici resté dans le noir, s'approche du lit. Je reconnais la silhouette carrée, le pas pesant, le visage fatigué qui entre à son tour dans le rayon lunaire.

— Nom de Dieu, gamin... Qu'est-ce que tu nous as fait, là ? halète Kennedy.

La suite ne déparerait pas dans une telenovela. C'est comme ça : la vérité est plus kitsch que chic. Je reproche souvent aux auteurs que je lis les ficelles qu'ils emploient, en particulier au moment de nous distiller les ultimes révélations, celles qui donneront à l'ensemble tout son sens... Mais il faut bien reconnaître que la vie n'est guère plus originale ou plus subtile. Elle ne s'encombre pas de pirouettes ou d'effets de masque. Elle vous balance ce que vous devez savoir sans ménagement, en pleine face. La vie n'est pas un roman. Au mieux, un mauvais script mal fagoté.

— Papa... murmure Sophie entre deux sanglots.

Me voilà quelque part dans l'avant-dernière scène du dernier épisode – violons demandés, s'il vous plaît ! Si cet homme se nomme Jonah. S'il

ressemble à s'y méprendre à mon père. Et si elle l'appelle papa. C'est donc que Sophie n'est pas ma sœur... mais bien ma cousine.

Kennedy est ressorti, repris par son instinct professionnel. Depuis le palier, il appelle déjà des secours. En quelques mots aboyés, il leur met la pression. Il faut faire vite.

Revenu pour ma part à un peu plus de réalité, je saute à bas du lit et rejoins les deux corps recroquevillés sur le sol, le père et sa fille. Une petite flaque de sang poisse le parquet, dont les larges lames boivent le surplus.

Je pose sur l'épaule de la jeune femme une main tremblante qu'elle repousse d'un geste sans appel.

— Putain de... taré ! me crache-t-elle au visage.

— Sophie, je... Je ne savais pas que c'était ton père.

Taré, je ne sais pas. Maladroit, c'est certain. L'argument ne tient pas vraiment, je le sais bien. Car, depuis mes recherches de l'après-midi, je ne peux plus prétendre ignorer notre parenté, quel que soit son degré.

— C'est pas mon père, abruti ! Tu comprends rien !

Cent pour cent d'accord avec elle : je ne comprends plus rien du tout.

— Notre père est mort depuis longtemps ! ajoute-t-elle sans me laisser le temps de réagir.

Un mot pourtant n'a pu m'échapper : *notre*. Notre père, qui êtes aux cieux, comment êtes-vous donc passé dans l'au-delà ? Et pourquoi notre oncle, qui semble désormais avoir perdu conscience, s'est-il fait passer pour toi ? Cet oncle dont on m'a répété si souvent, durant mon enfance à l'Italian Home, qu'il s'était tué à grand renfort de bibine. Je n'en reviens pas de le revoir – notre rencontre montée de toutes pièces, dans sa cellule factice à Devers, ne compte pas vraiment à mes yeux.

Trois minutes filent. Je reste pétrifié. Je ne bouge pas plus quand deux ambulanciers munis d'un brancard entrent au trot dans la chambre. Ils écartent Sophie d'un bras ferme et récitent leurs gestes sur Jonah, précis, techniques, rapides. Prise du pouls. Pose du masque d'oxygène. Transbordement sur la civière. Je remarque au passage qu'aucun bracelet électronique n'est attaché aux membres du blessé, ni à ses chevilles, ni à ses poignets, pas plus que n'y figurent des traces d'arrachement.

Un mensonge de plus.

Encore quelques secondes et ils ont quitté la pièce, chargés du corps sans vie. Je suis un peu étonné que tout Bowdon Square ne débarque pas ici, valse attendue des uniformes. Mais j’imagine que Kennedy, en dépit de ses promesses, n’a jamais envisagé d’impliquer ses collègues dans ce guet-apens.

Nous les regardons repartir sans un mot, Sophie et moi. Tous deux assis sur le bord du lit. Deux gamins pris en faute.

Sa voix s’élève enfin, comme cassée par le drame. Elle chevrote légèrement. Ça sent son long monologue. Difficile d’appliquer des effets de montage spectaculaires sur ce genre de séquence. Le mieux est encore de la jouer classique. Champ contre-champ sur nos visages décomposés. Pas de tartine musicale. Juste le concert lointain des sirènes. Parfaite sobriété.

Place aux mots. Place au mort.

— Jonah est notre oncle.

— Je sais... Alors pourquoi tu l’appelles papa ?

— C’est compliqué.

Sans blague. Compliqué ? Vous croyez ?

— C’est lui qui m’a élevée, précise-t-elle dans la foulée.

— Depuis quand ?

— Depuis ma naissance.

Le 3 août 1993. Ça, c’est un fait acquis.

L’information qu’elle vient de me livrer en prime lève le voile sur tout un pan de nos vies disjointes : voilà pourquoi nous n’avons aucun souvenir commun.

— Pourquoi ?

Elle penche son visage vers moi.

— Tu... tu ne le sais vraiment pas ?

Maman, Thelma Harris, tuée et enterrée dans le jardin de la maison, juste dans notre dos, à quelques mètres en contrebas.

— Si... si, j’acquiesce sombrement. C’est *lui* qui l’a tuée, n’est-ce pas ?

Sa réponse s'étrangle. Elle hausse doucement les épaules. Dire que j'ai failli embrasser cette fille pas plus tard qu'hier.

— Oui... J'imagine qu'il n'a pas eu le cœur de m'infliger le même traitement qu'à elle. Alors il m'a confiée à Jonah et à Elie, notre tante.

— Quel intérêt pour lui ?

— Jason voulait rester seul avec toi. C'est ce qu'il attendait depuis le début. Moi... j'étais un bébé. Toi, tu avais tout juste deux ans.

Thelma, Sophie... Les femmes de sa vie n'étaient pour lui que des obstacles, des poids encombrants dont il fallait à tout prix se débarrasser. La seule chose qui comptait, c'était moi, moi et ce long apprentissage auquel il me destinait. On ne devient pas serial killer du jour au lendemain. N'est pas Jesse Pomeroy qui veut. Il y fallait de la patience, de la méthode, et beaucoup beaucoup de samedis à tendre des briques de jus empoisonné à la sortie de Fenway Park, sans quiconque pour l'en empêcher. Ou même tenter de l'en dissuader.

— Elle n'est donc pas morte en couches...

— Son bulletin de santé est un faux, comme ton acte de naissance, comme la patente. Comme tout le reste.

— ... ni sur ce satané bateau ?

— Non, me répond-elle du tac au tac. Ça, c'est lui.

— Pardon ?

Lui... *qui* ?

— Jason... notre père. C'est lui qui s'est noyé ce jour-là, en 2001.

Inutile qu'elle me spécifie la date : le 1^{er} novembre 2001. Il y a dix ans jour pour jour.

Les séances avec Adamson remontent soudain à la surface. Tout qu'il a réussi à me faire dire sur son divan, tout ce qu'il est parvenu à exhumer de moi... Tout cela était vrai ?

Sa thérapie de choc en était donc bien une.

— Et c'est toi qui as trafiqué le bateau pour qu'il coule.

Moi ?

— Tout le monde le savait autour de lui : Jason adorait pêcher, mais il était incapable d'aligner deux brasses de suite.

J'en perds à mon tour ce qui me reste de voix :

— Mais pourquoi j'ai fait ça ?

— Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi ? !

Elle sort de ses gonds.

— Te faire vendre les boissons empoisonnées à sa place, à des gamins de ton âge ? Tuer ta mère ? Te couper de ta sœur ? Te bourrer le crâne jusqu'à te rendre complètement dingue... Ça ne te suffit pas ?

J'avais donc fini par me rebeller. L'élève n'avait plus supporté son maître. Tel un animal enfermé dans la cage de ses délires, je n'avais trouvé d'autre moyen que de l'éliminer à son tour pour en sortir.

— Tu ne dois pas te tromper : c'est toi la victime... pas lui.

— Tu le crois vraiment ? je soupire.

— Attends... C'est un miracle que tu sois encore vivant.

— Ah bon ?

— Le jour où vous avez embarqué sur ce canot, il t'avait réservé une petite surprise, lui aussi.

— Une surprise ?

— Quand tu es rentré seul ici, encore trempé, tu avais couru pendant des kilomètres. Tu avais soif. Tu t'es jeté sur la première brique de boisson venue. Et ce n'est pas ça qui manquait dans la maison.

Ironie du sort, j'étais devenu mon propre tueur.

— Elle était contaminée ?

— Oui, me confirme-t-elle avec un battement de cils éreinté.

L'artisan de ma propre mort, moi qui y avais déjà conduit tous ces garçons de mon âge.

— C'est absurde ! J'aurais dû me méfier !

— Je sais pas. Il faut croire qu'il avait mieux piqué celle-là. Il faut croire que tu n'as rien vu... Peut-être même qu'il l'avait prémédité.

Une boisson volontairement sortie du lot souillé, laissée à mon intention dans le frigo, en évidence.

— Tu as failli y passer, exactement comme tous les autres ! s'exclame-t-elle, soudain habitée d'une rage qu'elle ne peut plus contenir.

Petit cafard écrasé sur le carrelage de la cuisine.

— Qui m'a sauvé ? je reprends après un temps.

— C'est Jonah qui t'a retrouvé... in extremis.

Jonah, le bon frère. Jonah qui avait gobé les mensonges de son Jason quand celui-ci lui avait remis Sophie : Thelma souffrait soi-disant d'une violente dépression post-partum, un baby blues comme on dit, et avait fugué dans la nature sans laisser de traces. Resté seul avec ses deux enfants, Jason prétendait ne pas s'en sortir. Il était convenu qu'il me garderait avec lui, et que son frère et sa belle-sœur s'occuperaient de la petite blondinette aux yeux ronds comme des billes.

— Et après... ?

Ma voix résonne d'une manière étrange, comme si elle avait changé de fréquence, soudain plus grave.

— Après, Jonah a rencardé les flics et ils ont tout découvert, si l'on excepte le corps de maman dans le jardin : les boissons, l'aspirine, la buvette ambulante... Ils n'ont pas tardé à faire le rapprochement avec les symptômes des gamins assassinés. Ils tenaient leur tueur. Mais c'était trop tard pour le coincer. À ta façon, tu avais déjà rendu justice à ces pauvres mômes.

— Et nous ? Pourquoi on ne nous a pas réunis ?

— Les médecins et les psys des services sociaux de la mairie, qui t'ont pris en charge à partir de là, l'ont déconseillé. Tu as survécu à l'overdose d'aspirine, mais tu en as gardé des séquelles. On appelle ça le syndrome de Reye.

Première fois que j'entends ce nom. Preuve, s'il en était encore besoin, que mon entourage a parfaitement gardé sous cloche tout ce qui aurait pu me mettre sur la piste de mon propre passé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On ignore encore comment ça survient. Mais les médecins ont malgré tout observé un lien entre les sujets atteints et un usage abusif des salicylés durant l'enfance. C'est d'ailleurs pour ça qu'aujourd'hui encore on interdit l'aspirine aux enfants de moins de six ans.

— On connaît les symptômes ?

— Il y a cinq stades, le dernier correspondant à un arrêt respiratoire et à la mort.

— Je me suis arrêté auquel ?

— Au troisième : coma, décortication...

— Décortication ?

L'intitulé n'augure rien de bon.

— Lésions du sous-cortex cérébral, si tu préfères. Ce qui explique tes phases amnésiques et ce qui ressemble chez toi à un syndrome de Korsakoff. Et encore, tu t'en sors pas mal. Ceux qui atteignent le stade trois peuvent rester aphasiques tout le reste de leur vie. De vrais légumes.

Je trouve encore le courage d'ironiser :

— Un vrai coup de bol, quoi !

— Ouais, en un sens. Mais pas assez pour qu'on nous autorise à vivre ensemble, toi et moi. Tu avais besoin de calme et de soins attentifs. Je crois que les toubibs craignaient aussi que, à notre contact, la mémoire ne te revienne d'un coup, en bloc. D'après eux, à l'époque, il valait mieux te maintenir dans l'oubli que dans une conscience pleine et entière de l'horreur à laquelle tu avais échappé.

Toutes ces heures passées à l'infirmerie de l'Italian Home... Comment s'appelait la nurse, déjà ?

— C'est Jonah qui t'a déposé au foyer de Centre Street. Tu ne l'as jamais su, mais, environ tous les deux-trois mois, il allait là-bas prendre de tes nouvelles. Il ne se montrait pas, mais il te regardait jouer dans le jardin avec les autres.

Et jamais il n'est venu me parler.

Pour me dire quoi, après tout ? Que j'avais tué mon père pour sauver ma peau ? Que j'avais débarrassé la famille, Boston et l'Univers du pire des

salopards, son frère ?

— Et maman... Personne ne s'est soucié d'elle ? Personne n'a trouvé bizarre qu'elle ne revienne pas pour récupérer ses enfants ?

— Pour ça, il aurait fallu que quelqu'un dépose une recherche officielle.

— Sa famille, peut-être, je suggère.

— Elle n'en avait plus de son côté. Et Jonah et Elie y ont renoncé très vite. Ils ont pris leur parti de la situation. Je crois même qu'ils se doutaient un peu de ce qui avait pu advenir d'elle au moment de son départ supposé. Mais ils n'ont pas voulu creuser plus.

C'est le cas de le dire.

— Ils n'ont pas souhaité accabler plus la mémoire de notre père et le nom de la famille.

— Pomeroy.

— Pomeroy, oui.

La double identité, la fausse patente... Tout cela était parfaitement authentique.

Mais que sauver du reste ? Pourquoi cette sinistre pantomime : le vrai-faux Jason soi-disant condamné puis incarcéré en secret ? Pourquoi avoir voulu me faire porter le poids de ses fautes, me couvrir du sang de ses crimes ? Pourquoi cette comédie de la conspiration unissant le tueur (Jason), le juge (Sawyer), le flic (Kennedy) et le médecin (Adamson) ?

À cette question, le regard de ma sœur s'évade par-dessus son épaule par la fenêtre. Elle me tourne le dos.

— C'est Adamson qui nous a tous convaincus, reprend-elle à voix basse. C'est lui qui a été chargé du suivi des conséquences psychiatriques de ton syndrome de Reye, il y a dix ans.

William Adamson, le chef d'orchestre de cette cacophonie.

— Convaincus de quoi ?

— De participer à ce scénario. Il prétendait que vos séances ne suffisaient pas à te faire accepter ton triple statut de victime, de parricide et de complice des meurtres de ton père. À sa connaissance, aucun enfant vivant de ton âge n'avait à supporter un tel fardeau. Aucun ne souffrait d'un

atavisme aussi lourd, aussi complexe. En sa qualité de spécialiste des traumatismes originaux, il comparait ton cas à celui de certains enfants déportés qui avaient par exemple sacrifié leur propre frère ou sœur pour s'en sortir.

— Comme dans *Le Choix de Sophie*, je réplique sans réfléchir.

— Si tu veux... Toujours est-il qu'il fallait selon lui t'appliquer une méthode originale. Un traitement sans précédent.

— Un remède de cheval : me faire passer pour mon père.

— En quelque sorte, oui.

Me révéler à ma véritable identité dans le cadre du plus gigantesque jeu de rôle thérapeutique jamais inventé. Un jeu qui impliquerait non seulement les membres directs et indirects de ce complot – Kennedy, Sawyer, Browning, Devroe, Reily, French, Killin, Adamson bien sûr, et surtout Sophie – mais aussi tous ces anonymes, lecteurs et téléspectateurs, le pays tout entier en somme, qui seraient les complices involontaires de cette supercherie et dont le regard accablant achèverait de me convaincre de ma propre monstruosité en même temps que de son contraire.

Victime *et* bourreau.

Beau et laid tout à la fois.

À travers ce long et douloureux processus, j'en viendrais à purger pour de bon tout ce qui me rattachait à ce passé ô combien difficile à accepter. Adamson était sûr de son fait.

— Passe encore que Jonah et toi adhériez à un tel délire. Mais quand même, qu'un flic comme Kennedy ou qu'un juge tel que Sawyer marche dans la combine, tu ne trouves pas ça complètement dingue ?

— Kennedy s'en est toujours voulu de ne pas avoir su arrêter la série de meurtres de 2001 à temps. Et il n'a jamais accepté que ton geste d'autodéfense ait laissé Jason impuni.

— Admettons. Et Sawyer, qu'est-ce qu'il cherche à réparer ?

— Va savoir ! Son orgueil, sa réputation... ou juste à préserver son siège. Comme tu dois le savoir, les juges sont élus. De toute façon, même sans lui, je crois que rien n'aurait empêché Adamson de monter cette folie. Sawyer a

dû penser à un moment qu'il était préférable pour sa carrière d'en être l'acteur plutôt que de la subir. D'être dedans que dehors.

— Et le *Manuel* ? Je suppose que c'est du bidon, ça aussi ?

— Non. C'est bien Jason qui l'a écrit. On l'a retrouvé dans le coffre que tu as ouvert, ici, juste à côté. Pour Adamson, ç'a été une aubaine inespérée. Il connaissait ton goût pour la littérature et tes facilités d'écriture. Il y a vu le signe que tout pouvait se dérouler comme il l'espérait. La pièce qui lui manquait pour assembler son puzzle.

Mon puzzle. Désormais achevé. Une vue effroyable sur ma vie, faite de mille crimes et d'encore plus de mensonges.

OceanofPDF.com

48 – Mardi 1^{er} novembre 2011

La fuite n'est jamais une solution. Je le sais bien...

Voilà le genre de sentences qu'Adamson a dû m'asséner un bon millier de fois au cours de nos séances. La fuite est toujours l'expression d'un échec ; pire, d'un état d'impuissance. Elle ressemble à son équivalent plombier : on s'y écoule goutte à goutte, jusqu'à se perdre tout à fait et ne plus pouvoir endiguer le flot. On s'y dilue à la fin dans le grand tout, plus souvent encore dans le grand rien.

Déjà Jason, dans le manuscrit du *Manuel*, déconseillait cette stratégie : « Le traqué se fourvoie bien souvent en adoptant l'une de ces deux stratégies extrêmes, vouées l'une comme l'autre à l'échec : la planque ou la fuite ininterrompue. »

Alors pourquoi me suis-je rué hors de la chambre de nos parents, à bas du grand escalier, puis dans la rue déjà gagnée par les ténèbres ? Je ne saurais le dire. Peut-être était-ce à cet instant où j'ai pris conscience que la caméra installée par Stan venait d'enregistrer la longue confession de Sophie. Mais, sur mon disque dur à moi, les images ne s'enchaînaient pas sagement, les unes après les autres. Elles se superposaient, chacune laissant entrevoir par transparence la précédente, comme si le réalisateur de cette animation avait empilé ses celluloïds plutôt que de les aligner bord à bord. Bientôt, les couleurs criardes s'étaient confondues. Les scènes s'enchevêtraient jusqu'à l'illisibilité, jusqu'à la nausée : Fenway Park, les garçons, la buvette, le bateau, le corps exhumé de maman, mon père qui coule et ne remonte plus à la surface... mon propre sang sur le carrelage de la cuisine.

Sur ce dernier plan, celui de mon nez s'est mis à couler de nouveau. Et c'est là que je me suis précipité au-dehors, le plus loin possible de cette maison maudite, poursuivi un instant par les cris de Sophie, vite estompés par la distance et le vent qui hurlait à mes oreilles.

Prêt à rompre sous le poids de ses révélations. En pleine surcharge. Total overload. Veuillez débrancher l'appareil et changer d'urgence le disque.

Je n'avais plus couru depuis ma participation involontaire à la River Run, un bon mois auparavant. D'ailleurs, ai-je vraiment cavale ce jour-là ? Je ne saurais plus le dire. Passé les premières foulées, je me sens déjà au bord de l'asphyxie. Tout mon corps s'enflamme d'un seul coup, mes poumons et mes jambes à l'unisson, gigantesque torche. Mon genou droit me tire. Mon ventre se creuse et oppresse ma cage thoracique, qui ne demande plus qu'à exploser. Je n'irai pas bien loin. J'irai surtout n'importe où.

Je me contente de prendre là où les rues me semblent les moins fréquentées. La robe hideuse que je porte encore entrave en partie le mouvement saccadé de mes jambes, alors je la remonte à mi-cuisses d'un geste emprunté. Ma tenue n'est pas plus adaptée que mon corps à un tel exercice. Un promeneur de chien se retourne sur moi, goguenard :

— Hey, Ducon, personne t'a prévenu ? C'est plus Halloween !

Il a raison. Ce n'est plus la fête des monstres. Nous sommes le 1^{er} novembre. La Toussaint. Et demain, ce sera le jour des Morts.

Sans bien comprendre comment, je débouche sur Summer Street et avale un premier pont à toutes jambes. Je dépasse l'alignement cubique des docks où s'amoncellent des montagnes de conteneurs, quand je perçois le premier flocon sur mon visage, petite touche rafraîchissante sur ma lèvre supérieure. Le flux écarlate qui n'en finit plus d'affluer hors de moi l'emporte aussitôt.

Dans ma poche, le vibreur de mon portable s'agite frénétiquement. Je l'ignore. Pour répondre à qui, hein ? Pour m'entendre dire quoi ? Pour découvrir quel nouveau complot ?

C'est étonnant. Après quelques minutes à me sentir tutoyer le point de rupture, ma respiration se fait plus profonde, moins douloureuse. Hormis cette gêne lancinante dans le genou, mes jambes se décontractent. Je n'en suis pas à survoler l'asphalte comme les joggers assidus, mais je ressens

comme une facilité, presque un plaisir, chaque fois que la pointe de mes pieds vient frapper le trottoir. Je n'ai plus de raison de poursuivre ma folle équipée – pas la moindre sirène à mes trousses –, mais aucune véritable pour l'arrêter.

Summer Street n'en finit pas de tailler sa tranchée de briques et de grillages à travers le quartier des parkings immenses et des entrepôts. Une fois dépassé le parc des expositions, je ne suis plus qu'à quelques enjambées d'un deuxième pont, celui qui conduit à South Station et au district financier. Le fond ma poche tressaute sans cesse. Que ce soit Sophie, Kennedy ou n'importe qui d'autre, ils s'acharnent.

Je suis pourtant résolu : je ne décrocherai pas.

La neige tombe plus dru, maintenant. Les flocons sont plus gras. Ils poissent presque, chargés d'on ne sait quelle pollution. Dans mon dos, le flot des voitures s'est intensifié lui aussi. Mais aucune ne s'arrête alors que j'enjambe le parapet, celui qui sépare la voie réservée aux piétons de l'abîme. Il n'est pas très élevé, à hauteur de taille je dirais. L'escalader est largement à ma portée, même après l'effort que je viens de fournir. Malgré le froid, la sueur me dégouline de partout. Mes deux mains arrimées à la rambarde, je fais face à la baie. L'eau n'est pas si noire au-dessous. Elle brille d'une manière attirante, tapissée de carrés lumineux projetés par les tours voisines. C'est magnifique.

Une sensation de bien-être inattendue s'empare de moi. « Endorphines », commenterait Sophie, pragmatique. Le seul inconfort provient désormais de mon poignet, où le bracelet remis par Devroe cuit mes chairs comprimées, arrosées de sel et de sueur. D'une main, au risque de basculer dans le vide, j'essaie de l'arracher. Il résiste. La peau rougit sur toute la zone. Une tentative de plus et elle sera à vif. Tant pis. J'insiste encore et encore... Un lambeau d'épiderme part avec la menotte de caoutchouc, qui jaillit de mon bras et disparaît aussitôt dans les remous scintillants qui m'appellent à mon tour. Un bip strident a tout juste le temps de s'échapper du bracelet avant qu'il ne soit englouti.

Un mouchard électronique. Depuis le début, j'étais sous surveillance. J'étais pisté. Retenu par ce fil à ma patte, aussi tendu qu'invisible. Je

comprends mieux pourquoi on ne m'en a pas posé un au moment de ma liberté conditionnelle. Pour cause : j'étais déjà équipé.

Sauter.

Je n'ai plus rien d'autre à faire. Oui, je vais mourir un 1^{er} novembre. Comme mon père. Noyé, tout comme lui. Je dois sauter. Je dois faire sombrer une fois pour toutes notre nom, notre folie héréditaire, notre passé. Il n'y aura plus de garçon Pomeroy pour en tuer d'autres, et c'est la meilleure chose – la seule – que je puisse décemment léguer à ce monde. Pas d'écrits. Pas de roman. Juste un long plongeon dans l'oubli. Et Sophie pour porter notre patronyme sans se cacher, sans craindre la honte et l'opprobre. Elle ne sera ni « la fille de », ni « la sœur de ». Juste Sophie Pomeroy.

— Tom !

Ne pas tourner la tête.

— Tom ! Ne fais pas ça !

La seconde voix qui m'interpelle fissure mes résistances.

C'est elle. Elle approche.

Je me ressaisis. Je regarde loin devant moi, comme j'ai vu faire ces plongeurs à la télé, ceux qui sautent dans la mer depuis des falaises aussi hautes que des gratte-ciel. Ne pas regarder en bas mais au loin, là où la baie s'ouvre sur l'océan.

Le trille de mon téléphone me distrait un instant. Ce n'est pas un appel. C'est un SMS. Et si je peux résister à n'importe quelle voix au monde, je suis incapable de repousser les mots qu'on m'adresse par écrit. C'est idiot, mais c'est ainsi : je ne pourrai disparaître qu'après l'avoir lu :

Attendez !

Vous ne savez pas tout !

Dixit Adamson. L'homme qui m'a infligé ce supplice. Sans lui, sans son acharnement à restaurer ma mémoire, j'aurais coulé des jours ô combien paisibles dans les verts pâturages de l'ignorance. Mais il a voulu me soigner à tout prix. En dépit de moi. Contre moi. Jusqu'à essorer ma vie comme un vieux linge humide.

J'arme mon bras pour balancer le combiné dans la flotte, qu'il rejoigne à jamais le bracelet déjà envoyé... « ADAMSON » hurle l'écran.

Ma sœur et le flic ne sont plus qu'à quelques pas du parapet. Ils ne tarderont plus à se saisir de moi. Je fais mine d'achever mon geste.

Puis je décroche :

— C'est trop tard, docteur...

— Non ! Vous ne savez pas tout !

— Mais vous ne comprenez pas : je ne veux plus rien savoir d'autre, je réponds d'une voix calme.

— Si vous sautez de ce pont... vous ferez exactement ce que votre père attendait de vous.

William Adamson n'aurait pas fait un bon négociateur. Ses arguments sont vains. Peu m'importe mon père. Je veux juste une fin. Vite. Je me fous d'une ultime vérité, supposément plus propre ou plus acceptable que celles qu'on a tenté de me faire avaler. Je ne veux plus que de l'eau dans ma bouche, mon ventre, et jusqu'au plus profond de mes poumons.

De l'eau et un repos infini.

— Le jour du bateau... Le jour de votre noyade dans la Charles...

— Vous perdez votre temps.

— ... Sophie ne vous a pas tout dit.

Je souffle, soudain hors d'haleine, la poitrine soulevée par d'amples vagues qui finiront par me tirer des larmes si je continue à l'écouter.

Sauter !

— Je m'en contrefous...

— Elle ne vous a pas dit toute la vérité sur ce qui s'est passé dans cette cuisine.

Je cherche le visage de ma sœur entre les flocons qui tissent maintenant un épais rideau. Plus que quelques mètres entre nous.

La cuisine. Mon corps convulsé dans une mare de sang. Jonah qui m'arrache à la mort.

Qu'y a-t-il d'autre à découvrir ?

— Eh bien... allez-y ! je lui ordonne. Dites-le-moi, si vous savez tout !

— Pas comme ça... Pas ici.

— Et où ça donc, docteur ? Au fond de la baie ?

Je grince une sorte de rire affreux qui ne me ressemble pas.

— À mon cabinet. Accordez-moi juste une dernière séance. Après ça...

— Oui ? je le presse.

— ... Après ça, vous ferez ce que vous voudrez. Ni Kennedy ni moi ne nous interposerons. Je m'y engage. Vous sauterez où vous voudrez, quand vous voudrez.

Que peut-il m'apprendre que je ne sache déjà ? Qu'irai-je puiser en moi-même que Sophie ne m'ait déjà révélé ? Et lui, quel intérêt peut-il bien y trouver ? Seulement celui du travail accompli, de l'ouvrage thérapeutique enfin achevé, après toutes ces années à me suivre, à charcuter ma mémoire, à me manipuler ? Il n'en a pas assez ?

— Je vous promets que vous ne le regretterez pas. Juste une séance...

Les lueurs qui dansent sur l'eau m'adressent un éclat de reproche. N'y va pas. Rejoins-nous. Il ne t'apprendra rien que tu ne saches déjà. Regarde : on est si belles ! On te fera tout oublier, Tom. Ou Jesse. Ou qui que tu sois.

— Quand ? je lui demande dans un hoquet.

— Maintenant, si vous voulez. Je vous attends.

Un flocon plus gros encore que les autres effleure ma joue. Brûlure glacée. C'est la première véritable neige de saison ; celle-ci ne s'est pas trompée de date.

On est curieux. Du berceau à la tombe, c'est ce qui nous tient debout. Parfois ce qui nous perd. On est toujours trop curieux. Et plus encore quand on nous parle de nous. On n'en a pas assez. Rien n'étanche cette soif-là.

On n'a jamais fini de se connaître.

Compte rendu de la séance du 1^{er} novembre 2012

C'est le jour J, ici, à Devens.

Étant donné l'imminence de l'échéance, et à titre exceptionnel, j'ai obtenu du directeur Browning que le sujet soit reçu et entendu dans mon bureau et non dans une salle médicalisée comme c'est l'usage. Ensuite, seulement, nous passerons dans cette fameuse salle verte où un public en nombre réduit nous attend déjà. Enfin, lui surtout.

— Juste une dernière séance, m'a-t-il imploré une heure auparavant.

J'ai approuvé avec un rictus plus embarrassé que compatissant : étant donné les circonstances, pouvais-je lui refuser cette ultime requête ?

— D'accord... Je ne peux pas vous retirer ça. Une dernière séance.

Une fois Browning consulté, et l'assentiment de ce dernier obtenu, le sujet a été conduit jusqu'à moi par les deux gardes ordinairement affectés à mon service, Troy et Bradley. À ma demande, ceux-ci demeureront dans le couloir tout le temps de la séance, prêts à intervenir si besoin est, munis le cas échéant d'un brancard.

Il est maintenant installé dans le fauteuil qui me fait face. Comme l'avant-veille, lors de notre dernière entrevue, c'est lui qui me réclame de le placer sous induction hypnotique. J'y parviens très vite. Ses résistances sont très faibles, désormais. Il n'aspire qu'à une chose : me laisser accéder au plus profond de son esprit dérangé, en arracher tout ce qu'il reste encore de nocif. Afin de partir d'ici aussi propre que possible.

« Que souhaitiez vous me dire de si important, Jesse ?

Je crois bien que c'est la première fois que je l'appelle ainsi au cours de nos séances. En temps normal, j'évite de personnaliser le rapport patient-praticien, en bannissant les adresses au sujet par son prénom.

« Je voulais reparler de la noyade...

— *D'un moment en particulier ?*

— *Oui... de la fin.*

— *Pourquoi ça ?*

— *Parce que... je crois que j'ai menti, la dernière fois. »*

Ce genre de stratégie de défense n'est pas rare chez les sujets psychotiques. Même sous hypnose, ils sont capables de bluffer, de pratiquer des effets d'écran, ou de paravent si l'on préfère, qui ne tombent qu'après plusieurs séances. Parfois jamais...

Sans présumer de ce qui va suivre – il est encore possible que son inconscient me joue une nouvelle pirouette, nous laissant lui et moi sans réponse définitive –, j'ai bon espoir que cette version soit enfin la bonne. La seule digne de foi.

« *À quel propos ?*

— *De mon père... Il n'est pas ressorti de l'eau.*

— *Vous l'avez vu se noyer pour de bon, alors ?*

— *Non.*

— *Et pourquoi ? Qu'est-ce qui aurait pu vous empêcher d'assister à la scène jusqu'à son terme ? Vous étiez là, sur la berge, à quelques mètres de lui...*

— *Non.*

— *Non... Quoi ?*

— *Je n'étais pas sur la berge, souffle-t-il. Pas dans l'eau. Pas sur le bateau. »*

Malgré son débit heurté, il a ânonné ces trois vérités comme si elles n'en faisaient qu'une.

Je tâche de ne pas me laisser décontenancer par cette version, en contradiction si flagrante avec la précédente, obtenue pourtant elle aussi sous hypnose.

« *Où étiez-vous, alors ?*

— *Dans la cuisine. »*

Lui.

« Vous voulez dire que le garçon qui saignait sur le sol de la cuisine... c'était vous ?

— Oui. »

Je ne le lâche plus. Il faut aller jusqu'au bout, maintenant. Je n'aurai plus d'autre occasion. Et lui n'aura plus de nouvelle chance.

« Votre père n'était donc pas avec vous dans cette maison ?

— Non.

— Il était en train de se noyer, à ce moment-là. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Jesse, cette maison où vous avez failli y passer ce jour-là... C'était la vôtre ? Votre maison sur Emmet Street ?

— Oui. »

Mais il n'était pas mort. Non. Pas ce jour-là.

« Quelqu'un est-il venu à votre secours ?

— Oui.

— Savez-vous de qui il s'agissait ?

— Oui... Jonah. Mon oncle Jonah. »

Les secondes qui suivent sont pour le moins confuses. Tout se précipite. Toujours sous induction, le sujet manifeste une agitation extrême : tension musculaire de tout le corps comparable à une crise de spasmophilie sévère, mouvement rapide des globes oculaires (réflexe MOR), production abondante de bave...

Heureusement, je conserve toujours quelques seringues unidoses d'Atarax sous sa forme flash, dans le tiroir du haut de mon bureau.

Avant de le piquer, je suis néanmoins contraint d'attendre que le gros de cette attaque soit passé, tant il m'est impossible avant cela de maintenir son avant-bras dans une position suffisamment stable. J'y parviens enfin. L'aiguille pénètre sa veine sans heurts. Il en sera juste quitte pour un beau bleu dans le creux du coude. Mais vu ce qui l'attend après, je pense qu'il se fichera pas mal de ce petit dommage esthétique.

Il se calme peu à peu, jusqu'à atteindre un état d'apaisement presque total, proche d'un endormissement superficiel.

Cet épisode marque la fin de notre toute dernière séance.

OceanofPDF.com

***Notes additionnelles du Dr William
Adamson, psychiatre-chef au FMC Devens,
au dossier médical de Jesse Floyd Pomeroy***

Devens, le 1^{er} novembre 2012

Il y a bien une aiguille plantée dans la veine de son bras gauche.

Mais cette fois nous ne sommes plus dans mon bureau. Son corps inanimé a été transporté par Troy et Bradley en salle d'exécution. Ce réduit aux murs couleur vert amande, dont la seule évocation fait frémir d'horreur les autres détenus. D'ailleurs, il est niché dans un recoin du centre dont nous ne sommes qu'un nombre très limité à connaître l'accès.

Troy étant habilité à opérer les injections létales – chose qu'il n'a pratiquée qu'une seule fois depuis son arrivée dans l'établissement, il y a près de vingt ans –, il applique à la lettre le protocole tel que défini dans le Code pénal fédéral quand ce mode d'exécution est retenu. On dirait qu'il fait ça tous les jours, et pourtant il n'a plus touché à ce maudit matériel depuis dix ans. Il doit encore se souvenir de la dernière fois. C'était déjà un 1^{er} novembre. En 2002.

Lorsque Jesse recouvre ses esprits, très brièvement, il est solidement sanglé au fauteuil, la pointe du cathéter plantée dans le pli de son coude. Pour ma part, j'ai quitté la pièce pour rejoindre la poignée de spectateurs

réunis de l'autre côté de la vitre sans tain. Sont présents pour l'occasion, assis dans la pénombre, sur quelques chaises en plastique orange : l'honorable juge Archibald Sawyer ; le capitaine du Boston PD, Joseph Kennedy ; le directeur du centre, Samuel Browning ; le docteur en psychiatrie Sophie Harris, mon assistante ; et moi-même, Dr William Adamson.

L'Atarax qui circule dans son sang doit encore faire son effet, car Jesse entrouvre à peine les yeux. Il ne semble pas réaliser ni où il se trouve exactement, ni ce qui se déroule autour de lui. Pour lui. En lui.

Les gestes de Troy sont doux, silencieux et précis. Sur un mot de Sam Browning dans le petit haut-parleur accroché dans un angle de la pièce, il ouvre le minuscule robinet qui libère la première des trois substances utilisées : le pentobarbital, anesthésique puissant, remonte le tuyau transparent jusqu'au cathéter. En une vingtaine de secondes, il plonge à nouveau Jesse dans un état d'inconscience manifeste.

Troy peut alors actionner le deuxième robinet, celui du bromure de pancuronium, un toxique de la famille du curare qui paralyse les muscles du sujet.

Mission accomplie : Jesse est parfaitement inerte, maintenant. Il est plongé dans une sorte de sommeil profond. Il ne sent plus rien. Et surtout pas la montée dans ses veines du troisième liquide, le principe actif de l'exécution, le chlorure de potassium, qui provoquera l'arrêt cardiaque fatal.

Troy laisse s'écouler près de cinq minutes, le regard fixé sur les constantes vitales du sujet telles qu'elles apparaissent sur l'écran de monitoring placé sur une table roulante, à droite du fauteuil. Cinq interminables minutes au cours desquelles aucun d'entre nous ne prononce le moindre mot. Un bip prolongé et presque discret signale enfin l'arrêt du cœur. Celui-ci intervient sans que rien sur le visage ou dans l'attitude du condamné ne le laisse transparaître.

Puis filent encore une soixantaine de secondes avant que le garde n'annonce à voix haute, à notre intention :

— C'est fini. Je note que le condamné est mort ce jour, jeudi 1^{er} novembre 2012, à 20 h 37.

Jesse Floyd Pomeroy n'est plus. Il est mort comme il a tué lui-même : par empoisonnement.

Avant que son corps ne soit évacué, je songe à certaines pages du Manuel. À leur manière, son père et lui ont fait de nous des meurtriers en série : ils se sont Révélés à nous ; nous ont ensuite fourni les éléments nécessaires à leur condamnation, puis leur exécution, au cours d'une longue phase d'Apprentissage – dix ans, dans le cas de Jesse ; pour créer à la fin cette étrange intimité, ou Partage, qui nous a conduits jusqu'à cette ultime minute. Jusqu'à nous repaître de sa fin.

Sawyer, Browning, Kennedy, moi... Nous sommes tous des Jason et des Jesse Pomeroy.

OceanofPDF.com

Devens, le 15 décembre 2012

Par convention, et comme le stipule le règlement des centres médicaux fédéraux, il est interdit au personnel soignant d'entrer dans la cellule des détenus, sauf en cas d'extrême urgence. En temps normal, seuls les gardes et le personnel d'entretien sont autorisés à y pénétrer.

Pourquoi cela ? Le but est de distinguer de façon claire d'une part l'incarcération, et la sanction pénale que celle-ci représente, et de l'autre la relation thérapeutique qui lie le patient-détenu à son psychiatre. Les deux ne sauraient être mélangées. C'est toute l'ambiguïté, et toute la difficulté pour les professionnels de la santé que nous sommes, que présentent ces centres au statut hybride, mi-hôpitaux psychiatriques, mi-prisons.

J'ai donc dû attendre que Jesse Floyd Pomeroy soit exécuté pour mettre pour la toute première fois le pied dans sa cellule, à l'invitation du directeur Samuel Browning.

- Je pense que ce que vous allez trouver là va vous intéresser, William, m'a-t-il annoncé, sur la foi du rapport émis par Bradley et Troy.

Il n'imaginait pas à quel point il avait raison.

Du foutoir indescriptible qui envahissait les neuf mètres carrés de son « royaume » – les condamnés à mort bénéficient d'une sorte de tolérance quant à l'état et au rangement de leur cellule –, j'ai exhumé deux des trois sources qui constituent le présent dossier, consigné dans les archives du Centre médical fédéral de Devens sous la cote POM-HARR – ADA58 – 2012.

Après leur lecture attentive, j'ai jugé utile de ne pas les détruire et de les ajouter à cette archive aux côtés de mes propres notes, prises au cours des séances effectuées avec Jesse Pomeroy, ici à Devens, entre le 30 septembre et le 1^{er} novembre 2012.

Si toutefois ce dossier parvenait entre vos mains, sachez donc qu'il mêle, en sus desdites notes :

- Un récit fictionnel rédigé de la main de Jesse Floyd Pomeroy dans le secret de sa cellule au cours des quelques semaines qui ont précédé son exécution. Ce texte est, à ma connaissance, un cas unique de roman thérapeutique, écrit par un tueur en série de type psychotique, dans le but manifeste de se disculper des crimes qu'il a commis. En quelque sorte, pour se soigner. Ou pour laver sa conscience de ses fautes si lourdes, pourrait-on dire dans une vision morale des choses. Toujours est-il que c'est grâce à ce scénario délirant, où faits avérés et fiction se mêlent de façon presque inextricable – je tenterai plus loin de détailler comment –, que Jesse semble être parti l'âme en paix.

La datation des différentes pages de son manuscrit laisse supposer qu'il les a rédigées durant la période déjà évoquée (30 septembre/1^{er} novembre 2012) entre chacune de nos séances, sans doute à raison de plusieurs heures chaque jour vu la quantité très importante de texte. Néanmoins, si ces quarante-huit chapitres respectent la chronologie de notre travail thérapeutique, ils sont tous situés en 2011, soit un an plus tôt, au moment des faits qui lui sont reprochés.

- A également été retrouvé par mes soins un autre texte, intitulé Le Manuel du serial killer. Si l'on en croit les confessions de Jesse, celui-ci aurait été écrit plus d'une décennie auparavant par son propre père, Jason Pomeroy, et légué ensuite à son fils. Cependant, cette copie du Manuel porte l'empreinte manuscrite manifeste de Jesse. Une analyse graphologique effectuée ici au centre par un confrère établit de manière formelle qu'il ne s'agit pas de l'écriture de Jason Pomeroy. Est-il donc possible que Jesse ait recopié « l'œuvre » de son père ? Voire qu'il l'ait apprise par cœur avant de la coucher à son tour sur le papier ? Dans le premier cas, quand et comment a-t-elle pu lui parvenir jusqu'ici, en détention ? Je n'ai à ce jour pas de réponse définitive à

apporter sur ces différents points. Ce qui est certain, c'est que le directeur Browning, le juge Sawyer et moi-même sommes finalement convenus de ne conserver que quelques extraits dudit texte dans ce dossier. Il nous a semblé en effet préférable de ne pas garder une copie intégrale d'un document aussi nocif que celui-ci. Seuls les passages présentant une forme de pertinence par rapport au récit imaginé par Pomeroy lui-même méritaient selon nous d'être consignés, à titre d'information.

Outre ces différents textes, le capharnaüm qu'était son espace de vie restreint m'a livré quelques autres trouvailles complémentaires, particulièrement intéressantes :

- Le mur faisant face à sa couchette était couvert de plusieurs dizaines de papillons repositionnables, de couleur rose et jaune, tous griffonnés de sa main. Quoique sans logique apparente, certains d'entre eux expriment très clairement les interrogations qui habitaient Jesse Pomeroy sur la fin. Dans plusieurs cas, celles-ci font sens. Comme ici, par exemple :

Ai-je, oui ou non, tué ces quatre garçons ?

Hormis ces quelques mètres carrés, ai-je jamais eu un seul chez-moi ?

D'autres, en revanche, sont purement délirantes. Je songe notamment à cette fixation érotique qu'il a pu faire sur mon assistante, Sophie Harris, jusqu'à s'arroger son patronyme dans sa fiction – nous verrons plus loin que ce choix est motivé par une autre influence, convergente – et imaginer qu'elle pouvait être sa sœur.

Avait-elle été la complice de mon père ?

Sophie, ma sœur ?

Avait-elle été la complice de mon père ?

- Enterré vivant, le dernier livre signé Jesse Harding Pomeroy, le plus jeune serial killer des États-Unis, « l'ogre de Boston », ainsi que plusieurs recueils de ses correspondances. En feuilletant ces divers ouvrages, on peut remarquer que certains détails imaginés par notre Jesse dans son roman ont été directement puisés dans les écrits de Jesse

Pomeroy premier du nom. Je prendrai pour seul exemple l'adresse de la garçonnière de Jason, une pure invention de son fils, située comme un fait exprès au 327 East Broadway, là où Jesse Pomeroy numéro 1 a tué et enterré sa dernière victime, Katie Curran, en avril 1874. On entrevoit, à travers ce genre de détails, la volonté évidente de Jesse Pomeroy numéro 2 d'établir le plus de correspondances possibles, explicites ou plus symboliques, avec son homonyme et aïeul supposé.

- Plusieurs ouvrages spécialisés et études psychiatriques sur les tueurs en série, probablement empruntés à la bibliothèque du centre avec la complicité de ses gardiens, Troy Rouse et Bradley Higgs. On retrouve entre autres, parmi les auteurs de ces livres, les spécialistes mentionnés par Jesse dans son récit : Ronald Markman, Stanton Samenow ou Donald T. Lunde.

- Enfin, l'intégrale des romans de Thomas Harris, le créateur du plus terrible serial killer de la littérature américaine, Hannibal Lecter : Dragon rouge, Le Silence des agneaux, Hannibal, Hannibal Lecter – les origines du mal. On peut sans trop se tromper suggérer que Jesse a vu dans le patronyme de mon assistante un écho signifiant à celui du célèbre romancier. Sa fixation sur celle-ci n'en a été que plus forte après coup, et la voie de son dédoublement romanesque grande ouverte : ainsi, il serait à la fois Jesse Pomeroy et Thomas Harris, le tueur et le narrateur émérite de ses propres folies.

Je suis psychiatre diplômé de Harvard depuis 1981 et je pratique mon art depuis maintenant une bonne trentaine d'années, dont quinze dans un cadre particulièrement âpre et éprouvant, ici à Devens, où nous accueillons, comme vous le savez, parmi les personnalités les plus complexes et les plus effrayantes de ce pays. Autant dire que je suis rompu aux excès et aux ombres de l'âme humaine, et que rien ne me surprend ou ne m'impressionne plus vraiment en la matière. Et pourtant, en découvrant tous ces éléments, au premier rang desquels le manuscrit que Jesse venait de rédiger dans l'urgence et qui constitue l'essentiel du présent dossier, je suis resté plusieurs jours sous le choc.

Jamais je n'avais vu un tel phénomène chez un sujet psychotique. Jamais je n'avais pensé que l'exercice littéraire, même poussé comme ici jusqu'au délire, pouvait faire office de thérapie, et

d'accompagnement vers la mort, pour un patient en attente de son exécution.

Le plus étonnant peut-être, le plus déstabilisant aussi pour moi, en qualité de psychiatre, c'est cette façon dont Jesse a fait dialoguer sa fiction avec nos séances au fur et à mesure que nous progressions ensemble : après chacune d'entre elles, il intégrait nos trouvailles dans son récit et tricotait celui-ci en fonction. Jusqu'à justifier ces séances elles-mêmes dans son roman, par le subterfuge de son intégration sous condition à Harvard.

Ainsi, par exemple, lorsque le personnage de Sophie (au chapitre 47) lui révèle que leur père est bien mort de noyade, qui plus est par sa faute, c'est parce que lui, Jesse, le croit sincèrement... Puis, quand il comprend enfin, lors de notre ultime séance, que son père a survécu, alors il imagine un dernier rebondissement pour intégrer cette surprise que son inconscient lui a révélée sous hypnose.

En un sens, ce roman est le reflet déformé, et désordonné, du travail que nous avons accompli, Jesse et moi. Tout n'y est pas vrai, loin de là, mais on devine en creux ce mouvement de va-et-vient qui a été le sien durant les dernières semaines de sa vie, entre le déni de ses crimes – j'en prends pour preuve cette intrigue abracadabrante qu'il élabore pour se disculper des quatre assassinats – et l'acceptation de sa filiation, ainsi que de ce jour où il a tenté pour de bon d'éliminer son père.

La rédaction de ces si nombreuses pages a construit, pour le malade qu'était Jesse, un système symbolique destiné à donner de l'ordre à la conscience qu'il avait de sa propre monstruosité. Ce jeu de rôle prétendument imaginé par moi, son thérapeute, dans son roman... c'est lui qui l'a expérimenté pour de bon en écrivant cette fiction. Je note que, à titre personnel, j'occupe dans son récit le rôle du grand ordonnateur, autrement dit du chef d'orchestre, de la machination dont il est la victime, leitmotiv qui revient à plusieurs reprises.

Le présent manuscrit est donc à considérer comme un long rêve, produit du subconscient de Jesse. Et, à l'instar des songes nocturnes, il tisse une trame complexe et pour l'essentiel symbolique. Certaines

choses y sont vraies, mais rien ou presque ne peut être pris pour argent comptant. Toutes les informations ou presque y apparaissent, mais toutes avancent sous le masque de la fiction, tordues par les codes et les ressorts dramatiques de ce genre littéraire que Jesse affectionnait tout particulièrement : le thriller.

Difficile a posteriori de savoir jusqu'à quel point le sujet a lui-même cru et adhéré à ses improbables chimères, une fois revenu au quotidien cruel de sa cellule. Je remarque néanmoins que, durant certaines de nos séances, y compris sous hypnose, la version qu'il m'a donnée des circonstances du décès de son père était directement inspirée de la fiction qu'il était par ailleurs en train d'écrire.

En effet, à l'instar des papillons colorés qui tapissaient son mur, il a parfois projeté en retour sur la réalité carcérale qui était la sienne ses pures inventions romanesques, au cours d'accès délirants.

Comme déjà évoqué, et j'y reviens ci-dessous par le menu, son texte mélange allègrement le vrai et le faux, les faits avérés et la fiction à l'état pur. Ce qu'un éventuel lecteur de ce roman doit garder en tête, c'est que son auteur n'avait en l'écrivant qu'un seul but : se laver de ses crimes à ses propres yeux, se présenter une fois pour toutes comme la victime de son père, et préparer son passage dans l'au-delà, une fois soldée cette folie héréditaire qui pesait si lourdement sur son âme. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il est allé, durant toute la première moitié de son histoire, jusqu'à faire revivre Jason, son père, pour mieux établir le monstre que celui-ci était – un tueur en série, éduquant son propre fils pour que ce dernier prenne sa suite.

Mais, avant d'entrer dans le détail, et pour que nos archives conservent une trace fiable de l'histoire si singulière de Jesse Floyd Pomeroy, il me semble utile de retracer brièvement le véritable fil de sa chronologie, familiale et criminelle :

- Thelma Pomeroy, la mère de Jesse, est bien morte en couches le 3 août 1993, quand son fils avait tout juste deux ans. Sa fille, la petite sœur de Jesse, est décédée elle aussi au cours de l'accouchement. Contrairement à la loi et à l'usage, Jason Pomeroy n'a pas enregistré son enfant mort-né, qui n'a donc pas été prénommé.

- Au cours de la série de meurtres par empoisonnement perpétrés par Jason Pomeroy en 2001, celui-ci a bien utilisé son propre fils, Jesse, comme agent de ses sombres desseins. Ainsi, c'est Jesse qui tenait seul la buvette lorsque son père avait repéré une victime potentielle, et lui encore qui, à son insu, tendait la boisson fatale au jeune garçon ciblé. À noter que Jimmy Gray, l'enfant qu'il cite au chapitre 5, n'est ni l'une de ses victimes, ni un gamin qui aurait échappé à l'empoisonnement, mais bien le premier des onze garçons tués par son père. Dans une étonnante distorsion temporelle, comme pour mieux se disculper ou pour tenter vainement de redonner vie à Jimmy, Jesse affecte cette figure au présent de sa narration.

- Jesse Pomeroy a bien tenté de noyer son père après avoir saboté l'embarcation familiale, et s'être soustrait à leur habituelle séance de pêche sur la Charles, le 1^{er} novembre 2001. Son père a bien réussi à rejoindre la rive, échappant au piège tendu par son fils, lequel a lui-même, au même moment, été sauvé de son intoxication à l'aspirine par son oncle Jonah.

- Sauvé in extremis de la noyade, le véritable Jason Pomeroy s'est montré beaucoup moins astucieux que son double de fiction. Il ne s'est pas inventé un homme de paille nommé Jason Harris, et ne s'est bien sûr pas livré aux autorités. Malgré le stratagème qui consistait à désertar la buvette lorsqu'il faisait distribuer les boissons mortelles à son fils, il a fini par être confondu par le capitaine Joe Kennedy, pour être très rapidement appréhendé, puis jugé par un tribunal présidé par un certain Archibald Sawyer. Contrairement à ce que raconte Jesse dans son roman, Joe Kennedy, fort des pièces à conviction saisies alors dans la maison d'Emmet Street, est parvenu à élucider le mode opératoire employé par Jason (l'overdose d'aspirine), ne laissant aucune chance à la défense du prévenu lors du procès qui a suivi.

- Comme le laisse entendre le personnage de Kennedy au chapitre 4, l'affaire Jason Pomeroy a suscité tant de remous dans l'opinion que la peine de mort, en principe inapplicable dans l'État du Massachusetts, a bel et bien été adoptée dans ce cas précis, et de la manière la plus expéditive qui soit. En effet, le 1^{er} novembre 2002, soit un an jour pour jour après avoir échappé une première fois à la mort, Jason Pomeroy a

été exécuté ici, au FMC Devens. Derrière les trois seringues létales se tenait déjà le gardien-chef Troy Rouse.

- Son oncle Jonah étant un alcoolique notoire, d'ailleurs décédé d'une cirrhose quelques mois seulement après les faits susmentionnés, Jesse a été immédiatement confié par celui-ci à l'Italian Home for Children, un centre pour orphelins du quartier de Jamaica, dans le sud-ouest de Boston.

Il y a passé dix années, sous la responsabilité de Gloria Esteban, la directrice du foyer, laquelle ne fut certes pas exempte de tous reproches – l'anecdote concernant ses enfants et la piscine est authentique – mais n'a jamais au grand jamais été ni la complice ni la maîtresse de Jason Pomeroy.

Affecté comme il le prétend dans sa fiction d'un syndrome de Korsakoff, conséquence directe d'un syndrome de Reye, Jesse demeure en grande partie amnésique, et occulte des pans entiers de son passé, durant toute la durée de son séjour à Centre Street. Il ne se souvient notamment plus des rapports délétères qui l'unissaient à son père, ni de l'instinct de survie dont il a fait preuve en cherchant à supprimer celui-ci.

Cependant, la justice s'oppose à ce que j'intervienne sur le psychisme du jeune homme jusqu'à sa majorité, de peur de « réveiller en lui le démon des Pomeroy », dicit Archibald Sawyer. La version officielle qui lui est servie durant toute la seconde partie de son enfance par l'encadrement du foyer et qu'il ressasse jusqu'à l'écœurement, c'est que ses deux parents sont morts noyés le même jour, le 1^{er} novembre 2001.

- À la fin de l'été 2011, Jesse sort enfin de l'Italian Home et se réfugie dans la maison d'Emmet Street, son unique bien, un temps mise sous séquestre par la justice, et qui lui sera réattribuée sur décision de l'incontournable juge Sawyer à sa majorité, en mai 2009.

Là, il n'a d'autres ressources pour vivre que de reprendre illégalement la petite affaire paternelle, sous la forme de la buvette ambulante qui moisissait depuis dix ans dans l'appentis attenant à la maison. Comme Jason, il se met à vendre des boissons, bières et jus de

fruits pour l'essentiel, à la porte B du stade de Fenway Park. La différence, c'est que la patente obtenue en son temps par feu Jason est caduque, et que Jesse n'hésite pas à s'incruster par la force et l'intimidation sur l'emplacement autrefois occupé par son père. Une attitude qui lui vaut d'être signalé une première fois à la police, dans le courant du mois d'octobre 2011.

- Mais Jesse a relancé une autre activité de prédilection de son père : l'empoisonnement de jeunes garçons. En même temps que la maison, il a récupéré le stock d'aspirine périmée, retrouvé enfoui dans le jardin. Comme Jason, il pique des briques de jus multivitaminé et les distribue cette fois encore de sa propre main à ses futures victimes. Quatre enfants en moins de deux semaines, exactement selon le calendrier établi avec justesse dans son récit : Ronald Donovan, Luke Stewart, Leonard Gibbs et Simon Olson.

- Bien sûr, les similitudes avec le mode opératoire de Jason sont si flagrantes que le capitaine Kennedy ne tarde pas à faire le rapprochement avec l'affaire Pomeroy de 2001, et à soupçonner Jesse d'avoir perpétré l'héritage criminel de son père. Mercredi 26 octobre 2011, en fin d'après-midi, Jesse Pomeroy deuxième du nom est appréhendé, puis déféré au quartier général du Boston PD, à Bowdon Square, par les hommes de Joe Kennedy. Jonathan Fisk, son avocat, est loin d'être le dandy gominé qu'il décrit dans sa fiction. C'est un simple avocaillon commis d'office, qui ne pourra rien faire contre le déferlement médiatique et judiciaire qui broiera son client au cours des semaines suivantes.

Durant la procédure, Fisk tente pourtant l'impossible pour alléger la peine de Jesse. Bénéficiant d'une fuite de source policière, il laisse notamment entendre dans la presse qu'un manuscrit signé de la main de Jason Pomeroy, le père meurtrier de Jesse, a été retrouvé dans un coffre à Emmet Street, coffre que la perquisition de 2001 n'avait pas mis au jour. Ce texte, intitulé *Le Manuel du serial killer*, prouverait selon lui sans conteste que son client a été manipulé et programmé par son père, par-delà la mort de ce dernier, pour devenir à son tour un tueur en série. En cela, il est bien une victime et non un coupable tel que l'entend ordinairement la justice. Hélas pour Jesse, cet argument

n'est pas retenu, et l'histoire du manuscrit sciemment étouffée par les médias, qui se refusent à favoriser un quelconque adoucissement de son sort. Jusqu'à ce que la fouille de sa cellule nous révèle l'existence avérée de ce document, personne n'avait jamais posé un œil dessus, hormis Jesse, bien sûr.

- Le 31 octobre 2011, comme son père avant lui, Jesse Pomeroy est condamné à mort par un jury populaire de l'État du Massachusetts présidé par le juge Sawyer, et ce malgré l'impossibilité supposée d'appliquer la sentence afférente. Reconnu psychologiquement déficient, et néanmoins pleinement responsable de ses actes, il est enfermé au FMC Devens, où j'occupe les fonctions de psychiatre-chef depuis une quinzaine d'années.

- D'abord muré dans son silence et réfractaire à tout contact avec moi, le détenu Jesse Pomeroy finit par accepter de brefs entretiens avec mon assistante, Sophie Harris. Quelques mois plus tard, et peu de temps avant la date prévue pour son exécution, il se rend enfin de son plein gré aux séances auxquelles je le convie. Les comptes rendus de ces rencontres figurent dans ce dossier.

- Le 1^{er} novembre 2012, près d'un an après son arrivée à Devens, et quelques minutes seulement après la fin de notre dernière séance, il est exécuté à son tour par le gardien-chef Troy Rouse. Un événement relayé sans tambour ni trompette par la presse, et qui clôt pour moi la malédiction familiale des Pomeroy père et fils.

Ce qui est faux :

- On s'en doute, en dépit de ses évidentes qualités littéraires, Jesse Pomeroy n'a jamais été admis à Harvard, pas plus en droit qu'en littérature comparée. Comme dit précédemment, il est passé de l'Italian Home à sa maison d'Emmet Street, et n'a jamais suivi le moindre cursus d'études supérieures. Cela établi, on comprend qu'il n'a pas plus été l'élève d'un quelconque Pr French qu'il n'a été invité à collaborer au Harvard Crimson.

Pourquoi Harvard, peut-on légitimement se demander ? Je suppose que Sophie a dû lui glisser, au cours de leurs tête-à-tête, qu'elle et moi sortions de cette prestigieuse université à une génération d'intervalle.

L'orphelin privé d'éducation qu'il est n'a pas manqué de fantasmer l'adulte qu'il aurait pu devenir, si toutefois il avait profité d'un contexte aussi favorable.

- Le complot entre Sawyer, Browning, moi-même et les autres n'a évidemment aucun fondement. Nous n'avons pas plus couvert un criminel condamné à mort que nous n'avons monté une machination aussi complexe que celle décrite par Jesse, pour tenter d'en accabler un autre.

- Jesse n'a jamais fait l'objet d'un double enregistrement auprès de l'état civil de la ville de Boston. Les faux actes de naissance qui sèment tant le trouble dans l'esprit de son narrateur relèvent donc d'une pure licence romanesque.

- Déjà évoqué : sa sœur n'a pu être élevée par son oncle et sa tante, puisqu'elle est morte à la naissance ; idem pour Thelma Pomeroy, leur mère : elle n'a pu fuguer ni être tuée d'un coup de rame par son mari, puisqu'elle est morte en couches en donnant naissance à la petite sœur de Jesse. On le sait aujourd'hui à la lumière de tous les éléments réunis : c'est probablement après la mort naturelle de Thelma, sa femme, et de leur fille que Jason Pomeroy a commencé à se replier sur son fils et lui-même, et à perdre la raison. Durant les huit années qui ont suivi, il a eu le temps de mûrir sa logique insensée en appelant à la descendance supposée de Jesse Pomeroy, selon lui fondateur de leur dynastie criminelle.

- Par ailleurs : il n'existe aucun chroniqueur judiciaire répondant au nom de Richard Reily au Boston Globe ; le rédacteur en chef du Harvard Crimson s'appelle Ben Samuels et non Gene Devroe ; l'actuelle responsable du département de littérature comparée de Harvard est Virginie Greene et non une certaine Lucy French. Enfin, il n'existe aucune maison d'édition Killin Publishing, pas plus à Boston qu'ailleurs aux États-Unis. Il faut sans doute voir là un simple jeu de mots, tel que l'inconscient en produit dans nos rêves ou nos songes éveillés, avec la forme verbale « Killing » : littéralement, « en train de tuer ».

Ce qui est vrai :

Tout le reste ou presque, suis-je tenté de dire. Mais l'essentiel de ce qu'il faut retenir, dans l'incroyable scénario échafaudé par Jesse, c'est comment son père a armé son bras, faisant de lui l'artisan involontaire et la pièce maîtresse de son plan criminel. Dès cette époque, on le voit bien aujourd'hui, Jason a inoculé à son fils le virus du meurtre. Un virus qui a eu tout le temps de prospérer et de contaminer chacun des gestes, chacune des pensées et des décisions de l'homme qu'il est devenu. Comme l'enfant battu peut devenir le persécuteur de sa propre famille, l'enfant-tueur a répété ce qu'il avait vécu dans ses jeunes années.

OceanofPDF.com

Devens, le 8 mai 2013

Depuis les dernières notes ajoutées à ce dossier, un aspect de l'affaire Pomeroy demeurait pour moi obscur et ne cessait de me tarauder : quel lien exact Jason et Jesse Pomeroy, le père et le fils, entretenaient-ils réellement avec Jesse Pomeroy premier du nom, le tueur mythique de Boston ?

Pendant de longs mois, j'ai donc effectué des recherches généalogiques approfondies, me heurtant aux bornes temporelles des registres publics, comme avant moi le personnage de Sophie dans le roman de Jesse (voir à ce propos, au chapitre 31, la scène où Sophie et Tom interrogent l'employée d'état civil revêche).

Puis, alors que je désespérais, j'ai trouvé ce qui m'est apparu comme un début de réponse dans une simple lettre extraite de la correspondance de Pomeroy. Dans ce courrier du début de l'année 1885 adressé à Will, son ami de toujours, il raconte comment, à l'occasion de travaux de rénovation effectués à la prison d'État de Charlestown, ses camarades et lui ont été placés provisoirement dans un autre centre de détention de la région. Il laisse également entendre à demi-mots, quoique très exaltés, qu'au cours du transfert les matons leur ont proposé – moyennant un tarif plutôt prohibitif – de leur fournir « des filles pas trop farouches » (je cite). Il a alors vingt-six ans, et ce contact d'homme avec une femme est pour lui le tout premier. Bref, maladroit, sans doute frustrant, il ne sera plus suivi d'aucun autre avant sa libération en 1929, quarante-quatre années plus tard.

Mon hypothèse, c'est que de cet unique rapport a pu naître un enfant. Une descendance. Pourquoi la mère, cette prostituée, aurait-elle déclaré le nourrisson conçu ce jour-là du nom de son père, un meurtrier honni par le pays tout entier ? Mystère.

N'en reste pas moins cet œil blanc, comme une évidence génétique, qui unit les deux Jesse Pomeroy par-delà les siècles. Un signe distinctif qui aurait pu sauter les générations et venir jusqu'à nous. Jusqu'à « Tom ».

L'autre possibilité, c'est que Jason ait été lui-même la victime du mythe Pomeroy, sa folie naissante s'engouffrant dans des coïncidences trop flagrantes pour être négligées : l'homonymie, la taie blanche sur l'œil gauche de son fils... Quand j'y songe encore, certains jours, je me dis même qu'il aurait pu aussi bien infliger lui-même cette infirmité à son fils pour créer de toutes pièces cette ressemblance et semer doute et confusion dans l'esprit de Jesse.

D'autres fois encore, les premières lignes de son roman me hantent : « La mort est en moi. Là, dans ma tête. Elle y a toujours été comme chez elle ou, plutôt, comme dans une résidence de vacances où elle aurait séjourné de temps à autre. »

Oui. La mort était bien restée tapie en lui tout ce temps, depuis qu'il l'avait donnée. Depuis qu'il lui avait échappé. Et avant de la rejoindre.

Écrire, passer le témoin de son drame à d'éventuels futurs lecteurs n'avait été qu'une manière de la domestiquer.

Tout s'était achevé comme il l'avait indirectement appelé de ses vœux, et comme en avait décidé la justice des hommes. Il était en elle, maintenant.